This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

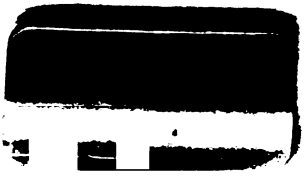
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 441652

Digitized by Google

226



Digitized by Google

DG
552.8
G2
L68

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES AUTHENTIQUES

SUR

70464

GARIBALDI

MIS EN ORDRE PAR

CAMILLE LEYNADIER

PRÉCÉDÉS

D'un Précis historique et d'un Appel aux amis de l'indépendance italienne

PAR

CLÉMENCE ROBERT

PARIS

ARTHÈME FAYARD
LIBRAIRE-ÉDITEUR
30, rue du Bac, 30

ARNAUD DE VRESSE
LIBRAIRE-ÉDITEUR
55, rue de Rivoli, 55

1860

Digitized by Google

Digitized by Google

Re-classed

Digitized by Google

GARIBALDI.

Digitized by Google

AUX AMIS

DE

L'INDÉPENDANCE ITALIENNE

On dit qu'à une idée nouvelle il faut des miracles. Certes, si jamais miracle a mérité ce nom, c'est le début de Garibaldi en Sicile.

D'une part, un roi disposant d'une armée dévouée, d'une flotte, de trésors, d'une police inquisitoriale, d'un pouvoir sans contrôle. De l'autre, un enfant du peuple, fils d'un pauvre pêcheur, n'ayant de force que son patriotisme, mais personnifiant en lui la nationalité de sa patrie, se lance à l'aventure, suivi seulement de quelques volontaires, sans armée, sans flotte, sans canons, presque sans fusils et sans munitions; force

Digitized by Google

en quelques jours l'armée du roi à capituler; entre en libérateur dans la capitale de la Sicile, et y plante le drapeau de l'indépendance au nom du droit des nationalités.

C'est là une véritable épopée légendaire; aussi avons-nous pensé qu'un précis historique de la guerre de l'indépendance italienne de 1859, qui, sous l'impulsion de l'empereur Napoléon III, a inauguré le droit des nationalités devait être une introduction toute naturelle aux Mémoires du vaillant soldat dont le succès est une si miraculeuse et si éclatante consécration de ce droit nouveau.

CLÉMENCE ROBERT.

Digitized by Google

MÉMOIRES AUTHENTIQUES

SUR

GARIBALDI

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE

EN 1859

I

Nationalités incorporées à l'Autriche.

Parmi les puissances de l'Europe occidentale, il en est une qui, sous les divers rapports de race, de langue, de nationalité, de religion, est une sorte de mosaïque composée de pièces raccordées, tendant toutes à se disjoindre et ne représentant qu'une forme matérielle usée, la forme du passé.

Cette puissance, c'est l'Autriche. D'abord faible province de l'Allemagne, impuissante par elle-même à conquérir, inférieure à toutes les provinces allemandes sous le rapport de l'intelligence, elle parvint ensuite à

Digitized by Google

étendre sa domination sur d'immenses populations divisées de race, de nationalité, de religion, de langue, disséminées de l'Adriatique aux Carpathes, des frontières de la Pologne à celles de la Turquie, et s'appliquant presque toutes le vers énergique et fameux qu'Alfieri avait appliqué aux Italiens :

Siam' servi si, mà servi ognor frementi [1].

Ce tout, n'ayant d'autre lien de cohésion que l'oppression, forme un ensemble de près de 40 millions d'habitants ainsi divisés :

Allemands. — Peuplant tout l'archiduché d'Autriche et le Tyrol, un tiers de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Moravie, de la Silésie, quatre dixièmes de la Bohême, un dixième de la Hongrie et de la Transylvanie..... 8 millions.

Slaves. — Occupant six dixièmes de la Bohême, les deux tiers de la Silésie, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, toute la Galicie et la Dalmatie, un tiers de la Hongrie..... 17 millions.

Magyars. — Formant un peu moins de la moitié de la population de la Hongrie (Croatie, Esclavonie, Voivodie, Serbie, Banat)..... 6 millions

Roumains. — Peuplant la majeure

1. Nous sommes esclaves, c'est vrai, mais esclaves toujours frémissants.

Digitized by Google

partie de la Transylvanie, du Banat et de la Bukowine..... 3 millions.

Italiens. — Lombardo-Vénétie, Valteline, Tyrol..... 6 millions.

40 millions.

La religion, la langue de ces populations diverses n'offrent pas plus d'unité que leur race et leur nationalité. Les Allemands, les Magyars, la majeure partie des Slaves, la totalité des Italiens sont catholiques romains. Les Roumains sont grecs orthodoxes. La Bohème, la Moravie, la Silésie, la Hongrie, la Transylvanie, contiennent près de quatre millions de protestants. Un million de juifs et de nombreuses sectes en dehors de ces grandes divisions sont répandues partout.

Bien que la langue allemande ait été proclamée langue officielle, les Allemands seuls la parlent; les Slaves parlent le slave; les Magyares, le magyare; les Roumains, le roumain; les Italiens, l'italien, et, suivant les provinces, les divers idiomes de ces diverses langues.

Les publicistes sans cœur qui, dans l'ordre gouvernemental, ne voient que l'axiome : *La fin justifie les moyens*, ont appelé *habileté* le machiavélisme politique qui a pu maintenir en réseau, sous son faisceau d'oppression, toutes ces populations de races et de nationalités diverses. L'historien philosophe qui tient quelque compte de la morale, le flétrit d'un nom plus sévère.

De toutes les nationalités qui ont eu le plus à gémir de

Digitized by Google

ce joug, l'Italie est au premier rang ; l'histoire de son oppression n'est qu'un long martyrologe.

C'est d'elle que nous avons spécialement ici à nous occuper.

II

Les traités de 1815 et l'Italie.

Sans remonter au dernier siècle, pour remettre en évidence dans toutes ses combinaisons la politique du gouvernement autrichien en Italie, il suffira de se reporter aux événements qui ont provoqué le conflit qu'en 1859 l'épée allait dénouer.

Dès l'année 1809, l'Autriche adressait aux Italiens une proclamation par laquelle elle leur promettait « *la liberté, l'indépendance, la richesse et une constitution fondée sur la nature des choses.* »

Ce jalon posé, elle attendit.

Six ans après, en 1815, par suite des renonciations stipulées dans le traité de Paris du 30 mai 1814, les puissances signataires de l'acte du congrès de Vienne, remirent, par l'art. 93 de ce traité, les puissances signataires en possession des provinces et territoires cédés, soit en tout, soit en partie, par les traites de Campo-Formio de 1799, de Lunéville de 1801, de Presbourg de 1804, par la convention additionnelle de Fontainebleau de 1809. C'étaient l'Istrie tant autrichienne que vénitienne, la Dalmatie, les îles vénitiennes de l'Adriatique, les bouches du Cattaro, la ville de Venise, les

Digitized by Google

lagunes, les autres provinces et districts de la terre ferme des États vénitiens sur la rive gauche de l'Adige, les duchés de Milan et de Mantoue, les principautés de Brixen et de Trente, le comté du Tyrol, le Voralberg, le Frioul autrichien, le Frioul vénitien, le territoire de Montefalcone, le gouvernement et la ville de Trieste, la Carniole, la haute Carinthie, la Croatie à la droite de la Save, Fiume et le littoral hongrois, etc.

L'art. XCIV du même traité y ajoute les vallées de la Valteline, de Bormio et de Chiavenna, les territoires ayant formé la république de Raguse.

Les articles XCXVIII et XCXIX conservaient en outre à l'Autriche les droits de succession et de reversion établis dans les branches des archiducs relativement aux duchés de Modène, de Reggio et Mirandole, de Parme et Plaisance et des principautés de Massa et de Carrara; c'est-à-dire qu'à un temps donné, l'Autriche s'assurait la succession de ces États.

Trois jours après ce traité, le 12 juin 1815, l'Autriche signait avec le grand-duc de Toscane, avec la cour de Rome, avec le gouvernement de Naples, des traités d'alliance offensive et défensive qui mettaient ces puissances à sa merci, et dont les articles secrets et séparés ne furent pas communiqués aux puissances signataires de l'acte du congrès de Vienne. Par le second de ces articles le roi de Naples s'engageait, « *à n'admettre dans ses États aucun changement* qui ne pût se concilier, *soit avec les anciennes institutions monarchiques, soit avec les principes adoptés par l'Autriche pour le régime intérieur de ses provinces italiennes.* »

Digitized by Google

Tous les autres articles secrets de cette alliance fédérative n'avaient d'autre but que d'assurer de plus en plus à l'Autriche la domination de l'Italie.

Il restait à donner un nom à cet État autrichien créé par les traités de 1815 aux flancs de la France, contre elle, en haine d'elle. Une patente impériale de S. M. Apostolique déclara la formation et la réunion à l'empire du *royaume lombardo-vénitien*, composé de toute la partie de l'Italie située entre la Suisse, le Tessin, le Pô, la mer Adriatique et les Alpes Noriques.

Voilà comment l'Autriche avait tenu sa promesse.

Alors apparut dans tout son jour le vaste système de compression qui plaçait presque toute la péninsule dans les mains de l'Autriche. L'araignée autrichienne put tendre sur l'Italie entière cette toile destinée à l'envelopper et que l'armée française allait déchirer en 1859.

Un seul État d'Italie, le Piémont, échappa aux trames de ce réseau ; et encore même, tant que dura la sainte-alliance ne put-il que s'y débattre sans pouvoir s'y soustraire entièrement.

Dès ce moment, le nom d'Italie ne fut plus, selon le mot d'un ministre autrichien, qu'une *expression géographique*. Ce fut la *Lombardo-Vénétie*, les *États romains*, les royaumes de *Naples*, de *Sicile*, de *Sardaigne*, le grand-duché de *Toscane*, les duchés de *Modène*, de *Parme* et d'autres. Le beau pays à qui l'Europe doit ses arts et sa civilisation avait, dans cette longue rafale, perdu jusqu'à son nom.

Couchée, dès les traités de 1815, dans le lit de Pro-

Digitized by Google

custe où l'avait rivée la politique autrichienne, l'Italie eut trois réveils, en 1821, en 1830, en 1848; mais chaque fois elle fut replongée dans son sommeil de mort avec ses aspirations généreuses, ses droits, ses libertés, ses nobles martyrs, ses souffrances, ses misères et ses douleurs.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de ces sanglantes étapes. Passons.

Ainsi placés sous le joug de la politique autrichienne et sous le poids de sa police, sans espoir de voir aucun gouvernement leur prêter appui, les patriotes italiens ne purent qu'ajourner leurs généreux efforts, parce qu'ils savaient que leur triomphe était au bout de leur persévérance. L'Italie, en effet, est évidemment destinée à faire partie des peuples libres. Imbue des mêmes principes que la France, l'Espagne, la Suisse, la Belgique et une partie du peuple anglais, elle doit entrer comme nation dans leur alliance; car la carte de l'Europe ne peut rester telle que l'ont faite les traités de 1815, lorsqu'ils ont accouplé les peuples au gré des ambitions, sans prendre aucun souci de leur génie et de leurs besoins.

Aussi l'histoire des élans d'indépendance de l'Italie, depuis ces traités, offre un caractère particulier qu'il est important de constater.

L'état des esprits en Italie pendant cette période pourrait se résumer, pour les uns, en un frémissement actif contre un joug toujours abhorré et toujours subi; pour les autres, en une espérance inactive d'une indépendance et d'une nationalité que l'avenir s'obstinait à

Digitized by Google

garder dans ses obscurs arcanes. Pour la majeure partie, c'était la résignation ou l'impuissance du désespoir après tant de tentatives échouées : les émeutes, soulèvements, insurrections y étaient en apparence partiels, isolés, locaux ; il était impossible de les rattacher à un centre commun; et cependant on ne pouvait s'empêcher de leur reconnaître un caractère de généralité qui se révélait en tout et partout. Ils reliaient par le plus puissant des moyens l'esprit de nationalité opprimé, réagissant contre l'oppression, et en apparence ils semblaient indépendants les uns des autres. Si dans quelques parties les esprits paraissaient plus impatients, partout les populations frémissantes n'attendaient qu'une occasion pour éclater, ne cessaient de protester, même par leur résignation, contre ce qui était, tout en restant cependant calmes ; c'est-à-dire qu'en apparence l'esprit d'indépendance et d'insurrection était dans l'air et dans les cœurs, et qu'en définitive la conséquence manquait au principe.

III

Code autrichien en Lombardie. — Pater des Lombards.

Tel était l'état moral de l'Italie en 1859 : une traînée de poudre à laquelle une étincelle venue d'un point quelconque pouvait mettre le feu.

Cette étincelle vint du Piémont.

Seul de tout les États de l'Italie, le Piémont s'était

Digitized by Google

roidi contre les réseaux toujours envahissants de l'Autriche. Sous le gouvernement d'un roi chevaleresque et généreux, Victor-Emmanuel, sous le ministère d'un ministre patriote, M. de Cavour, il marchait progressivement dans une voie d'intelligentes réformes et de liberté constitutionnelle. L'état politique de ce petit point de l'Italie septentrionale se trouvait dès lors une sorte de critique permanente de celui de toutes les autres parties de l'Italie septentrionale, centrale ou méridionale, que l'Autriche gouvernait, soit directement, soit indirectement. C'était le point de mire de toutes les aspirations de nationalité, de tous les élans d'indépendance de la péninsule entière; mais l'Autriche ayant amené les choses à cette extrémité que tout coin de terre demeuré indépendant en Italie était un danger pour son pouvoir, elle se vit dans l'alternative ou d'y dominer jusqu'aux Alpes, ou de voir lui échapper ce beau pays libre jusqu'à l'Adriatique.

De là devait venir la guerre de l'indépendance.

Dans les derniers mois de l'année 1858, l'état de l'Italie, aggravé par de nouvelles mesures oppressives adoptées dans le royaume lombard-vénitien, était devenu intolérable. Sa situation était pire que la mort la plus cruelle : l'espionnage dans l'intérieur des familles, l'honneur de tous à la merci du premier délateur venu, aucune franchise ni provinciale ni municipale, nulle liberté, pas même celle des larmes, et pour couronner le tout, un code draconien des 29 juillet et 16 octobre 1815, qui avait remplacé toutes les lois civiles et criminelles.

Tous les efforts généreux faits par la Lombardie pour

Digitized by Google

échapper à cette étreinte n'avaient fait qu'accroître son malaise. Mais les droits de la justice et de l'humanité sont imprescriptibles, et le jour vint où ces droits allaient triompher. En attendant, les Lombards maudissaient leur maître, et le nouveau *pater* suivant qu'ils avaient adopté et qu'ils répétaient matin et soir peut donner une idée jusqu'à quel point était généralisée cette malédiction :

« Notre père qui es à Vienne, que ton nom soit chassé de l'Italie pour toujours; que ton règne vienne en battant en retraite derrière les Alpes; que ta volonté ne soit pas faite derrière le ciel italien et sur la terre italienne. Rends-nous notre pain quotidien que les Croates nous dévorent, et rends-nous notre or et notre argent que tu nous as volés, de même que nous te rendrons ton papier-monnaie. Ne nous réduis pas au désespoir, mais délivre-nous de toi et de tes pillards, une fois pour toutes. *Amen.* »

IV

Armements et négociations. — Ultimatum de l'Autriche au Piémont. — La guerre de l'indépendance est déclarée.

Cet état d'oppression augmentant tous les jours, l'Autriche ne put le maintenir que par un grand déploiement de forces. Ces armements présentèrent bientôt un caractère assez menaçant pour éveiller en Piémont les plus sérieuses inquiétudes. Le Piémont arma de son côté.

Par sa position topographique, le Piémont est le gardien des Alpes maritimes et, par ce fait, l'allié naturel et traditionnel de la France. Le Piémont envahi ou do-

Digitized by Google

miné par l'Autriche, la France se trouvait avoir sur ses flancs une puissance, sinon ouvertement hostile, du moins toujours mal intentionnée. Elle ne put dès lors voir avec indifférence ses frontières naturelles menacées, l'équilibre européen compromis. Vainement la raison, la loyauté, le droit sacré de l'indépendance protestèrent contre ce danger imminent et manifeste. La cour de Vienne n'écouta rien.

Les rapports entre les deux cours de Vienne et de Paris devinrent aussi tendus que ceux entre les cours de Vienne et de Sardaigne.

L'Autriche continuant à persister dans son but de brutale invasion, la France produisit à la face du monde ses vieilles sympathies pour un peuple généreux et opprimé.

La diplomatie européenne s'en mêla; mais, au moment où elle croyait pouvoir nourrir l'espoir d'une entente définitive, la cour d'Autriche adressa au gouvernement sarde une sommation directe, avec injonction de s'engager, sous trois jours, à mettre son armée sur le pied de paix, à licencier les corps francs italiens accourus sous les drapeaux. « Faute de quoi, S. M. Apostolique devra, à son grand regret, recourir à la force des armes. »

C'étaient les propres termes de la sommation; c'était une déclaration de guerre au Piémont.

Les cours d'Angleterre, de Prusse, de Russie protestèrent. Quant à la France, ne pouvant hésiter à répondre à l'appel d'une nation alliée, à laquelle l'unissaient des intérêts communs et des sympathies traditionnelles, elle

Digitized by Google

ordonna la concentration d'un corps d'armée au pied des Alpes.

La guerre était devenue inévitable entre l'Autriche d'un côté, et de l'autre la France, le Piémont et les États italiens qui pouvaient successivement faire cause commune avec eux. L'Autriche voulait cimenter sa domination en Italie. La France et le Piémont voulaient repousser les Autrichiens et jeter les bases de l'indépendance italienne.

Le 21 avril, vendredi saint 1859, l'Autriche avait envoyé son *ultimatum* au Piémont. Le délai de trois jours qu'elle lui avait fixé pour le désarmement et le licenciement des corps francs expirait le 24.

Le Piémont ayant refusé de désarmer, les Autrichiens passèrent le Tessin le 29 avril.

Dès le 26, le gouvernement de France avait prévenu le gouvernement autrichien que, si ses troupes franchissaient les frontières du Piémont, la France serait obligée de considérer cette invasion d'un pays allié comme une déclaration de guerre. La cour d'Autriche ayant persisté à employer la force et ses troupes étant entrées sur le territoire sarde, le 3 mai l'empereur Napoléon III adressa la proclamation suivante au peuple français :

L'EMPEREUR AU PEUPLE FRANÇAIS.

« L'Autriche, en faisant entrer son armée sur le territoire du roi de Sardaigne, notre allié, nous déclare la guerre. Elle viole ainsi les traités, la justice, et menace nos frontières. Toutes les grandes puissances ont protesté contre cette agression. Le Piémont ayant accepté les conditions qui devaient assurer la paix,

Digitized by Google

on se demande quelle peut-être la raison de cette invasion soudaine : c'est que l'Autriche a amené les choses à cette extrémité, qu'il faut qu'elle domine jusqu'aux Alpes, ou que l'Italie soit libre jusqu'à l'Adriatique ; car, dans ce pays, tout coin de terre demeuré indépendant est un danger pour son pouvoir.

« Jusqu'ici la modération a été la règle de ma conduite; maintenant l'énergie devient mon premier devoir.

« Que la France s'arme et dise résolûment à l'Europe : Je ne veux pas de conquête, mais je veux maintenir sans faiblesse ma politique nationale et traditionnelle; j'observe les traités, à condition qu'on ne les violera pas contre moi; je respecte le territoire et les droits des puissances neutres, mais j'avoue hautement ma sympathie pour un peuple dont l'histoire se confond avec la nôtre et qui gémit sous l'oppression étrangère.

« La France a montré sa haine contre l'anarchie; elle a voulu me donner un pouvoir assez fort pour réduire à l'impuissance les fauteurs de désordre et les hommes incorrigibles de ces anciens partis qu'on voit sans cesse pactiser avec nos ennemis; mais elle n'a pas pour cela abdiqué son rôle civilisateur. Ses alliés naturels ont toujours été ceux qui veulent l'amélioration de l'humanité, et quand elle tire l'épée, ce n'est point pour dominer, mais pour affranchir.

« Le but de cette guerre est donc de rendre l'Italie à elle-même et non de la faire changer de maître, et nous aurons à nos frontières un peuple ami, qui nous devra son indépendance.

« Nous n'allons pas en Italie fomenter le désordre ni ébranler le pouvoir du Saint-Père, que nous avons replacé sur son trône, mais le soustraire à cette pression étrangère qui s'appesantit sur toute la péninsule, contribuer à y fonder l'ordre sur des intérêts légitimes satisfaits.

« Nous allons enfin, sur cette terre classique illustrée par tant de victoires, retrouver les traces de nos pères. Dieu fasse que nous soyons dignes d'eux!

« Je vais bientôt me mettre à la tête de l'armée. Je laisse en France l'impératrice et mon fils. Secondée par l'expérience et les

Digitized by Google

lumières du dernier frère de l'empereur, elle saura se montrer à la hauteur de sa mission.

« Je les confie à la valeur de l'armée qui reste en France pour veiller sur nos frontières, comme pour protéger le foyer domestique; je les confie au patriotisme de la garde nationale; je les confie enfin au peuple tout entier, qui les entourera de cet amour et de ce dévouement dont je reçois chaque jour tant de preuves.

« Courage donc, et union! Notre pays va encore montrer au monde qu'il n'a pas dégénéré. La Providence bénira nos efforts: car elle est sainte aux yeux de Dieu, la cause qui s'appuie sur la justice, l'humanité, l'amour de la patrie et de l'indépendance.

« Palais des Tuileries, le 3 mai 1859.

« NAPOLÉON. »

D'autre part, le roi de Piémont adressait à ses peuples la proclamation suivante :

« L'Autriche, qui proteste de son amour pour la paix, nous attaque en refusant de se soumettre à un congrès européen; elle viole les promesses faites à l'Angleterre; elle nous demande de diminuer notre armée et d'abandonner ces braves volontaires accourus de tous les côtés de l'Italie pour défendre le drapeau sacré de l'indépendance italienne. Je confie le soin du gouvernement à mon bien-aimé cousin et je reprends l'épée.

« A côté de nos soldats combattront pour la liberté et la justice les vaillantes troupes de l'empereur Napoléon, mon généreux allié. Peuples d'Italie! l'Autriche attaque le Piémont parce qu'il a soutenu la cause de la patrie commune dans les conseils de l'Europe et qu'il n'a pas été insensible à vos cris de douleur; l'Autriche brise maintenant ouvertement les traités qu'elle n'a jamais respectés. Aujourd'hui, en droit, la nation italienne est libre, et je puis accomplir consciencieusement le vœu que j'ai fait sur le tombeau de mon auguste père.

« Ayons confiance dans la Providence, dans notre union, dans

Digitized by Google

la valeur des soldats italiens, dans l'alliance de la noble nation française; confions-nous à la justice de l'opinion publique. Je n'ai d'autre ambition que celle d'être le premier soldat de l'indépendance italienne.

« Vive l'Italie!

« VICTOR-EMMANUEL. »

La guerre de l'indépendance était commencée.

V

Passage du Tessin par les Autrichiens. — Leurs exactions, leurs pillages.

L'armée autrichienne avait passé le Tessin le 29 avril, musique en tête. Par suite du plan de campagne adopté par les Piémontais d'abandonner les lignes du Tessin et de la Sesia et de se retrancher derrière la Doire jusqu'à ce que l'armée française pût entrer en ligne, les Autrichiens n'avaient trouvé aucune résistance et avaient occupé sans coup férir la province de Novare et la Lomeline.

La marche de cette armée envahissante à travers des populations hors d'état de se défendre rappelait celle des temps les plus barbares. On eût dit une horde de sauvages à qui la conquête avait donné un pays en curée. Leur passage était marqué par les actes les plus atroces. Contributions forcées, insultes, arrestations arbitraires, vols, rapines, pillages, viols, sacriléges, tout leur était bon. Ils faisaient des réquisitions inimaginables. Partout, dans les bourgs, dans les hameaux, ils menaçaient

Digitized by Google

les syndics d'arrestation, si, dans quelques heures, ils ne consignaient pas la quantité de vivres voulu, le bétail requis, l'or exige. Partout les soldats étalaient à plaisir leurs sauvageries et leurs brutalités sans exemple. La nuit ils donnaient l'assaut aux fermes et les pillaient. Le jour ils s'installaient dans les habitations, s'emparaient de tout ce qui leur tombait sous la main, provisions, bois, linge, vêtements, etc. Les pillages, les insolences, les attentats étaient leur ordre du jour.

Ainsi pillant, volant, saccageant, les Autrichiens s'avancèrent jusqu'à près de quinze milles de Turin.

Jusqu'alors ils n'avaient pas rencontré d'ennemis : ils en trouvèrent un qu'ils n'attendaient pas. Le pays qu'ils parcouraient était en grande partie planté de rizières que l'on pouvait inonder au moyen de barrages et d'écluses pratiqués au-dessus d'Yvrée pour quelques uns des cours d'eau qui descendaient des Alpes. Pour arrêter l'armée envahissante, les Piémontais inondèrent le pays, et, à un jour donné, cette armée se trouva au milieu de fondrières et d'impraticables marécages. Forcés alors par cette défense naturelle, non pas de mettre un terme à leurs pillages et à leurs exactions, mais de les circonscrire sur les points qu'ils occupaient, les Autrichiens organisèrent contre ce malheureux pays un système de terreur tel qu'on n'en trouverait peut-être pas d'exemple aux plus mauvais temps de l'histoire.

D'un bout à l'autre de l'Europe, un cri s'éleva contre ces sauvageries, et il devint évident pour tous que la guerre soutenue par la France et le Piémont était, non plus une guerre politique, mais une guerre d'humanité.

Digitized by Google

Aussi cette guerre devint-elle populaire, et toutes les sympathies de l'Europe furent acquises à la cause de l'indépendance italienne.

VI

Sympathies de l'Europe et de l'Italie pour le Piémont. — Insurrections de la Toscane, de Parme, de Massa-Carrara contre l'Autriche.

Pendant que ces sympathies se traduisaient par des vœux pour les nobles champions d'une sainte cause, celles de l'Italie s'exprimaient par des faits.

L'Autriche avait, avec les petits Etats de l'Italie centrale, la Toscane, les duchés de Parme et de Modène, des traités secrets qui lui assuraient sur ces points une domination indirecte. Dès le début de la guerre de l'indépendance, le 27 avril, la Toscane se déclara pour le Piémont. Le grand-duc Léopold fut forcé d'abdiquer et de se retirer à Vienne.

Le 30 avril, les duchés de Massa et de Carrara suivirent l'exemple de la Toscane.

Le 1er mai, Parme fit aussi sa révolution. La duchesse régente partit après avoir institué un conseil de régence, qui fut, le jour même, obligé de se démettre et de confier le pouvoir à une commission provisoire. L'entrée imminente des Autrichiens y amena une contre-révolution peu de jours après. Mais, dès le 8 juin suivant, la révolution y triompha de nouveau sans lutte, et le duché se mit sous la protection du roi de Piémont.

Digitized by Google

Ces petites révolutions locales s'étaient opérées sans effusion de sang, par les seuls instincts d'indépendance et de nationalité, qui avaient fait aisément comprendre aux populations que l'Autriche était l'ennemie des Italiens, et que, par suite, les ennemis de l'Autriche étaient leurs amis.

Les autres parties de l'Italie qui ne secouèrent pas immédiatement le joug, attendirent, prêtes à saisir le moment favorable.

VII

Arrivée des troupes françaises en Piémont. — Ovations dont elles sont l'objet. — Entrée de Napoléon III à Gênes.

Pendant ce temps arrivèrent en Italie par Gênes et par la Savoie les premières colonnes des armées françaises. La vapeur les transportait par mer à Gênes, et par les chemins de fer à Turin. Partout, sur leur passage, les populations accouraient en foule saluer de leurs *vivat* les libérateurs de l'Italie. Des fleurs, des fruits, des dons, des distributions patriotiques les attendaient à chaque station. Partout on les recevait, non pas comme une armée qui vole au combat, mais comme une armée qui en revient, chargée des lauriers de la victoire; c'était un triomphe anticipé : jamais armée n'était entrée en ligne chargée de tant de vœux, de tant d'ovations, de tant d'espérances.

L'entrée de l'empereur Napoléon III à Gênes résuma

Digitized by Google

tout ce qu'il y avait d'enthousiasme pour la guerre de l'indépendance dans ces cœurs italiens depuis si longtemps opprimés.

C'était le 12 mai. Dès la veille étaient descendus vers la ville les flots de la population des campagnes. Pavoisée de drapeaux tricolores, de gonfalons, de banderoles flottant au haut des mâts plantés sur les places; les fenêtres, les balcons de ses palais de marbre recouverts de riches tentures; ses maisons enguirlandées de feuillage; ses transparents aux trois couleurs italiennes avec leurs devises chevaleresques et patriotiques en lettres d'or; les mille navires de son port marchand et de son port militaire pavoisés et arborant au soleil leurs flammes multicolores, les drapeaux de toutes les nations : Gênes, Gênes *la superbe*, au fond de son vaste golfe, attendait en habit de fête le libérateur de l'Italie. Telle, jadis, au temps de sa splendeur, reine de la Méditerranée, elle attendait les flottes victorieuses des Doria, des Boccanara, des Visconti, des Spinola.

A midi, deux coups de canon annoncent l'arrivée du cortége impérial. La foule roule comme une cataracte vers le port; des centaines de barques montées par des femmes enveloppées du *pezzetto*, d'autres embarcations recouvertes d'étoffes en soie rose frangées de crépines d'or, toutes décorées de flammèches tricolores, s'élancent de tous les points. Couvrant le port et la rade, les unes à la voile, les autres à la rame, vont s'adosser sur la ligne de l'embarcadère contre les gros navires marchands formant ainsi une double haie inférieure. On eût dit le premier étage brillant et pavoisée d'une sorte de rue

Digitized by Google

vénitienne. Sur de gros bateaux à vapeur, des régiments de la garde impériale, les musiques de la garde nationale génoise partent de toutes les directions pour aller au-devant du cortége impérial.

Peu après, des coups de canon partent de l'amirauté, les salves des vaisseaux de guerre leur répondent. C'est l'annonce de l'entrée dans le port de la frégate impériale la *Reine-Hortense* qui portait l'empereur et sa suite.

Au milieu des éclats de l'artillerie, des roulements des tambours, des sons des clairons, des fanfares, des trompettes, l'empereur est reçu dans un canot royal par le duc de Carignan et le comte de Cavour. A travers la rue brillante et improvisée de canots et de navires, le canot royal se dirige vers le débarcadère du côté de Portici. Dès ce moment et pendant tout le parcours, ce fut une vraie pluie de bouquets, de fleurs lancées par brassées, qui, tombant dans la mer, y formaient une voie fleurie. Tous ces navires, tous ces palais, tous ces canots pavoisés, ces coups de canon, ces roulements de tambours, ces fanfares des musiques militaires, ces feux d'artifice de fleurs, toute cette foule palpitante, agitée, jetant à l'air les cris mille fois répétés de *vive l'Italie! vive la France!* ce mouvement, cette joie, cet enthousiasme, tout cela faisait un de ces spectacles étranges, indescriptibles, qui semblent une page arrachée aux récits féeriques des vieux âges.

Ainsi acclamé, l'empereur arriva au débarcadère; l'archevêque de Gênes, à la tête du clergé, le reçut. Sur le rivage, les zouaves de la garde formaient la haie; une

Digitized by Google

foule de peuple, montée au paroxisme de l'enthousiasme, formait une seconde haie à un nombre fabuleux de profondeur. L'empereur débarqua ayant à sa droite le prince Napoléon, à sa gauche le prince de Carignan. Il fit à pied le trajet du débarcadère au palais préparé pour le recevoir, à travers des rues encombrées de peuple, des palais enguirlandés, des maisons tapissées de verdure, avec leurs croisées fleuries où se pressaient des milliers de têtes de femmes parées de diamants, agitant leurs mouchoirs, jetant à l'air des fleurs et des cris d'enthousiasme. A chaque pas se dressaient des colonnes, des arcs de triomple, des trophées aux armes de France et de Savoie, une vraie voie triomphale avec ses inscriptions caractéristiques. Ici on lisait ces paroles de l'empereur :

« Le but de cette guerre est de rendre l'Italie à elle-même et non de la faire changer de maître ; nous aurons à nos frontières un peuple ami qui nous devra son indépendance. »

« Que la France s'arme et dise résolûment à l'Europe : Je ne veux pas de conquêtes, mais j'avoue hautement ma sympathie pour un peuple dont l'histoire se confond avec la nôtre et qui gémit sous l'oppression étrangère. »

Ailleurs, on lisait cette autre inscription qui rappelait deux hauts faits ; l'un du dernier siècle, l'autre du commencement de celui-ci :

AUX SOLDATS DE L'ARMÉE DES ALPES,
AUX SOLDATS DE L'ARMÉE SARDE,
LES ARRIÈRE-PETITS-FILS DES DÉLIVRÉS DE LEGNANO,
LES FILS DES DÉLIVRÉS DE MARENGO.

Le soir, la ville fut illuminée à *giorno*. La vue était

Digitized by Google

féerique. Le port, la darse, les mâts des navires, les quais, les collines, la mer, les palais partout étincelaient des feux aux mille couleurs. On eût dit un immense incendie.

Au théâtre *Carlo Felice*, où parut le soir l'empereur, partout, des six rangs de loges où étincelaient de belles femmes couvertes d'or, de soie et de diamants, un tonnerre d'applaudissements salua l'arrivée du chef de l'armée libératrice : un enthousiasme indescriptible accueillit une cantate de circonstance dont voici la traduction libre :

« Monarque généreux, vaillant champion de Dieu, te voilà enfin parmi nous!

« Tu as relevé la France, tu vas relever l'Italie.

« C'est par toi que le droit des peuples sera reconnu; c'est toi qui déchireras le pacte injuste qui voudrait partager l'humanité en deux camps :

« Les oppresseurs et les victimes. C'est toi qui feras reparaître la liberté, ce nouveau soleil de l'Italie!

« L'aigle impériale, l'aigle de France plane déjà sur ce pays, qui a été le berceau du génie et qui a dicté la loi au monde. La France et l'Italie fraternisent déjà dans un même désir.

« Nos mains se serrent, elles tirent ensemble le glaive pour accomplir ton noble dessein, pour régénérer l'Italie et assurer ainsi la paix du monde!

« Les opprimés voient renaître l'espérance; le cœur des mères se réjouit à l'avance: il ne tremblera plus pour le sort de ses enfants! L'oppresseur s'en aperçoit, il frémit, il recule!

« Il recule en voyant les deux champions s'avancer l'épée à la main, pour affranchir ce beau pays. Les deux aigles, l'aigle française et l'aigle de Savoie, dirigent leur vol vers les villes flétries par l'oppression.

Digitized by Google

« Le drapeau autrichien n'excite plus l'indignation et la colère ; il ne sera plus l'emblème de la douleur. Arraché et roulant dans la poussière, il tombera aux pieds du roi italien, aux pieds du monarque français. »

VIII

Organisation de l'armée franco-sarde dans la Ligurie. — Ordre du jour de Napoléon III à l'armée.

Après les fêtes, la guerre. Gênes n'était pas destinée à être une Capoue pour l'armée libératrice. Les colonnes françaises arrivaient en masse de France et d'Algérie : il fallait les organiser, et ce fut sous les brillants auspices de ces ovations triomphales que l'on procéda à cette opération, l'une des plus importantes de la guerre.

La vapeur, qui a évidemment transformé l'art de la guerre, avait facilité cette organisation. En vingt jours, 150,000 hommes avec leurs chevaux, matériel, magasins, ambulances, partis de tous les points de la France, se trouvèrent prêts à entrer en ligne de Gênes à Suze, de la Scrivia aux Alpes, quelques corps à plus de 300 lieues de leur point de départ. Les généraux avaient pris leurs positions ; les troupes s'étaient dirigées de toutes parts vers les points assignés. Tous les bataillons, disséminés dans les premiers jours de leur arrivée, obéissaient à l'impulsion du commandement en chef, et de Gênes à Turin, un signe de l'empereur pouvait faire mouvoir des divisons et des corps d'armée.

Le 12 mai, en prenant le commandement de cette armée de l'indépendance, l'empereur, par l'ordre du

Digitized by Google

jour suivant, lui traça son itinéraire calqué sur les étapes victorieuses des phalanges républicaines de 1796 et de 1802.

ARMÉE D'ITALIE

ORDRE DU JOUR.

« Soldats,

« Je viens me mettre à votre tête pour vous conduire au combat. Nous allons seconder la lutte d'un peuple revendiquant son indépendance, et le soustraire à l'oppression étrangère. C'est une cause sainte, qui a les sympathies du monde civilisé.

« Je n'ai pas besoin de stimuler votre ardeur : chaque étape vous rappellera une victoire. Dans la voie sacrée de l'ancienne Rome, les inscriptions se pressaient sur le marbre pour rappeler au peuple ses hauts faits ; de même aujourd'hui, en passant par Mondovi, Marengo, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, vous marcherez dans une autre voie sacrée, au milieu de ces glorieux souvenirs.

« Conservez cette discipline sévère qui est l'honneur de l'armée. Ici, ne l'oubliez pas, il n'y a d'ennemis que ceux qui se battent contre vous. Dans la bataille, demeurez compactes, et n'abandonnez pas vos rangs pour courir en avant. Défiez-vous d'un trop grand élan ; c'est la seule chose que je redoute.

« Les nouvelles armes de précision ne sont dangereuses que de loin ; elles n'empêcheront pas la baïonnette d'être, comme autrefois, l'arme terrible de l'infanterie française.

« Soldats, faisons tous notre devoir, et mettons en Dieu notre confiance ! La patrie attend beaucoup de vous. Déjà, d'un bout de la France à l'autre, retentissent ces paroles d'un heureux augure : La nouvelle armée d'Italie sera digne de sa sœur aînée !

« Gênes, 12 mai 1859.

« NAPOLÉON. »

Tout était prêt pour frapper prochainement un grand

Digitized by Google

coup.. Une vaillante armée était disposée à verser son sang pour assurer l'indépendance de la nationalité italienne.

IX

Troupes en marche.

Dès le 2 mai, les troupes françaises accumulées à Gênes et à Turin commencèrent à partir, régiment après régiment, vers le quartier général, les uns par le chemin de fer, les autres par la route ordinaire.

Rien au monde de plus pittoresque que l'indescriptible désordre de cette armée en marche, sac au dos, chargée de vivres pour huit jours; les soldats, régiments de ligne, zouaves, turcos, tirailleurs d'Afrique, artillerie, cavalerie, sapeurs du génie, toutes les armes, tous les uniformes défilaient, les uns au son du tambour ou du clairon, les autres à volonté. Des flots de peuple bordaient les villes, bourgs, villages, routes, et jetaient à l'air leurs cris d'enthousiasme et leurs *ev viva!* Sur tout le parcours des enfants se relayaient de village en village pour aider les soldats à porter leur sac ou leur fusil. Çà et là, sur la pente boisée de quelque monticule, stationnaient des bataillons l'arme en faisceau; c'était une halte, un bivouac, un camp. Ici le roulement prolongé des tambours ; là le son aigu du boute-selle du clairon. Après chaque régiment, les fourgons des cantines, des voitures, des mulets chargés de lits, de tentes, de sacs de farine. Après eux, des files de charettes en-

Digitized by Google

combrées de provisions; puis des caissons d'artillerie; puis des canons; ici une foule immense qui suivait la foule armée; puis encore, après tous ces régiments, d'autres régiments, après tout ce bagage, d'autre bagage, après cette foule, d'autre foule; le tout formant un va-et-vient, un roulement de choses, un bourdonnement de sons et de voix à donner le vertige. Et les chants donc! Après la partie pittoresque c'était la partie héroïque de cette armée en marche allant à la guerre sainte. Ici des soldats avaient entonné la *Marseillaise*, ce chant qui *a des moustaches*, comme disaient les héroïques phalanges d'un autre âge :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé...

Plus loin, ils chantaient la *Casquette du père Bugeaud*, ce franc rire de bivouac d'Algérie, qui doit son origine à une si plaisante distraction de l'illustre maréchal :

As-tu vu la casquette,
La casquette?
As-tu vu la casquette
Du père Bugeaud?

Quelques-uns, réfléchissant à la cause sainte qu'ils allaient défendre, pénétrés de tout ce qu'avait d'héroïque et de sacré l'auguste mission qu'attendait la France de leur courage, se voyaient justement jouer le rôle imaginé par Lamennais pour son soldat idéal et répétaient avec le célèbre écrivain :

« — Jeune soldat, où vas-tu?

Digitized by Google

« — Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

« — Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

« Jeune soldat, où vas-tu ?

« — Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

« — Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu ?

« — Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit : Un fils vous est né ; ni les mères celui où elles le serrèrent pour la première fois sur leur sein.

« — Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

« Jeune soldat, où vas-tu ?

« — Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se faner comme l'herbe que la terre refuse de nourrir ; pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

« — Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

« Jeune soldat, où vas-tu ?

« — Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans la famille l'abondance, la sécurité et la joie.

« — Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

« Jeune soldat, où vas-tu ?

« — Je vais combattre pour rendre à ceux que les oppresseurs ont jetés au fond des cachots, l'air qui manque à leurs poitrines et la lumière que cherchent leurs yeux.

« — Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat! ».

Tout cela était vrai, et jamais programme de guerre n'a été plus saint, si jamais programme a pu anoblir et sanctifier la guerre aux yeux de Dieu.

Digitized by Google

X

Position des Franco-Sardes et des Autrichiens.

Un mot maintenant sur la position des deux armées au début de la guerre.

Les Autrichiens avaient, dès le 29 avril, porté le théâtre de la guerre sur le territoire piémontais. Depuis le Tessin jusqu'à la Dora-Baltea, ils s'étaient emparés de toutes les défenses de la rive gauche du Pô, où ils s'étaient concentrés. La faiblesse numérique de l'armée piémontaise l'ayant forcée de se replier pour y attendre la jonction de l'armée française, au 10 mai, le front offensif des armées alliées figurait une ligne brisée s'étendant depuis Yvrée où elle s'appuyait aux derniers contreforts des Alpes de Savoie, jusqu'à Gênes, en suivant le cours de la Dora-Baltea, celui du Pô depuis Verrue jusqu'aux environs de Cambio, la Scrivia et les Apennins de Gavi à Gênes.

Tout irrégulière qu'était cette ligne, sa force consistait dans l'angle formé à son centre par le Pô et le Tanaro, et où l'ennemi, dans un espace de 40 kilomètres, rencontrait l'obstacle de deux rivières et de trois places fortes, Cazale, Valence et Alexandrie.

Cette position était d'une défensive excellente, et il y avait des difficultes très-sérieuses à vouloir forcer une armée concentrée, appuyée à ces trois places.

D'autre part, le cours inférieur de la Dora-Baltea était couvert de retranchements, et l'ennemi ne pou-

Digitized by Google

vait s'avancer contre cet obstacle par la rive gauche du Pô qu'en laissant sur son flanc et sur ses derrières l'armée franco-italienne massée vers Alexandrie et maîtresse des débouchés de Cazale et de Valenza,

Une dernière partie du front de défense de l'armée alliée comprenait la Scrivia et les Apennins jusqu'à Gênes, et cette portion de leurs lignes acquérait une importance considérable dans des circonstances qui faisaient de Gênes la principale base de leurs opérations.

Tel était le terrain sur lequel était engagée la lutte, et sans cette connaissance préliminaire, il eût été peu facile de se rendre compte des premières opérations que nous allons résumer.

XI

Commencement des hostilités.

Le 29 avril, on l'a vu, les Autrichiens, au nombre de cent mille hommes, avaient franchi le Tessin sur trois colonnes, à Pavie, à Abbiate-Grosso, à Ancône sur le lac Majeur et s'étaient avancés sur Mortara, Vigevano et Novare ; les avant-postes piémontais s'était repliés en inondant le pays au moyen des écluses et des rizières, et le 1er mai les colonnes françaises avaient commencé à déboucher de Suze et de Gênes.

Ces inondations retardent la marche des Autrichiens, mais ne les arrêtent pas. Ils franchissent la Sesia, s'avancent par la rive gauche du Pô, et un quatrième corps franchit ce fleuve à Carte-Olona et s'avance sur la rive

Digitized by Google

droite par Stradella; tandis que deux des premiers corps essaient de forcer le passage du Pô, l'un vers Frassinnetta, et l'autre celui du Tanaro vers Cambio.

Ceci s'était passé du 29 avril au 4 mai.

L'attitude des Piémontais à Frassinnetta, l'arrivée d'un corps français sur la Scrivia, forcèrent les Autrichiens à renoncer à leur tentative, et ce mouvement offensif contre les positions de l'armée franco-sarde échoua.

Les Autrichiens n'ayant pas su profiter, pour forcer les lignes sardes, du premier moment que les Français n'avaient pas encore rejoint leurs alliés ; ayant échoué au second moment lorsque les divisions françaises, expédiées en toute hâte par les Alpes et la voie de mer, avaient besoin de quelques jours pour se former et entrer en ligne, ils avaient peu de chance d'y parvenir désormais. Alors une pointe heureuse de l'armée autrichienne sur Alexandrie ou sur Turin serait devenue à peu près impossible. L'Autriche avait laissé passer le moment favorable de l'attaque.

L'armée française était divisée en cinq corps : quatre sous les ordres des maréchaux Baraguey-d'Hilliers, Canrobert, Mac-Mahon et Niel, opéraient en Piémont avec la garde impériale commandée par le maréchal Regnault-de-Saint-Jean-d'Angely. Le cinquième corps, sous les ordres du prince Napoléon, s'organisait en Toscane pour opérer isolément ou de concert avec les autres, suivant les circonstances. Vingt-huit généraux de division et soixante généraux de brigade étaient attachés à ces divers corps.

Digitized by Google

XII

Garibaldi et ses corps-francs sur le haut Tessin. — Combat de Montebello.

Pendant que s'achevait cette organisation de l'armée sur le bas Tessin, sur le haut Tessin avaient lieu des événements qui allaient singulièrement faciliter les opérations des armées alliées.

Un homme dont toute la vie n'était qu'un long dévouement à la cause de l'indépendance italienne, Joseph Garibaldi, par une pointe des plus hardies, passant le Tessin le 20 mai, s'était aventuré dans un pays encore occupé par les Autrichiens, à la tête de sept ou huit mille volontaires.

La troupe de braves qu'il commandait portait le nom de *chasseurs des Alpes*, et cette brave et aventureuse bande continuait ses succès sur le haut Tessin, lorsqu'une dépêche télégraphique, affichée le 21 mai à la Bourse de Paris, annonça une première victoire de l'armée franco-sarde.

Voici ce qui s'était passé.

Par suite du contour que forme la chaîne de l'Apennin pour embrasser le golfe de Gênes, cette chaîne remonte au nord et projette des contreforts qui viennent serrer le Pô de très-près depuis la position de Stradella jusqu'aux environs de Plaisance. Partout, sur ce point, le pied des hauteurs se rapproche du fleuve, formant une espèce de défilé long de plusieurs lieues. L'armée

Digitized by Google

autrichienne avait concentré là une partie de ses forces en avant de Stradella, la gauche sur les hauteurs, la droite le long du Pô, le centre sur la route le Plaisance semée de bourgs et de villages.

Au nombre de ces villages étaient Casteggio, Ginestrella et Montebello, qu'occupait une brigade de cavalerie légère piémontaise, 2 à 300 hommes environ, 150 à Montebello, 50 à Casteggio.

Le 20 mai, une partie de ces cinquante cavaliers avaient poussé une reconnaissance sur la route de Casteggio à Stradella, lorsqu'ils se trouvèrent en face de forces autrichiennes formidables. Ils se replient sur Casteggio pendant qu'un cavalier part en avant pour donner l'alarme. Le général de Sonnaz, qui commandait la cavalerie piémontaise, fait prévenir le maréchal Baraguey-d'Hilliers établi à plusieurs lieues de là, à Ponte-Corona. On rassemble au plus vite la division Forey, dont les régiments étaient disséminés sur la route de Voghera à Casteggio.

Pendant ce temps les Autrichiens avaient envahi Casteggio, Montebello, s'étaient échelonnés sur toutes les hauteurs qui dominaient la route et avaient établi leurs batteries sur des monticules qui la prenaient en écharpe.

L'avant-garde des troupes française arrive enfin. Elle se composait de deux cent cinquante hommes environ, commandés par le colonel Cambriel. Cette poignée d'hommes se porte au pas accéléré vers Montebello envahi par des masses autrichiennes. Là, un combat héroïque s'engage entre cette petite colonne et l'armée

Digitized by Google

ennemie. Attaqué de tous les côtés à la fois, le colonel Cambriel forme ses hommes en carré et se défend comme un lion. Ses soldats tombent autour de lui; mais les lignes du carré se resserrent au fur et à mesure que les balles et les boulets y font des trouées.

Ce combat inégal dure une demi-heure sans que la petite troupe lâche pied.

Enfin la division Forey arrive à temps pour que cette poignée de braves ne soit pas écharpée. Cette division encore incomplète se composait des 74e, 84e régiments, commandés par le général Beuret; des 91e, 98e, sous les ordres du général Blanchard, du 17e bataillon des chasseurs à pied, et deux batteries : six mille hommes environ, qui se trouvent avoir en tête vingt mille Autrichiens ayant l'avantage du nombre et de la position. Pour comble de malheur, le sol détrempé ne permet pas au général Forey de faire usage de son artillerie : il ne peut mettre en position que quatre pièces. Un combat acharné s'engage. Les Autrichiens, qui ont pu mettre toute leur artillerie en position, lancent dans les rangs français des volées de boulets et de mitraille. Une résolution héroïque pouvait seule sauver les Français; ils la prennent. Se précipitant à la baïonnette sur les premiers rangs de l'armée autrichienne, ils la culbutent. Emportés par ce premier succès, ils entrent dans Montebello au pas de charge. Là ils trouvent des masses autrichiennes qui n'ont pas encore donné et qui leur opposent une vive résistance. Le combat recommence à la baïonnette: il fallut faire le siége de la bourgade, rue par rue, maison par maison. Enfin, après une

Digitized by Google

demi-heure de lutte acharnée, l'ennemi perd pied et se débande. Le village reste aux Français. Mais l'ennemi s'est retranché dans le cimetière, et à travers les murailles percées de meurtrières, fait de nouvelles décharges. Là, au moment ou les Français grimpant par-dessus les murs, délogent encore l'ennemi, une balle perdue vient frapper le général Beuret qui commandait la 1re brigade et qui tomba mort. Enfin l'ennemi chassé de toutes ses positions se débande alors et fuit. La cavalerie piémontaise, qui, pendant tout le combat, avait donné avec une rare intrépidité, sabre les derniers fuyards et fait des prisonniers.

Ce premier succès de l'armée française inaugurait dignement la campagne.

C'était à ce même village de Montebello que, cinquante-neuf ans auparavant, le 9 juin 1800, les généraux Lannes et Walter, lieutenants du premier consul Bonaparte, avaient battu un corps autrichien venant de Gênes, et préparé le succès de la bataille de Marengo qui livra l'Italie à la république.

Immédiatement après ce beau fait d'armes de Montebello, commencèrent les opérations offensives de l'armée franco-sarde.

La retraite des Autrichiens, effectuée du 17 au 20 mai sur Mortara et Novare, et qui indiquait l'intention de repasser le Tessin, détermina l'empereur des Français à commencer le mouvement offensif.

Dès le 21 mai, lendemain du combat de Montebello, les opérations de l'armée franco-sarde ont lieu sur deux points principaux, au centre de leur ligne à Verceil, le

Digitized by Google

long du cours de la Sésia, et à l'extrême gauche, au delà du lac Majeur, dans la haute Lombardie. L'extrême droite, d'Alexandrie à Casteggio, n'était un moment sortie de son inaction calculée que pour battre les Autrichiens à Montebello.

Pendant que l'armée piémontaise faisait des démonsrations sur la Sesia, Garibaldi, qui commandait les corps francs sous le nom de chasseurs des Alpes, passait le Tessin à Sesto-Calcade, se jetait, on l'a vu, dans la haute Lombardie, battait une brigade autrichienne envoyée contre lui, et au succès de cette vaillante petite armée, répondait l'insurrection des populations riveraines du lac Majeur et de la Valteline.

L'ennemi, qui n'avait pu soupçonner une tentative aussi hardie, n'avait que peu de soldats dans ce pays montueux, et en quelques heures toute la province passa sous le drapeau de l'indépendance et régularisa l'armement des citoyens.

Garibaldi avait si parfaitement et si rapidement accompli cette mission, que l'armée franco-sarde, par un mouvement stratégique des mieux conçus, put prendre l'offensive sur le point où l'armée autrichienne l'attendait le moins.

XIII

Premières opérations offensives des alliés. — Marche hardie de l'armée franco-sarde sur la gauche des Autrichiens. — Passage de la Sesia et du Tessin.

Toutes les troupes parties de Gênes ou arrivées de Turin depuis le commencement de la campagne,

Digitized by Google

avaient été portées en masse sur la droite de l'armée, échelonnées depuis Alexandrie jusqu'à Casteggio, petite ville posée en face de Stradella, qui sur la rive droite du Pô, commande le passage des défilés liguriens. Sur la rive gauche du Pô, l'ennemi avait suivi le même mouvement et s'était concentré vers Stradella, où il avait fortifié d'imposantes positions pour disputer aux armées franco-sardes le passage des défilés.

A peine l'armée autrichienne avait-elle exécuté ce mouvement, qu'un contre-ordre venu d'Alexandrie faisait tout à coup rebrousser chemin aux quatre corps franco-sardes postés sur la droite, et les reportait en toute hâte vers la gauche. En deux jours, par un mouvement brusque très-hardi, et qui allait être couronné du plus heureux succès, toute cette masse répandue à Montebello, Voghera, Ponte-Carone, Vighinolo, Tortone, se trouvait par un à-gauche général concentré à Vercelli. Devant un ennemi trop faible pour lui disputer le passage, elle passa la Sesia le 29 mai. Débordant alors en Lombardie comme un torrent, sur un front de plusieurs mille de développement, elle s'empare en trois jours de toutes les positions occupées par les Autrichiens, rend inutiles toutes celles qu'ils avaient fortifiées sur la droite, et le 4 juin, passe le Tessin en présence de l'ennemi coupé, cerné et enveloppé sur sa gauche.

Deux brillants combats marquèrent ce hardi mouvement stratégique. Le 30 mai, le village de Palestro était enlevé par l'armée sarde à la baïonnette, rue par rue, maison par maison. L'ennemi est successivement chassé de toutes les positions où il se défend encore en

Digitized by Google

PASSAGE DE LA SÉGIA.

Digitized by Google

Digitized by Google

battant en retraite. Il faut avoir vu ce pays coupé de ruisseaux, de torrents, de rizières, de fossés, qui sont autant de petites fortifications, pour comprendre combien il était difficile de débusquer un ennemi qui, refoulé ici, se reformait là-bas, protégé à chaque pas par les mille accidents du terrain. Malgré tout, cependant, les bersagliers, troupe légère piémontaise, qui furent les héros de cette brillante journée, firent une dernière charge à la baïonnette, et la retraite de l'ennemi devint une déroute complète.

XIV

Combat de Palestro. — Les zouaves.

Le lendemain 21, l'ennemi envoya vingt-cinq mille hommes pour reprendre les positions perdues la veille. L'armée sarde tint bravement tête à toute cette masse; mais, après l'avoir repoussée sur tout son front, elle vit un instant sa droite débordée. L'empereur, ayant alors envoyé au roi le 3^{me} de zouaves, ce régiment fut chargé d'arrêter l'ennemi. Il était alors neuf heures du matin. Les zouaves avaient fait halte un moment sur la droite du village de Palestro et sur la rive droite d'un canal qui leur formait obstacle, lorsque quelques coups de canon, suivis d'une fusillade assez vive, annoncèrent l'approche de l'ennemi.

Le colonel des zouaves fit prendre les armes à son régiment, fit déployer quatre compagnies en tirailleurs et forma le reste en colonne d'attaque.

Digitized by Google

En ce moment une forte colonne ennemie, appuyée par de l'artillerie, parut chercher à tourner la position ainsi que le village même de Palestro.

Tout le régiment des zouaves fut alors lancé contre les masses ennemies.

Après avoir franchi rapidement le canal qui était en avant d'eux, profond d'un mètre environ, les zouaves virent à 300 mètres se démasquer deux batteries autrichiennes pointées sur eux. Leurs cartouches étaient mouillées par suite du passage à gué du canal. Il ne leur restait d'autre alternative que de fuir ou d'avancer à la baïonnette. Rien d'imposant comme le moment où l'on entendit le cri répété dans tous les rangs : A la baïonnette ! Le clairon sonne la charge au moment même où les canons ennemis vomissaient des blocs de mitraille. Sous le feu des pièces d'artillerie, qui les fauchaient comme des épis, les zouaves se précipitent en avant, arrivent sur les canoms, tuent les artilleurs ennemis sur leurs pièces et culbutent tout ce qu'ils rencontrent.

La colonne d'attaque s'élance de là sur le gros de l'ennemi, dans la direction du pont de Cofienza sur la rivière de la Busca.

Ce pont était fortement défendu ; mais rien ne peut résister à l'élan des zouaves.

Les Autrichiens, qui avaient imprudemment engagé une partie de leurs masses en avant de cette rivière, furent violemment refoulés par le choc impétueux des assaillants. S'étant mis dans l'impossibilité d'effectuer leur retraite, ils furent presque tous anéantis.

Digitized by Google

Digitized by Google

TITI LE PARISIEN.

Digitized by Google

Plus de six cents restèrent prisonniers; mille environ se noyèrent en cherchant à repasser la rivière ; beaucoup d'autres furent tués sur place.

L'ennemi se mit sur tous les points en retraite et fut poursuivi jusqu'au village de Robbia.

Dans ce combat les zouaves avaient justifié le titre de *cavalerie à pied* que l'on donne aux troupes d'Afrique, expression pittoresque qui peint admirablement l'activité, l'élan, la fougue de ces soldats, lorsque, lancés à l'assaut des rochers derrière lesquels se retranchent les Arabes, ils grimpent jusqu'au sommet, et font, au moment de la redoute, l'office des escadrons lancés à la poursuite des fuyards.

Le glorieux fait d'armes de Palestro fut mis à l'ordre du jour de l'armée.

XV

Combat de Turbigo. — Les turcos.

Une grande victoire, qui suivit presque immédiatement ce brillant combat, ouvrit à l'armée alliée la route de Milan.

Le 4 juin avait été fixé par l'empereur pour la prise de possession du sol lombard au delà du Tessin.

Dès la veille le corps d'armée du général Mac-Mahon, suivi par une division de l'armée sarde, avait passé le Tessin vers Turbigo. Les *turcos*, régiment de tirailleurs

Digitized by Google

algériens, généralement composé d'Arabes, faisaient partie de ce corps.

A peine ces troupes avaient-elles pris position sur la rive lombarde, qu'elles y furent attaquées par un corps autrichien venu de Milan. Les turcos, qui n'avaient pas encore donné depuis le commencement de la campagne et dont le succès des zouaves à Palestro avait troublé le sommeil, donnèrent à Turbigo un beau pendant à ce brillant fait d'armes.

Après une canonnade d'une heure environ, le général Mac-Mahon les lança contre les masses autrichiennes. Ils avaient, en partant de Gnêes, fait le serment de ne pas brûler une cartouche et de n'aborder l'ennemi qu'à la baïonnette. Ils tinrent parole. L'ennemi avait une batterie de seize pièces de canon qui foudroyait les rangs français. Au signal du clairon, s'éparpillant dans toutes les directions, se couchant à plat ventre ou s'avançant par bonds gigantesques, les turcos lancés contre ces pièces ressemblaient plutôt à des tigres qu'à des hommes. Chaque fois qu'ils se soulevaient pour bondir en avant, il poussaient un cri aigu qui dominait la voix de l'artillerie. C'était un spectacle aussi extraordinaire qu'effrayant.

A peine étaient-ils à moitié du trajet qu'ils avaient à parcourir qu'une des deux batteries, voyant s'avancer sous la pluie de la mitraille ces grands diables tout noirs, détale au grand galop. Furieux de voir une partie de leur proie leur échapper, les turcos tombent comme la foudre sur les canons restés en ligne, clouent les canonniers sur leurs pièces, massacrent à la baïonnette

Digitized by Google

les compagnies ennemies de soutien et rejoignent le corps du général Mac-Mahon avec sept canons pris au pas de course.

XVI

Bataille de Magenta. — Évacuation de Milan par les Autrichiens.

Le lendemain, 4 juin, tout était disposé par l'armée franco-sarde pour s'assurer la rive gauche du Tessin. Le corps d'armée du général Mac-Mahon, renforcé de la division des voltigeurs de la garde impériale et de toute l'armée du roi de Sardaigne, devait se porter de Turbigo sur Boffalora et Magenta, tandis que la division des grenadiers de la garde impériale s'emparerait de la tête du pont de Boffalora sur la rive gauche et que le corps d'armée du maréchal Canrobert s'avancerait sur la rive droite pour passer le Tessin au même point.

Quelques-uns de ces accidents avec lesquels il faut compter à la guerre entravèrent l'exécution de ce plan d'opérations et faillirent changer en revers la brillante victoire qui allait inaugurer cette journée.

En effet, l'empereur, avec la division de la garde, s'était porté de sa personne vers la tête du pont de Boffalora. Ignorant les retards éprouvés par les divers corps d'armée pour entrer en ligne, ayant entendu vers deux heures une fusillade et une canonnade très-vives du côté de Boffalora, où devait arriver le corps du général Mac-Mahon, crut naturellement que ce général

Digitized by Google

arrivait et que c'était le moment de le soutenir en marchant sur Magenta. Il lança les brigades Wimpfen et Cler des divisions des grenadiers de la garde contre des positions formidables qu'occupaient les Autrichiens sur ces hauteurs qui bordent le *Naviglio-Grande*, et où ils s'étaient formidablement retranchés au nombre de cinquante mille hommes. Leurs grand'gardes et leurs avant-postes étaient placés de manière à dissimuler leurs forces répandues dans les haies, derrière les bouquets d'arbres et dans les blés. Les grenadiers ne trouvèrent d'abord qu'une faible résistance; mais à peine eurent-ils franchi le *Naviglio-Grande* que l'ennemi, démasquant ses batteries, fit pleuvoir une grêle de mitraille. En outre, les Autrichiens, disséminés aux environs et protégés par les haies, tiraient sur les Français presque à bout portant.

Au lieu de battre en retraite, ces braves grenadiers marchèrent droit à l'assaut de la position. Repoussés une première fois, ils revinrent à la charge et furent ramenés jusqu'à quatre fois par leurs généraux sous le feu de cinquante canons. Après trois heures de lutte héroïque, ces positions restèrent en leur pouvoir; mais, engagés devant des masses considérables, ils se trouvèrent exposés à soutenir à eux seuls tout l'effort de l'ennemi.

Cette position était des plus critiques. Voici ce qui l'avait amenée.

Lorsque les Autrichiens avaient appris le 3 juin que l'armée française avait surpris le passage du Tessin à Turbigo, ils avaient fait rapidement repasser, à Vigevano, ce fleuve par trois de leurs corps d'armée, et le 4 au

Digitized by Google

matin, ils s'étaient trouvés devant l'empereur au nombre de 125,000 hommes.

C'est contre ces forces si disproportionnées que la division de grenadiers de la garde avait seule à lutter.

Vainement les généraux français firent preuve de la plus grande énergie. Le général Clerc tomba mortellement frappé. Le général Wimpfen fut blessé à la tête. Le général de division Mellinet eut deux chevaux tués sous lui. Les commandants Desmé et Maudhui des grenadiers de la garde furent tués. Les zouaves, les grenadiers subirent des pertes considérables. Cette poignée de braves engagés contre toute une armée, soutenant sans reculer les attaques de l'ennemi, allait être forcée de céder au nombre, lorsqu'après quatre heures de terrible anxiété, arrivèrent successivement en ligne des divisions du maréchal Canrobert, du général Niel et du général Mac-Mahon.

Dès ce moment, l'armée française reprit l'offensive, et pendant qu'une attaque générale avait lieu sur toute la ligne à Boffalora, à Cascino-Nova, à Magenta, le général Auger, commandant l'artillerie du 2e corps, fit mettre en batterie 40 bouches à feu qui, prenant en flanc et d'écharpe les Autrichiens défilant en grand désordre, en firent un carnage affreux.

A Magenta, qui devait donner son nom à la bataille, le combat fut terrible. L'ennemi défendit ce village avec acharnement. On sentait, de part et d'autre, que c'était la clef de la position. Les Français s'en emparèrent maison par maison, en faisant subir aux Autrichiens des pertes énormes.

Digitized by Google

Enfin, vers huit heures et demie du soir, l'armée française resta maîtresse du champ de bataille, et l'ennemi se retirait laissant entre ses mains 4 canons, 2 drapeaux, 7,000 prisonniers, 20,000 morts ou blessés sur le champ de bataille, 12,000 fusils et 30,000 sacs.

Ainsi, cinq jours après le départ d'Alexandrie, l'armée alliée avait livré trois combats, gagné une bataille, débarrassé le Piémont des Autrichiens et ouvert les portes de Milan. Depuis le combat de Montebello, l'armée autrichienne avait perdu 25,000 hommes tués ou blessés, 10,000 prisonniers et 17 canons. Un mois auparavant, à leur passage du Tessin, les Autrichiens se flattaient d'être à Turin avant l'arrivée des Français, et c'étaient les Français qui allaient être à Milan. Un mois avait suffi à ces derniers pour organiser une armée de 200,000 hommes en face de l'ennemi, tenir en échec cet ennemi depuis longtemps préparé à la guerre, massé sur des lignes qu'il s'était choisies, sur des positions longtemps étudiées, et le battre en toute rencontre, à Montebello, à Palestro, à Turbigo et à Magenta.

Le vaste labyrinthe des rizières, les nombreux cours d'eau, le nombre de l'ennemi, la force de ses positions, les marches, les veilles, ils avaient su tout souffrir, ils avaient su tout vaincre. L'oppression de l'Autriche semblait toucher à son terme. Les enfants de la France étaient toujours les soldats des grandes luttes.

Digitized by Google

XVII

Adresse de la municipalité de Milan à l'empereur Napoléon.

Un *Te Deum* solennel, chanté à Paris et à Turin, remercia de ces premiers succès le Dieu des causes saintes, le Dieu de l'indépendance et de la liberté des peuples.

Le résultat de cette victoire fut d'ouvrir aux alliés les portes de Milan. Les Autrichiens l'avaient évacué le 6 juin, laissant dans la citadelle une énorme quantité de munitions, de provisions et les caisses de l'armée. Le même jour, la municipalité de Milan se présenta au quartier général de l'armée alliée, et remit au roi de Piémont, en présence de l'empereur, l'adresse suivante:

« Sire,

« La municipalité de Milan est fière d'user aujourd'hui d'un de ses plus précieux priviléges en se rendant l'interprète des vœux de ses concitoyens dans les graves circonstances où nous sommes.

« Elle veut renouveler vis-à-vis de vous le pacte de 1848, et proclamer de nouveau, à la face de la nation, ce grand fait que onze années écoulées ont mûri dans les intelligences et dans les cœurs :

« L'annexion de la Lombardie au Piémont, qui a été proclamée ce matin au moment où l'artillerie ennemie pouvait encore foudroyer la ville, et tandis que ses bataillons défilaient sur nos places.

« L'annexion est le premier pas fait dans la voie d'un nouveau droit public qui laisse les peuples arbitres de leurs destinées.

« L'héroïque armée sarde et celle de son auguste allié, qui

Digitized by Google

veut l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique, achèveront bientôt leur magnanime entreprise.

« Daignez, Sire, agréer l'hommage que Milan vous adresse par notre organe. Croyez que tous nos cœurs sont à vous ; notre cri est : Vive le roi ! vive le *statut* de l'Italie ! »

La Lombardie avait changé de maître.

XVIII

Entrée de Napoléon III et de Victor-Emmanuel à Milan. — Champ de bataille de Magenta.

L'entrée des deux souverains à Milan fut triomphale, elle eut lieu le 8 juin. L'Italie parut y respirer à pleins poumons l'air vivifiant de la liberté. Depuis le matin jusqu'à minuit ce ne furent que pluie de fleurs sur la tête des soldats, que processions aux flambeaux aux cris de *Viva l'Italia! Viva la Francia!* mille fois répétés avec l'enthousiasme le plus frénétique.

Le *Corso*, où devait défiler le cortége, avait pris un air tout spécial de fête. Chaque maison était pavoisée de drapeaux tricolores italiens et français. Les fenêtres étaient enguirlandées, les balcons recouverts d'étoffes en soie ou en velours brodé d'or. Dans le Corso et les rues adjacentes stationnaient une foule compacte, hommes et femmes, avec la cocarde aux couleurs italiennes.

Dès sept heures du matin, toutes les cloches de la ville se mettent en branle, les tambours battent aux

Digitized by Google

ENTRÉE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON III ET DE VICTOR-EMMANUEL A MILAN

Digitized by Google

Digitized by Google

champs, les clairons jettent à l'air leurs notes perçantes. C'est le cortége qui commence à défiler. Les cent-gardes l'ouvrent ; puis viennent l'empereur et le roi : le roi au milieu de la rue, l'empereur victorieux à sa droite, comme pour prouver à l'Europe qu'il n'avait pas entrepris une guerre de conquête.

Dès ce moment, de tous les balcons, de toutes les fenêtres, des femmes aux brillantes parures, leurs cheveux tordus comme des serpents, portant crânement la cocarde à leur coiffure, ou le ruban tricolore en sautoir, agitent leurs mouchoirs, lancent d'énormes bouquets, des couronnes de lauriers, des roses effeuillées, qui, en quelques instants, font aux deux souverains une litière de laûriers, de roses et de fleurs. Puis viennent les troupes piémontaises et les troupes françaises, infanterie, cavalerie, artillerie. Chaque soldat porte un bouquet au bout de son fusil. Chaque bouche de canon est enguirlandée de lauriers. La pluie de fleurs, de roses, de laurier, de bouquets, de couronnes recommence de plus belle. Milan avait dépouillé tous ses parterres, dévasté tous ses jardins pour fêter ses libérateurs. Les vivat, les bravo, les cris, les trépignements, les éclats de voix, les gestes, la fougue, l'entrain de toute cette foule heureuse de ne plus entendre le *Wer geht da* des sentinelles autrichiennes est indescriptible. Ce n'était pas de l'enthousiasme, c'était du délire.

Etrange contraste de la vie ! Terrible spectacle des folies humaines ! A Milan était le beau côté de la guerre, l'ovation, le triomphe, le délire de la joie. A quelques lieues de là, sur le champ de bataille de Boffalora et

Digitized by Google

de Magenta, était le revers de la médaille. Des monceaux de cadavres couchés sur le sol, sanglants et défigurés ; d'autres entassés dans la poussière ; de longs convois de blessés ; des chevaux morts ou agonisants ; des gémissements, des rages, des cris d'agonie et de douleur ; çà et là des larmes furtives qu'arrachait le souvenir d'une mère ou d'une amie ; partout des armures brisées et des flaques de sang : tout cela au milieu d'une nature riche et verdoyante qui conviait à la vie, qui invitait à la joie, et, dans un massif de peupliers ébranchés par le canon de la veille, un rossignol qui chantait gaîment ses amours.

XIX

Proclamation de Napoléon III aux Italiens.

Le jour même de cette entrée triomphale à Milan, l'empereur adressait aux soldats de l'armée d'Italie l'ordre du jour suivant, qui résumait les succès obtenus :

« Soldats !

« Il y a un mois, confiant dans les efforts de la diplomatie, j'espérais encore la paix, lorsque tout à coup l'invasion du Piémont par les troupes autrichiennes nous appela aux armes. Nous n'étions pas prêts. Les hommes, les chevaux, le matériel, les approvisionnements manquaient, et nous devions, pour secourir nos alliés, déboucher à la hâte, par petites fractions, au delà des Alpes, devant un ennemi redoutable et préparé de longue main.

« Le danger était grand ; l'énergie de la nation et votre courage ont suppléé à tout. La France a retrouvé ses anciennes ver-

Digitized by Google

tus, et, unie dans un même but comme en un seul sentiment, elle a montré la puissance de ses ressources et la force de son patriotisme. Voici dix jours que les opérations ont commencé et déjà le territoire piémontais est débarrassé de ses envahisseurs.

« L'armée alliée a livré quatorze combats heureux et remporté une victoire décisive qui lui ont ouvert les portes de la capitale de la Lombardie; vous avez mis hors de combat plus de 35,000 Autrichiens, pris 17 canons, 2 drapeaux, 8,000 prisonniers; mais tout n'est pas terminé, nous aurons encore des luttes à soutenir, des obstacles à vaincre.

« Je compte sur vous; courage donc, braves soldats de l'armée d'Italie! Du haut du ciel vos pères vous contemplent avec orgueil!

« NAPOLEON. »

En même temps il adressait aux Italiens cette proclamation qui définissait à la fois, de la manière la plus heureuse, la portée de cette guerre et son but :

« Italiens,

« La fortune de la guerre nous conduisant aujourd'hui dans la capitale de la Lombardie, je viens vous dire pourquoi j'y suis.

« Lorsque l'Autriche attaqua injustement le Piémont, je résolus de soutenir mon allié le roi de Sardaigne : l'honneur et les intérêts de la France m'en faisant un devoir. Vos ennemis, qui sont les miens, ont tenté de diminuer la sympathie universelle qu'il y avait en Europe pour votre cause, en faisant croire que je ne faisais la guerre que par ambition personnelle ou pour agrandir le territoire de la France.

« S'il y a des hommes qui ne comprennent par leur époque, je ne suis pas du nombre. Dans l'état éclairé de l'opinion publique, on est plus grand aujourd'hui par l'influence morale qu'on exerce que par des conquêtes stériles, et, cette influence morale je la recherche avec orgueil en contribuant à rendre libre une

Digitized by Google

des plus belles parties de l'Europe. Votre accueil m'a déjà prouvé que vous m'avez compris. Je ne viens pas ici avec un système préconçu pour déposséder les souverains ni pour imposer ma volonté ; mon armée ne s'occupera que de deux choses : combattre vos ennemis et maintenir l'ordre intérieur ; elle ne mettra aucun obstacle à la libre manifestation de vos vœux légitimes.

« La Providence favorise quelquefois les peuples comme les individus en leur donnant l'occasion de grandir tout à coup ; mais c'est à la condition qu'ils sachent en profiter. Profitez donc de la fortune qui s'offre à vous ! Votre désir d'indépendance, si longtemps exprimé, si souvent déçu, se réalisera si vous vous en montrez dignes. Unissez-vous donc dans un seul but, l'affranchissement de votre pays. Organisez-vous militairement. Volez sous les drapeaux du roi Victor-Emmanuel qui vous a déjà si noblement montré la voie de l'honneur. Souvenez-vous que sans discipline il n'y a pas d'armée et, animés du feu sacré de la patrie, ne soyez aujourd'hui que soldats ; demain, vous serez citoyens libres d'un grand pays.

« Fait au quartier impérial de Milan, 8 juin 1859.

« NAPOLÉON. »

XX

Combat de Marignan. — Évacuation de Pavie, Plaisance, Pizzighetone, par les Autrichiens. — Retraite des Autrichiens sur le Mincio.

Les Italiens étaient sous l'enthousiasme de cette proclamation qui leur promettait une patrie, lorsqu'on entendit retentir le canon à quelques lieues de Milan.

Voici ce que c'était.

Le jour même de l'entrée des deux souverains dans la capitale de la Lombardie, l'empereur avait ordonné

Digitized by Google

au maréchal Baraguay-d'Hilliers d'occuper la position de Malegnano (Marignan), d'où il menaçait à la fois deux lignes de retraite de l'ennemi. Mais les Autrichiens, ayant compris toute l'importance de cette position pour couvrir leur retraite, avaient profité des restes de fortification que présentait cette ville et s'y étaient solidement retranchés au nombre de 25 à 30 mille.

Il fallut les déloger. Le maréchal français les fit immédiatement attaquer de front par les divisions Bazaine et Ladmirault, pendant que la division Forey devait les tourner. Le général Ladmirault, qui commandait la gauche, s'empara du château et tomba sur le village où s'étaient repliés les Autrichiens en se barricadant dans les maisons. Là s'engagea une lutte meurtrière, corps à corps, qui dura plus d'une heure et à la suite de laquelle les Autrichiens, successivement chassés de toutes leurs positions, perdirent deux mille hommes tués ou blessés et laissèrent aux mains des Français douze cents prisonniers.

C'est sur ce même champ de bataille que le 13-14 septembre 1515, François Ier remporta sur les Suisses la victoire de Marignan, qui lui assura la conquête du duché de Milan.

Après ces défaites réitérées, les Autrichiens repassèrent l'Adda, brûlant tous les ponts derrière eux, et abandonnant successivement Pavie, Plaisance, Lodi, Pizzighetone, et, sur d'autres points, Brescia, Bergame, Reggio, Modène, Bologne et jusqu'à Ancône, qui appartenait au pape et que l'Autriche occupait militairement depuis dix ans.

Digitized by Google

XXI

Modène, Bologne, la Romagne se prononcent pour la cause de l'indépendance.

A ce moment se révéla un fait tout nouveau et réellement extraordinaire. Toutes ces villes italiennes et d'autres, une fois délivrées des Autrichiens, se levaient immédiatement pour la guerre de l'indépendance et proclamaient la dictature de Victor-Emmanuel, attendant ensuite les ordres du chef qu'elles s'étaient donné. Elles n'avaient pas chassé leurs maîtres : c'étaient ces maîtres eux-mêmes qui, abandonnés par leurs auxiliaires d'Autriche, effrayés du monstrueux désaccord existant entre leurs sujets et eux, avaient quitté leurs Etats, laissant leurs pleins pouvoirs à des juntes, des municipalités, des gouvernements provisoires. Ceux-ci, ne pouvant se maintenir après le départ des souverains, cédaient, à leur tour, leurs pouvoirs à d'autres juntes, d'autres municipalités, d'autres gouvernements provisoires, choisis parmi des hommes appartenant à l'opinion nationale et patriotique. Les drapeaux aux couleurs nationales flottaient immédiatement à toutes les fenêtres, et sur les débris du gouvernement du souverain qui avait déserté son poste et du gouvernement qu'il avait délégué, surgissait dans le même jour, sans lutte, sans effusion de sang, mais comme par un consentement unanime, un troisième gouvernement qui proclamait la dictature de Victor-Emmanuel, et au milieu des fêtes et de l'enthousiasme des populations, se préparait à la guerre de l'indépendance.

Digitized by Google

C'était là un spectacle sans précédents dans l'histoire et qui seul pouvait servir à donner la mesure de la haine qu'inspirait l'oppression autrichienne et de la vivacité des élans de nationalité de l'Italie entière. En somme, quelque divergence d'opinion qu'il y eût quant à la puissance qui devait gouverner l'Italie depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine, il existait une merveilleuse unanimité pour savoir quelle était celle qui ne gouvernerait pas.

XXII

Evénements de Pérouse.

Une seule tache de sang vint assombrir ce consolant tableau, et la chrétienté vit avec un sentiment douloureux que cette tache était l'œuvre du pontife d'un Dieu de miséricorde et de paix.

Parmi les villes des États romains, Pérouse s'était ralliée des premières à la cause de l'indépendance. Le gouvernement romain envoya contre elle un corps de reîtres, allemands ou autrichiens, à sa solde sous le nom de suisses, et cette horde furibonde étouffa dans le sang les sentiments généreux des patriotes de Pérouse.

A cet égorgement succéda dans la ville un gouvernement militaire, calqué sur les institutions *paternelles* que l'Autriche infligeait aux malheureuses populations rivées à son joug de fer.

Qu'on en juge.

« *Gouvernement militaire.*

« Dans les vingt-quatre heures, on devra déposer chez le commandant militaire toutes les armes blanches ou à feu et les munitions de toute espèce.

Digitized by Google

« Est interdit l'usage de toute distinction militaire.

« Est interdit également toute marque ou manifestation séditieuse.

« Les contrevenants seront punis selon la rigueur des lois militaires..

« La remise des armes et munitions aura lieu dans la salle dite des notaires.

« Pérouse, 21 juin 1859.

« Le colonel commandant,

« Comm. ANTOINE SCHMID. »

Le gouvernement pontifical aurait pu, on l'avouera, trouver un plus noble exemple à imiter dans cette Italie qui, levée tout entière pour l'indépendance, prononçait, sur la tombe des volontaires qui mouraient pour cette sainte cause, des paroles comme celles de Jöseph Montanelli à la mort prématurée d'un chasseur des Apennins :

« Ne pleurez pas. Les jours ne sont point faits pour les pleurs.

« La tombe d'un soldat de l'indépendance est l'autel sur lequel on renouvelle le serment des résolutions héroïques.

« Des combats de géants restent à livrer pour que l'Italie soit la libre patrie des Italiens.

« Les guerriers qui s'en vont augmentent les devoirs des guerriers qui survivent.

« Ne regardez pas ce cercueil : le jeune guerrier n'est pas là.

« Il revit dans le ciel des braves, les étincelles de son âme enflammeront d'autres âmes qui viendront allumer leur enthousiasme à ce flambeau... »

C'est par de telles oraisons funèbres dont le ton chevaleresque rappelle le chant du barde d'Erin que l'Italie se préparait à être libre.

Digitized by Google

XXIII

Cours des opérations militaires. — Bulletin autrichien.

Après avoir abandonné la ligne de l'Adda, l'armée autrichienne sembla vouloir disputer celle de la Chièse et se retrancha fortement à Lonato, Castiglione et Monte-Chiaro; mais elle abandonna peu après ces fortes position et se retira derrière le Mincio.

Un fait curieux, qui prouve le sans-façon du gouvernement autrichien à l'égard des peuples qu'il gouverne, c'est qu'au moment où, après des défaites successives, ayant perdu la Lombardie entière et tous les petits États, Modène, Parme, les Légations, sur lesquels elle avait étendu son joug; au moment où, devant l'armée franco-sarde victorieuse, elle opérait sa retraite derrière l'Adda, la Chièse, le Mincio, elle faisait placarder à Trieste le bulletin suivant et provoquait une immense illumination:

Bollettino officiale. Dispaccio telegrafico.

Verone, 8 *giugno* 1859, *di sera arrivato in Trieste nella notte medesima.*

Dopo una pugna sanguinosa restammo vincitori presso Magenta.

Ieri, 7 *giugno, non eravi più un Francese sopra il suolo lombardo.*

« *Trieste*, 9 *giugno* 1859, *tipographia del governo.*

« *Bulletin officiel.*

« Vérone, 8 juin 1859.

« Dépêche télégraphique arrivée dans la nuit même à Trieste.

Digitized by Google

« Après un combat sanglant, nous sommes restés vainqueurs près de Magenta.

« Hier, 7 juin, il n'y avait plus un Français sur le sollombard.

« Trieste, 9 juin 1859, typographie du gouvernement. »

XXIV

Le fameux quadrilatère. — Bataille de Solférino. — Passage du Mincio par l'armée franco-sarde.

Enfin, le 24 juin, l'armée française avait repassé le Mincio et se trouvait au centre du fameux quadrilatère, l'une des dispositions stratégiques les plus fortes de l'Europe et qui assure à son possesseur la domination de l'Italie septentrionale et centrale.

Un mot sur cette position.

On a donné le nom de *quadrilatère* au territoire compris entre le Mincio, l'Adige, le lac de Garda, le bas Pô depuis Mantoue jusqu'à Pollesilla, aux quatre angles duquel se dressent les quatre places fortes de Mantoue, Peschiera, Vérone et Legnano, le tout ayant, du côté de Milan, pour front défensif, le Mincio qui s'étend de Peschiera à Mantoue, sur une étendue de six lieues à vol d'oiseau.

C'était là que s'étaient réfugiés les Autrichiens comme en une forteresse inexpugnable.

C'était là probablement qu'allait se décider le destin de l'Italie et, avec lui, l'une des grandes questions des temps modernes, celle de savoir si les vieux principes d'oppression et de partage des peuples allaient l'em-

Digitized by Google

Digitized by Google

GIULAY.

Digitized by Google

porter sur les libertés publiqus et sur les droits des nations.

Le feld-maréchal Giulay, dont chaque jour avait été marqué par un revers depuis qu'il avait eu devant lui des ennemis armés, avait été renvoyé à Vienne, et l'empereur François-Joseph avait, par un ordre du jour, annoncé à ses troupes qu'il prenait le commandement en chef de l'armée autrichienne.

On était alors au 18 juin.

Six jours après, le 24 juin, avait eu lieu une de ces grandes batailles qui, si elles ne terminent pas la guerre, permettent au moins d'en pressentir la solution.

Après la bataille de Magenta et le combat de Marignan, l'ennemi avait précipité sa retraite sur le Mincio, en abandonnant, l'une après l'autre, les lignes de l'Adda, de l'Oglio et de la Chièse. Il paraissait vouloir concentrer toute sa résistance dans le quadrilatère et il était important pour l'armée alliée d'occuper le plus tôt possible les points principaux des hauteurs qui s'étendent de Lonato jusqu'à Volta et qui forment, au sud du lac de Garde, une agglomération de mamelons escarpés.

Mais, en se retirant précipitamment derrière le Mincio, l'armée autrichienne avait voulu se ménager un retour offensif. Cette retraite, si décidée en apparence, derrière la ligne qui forme le front de défense du quadrilatère du côté du Milanais, masquait un plan très-hardi, fort heureusement conçu et reposant sur une hypothèse assez probable. On s'était dit : En laissant un vaste champ à la rapidité des mouvements de l'armée franco-sarde, on lui inspirera une confiance

Digitized by Google

aventureuse. La fougue française poussera les colonnes en avant et, par une attaque soudaine, il nous sera aisé de couper, d'isoler et d'envelopper ces colonnes forcément éloignées les unes des autres par l'ordre de marche.

La prudence de l'empereur Napoléon déjoua ce plan. L'armée alliée s'avança précipitamment en effet dans le vaste champ ouvert à son courage ; mais, tout en avançant, les colonnes se fortifiaient les unes les autres en se resserrant.

Ce fut heureux pour elles.

Revenant sur ses pas dans la nuit du 23 au 24 juin, toute l'armée autrichienne repassa le Mincio; le centre occupait Gaëte, Valeggio, Mozambano, Peschiera, Solferino, San-Cassiano, Gavriano. Soutenue par une nombreuse artillerie, elle couronnait toutes les hauteurs jusqu'à Volta. Sur leur gauche, dans la plaine, s'avançaient de nombreuses colonnes d'infanterie, artillerie, cavalerie, pour déborder la droite ennemie et la tourner. A la droite, entre Solferino et Peschiera, des forces considérables devaient couper l'armée du Piémont marchant de Dezenzano sur Pozzolengo.

L'armée autrichienne ainsi retranchée dans des positions avantageuses sur une ligne d'étendue de cinq lieues, offrait partout un front offensif formidable.

Le général autrichien Schlick, qui avait conçu ce plan de bataille, montrant des hauteurs de Gavriana à l'empereur François-Joseph les dispositions prises pour assurer la victoire, lui avait dit :

Digitized by Google

« Votre Majesté va assister à une grande bataille et, je l'espère, à un succès. »

Cette confiance n'était pas sans fondement.

En effet, le terrain sur lequel allaient se charger deux grandes armées formait une plaine immense de prairies, de champs de blé, de vignes, dominée d'un côté par une chaîne de mamelons surmontés de tours et de villages : tout, hauteurs, mamelons, tours, villages hérissés d'artillerie et occupés par les Autrichiens. En outre, cette armée autrichienne si fortement appuyée pouvait, à chaque instant, à l'aide de ses chemins de fer, amener des munitions, des troupes fraîches de Peschiera et de Mantoue.

L'armée française, débouchant de divers points dans la plaine, avait dès lors à rejeter l'ennemi vers les hauteurs sur une étendue d'au moins quatre lieues et, cette première opération accomplie, de s'emparer de tous les mamelons à la baïonnette.

L'empereur Napoléon disposa immédiatement son plan de bataille. Le 1er corps (maréchal Baraguay-d'Hilliers) s'engagea devant Solferino, pendant qu'à sa droite, dans la plaine, le 2e corps (maréchal Mac-Mahon) s'étendait vers sa propre droite, pour se relier avec le 4e corps (maréchal Niel), qui marchait sur Medole. L'infanterie et l'artillerie de la garde s'établirent entre le 1er et le 2e corps pour enlever San-Cassiano. Toute la cavalerie de la garde et les deux divisions de cavalerie du 1er et du 2e corps renforcèrent la droite du maréchal Mac-Mahon, un peu vulnérable à cause de l'éloignement du maréchal Niel. Le maréchal Canrobert fut chargé de surveiller le mouvement des Autrichiens attendus

Digitized by Google

du côté de Mantoue, et, à l'extrême gauche de l'armée alliée, l'armée piémontaise dut tenir tête aux divisions autrichiennes qui s'avançaient de Pozzolengo et de Dezenzano.

Le plan de bataille de l'armée française ainsi disposée était, par un demi-tour de conversion sur la gauche, de se porter sur Gavriana, quartier général de l'empereur François-Joseph et objectif de la guerre, pendant que l'armée sarde, placée de l'autre côté des mamelons, exécuterait le même plan de conversion sur la droite.

Ces dispositions prises, l'armée franco-sarde prit l'offensive sur toute la ligne.

A cette attaque, l'ennemi répondit par ses bordées lancées de la plaine et des mamelons. Dès ce moment, le bruit des détonations fut continu, et les nuages de fumée se condensant, en certains instants, en épaisses ténèbres, dérobèrent la vue des deux armées.

Pendant toute la journée, on se battit, l'armée alliée avançant lentement, mais avançant toujours. Après un combat acharné, le maréchal Baraguay-d'Hilliers, engagé au centre devant Solferino, enlève toutes les hauteurs, le village, et les occupe de haute lutte.

D'autre part, la garde couronne les crêtes de San-Cassiano et Gavriana et enlève avec un grand entrain ce dernier village. Les grenadiers hissaient les pièces de canon à bras sur les crêtes des mamelons; d'autres remplaçaient les artilleurs tués et chargeaient les pièces, inaugurant ainsi par un héroïque entrain ces formidables canons rayés qui, dans cette guerre, figu-

Digitized by Google

raient pour la première fois sur les champs de bataille.

A l'aile droite, le maréchal Niel, avec le 4e corps, bien que faiblement relié avec le 2e, gagnait cependant toujours du terrain. Un moment, les Autrichiens firent un suprême effort pour s'établir entre ces deux corps dans le vide que remplissait la cavalerie de la garde et les deux divisions de cavalerie des 1er et 3e corps. Une lutte acharnée s'engagea. L'infanterie, l'artillerie y prirent part, et la cavalerie, par plusieurs charges, acheva de décider le succès de cette grande journée.

Ce fut le dernier acte de la bataille. Le double demi-tour de conversion dont l'empereur Napoléon avait arrêté le plan au début de la bataille, avait été exécuté avec une habilité de mouvement et une sûreté en quelque sorte mathématiques. Au centre, à la droite, l'armée française s'était emparée de toutes les hauteurs. A l'extrême gauche, l'armée sarde avait tenu tête à cinquante mille Autrichiens et les avait délogés de positions formidables.

Battus sur tout leur front, les Autrichiens se mirent en retraite sur toute la ligne, laissant aux mains des vainqueurs, des canons, des drapeaux, des prisonniers.

La bataille avait duré quinze heures, de cinq heures du matin à huit heures du soir. Les deux dernières heures, les armées furent assaillies par un orage épouvantable, une trombe affreuse mêlée de vent, de grêle, de tonnerre. On eût dit une protestation du ciel contre ce grand égorgement. Une chaleur étouffante, d'énor-

Digitized by Google

mes gouttes d'eau en marquent le début. Un véritable déluge les suit. On ne distingue plus rien sur le champ de bataille. La foudre procédait à la fois par éclats et par roulements, et les éclairs jetaient les soldats dans des alternatives effrayantes de lumière et de ténèbres. Les clartés étaient parfois si vives qu'elles blessaient la prunelle comme un fer brûlant. Les chevaux s'effrayaient et ne pouvaient avancer sur ce sol détrempé. Le soldats ne savaient où poser les pieds au milieu de cette surface qui ressemblait à une mer. L'ouragan, tant qu'il dura, s'opposa à la rapidité de leurs allures, et quand il se dissipa, l'ennemi avait disparu.

Harrassée d'une si longue lutte, l'armée victorieuse n'essaya pas de le poursuivre, et, dans la nuit, l'armée autrichienne put mettre le Mincio entre les vainqueurs et elle.

Des hauts faits d'une énergie, d'une bravoure incroyable, avaient signalé cette grande journée de tous les régiments : toutes les armes de l'armée eurent leur part et leur grande part de dangers et de gloire. L'empereur les remercia tous par l'ordre du jour suivant daté de Gavriana le 25 juin :

ORDRE DU JOUR A L'ARMÉE.

« L'ennemi, qui avait cru nous rejeter au-delà de la Chièse, a repassé le Mincio; vous avez su comme toujours défendre dignement l'honneur de la France. Solferino surpasse les éclatants souvenirs de Lonato et Castiglione. Pendant douze heures, vous avez repoussé les efforts de 150,000 hommes; votre élan n'a été arrêté ni par la nombreuse artillerie de l'ennemi, ni par des positions formidables s'étendant sur un rayon de trois lieues. La patrie, qui vous remercie de votre bravoure et de votre persévé-

Digitized by Google

rance, déplore le sort de ceux de ses enfants qui sont tombés.

« Nous avons pris 3 drapeaux, 30 canons et fait 6,000 prisonniers. L'armée sarde a tenu tête avec la même valeur à des forces numériquement supérieures. Elle est digne de marcher à vos côtés. Le sang versé ne l'aura pas été inutilement pour la gloire de la France et le bonheur des peuples. »

A la suite de cette victoire, l'armée franco-sarde passa le Mincio.

XXV

Amnistie de Valeggio. — Paix de Villafranca.

Les événements, cependant, marchaient et marchaient vite. Depuis Pâques jusqu'au plein cœur de l'été, la guerre avait poussé son courant vers l'est. Arrivée derrière le Mincio, au centre du fameux quadrilatère, l'énorme vague s'était arrêtée un moment derrière ce dernier rempart de l'Autriche pour s'élancer bientôt par-dessus lui.

Aux premiers jours de juillet, l'armée française continuait à marcher sur Vérone où s'étaient concentrées les troupes autrichiennes. L'armée sarde se préparait à bombarder Peschiera; des canonnières apportées démontées de France par le chemin de fer, remontées sur place, et lancées à Dezenzano sur le lac de Garda, devaient singulièrement faciliter ce bombardement. La flotte que commandait, dans l'Adriatique, l'amiral Romain-Desfossés s'était emparée de l'île d'Asera et du port de Lassini-Piccolo, port commode et spacieux dé-

Digitized by Google

pendant du groupe des îles illyriennes. Pour les dépôts de charbon, de munitions, de vivres et pour les hôpitaux de la flotte, ce port était destiné à être le Kamiesh de l'Adriatique.

Cotte flotte, partie de siége et partie de debarquement, composée de près de cinquante stamers de guerre, vaisseaux de ligne, frégates, batteries flottantes, canonnières, menaçait sérieusement Venise et allait enfermer l'armée autrichienne tournée dans ses places fortes du quadrilatère, lorsque, le 8 juillet, un armistice de cinq semaines, arrêté à Valeggio entre les deux armées, fut suivi, le 12, de la conclusion de la paix. Après une entrevue des deux empereurs à Villafranca, la paix avait été conclue entre les deux souverains sur les bases suivantes :

1. — « Confédération italienne sous la présidence honoraire du pape.

2. — « L'empereur d'Autriche cède ses droits sur la Lombardie à l'Empereur des Français, qui les remet au roi de Sardaigne.

3. — « L'empereur d'Autriche conserve la Vénétie; mais elle fait partie intégrante de la Confédération italienne.

« Amnistie générale. »

Digitized by Google

XXVI

Résultat de l'armistice et de la paix. — Effet de cette paix sur l'Italie.

L'armistice du 8 juillet et la paix qui le suivit avaient été le résultat d'une lettre de l'empereur des Français et d'une réponse courtoise de l'empereur d'Autriche. L'esprit public, excité par la brusque cessation de la guerre, chercha à deviner quels pouvaient être les incidents dramatiques, les causes occultes d'un événement aussi peu attendu, qui fut pour l'empereur François-Joseph comme de l'eau répandue sur la blessure d'un soldat et qui arriva juste au moment où son armée n'avait plus confiance en lui.

Mais, quelles que fussent ces causes, pour que l'empereur des Français eût consenti à clore si brusquement la première étape de sa carrière militaire, la campagne était jusqu'à un certain point complète et il n'avait éprouvé aucun obstacle à ses succès. Les Autrichiens avaient envahi le territoire de son allié ; Napoléon III les en avait chassés et leur avait rendu la pareille en envahissant leur territoire à son tour. Les Allemands avaient déclaré par leurs organes de la presse qu'ils viendraient au secours de l'Autriche ; mais l'empereur des Français fit comprendre à l'Autriche qu'elle était à sa merci et à la Prusse qu'il était loin de la craindre. Juge des avantages qu'il y avait de s'abstenir de faire tout ce qu'il pouvait incontestablement accomplir, il en fit assez pour

Digitized by Google

convaincre François-Joseph qu'il tenait l'Autriche dans le creux de sa main, qu'il pouvait fermer les doigts quand il voudrait et qu'il ne les fermait pas.

Peut-être agit-il en cela plus sagement que de marcher sur Vienne; peut-être aussi espéra-t-il faire d'un ennemi humilié un ami reconnaissant. Cette méthode de faire ses levées d'amis à la tête d'une armée de 150,000 hommes lui avait réussi une fois déjà, et le vigoureux serrement de main donné en Crimée à la Russie lui avait valu, dans le czar Alexandre, un allié loyal pendant toute cette guerre de l'indépendance. Il pouvait espérer que les conditions accordées à l'empereur d'Autriche, pour prix de sa prompte soumission, lui vaudraient aussi un ami reconnaissant de ce côté.

L'avenir allait décider si cette prévision n'était qu'une illusion décevante.

XXVII

Retour de l'Empereur Napoléon en France. — Ses discours aux grands corps de l'Etat et au corps diplomatique sur la portée de la guerre d'Italie.

Quoi qu'il en soit, arrivé à Paris le 18 juillet, Napoléon se rendit directement à Saint-Cloud, et, dans sa réponse aux grands corps de l'État qui le félicitaient de son retour, exposa de la manière la plus nette les causes de la paix dont la conclusion si rapide avait étonné l'Europe. Pour obtenir les résultats qu'on s'était promis, il fallait non pas seulement s'emparer de Vérone et des forteresses, mais forcer les territoires neutres et accepter

Digitized by Google

la lutte en Allemagne : il fallait aussi accepter partout franchement le concours de la révolution, et, au lieu d'une guerre de nationalités, risquer de se lancer dans l'imprévu d'une guerre de principes. L'empereur n'avait pas pensé que l'intérêt français engagé dans la guerre fût en proportion d'un pareil développement, et il s'était arrêté.

Voici, du reste, le texte de cet important document qui, tout en regrettant que les fruits de la guerre ne fussent pas à la hauteur des patriotiques espérances qu'elle avait fait concevoir, était le véritable manifeste explicatif de la paix de Villafranca et des idées d'après lesquelles devaient se développer les résultats de cette paix :

« Messieurs,

« En me retrouvant au milieu de vous, qui pendant mon absence avez entouré l'Impératrice et mon Fils de tant de dévouement, j'éprouve le besoin de vous remercier d'abord, et ensuite de vous expliquer quel a été le mobile de ma conduite.

« Lorsqu'après une heureuse campagne de deux mois les armées française et sarde arrivèrent sous les murs de Vérone, la lutte allait inévitablement changer de nature, tant sous le rapport militaire que sous le rapport politique. J'étais fatalement obligé d'attaquer de front un ennemi retranché derrière de grandes forteresses, protégé contre toute diversion sur ses flancs par la neutralité des territoires qui l'entourent; et, en commençant la longue et stérile guerre des siéges, je trouvais en face l'Europe en armes, prête soit à disputer nos succès, soit à aggraver nos revers.

« Néanmoins la difficulté de l'entreprise n'aurait ni ébranlé ma résolution, ni arrêté l'élan de mon armée, si les moyens n'eus-

Digitized by Google

sent pas été hors de proportion avec les résultats à attendre. Il fallait se résoudre à briser hardiment les entraves opposées par les territoires neutres, et alors accepter la lutte sur le Rhin comme sur l'Adige. Il fallait partout franchement se fortifier du concours de la révolution. Il fallait répandre encore un sang précieux qui n'avait que trop coulé déjà : en un mot, pour triompher, il fallait risquer ce qu'il n'est permis à un souverain de mettre en jeu que pour l'indépendance de son pays.

« Si je me suis arrêté, ce n'est donc pas par lassitude ou par épuisement, ni par abandon de la noble cause que je voulais servir, mais parce que dans mon cœur quelque chose parlait plus haut encore : l'intérêt de la France.

« Croyez-vous donc qu'il ne m'en ait pas coûté de mettre un frein à l'ardeur de ces soldats qui, exaltés par la victoire, ne demandaient qu'à marcher en avant?

« Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de retrancher ouvertement devant l'Europe de mon programme le territoire qui s'étend du Mincio à l'Adriatique?

« Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de voir dans des cœurs honnêtes de nobles illusions se détruire, de patriotiques espérances s'évanouir?

« Pour servir l'indépendance italienne, j'ai fait la guerre contre le gré de l'Europe; dès que les destinées de mon pays ont pu être en péril, j'ai fait la paix.

« Est-ce à dire maintenant que nos efforts et nos sacrifices aient été en pure perte? Non. Ainsi que je l'ai dit dans les adieux à mes soldats, nous avons droit d'être fiers de cette courte campagne. En quatre combats et deux batailles, une armée nombreuse, qui ne le cède à aucune en organisation et en bravoure, a été vaincue. Le roi de Piémont, appelé jadis le gardien des Alpes, a vu son pays délivré de l'invasion, et la frontière de ses États portée du Tessin au Mincio. L'idée d'une nationalité italienne est admise par ceux qui la combattaient le plus. Tous les souverains de la Péninsule comprennent enfin le besoin impérieux de réformes salutaires.

Digitized by Google

« Ainsi, après avoir donné une nouvelle preuve de la puissance militaire de la France, la paix que je viens de conclure sera féconde en heureux résultats; l'avenir les révélera chaque jour davantage, pour le bonheur de l'Italie, l'influence de la France, le repos de l'Europe. »

Le lendemain, la pensée douloureuse qui perçait à travers ce discours, celle de s'être vu arrêté au plus beau cours de ses victoires, se dessina d'une manière encore plus nette et ne laissa plus de doute sur les graves préoccupations politiques qui avaient forcé l'empereur de laisser inachevé son programme de rendre l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique.

Le corps diplomatique ayant manifesté le désir d'être admis par l'empereur à lui offrir ses félicitations au sujet de la conclusion de la paix, l'empereur répondit à son discours de félicitation :

« L'*Europe a été en général si injuste envers moi au début de la guerre*, que j'ai été heureux de pouvoir conclure la paix dès que l'honneur et les intérêts de la France ont été satisfaits, et de prouver qu'il ne pouvait entrer dans mes intentions de bouleverser l'Europe et de susciter une guerre générale. J'espère qu'aujourd'hui toutes les causes de dissentiment s'évanouiront, et que la paix sera de longue durée. Je remercie le corps diplomatique de ses félicitations. »

Tout cela était vrai : des jalousies mesquines, des jactances ridicules, d'inintelligentes paniques, des insinuations malveillantes avaient accueilli chaque triomphe de l'armée française, et il était venu un moment

Digitized by Google

où, sous prétexte de la crainte d'être attaqués, tous les cabinets de l'Europe s'étaient mis en mesure d'attaquer en choisissant leur temps d'attaque et leur heure. L'Angleterre, qui, au début de la guerre, n'avait eu qu'un mot à dire pour l'empêcher, ne l'avait pas dit. La Prusse, dont la politique n'a jamais péché par excès de loyauté, n'y avait vu qu'un moyen de s'agrandir aux dépens de qui il appartiendrait. L'Allemagne, avec une inintelligence qui étonna tout le monde, se mit immédiatement à la remorque de la Prusse pour une guerre de hasard et d'imprévu. Tout le reste se tint sur la réserve et attendit. Partout l'opinion publique était favorable à la France, partout les cabinets ne l'étaient que peu ou point.

Lors de la conclusion de la paix, l'Italie elle-même parut un moment aussi injuste. Les Italiens avaient tant souffert qu'ils doutaient de tout. Un moment ils avaient espéré, c'était au début de la campagne; puis leurs espérances avaient grandi au fur et à mesure que les soldats alliés avaient inscrit leurs conquêtes sur le grand livre de l'histoire. Tout à coup la paix fut conclue, et ils n'y virent que la France rentrant en deçà de ses frontières, et l'Autriche continuant à menacer l'Italie comme l'épée de Damoclès.

Aussi, le premier effet de cette paix, qui semblait livrer aux lenteurs de la diplomatie la majeure part de la question italienne, y fut un sentiment douloureux, un mécompte étourdissant, un mécontentement à peu près général.

Mais ce premier moment de mécompte passé, l'erreur d'optique qui n'avait laissé voir dans la paix que des su-

Digitized by Google

jets de déception, ne tarda pas à y être redressée, et, par la seule force des choses, chacun revint naturellement à des appréciations plus logiques. Comme l'avait dit l'empereur dans son discours, on y comprit que c'était à l'avenir à développer les conséquences de la paix de Villafranca. Bien que cette paix, en effet, n'eût pas réalisé toutes les espérances conçues, l'Italie, livrée à elle-même, dégagée de l'occupation étrangère, constituant une grande confédération politique, pouvait commencer une existence toute nouvelle. Un grand pas venait d'être fait dans ce sens. La cause de la liberté y avait reçu de la guerre actuelle une force d'expansion que l'avenir était appelé à organiser partout, si les Italiens savaient oublier leurs discordes séculaires et se rendre dignes de cette liberté, que le sang de la France venait de leur assurer en partie.

Ce fut sous l'impression de ce sentiment nouveau que la municipalité de Milan présenta à l'empereur Napoléon une adresse de gratitude et de confiance.

En même temps l'illustre ami, le continuateur de Manin, Tomaseo, adressait aux Français, au nom de la démocratie italienne, l'adresse suivante, document précieux que l'histoire doit recueillir comme un monument de pieuse résignation patriotique de nobles cœurs.

« Français!

« La paix qui vient d'être signée, quoiqu'elle interrompe le cours de nos espérances, n'ôte rien à la reconnaissance que nous devons à vos sacrifices.

« Nous sommes affligés de ce qui arrive, mais non pas sur-

Digitized by Google

pris; on ne peut désormais s'en prendre à personne, mais seulement reconnaître la destinée qui poursuit une nation malheureuse. Vos regrets cependant doivent d'autant plus nous émouvoir et rendre nos remercîments plus vifs et nos adieux plus touchants. Les ovations avaient précédé la victoire, parce qu'elles allaient aux intentions dont le mérite ne saurait être détruit, même par des effets contraires qui surviendraient dans la suite.

« Soldats français, vous avez fait de nobles choses, et vous étiez en train d'en faire de bien plus généreuses. Vos mains dans la guerre ont été aussi pures que vaillantes, vos cœurs aussi bouillants que modestes; vous avez montré comment l'on peut joindre le recueillement de la foi à l'entraînement du courage, prier et combattre, craindre Dieu et ne redouter ni l'ennemi ni la mort. Le sang français mêlé au sang italien a coulé sur la terre d'Italie; elle le gardera comme un trésor; et la voix de ce sang criera dans les siècles fraternité et rédemption.

« En retournant à vos foyers, vous ne pourriez raconter, sans qu'on croie à de la jactance, même aux personnes les plus chéries, tout ce que vous avez fait; il n'y aura pas besoin de dire ce que vous auriez voulu faire, car toute la France le voulait avec vous. Dites à vos mères, à vos sœurs, qu'en deçà des Alpes il y a des cœurs qui ont partagé leurs angoisses, il y a des frères d'espérances qui sont fiers d'avoir combattu à côte des enfants de la France.

« L'homme de Sainte-Hélène, après une victoire, disait à ses soldats qu'il était content d'eux. Français, la France et l'Italie vous crient d'une seule voix : Nous sommes contentes de vous. L'empereur attachait à la bannière d'un régiment tout entier la croix de la Légion-d'honneur : l'armée d'Italie, en 1859, a été tout entière la légion de l'honneur. Bien des guerres néfastes ont souillé la terre et empoisonné ses entrailles; la guerre que vous venez de faire, et qui reste comme un monument inachevé, vivra non-seulement dans les souvenirs immortels de l'Italie et de la France, mais dans les fastes de l'humanité tout entière.

« N. Tomaseo. »

Digitized by Google

XXVIII

Mouvement italien. — Pétitionnement. — Armement de l'Italie. — Évacuation de l'Italie par l'armée française. — Conférence de Zurich. — Vote de la Toscane et des duchés des Romagnes pour l'annexion au Piémont. — Armement de Rome. — Armement de Naples. — Insurrection de Sicile. — Intervention de Garibaldi dans l'insurrection de Sicile.

Les préliminaires de la paix arrêtés, l'armée française dut évacuer l'Italie. Des fêtes l'accueillirent à son retour, comme elles l'avaient accueillie à son arrivée : partout elle fut saluée des acclamations les plus enthousiastes. Partout les femmes distribuaient aux soldats en partance des bouquets de fleurs, des cigares, des rafraîchissements, des provisions de toute sorte et surtout des adresses aux nobles sentiments, aux patriotiques espérances, et où chacun, comme dans l'adresse des Milanais, semblait compter sur un avenir prochain.

« ..... Français, disaient-ils, ce ne sera pas en vain que nos enfants se seront battus à vos côtés dans les grandes batailles de l'indépendance : ils auront puisé des forces nouvelles à votre exemple ; peut-être aussi emporterez-vous un bienveillant souvenir de vos frères d'armes, de ces vieux camarades que le patriotisme a improvisés, et que la patrie retrouvera, mûris par la discipline, le jour où Dieu permettra que ses destinées s'accomplissent.

« Ce jour-là, nous en avons pleine confiance, nos drapeaux s'entrelaceront encore une fois, nos mains se presseront, nos cœurs battront l'un contre l'autre, tout comme nos drapeaux s'entrelacent, nos mains se pressent et nos cœurs battent aujourd'hui

Digitized by Google

en se disant, non pas adieu, mais au revoir sur les champs de l'honneur !

« Ce 25 juillet 1859.

« LES MILANAIS. »

Le mouvement italien, cependant, se dessinait chaque jour avec plus de force et de netteté. De toutes parts, en Toscane, dans les duchés, ce n'était, comme en Lombardie, qu'adresses au Piémont et à la France, la plupart aussi remarquables par la vivacité de l'expression que par la force et l'unanimité du désir exprimé. Toutes demandaient l'annexion au Piémont, toutes rejetaient la domination des dynasties sous lesquelles ces malheureuses provinces avaient tant souffert. Ce n'étaient pas seulement quelques signatures qui appuyaient ces documents, les cités se levaient en masse, se visitaient, pour fraterniser dans la pensée commune de nationalité, et ces démonstrations, qui se convertissaient toujours en fêtes populaires, avaient toutes les caractères d'un acte immense politique.

Sous l'impulsion de ce grand mouvement national, s'ouvrit une phase nouvelle, et c'est la phase où Joseph Garibaldi, prenant une généreuse initiative, allait peut-être compléter l'indépendance de l'Italie et redonner à sa patrie la nationalité qu'avaient emportée les flots des siècles et les ambitions de la politique.

Quel que soit, dans les décrets de la Providence, le sort de la malheureuse Italie, voici le résumé chronologique de cette campagne de l'indépendance italienne, dont les résultats ont été si rapides.

Digitized by Google

10 mai 1859. — Départ de l'empereur Napoléon III pour l'armée.

20 mai. — Victoire de Montebello.

30 mai. — Victoire de Palestro.

1er juin. — Passage du Tessin.

3 juin. — Victoire de Turbigo.

4 juin. — Victoire de Magenta.

6 juin. — Entrée de l'empereur à Milan.

8 juin. — Victoire de Marignan.

18 juin. — Entrée de l'empereur à Brescia.

24 juin. — Victoire de Solferino.

26 juin. — Passage du Mincio.

8 juillet. — Amnistie de Valeggio.

12 juillet. — Paix de Villafranca.

Et puis successivement :

Pétitionnement des divers États de l'Italie centrale pour leur annexion au Piémont.

Conférence de Zurich pour déterminer la portée de la paix de Villafranca.

Votes successifs des duchés de Toscane, de Parme, de Modène, des Romagnes pour leur annexion au Piémont.

Annexion des duchés au Piémont, sinon légalisée, du moins effectuée de fait.

Annexion des Romagnes, en litige entre les populations, le Piémont et la cour de Rome.

Armement de Rome contre les Romagnes.

Armement de Naples pour aller au secours de Rome.

Insurrection de Sicile.

Digitized by Google

C'est ici le point où est arrivé cette guerre de l'indépendance italienne, et où Joseph Garibaldi, l'ardent patriote, va personnellement entrer en scène, comme pouvant donner, par son intervention dans l'insurrection de Sicile, une vive impulsion au principe de l'indépendance de l'Italie. C'est aussi le moment de dérouler cette vie intéressante, dont il n'était guère possible d'apprécier les inspirations généreuses qu'en exposant avec quelques détails les opérations de cette guerre où il a eu sa grande part de gloire, et qui sont devenues l'avant-propos de la période de sa vie, où les regards de l'Europe sont fixés sur lui comme sur l'homme du moment.

Digitized by Google

MÉMOIRES AUTHENTIQUES SUR GARIBALDI

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Garibaldi; sa famille; son éducation. — Il se fait marin. — La *Santa Maria degl' Angeli*. — La pêche à la traîne. — Beppa la Maiorquaise. — Premières impressions. — Le proscrit espagnol. — Préludes d'initiation. — Un drame.

Fils d'un pêcheur, destiné à être un pêcheur lui-même, Joseph (*Giuseppe*) Garibaldi naquit en pleine mer, au milieu d'une tempête, le 7 juillet 1807, le jour même où, par la paix de Tilsitt, l'Europe continentale, abandonnant la cause du roi Ferdinand IV, sanctionnait la chute des Bourbons de Naples et consacrait la nouvelle dynastie de Joseph Bonaparte, porté par la conquête sur le trône de ce pays.

Au temps où l'on croyait à tout, en rapprochant ces circonstances diverses du rôle que joue aujourd'hui Garibaldi, un tireur d'horoscopes aurait pu arriver à de bien merveilleuses inductions. La tempête au milieu de laquelle il était né aurait été la tourmente révolutionnaire à laquelle devait se trouver mêlée toute la vie de l'ardent patriote. La consécration par l'Europe de la

Digitized by Google

chute des Bourbons de Naples et de l'avénement d'une nouvelle dynastie aurait été le présage de l'intronisation dans l'Italie méridionale d'une idée nouvelle sur les débris d'un régime odieux.

Mais, à l'époque passablement sceptique où naquit le jeune Garibaldi, nul ne songea à voir en lui l'être privilégié pour qui la Providence se serait plu à décréter des tempêtes sur mer et sur terre, et, à part les joies de famille, cette naissance passa inaperçue.

Sa famille habitait Nice, sur les côtes mêmes de la mer, dont les mugissements avaient couvert les premiers cris du nouveau-né. Elle était pauvre, mais honnête; elle avait, de père en fils, fourni de bons et braves marins à la marine sarde.

L'enfance du jeune Garibaldi ne se distingua de celle des autres enfants qu'en ce qu'il était d'une nature plus aventureuse, plus ardente et surtout plus ennemie du travail sédentaire et assidu de l'étude.

Ce peu d'aptitude pour l'étude, cette propension à la vie aventureuse et cahotée, se révéla dès sa jeunesse. Il avait pour professeur un ami de son père, M. Arena. Un jour, le jeune Garibaldi était assis près d'une croisée d'où l'on découvrait la mer. Il avait à la main un livre tout ouvert; mais, au lieu d'y rester fixés, ses regards plongés dans l'espace suivaient au firmament des nuages brillants qui grossissaient et se rapetissaient suivant le caprice du vent, et sur la mer des vagues bleues qui se gonflaient, s'abaissaient et se roulaient avec leur crête d'écume blanche.

— Qu'fais-tu là? lui dit M. Arena.

Digitized by Google

— Je lis.

— Mais tu ne regardes pas le livre.

— C'est vrai, dit l'enfant un peu déconcerté.

— Et où lisais-tu donc?

— Je... je lisais là-bas, dans ce ciel, dans cette mer.

— Et qu'y lisais-tu? demanda son professeur étonné de cette si précoce admiration pour les grands spectacles de la nature.

— Je ne sais pas, dit candidement l'enfant; mais il me semble que j'y lisais de plus belles choses que dans les livres de papier.

— Mais, pour apprendre à lire dans ce grand livre de la nature, il faut commencer par savoir lire dans ceux-ci; sans cela on n'est jamais qu'un ignorant.

Il y eut un moment de silence.

— Un ignorant, demanda enfin l'enfant, peut-il être un bon marin?

— Certainement.

— Eh bien! alors, dit-il en jetant le livre, plutôt que de me casser la tête à toutes ces choses-là, j'aime mieux être marin.

— Pourquoi?

— Pourquoi? dit l'enfant en hésitant; parce que la mer est belle.

—Mais quand elle est courroucée, quand elle gronde..

— Oh! dit le jeune Garibaldi avec exaltation, elle est bien plus belle alors!

Qui pourrait dire que, dans cette admiration si précoce pour une mer en courroux, pour ces vagues furieuses et agitées qui se choquent et se brisent, ne se

Digitized by Google

révélait pas alors déjà l'irrésistible instinct de cette âme ardente pour les vagues bien autrement furieuses, et bien autrement agitées de la politique.

Garibaldi avait alors 13 ans.

Son père ne contraria que peu ou point cette vocation si décidée.

L'enfant laissa là les livres et se fit marin. De toutes ses études, il ne lui restait qu'une teinture à peine ébauchée des mathématiques et une connaissance assez nette pour son âge de l'histoire romaine, que son maître, M. Arena, lui avait fait lire et relire à satiété. C'était là tout son bagage d'étude : un peu de l'histoire de son pays, seule chose pour laquelle il avait montré un goût décidé. On eût dit qu'il pressentait qu'il devait y ajouter une page.

Embarqué comme mousse à bord d'un de ces petits bateaux pêcheurs qui, de la rivière de Gênes et de la côte de Nice, allaient alors régulièrement chaque année à la pêche de la sardine sur la côte du bas Languedoc, depuis Aigues-Mortes jusqu'à Port-Vendres, il fit là son apprentissage de la mer.

Je doute qu'il y ait au monde une meilleure école de marine.

Qu'on se figure, en effet, un petit bateau, étroit et long, jaugeant à peine quelques tonneaux, à la quille un peu plate, n'ayant de la calle au pont qu'un entrepont de quatre à cinq pieds au plus, dans lequel un homme ne pourrait se tenir debout, gréé d'un seul mât mobile à voile latine, armé de quatre à cinq rangs de rames, monté par un équipage de huit à dix hommes

Digitized by Google

au moins, longeant les côtes parfois à plus de cent lieues de leur point de départ jusqu'au lieu fixé pour la pêche. Si le vent est bon, le bateau marche à la voile; s'il est contraire, il marche à la rame. Si la mer est grosse et qu'il ne puisse la tenir, il atterrit sur un point quelconque, l'équipage achève de tirer le bateau à terre, dresse une ou deux tentes et attend en sûreté que la tempête soit passée. C'est là le seul moment où les hommes de l'équipage sont à l'abri. Pendant tout le temps de la navigation ils sont sur le pont, exposés au vent, au soleil, à la pluie, au jaillissement de l'eau, que les vagues courtes et houleuses de la Méditerranée leur fouettent constamment, en se brisant, au visage.

Sur les côtes de France de la Méditerranée, ces bateaux s'appellent des *sardinaouns*, mot qui peut signifier à la fois pêcheurs de sardines ou pêcheurs sardes.

Celui sur lequel était embarqué Joseph Garibaldi portait le nom de *Santa Maria de gl'Angeli* (Sainte-Marie-des-Anges).

Selon l'usage de ces bateaux qui ont leur station arrêtée d'avance, la station ordinaire de celui-ci était, depuis quelques années, entre le cap d'Agde et l'embouchure de l'Hérault, au nord du fort Brescou.

La plage y est plate, peu profonde et très-fréquentée, à l'époque des migrations des poissons, par les bancs de sardines et de maquereaux qui, de l'Océan, viennent dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar et sont attirés dans ces parages par les alluvions de l'Hérault ou y sont poussés par les courants du détroit.

L'arrivée de ces bateaux pêcheurs est toujours saluée,

Digitized by Google

par les populations maritimes, comme une bien-venue, parce que leur mode de pêche offre quelque chose de fraternel et de patriarcal qui devient de plus en plus rare dans nos mœurs industrielles et commerciales.

On dirait une page des temps bibliques échappée à l'égoïsme des siècles et à la rapacité des civilisations.

Comme elle fut une des causes du développement du caractère du jeune Garibaldi en ce qu'il y avait en lui de germes de générosité, de dévouement aux faibles, de patriotisme, nous nous arrêterons un moment à cette époque de son jeune âge, peu connue et que nous devons à la communication d'un ami et frère d'armes de Garibaldi, M. C... V...

Un mot d'abord sur ce genre de pêche connue sous le nom de *la traïno* (pêche à la traîne).

A l'arrivée du bateau *sardinaoun* à la station qu'il s'est fixée, le bateau est tirée à terre sur la plage, dégréé et déchargé. La pêche commence. Deux légères embarcations portant le filet voguent de conserve et parallèlement jusqu'à une certaine distance. Là elles se séparent, jettent en s'éloignant le filet à la mer et reviennent à leur point de départ en filant chacune le câble, à l'extrémité duquel est attaché le filet. Toute personne présente, vieillard, homme, femme, enfant, peut s'atteler à l'un des deux câbles et aider à tirer le filet qui ramasse ainsi tout le poisson qui se trouve dans la large envergure qu'il embrasse. Rien de curieux comme le moment où le filet est près d'aborder. Au fur et à mesure que diminue le fond de la mer, les poissons pris, se voyant plus pressés entre le fond et la surface de

Digitized by Google

l'eau, cherchent à échapper aux terribles mailles qui les poussent. Frétillants, effarés à la surface de l'eau, avec leurs couleurs scintillantes, les uns sautent en avant et ne font qu'avancer leur perte, les autres, mieux inspirés sautent par dessus le filet et s'échappent, formant dans l'air sillonné de leurs brillants reflets, des milliers de traînées phosphoriques sur l'eau bleue de la mer. On dirait des myriades de diamants, un moment animés et sortant de l'eau pour s'y replonger. Si la pêche est abondante, les cris de joie, les sauts, les trépignements, les battements de mains des traîneurs, toute la fougue méridionale, donnent à cette scène un de ces caractères pittoresques et animés qu'on ne trouve que difficilement sur les chantiers de travail des froides natures du Nord.

Le filet arrive à terre; on fait le triage du poisson.

On prélève la part du bateau, celle du capitaine. De ce qui reste on fait autant de parts qu'il y a eu de traîneurs, et chacun, homme, femme ou enfant, prend la sienne. Cette part s'appelle *lou maggiounè* (la part du vaillant), pour dire que tout travail doit avoir son salaire.

Tout, on le voit, est fraternel et moral dans cette pêche.

Parmi les habitués de la traîne de la *Sainte-Marie-des-Anges*, était une jeune fille de moins de quinze ans, mais dont les charmes en pleine végétation accusaient une nubilité précoce. Elle avait une tête charmante. Son galbe un peu rond, mais d'une grâce parfaite, encadrait des traits d'une finesse exquise. Des

Digitized by Google

yeux d'un bleu douteux, à la fois doux et vifs, un sourire enchanteur, de beaux cheveux soyeux et veloutés complétaient l'ensemble de ce visage ravissant de jeunesse et de fraîcheur. C'était, en un mot, une de ces figurès qu'on rêve sans les connaître et qu'on ne cesse de rêver quand on les a connues.

Son nom était Beppa, mais on ne l'appelait que la Maïorquaise.

Elle habitait avec son père et sa mère, sur la plage, presque au bord de la mer, une petite chaumière bâtie au centre d'une lande sablonneuse qu'ils avaient défrichée après l'avoir longtemps disputée aux vagues.

On ne savait trop ce qu'ils étaient. On savait seulement qu'ils étaient venus de Maïorque, l'une des îles Baléares, d'où l'on soupçonnait qu'ils avaient fui quelque grande persécution religieuse ou politique d'Espagne. Aussi ne les appelait-on que les Maïorquais.

C'est à cela que la jeune Beppa devait son surnon de Maïorquaise.

Beppa et Garibaldi, à peu près du même âge, se voyant tous les jours dans la saison de la pêche, s'aimèrent bientôt à leur insu.

Une circonstance vint leur révéler leur amour mutuel.

Un jour, un des traîneurs, homme fait, fort et robuste, trouvant son *maggiounè*, ou part de poisson, moins fort que celui de Beppa, prit celui de la jeune fille.

Beppa se mit à pleurer.

— Qu'as-tu, Beppa? lui demanda Garibaldi.

Digitized by Google

— C'est ce grand vaurien qui m'a pris mon *maggiounè*.

— Rends son *maggiounè* à Beppa, dit Garibaldi au pêcheur en l'apostrophant.

— As-tu fini, moucheron ! dit celui-ci. Je vas te tripoter à la douce. Tiens, en attendant, voilà une giroflée à cinq feuilles.

Et joignant l'action aux paroles, il le frappa au visage.

Le jeune Garibaldi bondit comme un lion blessé.

Un aviron se trouvait sous sa main, il le saisit et en assène au pêcheur un coup terrible qui l'abat à ses pieds.

— Voilà comme un moucheron se venge d'un homme! dit-il.

— Bien joué, mon garçon ! dit une grosse voix en frappant rudement, mais avec affection, sur l'épaule du jeune homme.

Garibaldi se retourna et reconnut le Maïorquais, le père de Beppa.

— Bien joué ! répéta le Maïorquais. Merci pour Beppa. J'ai pris ce matin un lapin au lacet : viens avec nous, tu en mangeras ta part.

Et prenant Garibaldi par dessous le bras, il l'enmena avec lui.

Beppa les suivit à quelques pas en arrière, rouge comme une cerise et pouvant à peine contenir les battements de son cœur.

Le cœur de Garibaldi ne battait pas moins fort.

Alors seulement ils s'aperçurent qu'ils s'aimaient.

Ils ne tardèrent pas à se le dire.

Aux heures de repos, s'éloignant de la foule, ils ai-

Digitized by Google

maient à s'égarer tous deux dans les dunes de sable en se parlant d'amour.

Bientôt ils en vinrent à s'aimer follement, et leur mariage fut décidé.

Ils attendirent trois ans ce beau jour qui devait faire le bonheur de l'un et de l'autre.

On était alors en 1824, et pendant que la jeune Beppa initiait Garibaldi à la vie d'amour, son père l'initiait à la vie politique.

Le Maïorquais, en effet, était un patriote espagnol, proscrit d'Espagne à la suite de la réaction royaliste de 1815 et qui, conservant intact dans son exil, le feu de sa foi politique, avait successivement coopéré en 1820 et 1821, aux révolutions d'Espagne, de Piémont et de Naples.

L'insuccès de ces mouvements insurrectionnels, loin de le décourager, l'avaient de plus en plus convaincu que, s'il faut des martyrs à une idée, il lui faut aussi du temps, et sa foi dans l'avenir était restée intacte.

Son cœur ulcéré avait besoin d'un confident de ses espérances et il choisit Garibaldi.

Jamais terrain n'avait été mieux préparé pour recevoir de telles confidences.

Voici comment.

La jeune Beppa avait puisé dans les idées de son père une exaltation de principes et de sentiments qui, avec son amour, formait à peu près le cercle où se mouvaient ses pensées. Elle avait ue peu de peine à faire partager ses opinions à Garibaldi. La politique et l'amour étaient alors devenus le sujet à peu près exclusif de leurs con-

Digitized by Google

versations. Mais, jeunes l'un et l'autre, ils étaient plus forts en amour qu'en politique, et leur raison à peine développée se fatiguait inutilement à trouver un but au vague instinct de patriotisme qui les tourmentait.

Un jour, à la suite d'une de ces conversations, Garibaldi demanda au père de Beppa ce que c'était que la patrie.

— La patrie? dit le proscrit dont ce mot rouvrait de si cruelles blessures : la patrie, telle que l'ont faite des hommes injustes, n'est qu'un mot, et ce mot n'est lui-même que de l'encre noire ou rouge dont on marque les moutons que l'on mène à la boucherie.

Et, partant de cette définition si brutale, il lui raconta l'histoire de l'Europe depuis 1815, spécialement celle d'Espagne et d'Italie, où il s'était trouvé mêlé. Il lui fit part des efforts de nobles cœurs pour régénérer ce beau pays, de leurs tentatives, de leurs échecs, du sang généreux dont ils avaient arrosé la voie de l'indépendance, des ossements des martyrs dont ils l'avaient jalonné, de leur but, de leurs moyens, de leurs nobles aspirations et enfin de leurs espérances.

C'était l'initier aux mystères de la résurrection des nations.

Aussi, à la suite de ces confidences, il se fit, dans l'esprit de Garibaldi, des lueurs étranges. Chacun de ces mots était autant d'éclairs illuminant une nuit noire, lui montrant des horizons inconnus à travers les vagues brouillards de l'avenir.

Ce fut presque une nouvelle vie qui commença pour lui, et quelque violent que fût son amour pour Beppa,

Digitized by Google

il lui eût été difficile de dire si alors l'instinct patriotique n'occupait pas la première place dans son cœur.

Sous l'impulsion de cette lumière soudaine, les deux sentiments amour et patrie ne firent que s'accroître en lui, s'activant en réalité l'un par l'autre. Beppa, en effet, d'une part, lui devenait plus chère par cela seul que, dans son exaltation patriotique, la jeune fille mêlait naïvement à ses mots d'amour les aspirations généreuses de son âme ardente. D'autre part, il aimait avec plus de ferveur sa patrie par cela seul aussi que, d'une bouche aimée, sortaient des élans passionnés de patriotisme qui remuaient toutes les fibres de son cœur. Tout porte même à croire que, sans une terrible rafale qui vint brutalement briser son amour, il eût épousé la jeune fille qui l'avait initié aux deux sentiments les plus vifs et les plus irrésistibles d'une âme ardente et généreuse, la patrie et l'amour. Sa vie, alors déviée de son but, se fût fixée sur cette plage dans les bras d'une épouse chérie, et, au lieu du soldat cosmopolite, offrant son sang et son épée à tout peuple luttant contre l'oppression, Garibaldi n'eût été que l'apôtre pieux se bornant à faire des vœux pour lui.

Dans les décrets de la Providence il en était décidé autrement.

Un jour Beppa et son père étaient partis sur une légère embarcation pour aller arracher des moules aux roches d'un banc de lave sur lequel est bâti, en pleine mer, le fort Brescou. Le ciel était serein, la mer unie et belle ; rien n'annonçait une tempête. Une vapeur légère et transparente ternissait seule la pureté de l'eau et

Digitized by Google

finit, en s'accumulant, par acquérir toute la densité d'un brouillard.

Tout à coup, sans vent, sans brise, la mer se mit à moutonner, et le brouillard, en se dissipant, découvrit comme derrière un rideau, un ciel d'orage et de tempête. De gros nuages montèrent du zenith, déroulant avec rapidité leurs masses épaisses et couleur de bistre. Des milliers de mouettes envahirent les bords de la mer, rasant isolément l'eau ou volant indécises au haut des airs.

Tout annonça un ouragan.

Beppa et son père s'en aperçurent et firent force de rames pour gagner la terre.

Il était trop tard.

Bientôt une bise carabinée venta furieuse. Sur toute la surface de la mer, la houle rejaillissante tourna et retourna en sautant comme des jets d'eau. Sur ces lames courtes, clapotantes, écumeuses, la chaloupe bondit, mais n'avança pas. Tous les avirons se brisèrent successivement contre cette mer furieuse et la chaloupe vogua au gré de la tempête. Un effroyable roulis la tourmenta en tous sens. Des torrents d'eau et de grêle l'emplirent, obscurcissant l'air qu'ils hachaient verticalement. A l'avant, à l'arrière, partout l'abîme, partout la mort.

Le Maïorquais était tombé épuisé. Beppa s'était frénétiquement cramponnée à lui.

L'air s'obscurcit tellement qu'on eût dit la nuit.

Tantôt noire et tantôt flamboyante, elle fut horrible, cette nuit de tempête et de chaos, sur cette mer dont les

Digitized by Google

vagues, reflétant alternativement des feux livides et une obscurité profonde, semblèrent tumultueusement rouler des éclairs et des ténèbres en fusion. Le feu se confondit avec l'eau, l'air avec le feu, la lumière, les ténèbres, le vent, la pluie, la grêle avec tout. Déchiré par des milliers des tonnerres, vingt fois par seconde, le firmament se fendit, et, chaque fois, montrant béante une gueule immense de feu, sembla vouloir y engloutir la terre.

Tout à coup, au milieu de cet horrible bruit des éléments qui semblaient acharnés à se disputer la frêle chaloupe et les deux malheureux dont elle était la seule planche de salut, une voix bruyante et sonore retentit.

C'était Garibaldi, qui, au premier signe de la tempête, était accouru au secours de ses amis jusqu'à l'extrémité d'une jetée commencée depuis des siècles et destinée à relier le fort Brescou à la terre.

Un cri parti de la chaloupe répondit au sien.

Il reconnut la voix de détresse de sa bien-aimée Beppa.

Vainement ses regards plongés dans l'espace cherchent à percer la nuit qui le sépare de cette voix chérie. Le voile d'écume jaillissant des vagues qui se brisaient avec fureur et que l'ouragan emportait au loin en épais flocons rendait plus impénétrable encore cette nuit factice, et Garibaldi ne découvrit rien.

A ce moment, aux pieds même de Garibaldi, la chaloupe atterrit et craque. La coque se brise et s'ouvre en deux. La lame qui l'avait vomie se retire emportant une des moitiés pour sa part. L'autre moitié reste en terre ;

Digitized by Google

mais, par malheur, les deux naufragés s'étaient cramponnés à la partie que la vague avait emportée.

Tout cela avait été l'affaire d'un instant. Tout cela s'était passé rapide comme la pensée. Garibaldi avait plutôt entrevu que vu des formes humaines cramponnées à la chaloupe et se débattant contre les vagues ; il les avait vues avec les yeux du cœur et avait reconnu Beppa et son père.

Enfin, il les revoit encore toujours cramponnés aux débris de la chaloupe.

Garibaldi était un rude et habile nageur. La natation était un des exercices corporels où il excellait le plus. Aussi, telle a toujours été sa confiance en ses forces qu'il n'a jamais hésité à se jeter à l'eau pour lui arracher quelque malheureuse victime.

Dans cette occasion, il hésita moins que jamais, et cependant telle était la furie de cette mer que tout dénotait qu'il en serait la première victime.

Se précipitant à travers ces vagues furieuses, qui semblaient devoir infailliblement l'engloutir, il atteint enfin les débris de la chaloupe que les lames se disputaient comme une proie à elles.

Les deux naufragés y étaient toujours cramponnés.

L'un et l'autre reconnaissent le cœur dévoué qui brave mille morts pour venir à leur secours.

— Sauvez mon père !

— Sauve ma fille ! disent en même temps ces deux malheureux, harassés de lutter contre la mort.

Sublime élan paternel et filial ! chacun d'eux, dans ce moment suprême, ne songeait qu'au danger de l'autre.

Digitized by Google

Garibaldi voulait les sauver tous deux.

Après mille efforts inouïs, il atteint le débris sauveur, essaie de le diriger vers un point de la jetée où les flots se brisaient moins violemment. Il touche à terre presque, lorsque deux ou trois vagues furieuses se succèdent rapides, s'abattent coup sur coup sur la frêle planche de salut, la ballottent, la roulent, l'engloutissent, et, en se retirant, emportent la jeune Beppa dont ces assauts successifs avaient achevé d'épuiser les forces.

Garibaldi la voit un moment surnageant et lui tendant les bras.

Il se précipite de nouveau dans le gouffre, plonge et replonge à travers les plis sinueux des vagues qui se roulent et se déroulent comme des serpents; mais, vains efforts! Roulé, englouti par elles, il est rejeté à demi mort sur la jetée comme une épave dont elles ne voulaient pas.

Quand il reprit ses sens, il se trouva seul avec le père de Beppa.

La jeune fille était restée engloutie dans les flots.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Voyages mercantiles de Garibaldi dans la mer Noire, les échelles du Levant et divers ports de l'Italie. — Son voyage à Rome. — Illusions et doutes. — Le Colisée. — La Rome des césars et la Rome des papes. — L'apparition. — Le chant d'angoisse et d'espérance. — La tombe de Menotti et de Berelli. — Angelo Brunetti.

Ce premier amour si violemment brisé laissa dans le cœur du jeune Garibaldi un vide affreux. Fuyant les lieux témoins d'un bonheur si court, il eût voulu pour s'étourdir se jeter dans les aventures les plus périlleuses. Son énergie physique, sa puissance morale, son caractère aventureux et bouillant l'y poussaient. Depuis surtout que Beppa l'avait initié à la vie politique, une activité fiévreuse d'esprit le tourmentait, et son rêve incessant était indépendance et patrie. Mais il avait à peine dix-sept ans, et cet âge inspirait trop peu de confiance pour qu'il fût possible de prendre au sérieux ses aspirations ardentes et généreuses.

Force donc lui fut d'attendre.

De retour à Nice, il s'embarqua sur divers navires

Digitized by Google

marchands, fit des voyages de commerce dans la mer Noire, dans les échelles du Levant, dans divers ports de l'Italie. Utilisant les loisirs des traversées, il étudia sérieusement les mathématiques, la science nautique et commerciale, et finit par acquérir dans ces diverses branches de sciences assez de connaissances pour être ici professeur, là capitaine caboteur, partout, pour la pratique et la théorie, un marin de premier ordre.

Cette vie active et mêlée de hauts et de bas, de lucre et de détresse, dura huit ans jusqu'en 1832.

A cette époque, il fit un voyage à Civita-Vecchia. Rome n'était qu'à deux pas; il fut visiter la ville éternelle.

Ce désir le tourmentait depuis longtemps. Rome, le symbole de l'unité catholique, lui apparut comme le symbole le plus naturel de l'unité italienne, et dans ses sentiments de patriotisme et de religiosité, il s'était habitué à voir en elle le noyau du faisceau auquel devaient forcément se rallier toutes les branches éparses de la nation italienne.

Envisagé de ce point de vue si élevé, Rome lui apparaissait, dans le lointain, sous sa double auréole du passé et de l'avenir.

Cette belle et prestigieuse illusion avait cependant ses moments de doute, et l'étude spéciale qu'il avait faite de l'histoire de son pays l'amenait à mettre en regard des tableaux dont son orgueil patriotique était fier avec d'autres dont son âme de patriote était navrée.

Cette alternative d'admiration et de désenchantement était lourde à son cœur d'Italien et il eût voulu s'y soustraire.

Digitized by Google

« Rome, se disait-il, ne symbolise-t-elle pas l'Italie,
« cette terre prédestinée qui a donné le signal au monde
« nouveau en lui ouvrant la route des grandes choses!
« Depuis six siècles n'est-ce pas toujours un fils de
« l'Italie que l'on trouve debout sur les degrés du tem-
« ple du génie!

« Dante comme premier poëte épique.

« Pétrarque comme premier poëte lyrique.

« Le Tasse comme premier poëte chevaleresque.

« Aristote comme premier poëte d'imagination légère.

« Boccage comme premier conteur moderne.

« Raphael comme premier peintre du monde.

« Michel-Ange comme premier statuaire.

« Vico comme premier historien philosophe.

« Machiavel comme premier instituteur politique.

« Galilée comme premier démonstrateur des lois du
« monde céleste.

« Tout, en un mot, dans cette grande voie des scien-
« ces, de la littérature et des arts, jusqu'à Christophe
« Colomb qui ajouta un monde au vieux monde, est
« italien.

« Mais, ajoutait-il après un moment de réflexion,
« par quelle fatalité cette si belle médaille a-t-elle un
« revers? O Italie, et toi, Rome, qui en es le symbole
« à mes yeux, ne serais-tu qu'un de ces beaux sépul-
« cres blanchis au dehors, pleins de vermine et de
« pourriture au dedans? N'est-ce pas la terre qui a bu
« le sang de Crescentius, qui a vu s'élever les bûchers
« d'Arnaud et de Savonarole? N'est-ce pas sur ta terre
« qu'a erré proscrit l'Alighiéri, que Machiavel a souf-

Digitized by Google

« fert la torture, Galilée la prison, Giannone la pro-
« scription, Vanini la mort? N'est-ce pas de tes enfants
« que, dans sa fière et virile indignation, Alfiéri a dit :

Siam servi si, ma servi oguor fremenli!

« Nous sommes esclaves, c'est vrai ; mais esclaves toujours frémissants. »

« L'Italie esclave! voilà donc le positif des choses !.. voilà la réalité! »

Et cette pensée triste le replongeait dans son indécision, et il ne savait trop s'il devait admirer ou maudire Rome.

A la vue de ces artistiques basiliques chrétiennes, berceau d'une religion qui brisa les chaînes du monde et dont les premiers apôtres furent les émancipateurs des peuples et les instituteurs des nations, plus que jamais il crut voir la main de Dieu qui, dans les pages lumineuses de ces livres gigantesques de marbre et de pierre comme les premiers, avait inscrit les impérissables formules de la foi de l'avenir dégagée des éléments impurs ou abrutissants de la foi du passé.

Sous le prestige de ces impressions, plus que jamais Rome lui apparut comme la ville sainte prédestinée à marcher dans le passé à la tête des nations, et, dans l'avenir, à guider les peuples dans la voie de l'indépendance et du progrès. Mais, au fur et à mesure que, se dégageant des prestigieux rayons de cette sphère d'illusions, ses pensées se reportaient vers les réalités du monde positif, tout changeait successivement d'aspect. Ces monuments, objet de son enthousiasme comme

Digitized by Google

gloires du vieux monde et comme espérances du monde nouveau, lui apparurent comme autant de tombes de la liberté de corps, de la liberté d'esprit; Rome elle-même ne lui apparut que comme un immense sépulcre où, d'une part, se dressaient les ruines de l'Italie des Césars, et, de l'autre, les ruines de l'Italie des papes. Dans de telles conditions, il lui parut impossible qu'une main humaine pût jamais élever sur des débris où dorment les foudres de l'aigle romaine et du Vatican, un édifice qui pût figurer avec éclat dans l'inauguration plus ou moins prochaine d'une ère nouvelle de rénovation du monde.

Sous la douloureuse impression de cette illusion brisée, son esprit, passant presque sans transition de l'excès d'enthousiasme à celui du désenchantement, ne vit que sous les couleurs les plus sombres ce qui lui était apparu sous l'auréole de la plus décevante illusion.

Une nuit, aux heures où tout dort, il errait triste et pensif dans le Colisée. La nuit venait brillanter les ruines sombres et noires de cette grande ruine de la vieille Rome. Ses rayons, s'engouffrant dans les profondeurs de pans de murs démolis, venaient capricieux jouer avec les ombres. Rien n'interrompait le silence du lieu que le cri strident des orfraies qui avaient fixé là leur demeure.

Tout à coup une voix sonore retentit au milieu des ruines, chantant sur un air de douce et triste mélodie ce chant d'angoisse et d'espérance :

La sacra tomba sporgasi
Di lagrime è di fiori.
Ognor così la onori
La più lontana èta.

Digitized by Google

« Répandez des larmes et des fleurs sur leur tombe sacrée. Que les âges les plus reculés leur rendent le même honneur. »

Giuram' ! giuram' ! di sporgere
Il sangue dei tyranni !
Giuram' ! che avranno i figli
La dolce Liberta!

« Jurons ! jurons ! de répandre le sang des tyrans ! Jurons que nos enfants auront la douce Liberté ! »

Par une coïncidence étrange, ce chant, au milieu de la nuit, dans le dédale de ces ruines, fut le complément des sombres pensées patriotiques qui, à ce moment, l'obsédaient.

Il se dirigea vers le point d'où étaient partis ces sons.

A son approche, il vit l'ombre d'un homme se glisser furtive à travers les ruines et disparaître.

Arrivé au point où l'homme avait disparu, à la clarté de la lune, il lut sur une pierre dressée en simulacre de tombe ces deux noms :

MENOTTI ! ! !
BORELLI ! ! !

Ces deux noms lui donnèrent l'explication du chant. C'était un pieux hommage de quelque patriote à ces deux grands martyrs de l'insurrection italienne de 1831.

Il se découvrit avec respect. Sa pensée, plongée dans des méditations profondes, s'absorba dans un pieux recueillement. Ces deux noms de martyrs de la liberté du monde nouveau, inscrits sur la pierre fruste d'un cirque du vieux monde, suffirent pour lui retracer à grands

Digitized by Google

traits l'histoire des temps passés, l'histoire des temps présents. Son instinct patriotique lui déroula une à une les pages sanglantes de ce martyrologe des peuples. Sous l'impression de ces lugubres révélations, ses idées se voilèrent d'une teinte sombre, et de ses lèvres tombèrent des paroles amères contre la Rome des césars et contre la Rome des papes.

« Rome, s'écria-t-il dans un moment de tristesse et « de découragement, par quelle fatalité as-tu été deux « fois prédestinée à être le fléau de l'Italie et du monde, « l'ennemie née de l'indépendance et de la liberté des « nations! Jadis tu enchaînais les corps, aujourd'hui « tu enchaînes les esprits. O vieille Rome des césars! « mélange impur d'affranchis et d'hommes libres : de « Romains de vieille race et de barbares d'origine ser- « vile! Pour toi la Germanie, la Gaule, la Thrace four- « nissaient des gladiateurs, l'Afrique des lions, l'Es- « pagne des courtisanes, l'Asie quelque chose de plus « vil encore, le monde entier son or et son sang. Pour « amuser les loisirs de ton atroce et redoutable majesté, « pour multiplier tes plaisirs avec des esclaves qui tra- « vaillaient, produisaient et mouraient pour toi; avec de « magnifiques spectacles, il te fallait des portiques co- « rinthiens pour étaler tes haillons les jours de pluie, « des bains de marbre pour y noyer ta vermine, du « sang, toujours du sang dont toutes les parties du « monde apportaient un tribut. Courage, vieille Rome, « le sang coule partout, sur les champs de bataille, « dans les maisons, les cirques, les spoliaires surtout.

Digitized by Google

« Ote tes sandales pour y piétiner : c'est le plus somp-
« tueux tapis pour le plus atroce des maîtres. Relève les
« pans de ta toge, tu pourrais la salir. Nous voici au
« spoliaire des cirques. Un gladiateur mourant lutte
« contre l'agonie : vite ! perce-le de ta verge de fer : il
« lui reste peut-être encore du sang, tu le vois, il coule
« par gouttes, bois-le, bête féroce ! les hyènes se con-
« tenteront du reste. Bien, là, retourne ces cadavres,
« sont-ils bien morts? assomme-les avec un maillet :
« encore, encore (1) ! Te voilà au comble de tes vœux,
« du sang et des cadavres; jouis de cette vie de bête
« féroce, puisque c'est ta jouissance; ne crains rien
« pour ta mémoire, la postérité te tressera des cou-
« ronnes; d'impudents rhéteurs t'offriront pour modèle
« aux générations à venir, et, au lieu des turpitudes de
« cette nature atroce et corrompue dont tu faisais gloire,
« ils sauront ne montrer en toi que les vertus que tu
« *méprisais*...

(1) Pour comprendre cette indignation de Garibaldi, qui rappelle une des grandes atrocités le moins connues de la vieille Rome, il faut savoir que, dans les cirques, sous les gradins de l'amphithéâtre, il y avait une caverne qu'on appelait le spoliaire, et où l'on entassait les corps des gladiateurs tués ou mis hors de combat dans les jeux. Des esclaves, à l'aide d'un croc, les tiraient un à un et les empilaient dans un autre, où était un appareil funéraire pour les morts et deux appareils pour les blessés. Deux médecins étaient là; l'un d'eux avait le costume de Mercure, l'autre celui de Pluton. Avec un caducée de fer incandescent, le médecin mercure touchait les corps un à un pour reconnaître ceux qui conservaient quelque principe de vie; le médecin Pluton, armé d'un maillet, assommait impitoyablement ceux dont on n'attendait aucun espoir de guérison.

C'est à cette atroce consultation médicale, dont on ne trouve pas d'exemple chez les peuples les plus sauvages, que Garibaldi fait allusion.

Digitized by Google

« Et toi, Rome des papes... arène de trafiquants, « d'enfants du Christ abâtardis et dégénérés... »

— Assez, jeune homme, lui dit une voix en l'arrachant à ses réflexions pénibles, assez : ce qui te reste à dire ne s'écrit même plus sur les statues de Tarquin et de Marphorio. Ici les pensées patriotiques mènent là.

Et il lui montra les noms de Menotti et de Borelli inscrits sur la pierre fruste par quelque main pieuse qui avait cru honorer leur martyre en donnant pour simulacre de tombe à leurs noms cette immense et belle ruine du Colisée.

Garibaldi prit en silence la main de l'inconnu et, dans un simple, mais énergique serrement de main, deux nobles cœurs achevèrent de se comprendre.

Ils s'assirent à quelques pas du simulacre de tombe et passèrent le restant de la nuit à parler des malheurs de l'Italie.

Au lever du soleil, quand ils se séparèrent, ils étaient deux amis, deux frères en religion politique.

L'ami que le hasard venait de donner à Garibaldi était un de ces ardents patriotes, obscurs pionniers de l'œuvre, qu'on est toujours sûr de trouver debout aux jours du danger, qui aiment leur patrie non pour eux, mais pour elle, et qui, sans jamais lui demander rien, vivent et meurent en lui vouant leur temps, leur fortune et leur sang.

Celui-ci se nommait Angelo Brunetti. Taille haute, port majestueux, tête olympienne, énergie de geste, de parole et d'action ; il avait tous les traits caractéristiques d'un tribun populaire. Vingt-cinq ans plus tard, il devait

Digitized by Google

être célèbre à Rome sous le surnom de *Cicerovacchio* (Cicéron le Vaillant), que devait lui donner le peuple romain. Pour le moment, il fut l'initiateur de Garibaldi aux sociétés secrètes et lui ouvrit la voie de l'arène politique où il allait passer sa vie.

Digitized by Google

CHAPITRE III

La *Carbonara* et la *Jeune Italie*. — Origine, organisation et but de ces sociétés secrètes. — Garibaldi s'y fait initier. — Premier complot où il se trouve mêlé. — Son voyage à Taganrok. — Il entre comme matelot de première classe dans la marine sarde.

Un mot sur les sociétés secrètes d'Italie.

Depuis longtemps, dans l'Europe occidentale, et principalement en Italie, était organisée, dans des proportions colossales de force et de puissance, une société secrète célèbre dans les fastes révolutionnaires du temps présent. C'était la société des Carbonari, qu'on appelait en Italie la *Carbonara*, et en France le *Carbonarisme*.

Tous les cœurs généreux qui, en Italie, rêvaient la liberté et l'unité de leur patrie, s'y étaient fait affilier.

Le royaume de Naples, siége de la *vente*, ou loge suprême, comptait jusqu'à 650,000 *cousins*, et le Piémont près de 400,000.

Cette association fameuse a donné tant de martyrs à la cause de la liberté et, par cela seul, a été l'objet de tant de calomnies, qu'aujourd'hui qu'est passé le temps des

Digitized by Google

luttes ardentes, c'est une justice de l'histoire de la réhabiliter en en exposant avec vérité l'origine, l'organisation et le but.

Le lecteur lira avec intérêt cette page d'histoire si dénaturée, si peu connue, si maculée du sang de tant de nobles cœurs, morts victimes d'une cause aujourd'hui triomphante, la cause des nationalités, et où notre héros Garibaldi a dû puiser tant de sentiments généreux.

L'origine de la *Carbonara* n'est pas connue. Les traces de son existence ne vont pas au delà du commencement du XVIII^e^ siècle, où les Carbonari, sous la direction du cardinal Grimani, contribuèrent si puissamment, dans le royaume de Naples, à substituer la dynastie de la maison d'Autriche à celle de la maison d'Espagne.

Mais, à cette époque, la société ne fut que régénérée. Les réunions, en des lieux secrets, des patriotes ardents dont les idées patriotiques étaient violemment froissées par l'oppression, avaient lieu de temps immémorial, non-seulement en Italie, mais dans toutes les parties du monde civilisé. Ainsi sous d'autres noms, la Carbonara aurait pris naissance, comme la Franc-Maçonnerie dans la Vieille-Égypte.

Après la substitution de la maison d'Espagne à la maison d'Autriche, la Carbonara tomba dans l'oubli. Quelques fidèles conservèrent les statuts, les règles de l'association, et ces faits se transmirent comme une tradition dans les familles.

La révolution française éclata.

Cette révolution, destinée à régénérer le monde et qui, dès le début, posa en principe les droits nouveaux

Digitized by Google

de l'humanité, eut dans l'Italie le même retentissement que dans le reste de l'Europe occidentale. A Naples surtout, où la substitution de la maison d'Autriche à la maison d'Espagne avait inauguré sur le trône le despotisme incarné, l'idée de rétablir la Carbonara germa dans l'esprit des Napolitains, et ils eurent l'idée de faire de cette société secrète, soit un levier pour renverser la monarchie absolue ou pour corriger les abus du gouvernement, soit pour s'opposer à toute tentative d'usurpation de la part d'un gouvernement étranger.

Dès 1797, la reine Caroline, archiduchesse d'Autriche, mariée au roi Ferdinand IV de Naples, était arrivée dans ce royaume avec l'intention arrêtée de gouverner le roi et l'État. Ce n'était pas difficile.

Tout entier à la chasse et à la pêche, le roi s'occupait peu des affaires, et la reine, pour qu'il s'en occupât moins encore, lui avait ménagé de nouvelles distractions dans une sorte de *Parc-aux-Cerfs* qui prit le nom de colonie de Santa-Lucia.

Belle, orgueilleuse, de mœurs dissolues, affichant des vices et une férocité de caractère qui, dans une femme encore jeune, ne pouvaient s'expliquer que par le mauvais choix de son entourage, la reine Caroline ne fit du roi que son mannequin et ne fut elle-même que le prête-nom d'un de ses favoris, Giovanni Acton, d'une de ses favorites, lady Hamilton, parvenus à la faveur par les moyens les plus impurs et qui, étrangers l'un et l'autre, ne s'attachèrent qu'à favoriser des étrangers.

Dans de telles conditions où l'élément national se trouva en quelque sorte sacrifié, la Carbonara fut

Digitized by Google

réorganisée sur une plus grande échelle que jamais.

En effet, les Napolitains n'inspirant aucune confiance à la reine, elle choisit ses ministres parmi les étrangers. Ceux-ci obtinrent toutes les charges, tous les emplois, tous les honneurs. Les Napolitains, tour à tour Anglais, Allemands, Français, modelèrent leurs mœurs sur celles de ces peuples. De l'imitation des goûts, du langage, des mœurs, ils passèrent à celle de l'opinion. La révolution française avait alors jeté d'incroyables ferments dans les esprits, et les Napolitains devinrent démocrates par imitation.

La reine Caroline haïssait et méprisait la nation : elle crut naturellement en être haïe et méprisée : les nouvelles opinions l'inquiétèrent : une persécution s'organisa. Pour s'y soustraire, on rétablit la Carbonara, dont le but fut, non le renversement du gouvernement, mais le triomphe de l'élément napolitain sur l'élément étranger.

En 1799, lorsque la France eut fondé à Naples la république parthénopéenne, la Franc-Maçonnerie y fut fondée aussi en opposition et comme rivale de la carbonara.

La Carbonara, instituée comme on le verra plus loin, du moins dans ses premiers grades, sur des bases en apparence plus religieuses, ne vit point arriver sa devancière sans éprouver une jalousie violente. Les carbonari, se croyant exclusivement dévoués au culte catholique, considérèrent naturellement comme des ennemis de ce culte des hommes venus d'un pays où, après le culte de la déesse Raison et de l'Être suprême, on avait intro-

Digitized by Google

nisé celui de la Théophilanthropie. Au fond, cependant, à cette époque, ces associations secrètes étaient fondées sur les mêmes bases. Les grands vénérables de l'une et de l'autre société, qui savaient que la divergence entre leurs vues respectives n'étaient qu'apparentes, essayèrent de tenter un rapprochement entre des membres d'une même famille. Ils étaient près de s'entendre, lorsque le renversement de la république parthénopéenne et l'évacuation des Français du royaume de Naples amenèrent forcément la fermeture de toutes les loges maçonniques, et la Carbonara, rétablie dans tous ses droits primitifs, trôna sans rivale.

Les carbonari, ayant un but religieux et national plus prononcé que les francs-maçons, trouvèrent grâce auprès du roi restauré Ferdinand et purent continuer à se rassembler.

A l'avénement du Consulat, l'armée française ayant occupé quelques points du royaume, ramena les francs-maçons. Des loges s'ouvrirent. On les toléra. Des Napolitains, appartenant aux premières familles, s'affilièrent aux loges maçonniques, et, de 1801 à 1806, les deux sectes vécurent en paix.

Joseph Bonaparte fut promu au trône de Naples, les deux sociétés parurent se refondre de plus en plus l'une dans l'autre, et la plupart des carbonari en s'affiliant à la franc-maçonnerie, vinrent donner à cette société une force et une importance qu'elle n'aurait pas eues sans leur adjonction.

D'autres carbonari, plus fidèles à leur secte primitive, ne virent qu'avec peine cette sorte de désertion à leur

Digitized by Google

rite, et tentèrent de recruter dans les provinces des membres à la Carbonara, et de compenser par ces nouveaux affiliés les pertes qu'ils avaient faites. Dans les rangs populaires, les récipiendaires du premier et du second grade se montèrent à près du quart de la population. Le clergé, la noblesse, la classe bourgeoise riche se firent indifféremment affilier dans les deux sociétés, en occupèrent toutes les dignités et, à la faveur de ces positions et de leur influence personnelle, parvinrent à diriger les esprits.

Murat remplaça Joseph sur le trône de Naples. Grand maître de l'Orient de France, il tenta de propager les loges maçonniques au détriment de la Carbonara. Bientôt, sous l'influence de cette fatale idée, les carbonari furent prescrits. Il leur fut défendu de se réunir : les *ventes* furent fermées d'autorité. Bientôt, pour arriver aux emplois civils, il fallut être maçon. Pour obtenir ou conserver des places, les carbonari, qui en possédaient se firent recevoir maçons, et apportèrent dans l'ordre, avec leur mauvais vouloir, l'hypocrisie des moyens et des intentions.

Les plus ardents des carbonari continuèrent à se rassembler en secret dans leurs *ventes*. Murat, les considérant comme des conspirateurs qui travaillaient à la restauration du roi Ferdinand, les persécuta, se fit d'eux autant d'ennemis, et alors eut lieu une des démarches qui ont le plus révélé le véritable but du carbonarisme.

Le 20 janvier 1815, pendant l'exil de Napoléon à l'île d'Elbe, des grands-élus de la Carbonara se rendi-

Digitized by Google

rent auprès de lui et lui remirent un projet de décret singulier, peu connu, et qui acquiert dans les circonstances actuelles un véritable intérêt.

PROJET DE DÉCRET

PRÉSENTÉ A NAPOLÉON Ier, LE 20 JANVIER 1815, PAR LES CARBONARI, POUR LA FONDATION DE L'UNITÉ ITALIENNE, SOUS LE NOM DE RÉPUBLIQUE AUSONIENNE.

1° L'Italie sera libre et indépendante et formera l'empire romain;

2° Les limites de cet empire seront les trois mers et les Alpes;

3° La Corse, la Sardaigne, la Sicile, les Sept-Iles et toutes les autres îles situées sur les côtes de la Méditerranée, de l'Adriatique et de la mer Ionienne, formeront une partie intégrante de l'empire romain, sous le titre de *république ausonienne;*

4° Rome sera la capitale de l'empire et le siége des Césars;

5° Le souverain prendra le titre d'*empereur des Romains et roi d'Italie, par la volonté du peuple et par la grâce de Dieu;*

6° L'élection du sénat et de la chambre des représentants du peuple sera établie par nombre d'habitants et non par individualité d'États et de provinces;

7° Les assemblées législatives se tiendront chaque trois ans à Rome, chaque trois ans à Milan, chaque trois ans à Naples;

8° Il sera établi quatre vice-rois dans les quatre cités les plus populeuses de l'Italie, Rome excepté, comme siége de l'empire;

9° Les armoiries, drapeaux, insignes, seront les mêmes que du temps de l'ancienne Rome, savoir : un aigle déployé, tenant dans une serre l'épée, et dans l'autre le globe. Les couleurs seront le blanc et le rouge, celles de la toge romaine;

10° L'élection de l'empereur sera faite par le peuple et l'armée; et ces deux pouvoirs proclameront la constitution qui leur semblera la plus convenable, etc.

Digitized by Google

Suivait ensuite l'organisation de l'armée, de la justice, etc.

Préoccupé de son retour en France qu'il méditait alors, Napoléon accueillit ces propositions avec réserve et, sans néanmoins s'engager, laissa aux députés l'espérance d'un moment plus heureux pour leur répondre d'une manière plus positive.

Peu après arrivèrent les *cent-jours*. Puis se déchaîna, pour la seconde fois, la tempête qui allait précipiter du trône Napoléon et toutes les dynasties qu'il avait fondées. Murat, menacé sur son trône de Naples, sentit la nécessité de se faire des partisans de tous les Napolitains, cessa de persécuter les carbonari et répandit indistinctement ses faveurs sur eux et sur les francs-maçons, espérant les rallier tous sous ses drapeaux; mais la réconciliation ne fut qu'apparente, et lors de ses revers de 1815, sous l'influence des carbonari, la majorité de la nation l'abandonna.

Remonté sur le trône et sous l'impulsion d'une atroce réaction aristocratique et cléricale, Ferdinand persécuta les deux sectes de carbonari et de francs-maçons comme ennemies particulières de son autorité, fit fermer toutes les *loges* et les *ventes* du royaume, enlever et brûler les registres et les papiers, et commença contre les carbonari une de ces atroces et sanglantes persécutions dont peut donner une idée le décret suivant du 10 avril 1821 :

« Nos intentions paternelles contre les sociétés secrètes n'ont été jusqu'ici qu'imparfaitement remplies. Nous y reconnaissons les desseins réels des transgresseurs. Qu'ils ne s'en prennent

Digitized by Google

donc qu'à eux-mêmes si nous sommes forcé de recourir à des mesures plus énergiques.

« Considérant que la sentence pénale, et que le châtiment, pour êtres utiles, exigent des exemples publics prompts et impartiaux, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. Il sera créé une cour martiale avec les attributions de conseil de guerre spontané.

« 2. Cette cour est chargée de l'exécution des décrets contre les sociétés secrètes, et spécialement contre la société des soi-disant carbonari.

« 3. Le but de cette association étant la subversion et la destruction du gouvernement, *sera puni de mort* comme coupable de haute trahison quiconque, après publication du présent décret, se ferait inscrire dans cette société, et pareillement quiconque, y étant déjà inscrit, se réunirait secrètement dans les conciliabules connus sous le nom de *vendite carbonari*, soit aussi sous tout autre nom de société défendue.

« 4. Seront pareillement sujets à la peine de mort tous ceux qui, n'étant pas carbonari, se trouveraient prenant part flagrante à ces sociétés.

« 5. La cour martiale condamnera à des emprisonnements extraordinaires, de trois à dix ans, tous ceux qui, sachant dans quel endroit, soit à la ville, soit à la campagne, s'assemblent les susdits forcenés (*forzennati*), n'iraient pas aussitôt les dénoncer.

« 6. Toute personne appartenant aux susdites classes, et qui, par un mouvement de repentir, découvrira à la police les membres et les menées des conspirateurs, *jouira de l'impunité*. Son nom demeurera caché et ne sera inscrit sur aucun registre ou papier. »

A la lecture de pareils documents, on croirait les carbonari de vrais malfaiteurs ; jamais cependant institution n'eut peut-être un but plus moral et plus élevé. La Carbonara ou le carbonarisme étaient primitivement

Digitized by Google

une institution religieuse; mais l'amour d'un culte sage, le désir de répandre des préceptes basés sur une morale pure, ne pouvaient s'allier dans des âmes généreuses, élevées, sans y exciter en même temps des sentiments de patriotisme.

La religion inspira seule dès lors les fondateurs de cette secte, et les malheurs des peuples causés par les bouleversements dynastiques de l'Italie décidèrent leurs successeurs à y intéresser la politique.

En Italie principalement, il était impossible que des affections religieuses pussent rester entièrement étrangères à une institution comme la Carbonara. Ailleurs l'incrédulité a pu parfois s'associer à l'amour de la liberté, à la haine de l'oppression. Les carbonari, au contraire, montraient une foi sincère dans la religion de Jésus telle qu'elle se trouve dans l'Évangile et dégagée de tous les éléments étrangers que les théologiens y avaient introduits depuis dix-huit siècles.

Les carbonari étaient donc à la fois des réformateurs politiques et religieux.

Comme réformateurs religieux ils voulaient la morale de l'Évangile, et non la morale interprétée par la théologie.

Comme réformateurs politiques, le titre d'*unitaires italiens*, qu'on leur donnait quelquefois, suffit pour l'indiquer.

Le patron de la secte était saint Thibault. Les diverses initiations de la Carbonara se rapportent toutes aux souffrances que chaque membre doit être prêt à endurer pour tous les *bons cousins*, comme le Christ pour

Digitized by Google

sauver les hommes, comme saint Thibault pour gagner la vie éternelle.

Les carbonari avaient quatre différents grades :

Grade d'apprenti ou de *bon cousin ;*

Grade de maître ;

Grade de grand élu de grand maître ;

Grade de grand maître, grand élu.

Chacun de ces grades avait son costume, ses signes, ses attouchements, ses mots de passe ou d'ordre.

Les lieux où ils s'assemblaient, toujours mystérieux ou secrets, se nommaient *vente* ou *vendite*.

L'initié au premier grade ne connaissait jamais le but de l'entreprise. C'était à lui de le pressentir. Dans le second on commençait à l'indiquer. Dans le troisième on écartait tous les voiles. Les confidences faites au néophyte admis au dernier grade étaient entourées des précautions les plus minutieuses. On exigeait de lui une promesse écrite et signée, dans laquelle il s'engageait, par serment, à contribuer de tous ses moyens au succès de l'association. Dans cette pièce déposée aux archives communes comme une garantie de la discrétion de celui qui l'avait souscrite, le but que se proposait l'association était clairement expliqué.

Chaque vente était présidée par un de ses membres qui prenait le titre de *chef de vente ;* et comme l'institution était organisée de manière que ceux qui en faisaient partie ne connaissaient que leurs supérieurs immédiats et ne pouvaient remonter au delà, les maîtres de vente étaient les seuls qui correspondaient avec le conseil central, autorité suprême et cachée ; sorte de Pro-

Digitized by Google

vidence mystérieuse qui veillait dans l'ombre sur les doctrines de l'Italie, dont l'existence n'était pas douteuse, que l'on cherchait partout et que l'on ne trouvait nulle part. On ne savait ni de quels éléments se composait ce conseil, ni la ville où il s'assemblait, Naples, Rome, Bologne, Milan ou autre.

Cette institution toute mystérieuse était merveilleusement adaptée au génie d'un peuple dont les passions étaient à la fois violentes et contenues. Nous n'avons pas à en expliquer ici le mécanisme, à en détailler le ressort, à en montrer le jeu. Les détails dans lesquels nous sommes entré n'ont eu d'autre but que de donner une idée de l'organisation de cette société fameuse, mêlée à tous les grands événements politiques de la première moitié du XIX^e^ siècle, et d'établir la filiation des autres sociétés secrètes qui lui succédèrent, et dont Garibaldi allait si puissamment seconder le but patriotique.

Dès 1828, indépendamment des carbonari, l'Italie centrale avait dix-huit ou vingt sociétés secrètes, dont les principales étaient les *Frères artistes*, les *Fils de Mars*, les *Défenseurs de la Patrie*, les *Maçons réformés*, les *Ermolaïstes*, les *Illuminés*, les *Adelphes*, les *Tirailleurs américains*, les *Philadelphes*, les *Chevaliers européens*, la *Tourbe*, la *Sibérie*, le *Devoir* et d'autres.

Ces sociétés, dont les ramifications s'étendaient dans une grande partie de l'Europe occidentale, se fondirent presque toutes dans le *Carbonarisme réformé*.

Après 1830, un patriote italien, dont les vues trop exclusives devaient plus tard, dans une circonstance ca-

Digitized by Google

pitale, être fatales à l'indépendance de l'Italie, Joseph Mazzini, réfugié à Marseille, après six mois d'emprisonnement dans la forteresse de Savone pour opinions libérales, y fonda l'association de la Jeune Italie (*Giovine Italia*).

Un journal de ce nom, fondé en même temps à Marseille par le même Mazzini, fut l'organe de cette société secrète qui bientôt domina toutes les autres.

En effet, la franc-maçonnerie italienne s'était fondue dans le *Carbonarisme réformé;* celui-ci se fondit à son tour dans la *Jeune Italie.* Ce furent les mêmes principes humanitaires, les mêmes aspirations d'indépendance et d'unification italienne.

Ces aspirations d'unité italienne n'avaient rien de nouveau. Elles avaient été le rêve de Dante, de Pétrarque, de Machiavel, d'Alfiéri. — Luitprand, Hardouin, Frédéric II, Manfred, Rodolphe, Henri II, Napoléon Ier, d'autres esprits pratiques l'avaient cru utile et possible.

Appuyé de tels suffrages, ce rêve politique, s'il en était un, acquérait la consistance d'une idée pratique réalisable.

Garibaldi y vit un but à ses grandes aspirations patriotiques, et l'association de la *Jeune Italie* compta un membre de plus.

Esprit intelligent et plein de hardiesse au point de vue politique, n'agissant jamais pour sa propre glorification, mais toujours pour celle de son pays; scrupuleux en morale, aventureux, mais chevaleresque dans ses aventures, toujours désintéressé, souvent magnanime, brave à toute épreuve, doué d'un cœur de pa-

Digitized by Google

triote dans un corps de fer de soldat, Joseph Garibaldi était une des plus précieuses acquisitions que pût faire une société secrète active comme l'était la *Jeune Italie*.

Le baptême de la persécution suivit presque immédiatement son baptême à cette foi nouvelle.

De retour à Gênes, dans cette même année 1832, croyant sa liberté menacée à la suite d'une conspiration découverte par la police piémontaise, il s'embarque de nouveau pour l'Orient, fait voile pour la mer Noire et la mer d'Azow, et du fond de cette mer russe, s'écrie, dans un élan d'enthousiasme dont Léopold Spini nous a conservé l'expression :

Al cospetto dei servi Cosachi,
Da un CREDENTE *ai sublimi mysteri,*
La sui ghiacci del Ponto giurava
Per la patria natale mori.

« A l'aspect des Cosaques esclaves, nouveau CROYANT à de sublimes mystères, je jurai par les glaces du Pont de mourir pour ma patrie.

Dès ce jour sa vocation fut décidée.

Se consacrer à l'indépendance de sa patrie devient l'œuvre de sa vie.

De retour en Italie, après avoir acquis la certitude que la police n'avait pas soupçonné sa coopération au complot découvert le 30 décembre 1833, il prit du service dans la marine militaire sarde, à bord de la frégate le *Génie*, où ses connaissances pratiques maritimes le firent admettre comme matelot de première classe.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

La révolution de France de 1830. — Mazzini. — L'échauffourée de Saint-Julien. — Conspiration de Gênes. — La *Montagne Noire*. — Garibaldi proscrit et guerillero. — L'incendie. — L'espion mystérieux. — Un martyr de l'unité italienne. — Garibaldi passe le Var et se réfugie en France.

Le retentissement de la Révolution française de 1830 avait été immense en Italie. Dans les dernières années de la Restauration les menées des principales sociétés secrètes s'y rattachaient aux travaux d'un comité établi à Paris, célèbre, à cette époque, sous le nom de *Comité directeur*, composé des membres de la *vente* suprême des carbonari français, de Schonen, Dupont (de l'Eure), Barthe, Odilon Barrot et d'autres, agissant sous le patronage du général Lafayette et du duc d'Orléans. Ce dernier étant devenu roi des Français, le 9 août 1830, les sectaires italiens se flattèrent d'être aidés puissamment par la France dans toute tentative de régénération politique, et, de 1830 à 1834, ce ne fut, dans tous les États italiens, que conspirations et soulèvements continuels. La mauvaise nature des gouvernements indigènes, l'oppression étrangère surtout, avaient rendu

Digitized by Google

le mécontentement général et profond ; et, d'un bout de la Péninsule à l'autre, le travail des sociétés secrètes y avait été plus actif que jamais.

Le succès de ces mouvements, ayant été principalement fondé sur l'appui de la France, et cet appui ayant manqué, une longue traînée de sang des martyrs de l'indépendance italienne marqua d'un sillon lugubre cette phase du martyrologe de l'Italie. Cyrus Menotti, à Modène, le 26 mai 1831 ; les massacres de Cesène et de Forli dans les Romagnes, le 12 janvier 1832 ; ceux de Naples et de Sicile pendant les années 1832, 1833 ; les fusillades de Gênes, de la Cave, d'Alexandrie, de Chambéry pendant ce même temps ; tout y caractérisa une réaction terrible, depuis les exécutions les plus sanglantes jusqu'à la torpeur de mort des provinces lombardo-vénitiennes, tellement comprimées par la violence que, sans pouvoir prendre une part ouverte à ces luttes de l'indépendance, elles n'en fournissaient pas moins à la cause patriotique leur contingent de victimes. Par honneur pour l'humanité, les murs de Spielberg en taisaient mystérieusement les noms et la voix.

Malgré ces échos cependant, en février 1834, la société de la Jeune Italie, dont les ramifications embrassaient alors la Péninsule entière, tenta une nouvelle lutte armée. A l'aide d'un certain nombre de proscrits, tant Polonais qu'Allemands et Français, réunis à cet effet dans les cantons de Vaud et de Genève, elle opéra une descente en Savoie. Mazzini, l'éternel proscrit, dirigeait les opérations sous le rapport politique. Le général Ramorino, célèbre alors par ses luttes de Po-

Digitized by Google

logne, mais dont le prestige du nom devait singulièrement pâlir en cette occasion, était chargé du commandement de la colonne insurrectionnelle. Après la sanglante réaction toute récente de Savoie et de Piémont, et le profond découragement qu'elle y avait répandu, cette tentative n'avait pas de chances de succès. Aussi échoua-t-elle complétement. Elle coûta la vie à deux patriotes, Volonteri et Borel, qui, pris les armes à la main et fusillés à Chambéry, mêlèrent leur sang au sang encore chaud d'Effico Tolla, de Joseph Lambarelli, François Moglio, Biglio, Gavotti et le malheureux Jacques Buffini, qui, épuisé par les tortures, et se suicidant à l'aide d'un clou, écrivit sur les murs de sa prison : « *Je laisse en testament ma vengeance.* »

En France, on donna à cette expédition le nom d'*échauffourée de Saint-Julien.*

Cette expédition cependant n'était pas un fait isolé. Elle se combinait avec d'autres mouvements qui devaient éclater sur divers points du Piémont, et notamment à Gênes, où les conspirateurs avaient pris toutes leurs dispositions pour s'emparer de la caserne des gendarmes, située sur la place Sarzano.

Garibaldi avait sa tâche à remplir dans ce dernier coup de main. La frégate où il était toujours embarqué était alors dans les eaux de Gênes. Il devait, à l'aide d'un fort parti qu'il avait acquis à la révolution, s'emparer de la frégate et la mettre à la disposition des républicains. Mais le mouvement ayant échoué, il s'ensuivit une persécution terrible contre les sectaires de la Jeune Italie. Comme tel, Garibaldi après être resté

Digitized by Google

quelques jours caché dans Gênes, sortit de cette ville le 3 février 1834 et commença cette vie d'exil, de lutte et de glorieux dévouement dont le terme cache peut-être une belle et curieuse page de l'histoire de notre temps.

Sans autre parti que celui de fuir, il se dirigea vers les montagnes.

Longeant les Apennins et les Alpes maritimes, il était prêt d'arriver à Nice, et de là en France, où il eût trouvé un asile, lorsqu'il apprit que, dans la haute Italie, se préparait un nouveau mouvement contre l'Autriche.

La haine de l'oppression, l'amour de la vie d'aventures l'emportèrent cette fois encore, et l'insurrection compta un combattant et un martyr de plus. Ce soulèvement, en effet, ayant été comprimé, la tête de Garibaldi fut mise à prix, et, après mille périls, il parvint à se réfugier dans la *Montagne Noire*.

Là il trouva errants quelques-uns de ses frères malheureux, proscrits comme lui. Il les réunit et se mit à leur tête pour échapper aux détachements envoyés à leur poursuite.

Doué d'une audace peu commune et d'une merveilleuse adresse, il connut bientôt tous les sentiers, tous les détours des montagnes. Tantôt il surprenait en corps les gens de la maréchaussée croate envoyés contre lui, et les taillait en pièces ; tantôt, profitant du moindre accident de terrain, il leur faisait isolément payer de leur vie la hardiesse de l'approcher de trop près.

Digitized by Google

Dans cette guerre de taillis et de broussailles, errant de montagne en montagne, changeant souvent de retraite, bravant mille périls pour se présenter hardiment dans tous les lieux où l'appelait le moindre devoir, bientôt il se rendit si redoutable, que la maréchaussée croate n'osa pas trop s'engager à sa poursuite. Il fut, dès son début dans la Montagne-Noire, le Mina, le Pastor, l'Empecinado, le Cabrera dont le peuple d'Espagne avait, peu d'années auparavant, entouré le nom de tant de prestiges.

La terreur qu'il inspirait lui donnait alors déjà des proportions légendaires. On disait que les balles ne pouvaient l'atteindre. Les plus crédules ajoutaient qu'un démon familier, toujours auprès de lui, les arrêtait au passage et s'en servait ensuite pour jouer avec lui aux gobelets comme avec autant de muscades.

Pour couper court à cette malice du diable, on imagina de tremper les balles dans l'eau bénite, mais elles ne l'atteignirent pas davantage : mieux eût valu tirer plus juste.

La tête de Garibaldi fut de nouveau mise à prix.

Cette vie de périls renaissants, de luttes journalières, d'alertes et de surprises, de privations et de tortures, qui eût été une torture pour un autre, avait pour le hardi guerillero un attrait d'incidents et d'imprévu auquel son instinct de vie aventureuse et de dévouement patriotique trouvait mille charmes.

Un jour, dans un château bâti au fond d'une vallée ombreuse et pittoresque de la chaîne de montagnes où

Digitized by Google

Garibaldi préludait, par une guerre de guérillas, à sa vie de lutte patriotique, avait lieu un grand festival. Un Croate, employé supérieur de l'Autriche en Italie et propriétaire de ce château, le comte de K***, y célébrait son mariage avec une jeune Italienne, noble fille de la famille de Françoise A***.

Ces sortes d'alliances ou plutôt de mésalliances entre les opprimés et les oppresseurs n'étaient pas alors chose rare. Le gouvernement autrichien les recommandait dans un but de fusion et d'assimilation des deux races, et les Italiens, dans les hautes classes surtout, plus généralement dévoués à la cause de l'Italie, les favorisaient dans le but d'avoir par les femmes, dans l'administration, souvent un contrepoids à l'influence autrichienne et toujours un avocat tenace et dévoué aux temps de crise et de persécution.

Le mariage du comte avec la jeune Françoise était non-seulement un mariage de ce genre, mais encore un mariage tout politique conclu dans un but exclusif de circonstance politique.

Voici comment :

Par suite d'une enquête secrète dont le gouvernement autrichien l'avait chargé, le comte de K*** avait entre les mains les pièces le plus gravement compromettantes contre les sociétés de la Jeune Italie, et notamment contre la *vente* de l'apostolat du Môle de Bari dont faisaient partie deux frères de la jeune Françoise A***. Pour conjurer leur perte assurée et celle des autres sectaires, il fallait avoir auprès du comte une personne assez dévouée pour soustraire ces pièces et annuler ainsi

Digitized by Google

toutes les preuves du complot. Le mariage du comte et de la jeune Françoise fut arrêté : on en pressa dans ce but l'exécution, et la jeune fille, jusqu'alors rebelle à cette union, y consentit sans peine, dès qu'elle lui fut présentée comme un acte de dévouement à la sainte cause de l'Italie. C'était là un de ces milliers d'obscurs sacrifices patriotiques qui passent presque inaperçus, mais dont Dieu, au jour de la justice, ne manque jamais de peser le mérite.

Le jour du mariage fixé, Garibaldi trouva un matin, en se levant, le billet suivant attaché à la poignée de son sabre :

RÉSURECTION PHILANTHROPIQUE ET POLITIQUE

R.·. V.·. de l'Apostolat, O.·. du Môle du Bari.

A... G.·. D.·. G.·. M.·. D.·. L.·. E.·. D.·. G.·. S.·. R.·. N.·. F.·.

(A la gloire du Grand-Maître de l'univers,
et du grand saint Thibald, notre protecteur.)

S.·. A.·. (salut amitié).

Le jour du mariage du comte de K..., le B.·. C.·. Joseph Garibaldi se présentera à la fête sous le costume et le prétexte qui lui paraîtront le plus convenables pour s'y faire admettre. A qui lui demandera d'où il vient, il répondra : *Je viens de la haute Italie.*

Donné à la Respectable Vente de l'apostolat du Môle de Bari le premier jour du deuxième mois de l'année 1507 de la véritable lumière.

Signé : B.·. C.·. A. DE VILLABUENA, G.·. M.·. et F.·.

La lecture de ce billet lui expliqua la manière mysté-

Digitized by Google

rieuse dont il lui était parvenu. Le mystère était généralement usité dans les *ventes* pour que le *bon cousin* ne sût jamais d'où lui venait un ordre et par qui il lui était transmis et remis.

C'était lui dire qu'il était constamment surveillé d'une manière mystérieuse et terrible, puisqu'on pouvait le surprendre à toute heure, même pendant son sommeil.

C'était la première fois que, depuis son admission dans l'association de la Jeune Italie, Garibaldi recevait une mission écrite directe. Il pensa que ses services à la cause, tout obscurs qu'il les croyait, étaient dignement appréciés dans les ventes suprêmes, et il en fut fier comme d'une récompense dont il se sentait digne.

Il se disposa donc à accomplir cette mission.

Toute la noblesse des environs, tous les officiers des détachements envoyés dans ces montagnes à sa poursuite, étaient invités à la fête où il lui était ordonné de se rendre.

Par l'audace de ses coups de main, par la témérité de sa bravoure dans la longue et opiniâtre lutte qu'il soutenait dans ces montagnes, le hardi guerillero était alors l'objet de toutes les conversations. Son signalement était partout, sa tête toujours mise à prix, et il ne lui était pas facile de se mêler sans être reconnu à cette réunion de deux cents à trois cents personnes, toutes ou presque toutes acharnées à sa perte.

Malgré le danger qu'il savait courir, il n'hésita cependant pas un moment. Bien plus, pour ne pas risquer la liberté ou la vie d'un seul de ses compagnons, il y fut seul.

Digitized by Google

Une robe de bure, un rochet à coquilles, les reins ceints d'une corde, les sandales aux pieds, le bourdon à la main, il se présenta comme un pèlerin venant de Rome, distribuant à tous venants des rosaires, des chapelets bénits auxquels étaient attachées toutes sortes d'indulgences.

Il fut le bien-venu et put s'asseoir au banquet de la fête.

Le regard scrutateur du sbire le plus ombrageux n'eût osé soupçonner, sous une si sainte défroque, le damné guerillero qui, par ses ruses diaboliques, échappait aux balles trempées dans l'eau bénite.

La noce avait lieu par une des belles nuits du printemps de 1834.

Le billet qu'il avait reçu lui ordonnait implicitement un rôle passif jusqu'à ce qu'il eût échangé le mot de passe convenu : avec qui ? il l'ignorait. Il soupçonnait bien que ce pouvait être avec la jeune mariée, il essaya de s'en faire remarquer ; mais, au milieu de ce raout, avec toute cette foule qui l'obsédait, il lui fut impossible d'arriver jusqu'à elle.

Il attendit et passa, avec tous les invités, de la salle du banquet dans les salles du bal ; mille bougies en rehaussaient les riches tentures ; des gerbes de fleurs naturelles, dont des mains savantes avaient marié les nuances, y répandaient leurs émanations. Dans les angles, des statues modernes, dont se serait honorée l'antiquité, tenaient à la main des cassolettes d'or d'où s'exhalaient les parfums les plus suaves. Les buffets étaient garnis des vins les plus rares, chargés des mets

Digitized by Google

les plus exquis. Un orchestre choisi jetait à l'air ses notes enivrantes, et au milieu de ces flots d'harmonie, de parfums et de lumière, tourbillonnaient de jeunes et folles femmes aux séduisantes parures, aux sourires enchanteurs, aux agaçantes œillades.

Sous l'influence d'une lumière éblouissante, des parfums les plus rares, des liqueurs les plus exquises, d'une musique passionnée, l'enivrement fut bientôt au comble.

Tout à coup des cris d'angoisse et d'effroi retentirent dans ces salles féeriques comme le tocsin dans une ville en insurrection. Le feu avait pris au vestiaire, et se communiquant avec la rapidité de l'éclair aux fraîches peintures, aux draperies légères qui décoraient l'escalier, avait fermé toute issue par une barrière de flammes.

Comme le vent du désert, d'instant en instant, il croissait en violence et en intensité. Des bouffées de fumée pénétraient déjà dans les salles, et menaçaient d'une mort d'enfer toutes ces femmes si frêles et si parées, toute cette foule si bruyante, si animée, qu'une pensée de plaisir avait réunie là.

On ferma les portes pour concentrer le feu au dehors : rien ne put arrêter sa force.

Il pénétra dans la première salle.

La précipitation, la terreur accrurent la tumulte et le désordre.

Un seul couloir étroit et obscur conduisait à un escalier de service que n'avait pas atteint le feu.

Tous s'y ruèrent.

Digitized by Google

Chacun voulant passer le premier, nul ne put sortir, et, de salle en salle, la fumée refoula jusque dans la dernière des flots de nouveaux venus.

Les femmes jetaient les hauts cris ; les hommes, dans ce pressant danger, oubliaient tout pour ne songer qu'à leur salut.

Sur ces divans si moëlleux où, un peu auparavant, la coquetterie étalait tous les charmes de son esprit et de sa figure, gisaient des femmes évanouies, à demi mortes, que nul ne songeait à ranimer.

Sur ce parquet si uni, où naguère encore des danses voluptueuses laissaient entrevoir des jambes de femmes dont les robes vagabondes et mutines trahissaient la perfection, étaient amoncelés des débris de parures, d'étoffes précieuses, de riches broderies.

Dans cet atmosphère éblouissante et embaumée, des colonnes d'une étouffante fumée répandaient partout comme un linceul de mort.

Là où, dans des flots d'harmonie, de lumière et de voluptueuse ivresse, se mêlaient, se croisaient, se heurtaient tant de soupirs, de sourires, de propos d'amour, de riens délicieux, retentissaient des cris de terreur et de désespoir. Le père appelait sa fille, le frère sa sœur, le fils sa mère. La mort, et une mort affreuse, planait indistinctement sur toutes ces têtes, vrai régal de tombeau réuni là dans une pensée de plaisir et de joie.

C'était désolant, effroyable.

Des femmes effarées, haletantes, étouffées par la fumée qui s'épaississait de plus en plus, couraient çà et là, se jetaient dans les bras du premier venu, criant

Digitized by Google

pitié, demandant secours. Leurs voix, au timbre d'abord si doux et si sonore, étaient alors rauques comme des râles de mourants. Leurs toilettes, si fraîches, si artistement coquettes, étaient fanées, en lambeaux.

Les bougies ne jetaient plus qu'une clarté douteuse comme celle des lampes sépulcrales.

Derrière la porte de la dernière salle on entendait bruire la flamme, par les croisées on en voyait les bouffées flambantes. Loin de se ralentir, l'incendie gagnait toujours, et menaçait d'enclaver dans un cercle de feu les malheureux qui n'avaient pu sortir encore.

Ils étaient plus de cent.

Garibaldi était du nombre.

Pitié à part pour les victimes, un vaste incendie est un des spectacles qui remuent le plus l'âme. Bon gré mal gré, il l'exalte ou la navre, et y ramène toujours un retour vers Dieu, comme si la vue de la petitesse de l'homme aux prises avec le plus terrible des éléments pouvait seul rabattre son stupide orgueil et lui donner le sentiment vrai de sa faiblesse.

L'ame de Garibaldi, qu'exaltait la vue de la tempête et de l'ouragan, était d'une trempe à s'exalter aussi à la vue d'une de ces belles horreurs qu'on appelle un incendie.

Aussi, dès le début, il eût pu, comme les autres, chercher à échapper aux flammes. Son sang-froid, sa force, son agilité, son esprit fertile en ressources, lui en eussent, plus qu'à d'autres, facilité les moyens; il ne le voulut pas.

Deux pensées le retenaient en ce lieu.

Digitized by Google

L'une, un peu égoïste peut-être, était, dans le tumulte et la confusion d'un sinistre qui mettait aux prises avec une mort d'enfer des centaines de personnes, presque toutes acharnées de fait ou d'intention à sa perte, de les voir, sous ses yeux, se débattre contre cette mort affreuse, comme si Dieu eût voulu lui ménager la joie de cette terrible hécatombe d'ennemis, à titre de compensation des maux qu'ils avaient faits à lui et aux siens, et de ceux qu'ils projetaient encore de leur faire.

La seconde pensée fut toute de dévouement. S'il eût pu, soit par un conseil, soit en bravant un danger, sauver tout ce monde, bien que tous ou presque tous fussent ses ennemis, il l'aurait fait. Cette magnanimité de sentiment allait à la trempe de son caractère éminemment généreux; mais que pouvait la voix d'un simple mortel dans un pareil moment de confusion ? Seulement il pensa qu'en restant là, le hasard pouvait lui offrir l'occasion de porter secours à quelque victime digne de son dévouement, et il n'hésita pas à braver le danger qu'il courait personnellement. C'était ce même sentiment qui, sur un navire en flammes, au milieu d'une tempête, retient le capitaine sur le pont jusqu'à ce que tout l'équipage soit sauvé. Ici cependant le sentiment qui retenait là Garibaldi était bien autrement généreux. Ce qui est un devoir prévu dans l'un, était dans l'autre spontanéité pure

Le hasard le servit au delà de ses espérances.

Le danger était devenu plus imminent que jamais. Encore quelques instants et toute voie de salut devenait impossible. Garibaldi dut songer à se sauver.

Digitized by Google

Au moment où il en combinait les moyens, une jeune personne pâle, belle, vêtue de longs vêtements blancs, portant sur sa tête le voile et la couronne de mariée, courant effarée par les salles, en levant au ciel, en guise de détresse, les bras et les yeux, passe devant lui, et tombe évanouie dans ses bras, en disant :

— Sauvez-moi ! sauvez-moi !

Il reconnaît la jeune fiancée qu'il avait entrevue sans pouvoir arriver à elle. C'était la sœur d'un de ses frères en politique, souffrant alors pour la cause qu'il défendait. Elle était femme et faible : elle invoquait son secours : c'était plus qu'il n'en fallait pour essayer de la sauver en se sauvant lui-même. Puis, qui pouvait savoir si de là ne devait pas venir le dernier mot de la mission secrète dont il était chargé ?

A ce titre le salut de cette femme était un devoir pour lui.

Elle était toujours évanouie.

Garibaldi la prend dans ses bras et, chargé de ce précieux fardeau, tente de rompre le rampart de fuyards qui continuaient à s'échapper par le couloir de l'escalier de service, seule issue encore praticable. Mais, repoussé à plusieurs reprises, embarrassé par la jeune femme dont le corps inanimé gênait ses mouvements et paralysait ses forces, il était sorti de la foule épuisé, anéanti. Seul, il lui eût été moins difficile de se frayer un chemin ; mais abandonner cette jeune femme qui, sans le connaître, était venue faire un appel à son dévouement, la vouer à une mort certaine, lui paraissait un acte indigne d'un cœur généreux, et, sous ce rapport, le sien ne le cédait à aucun autre.

Digitized by Google

Dans l'espoir que la foule en s'écoulant ou en s'écrasant finirait par rendre l'issue plus praticable, il attendait, lorsque le feu bruissant à ses oreilles, la flamme brillant à ses yeux, des bouffées d'air incandescent comme celui qui sort de la bouche d'un four banal ne lui laissèrent d'autre choix que le genre de mort.

Reprenant la jeune femme dans ses bras, il se jeta comme un forcené dans la foule, coudoyant l'un, culbutant l'autre, et, après des efforts inouïs, parvint à se frayer un passage jusque dans le couloir.

Là, des corps amoncelés formaient une barrière vivante, d'où s'échappaient des gémissements et des cris.

Il ne put la franchir. Une bouffée de flammes passant comme un éclair devant une des croisées de la salle illumina le couloir.

A la lueur de cette clarté passagère, il découvrit auprès de lui une porte latérale.

Ramassant ses forces, il l'enfonça.

Il pénétra dans une chambre.

Une croisée donnant sur le jardin était au fond. Il l'ouvrit, regarda : vingt pieds de chute, au moins : seul, c'eût été une voie de salut ; mais, avec cette jeune femme !

A ce moment, un des planchers d'une salle adjacente, miné par le feu, vint à crouler.

De longs et poignants cris d'angoisse se mêlèrent au fracas de la chute.

C'étaient les derniers cris des malheureux entraînés dans le gouffre de feu.

A la lueur des flammes qui s'élevèrent en tourbillons

Digitized by Google

Garibaldi vit, dans la chambre où il était, les rideaux d'un lit. Il les arrache, noue fortement un des bouts au balcon, jette l'autre bout au dehors, prend la jeune femme, toujours évanouie, sous son bras gauche, et, de sa main droite, se cramponnant à cette si chanceuse échelle, il se laisse couler.

Un instant après ses pieds touchèrent le sol du jardin.

Il était sauvé, et la jeune femme l'était avec lui.

C'étaient deux victimes qu'il venait d'arracher au feu.

A ce moment la jeune femme reprit ses sens.

Sa première pensée en revenant à la vie fut le sentiment du danger qu'elle venait de courir.

Se voyant seule avec un inconnu, presque dans ses bras, et ne doutant pas qu'il ne fût son libérateur :

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle, vous qui êtes mon libérateur ?

— Je suis Garibaldi.

La jeune femme jetant ses regards effarés autour d'elle, comme si elle eût craint que quelqu'un eût entendu ce nom, porta vivement un de ses doigts à ses lèvres pour lui recommander le silence.

— D'où venez-vous ? lui demanda-t-elle presque aussitôt, mais d'une voix si tremblante et si basse que Garibaldi l'entendit à peine :

— *Je viens de la haute Italie.*

On se rappelle que c'était la réponse recommandée par la lettre qui lui était si mystérieusement parvenue.

— Restez là, dit la jeune femme : vous suivrez le guide que je vais vous envoyer.

Et malgré l'état de faiblesse où elle était encore, elle

Digitized by Google

le quitta, glissant entre les arbres avec son long vêtement blanc qui flottait au vent de la nuit. On eût dit une apparition fantastique se jouant comme un rayon de lune à travers les massifs.

Tout cela s'était passé à peu de distance du lieu où tonnait un effrayant concert de gémissements, de cris d'angoisses, de fracas de murs, de bruissements de flammes. Au-dessus de sa tête flamboyait un ciel incandescent, tourbillonnait une fumée noire d'où s'échappait, en petillant, une pluie de feu. Des hommes, des femmes, en toilette de bal, s'agitaient effarés dans des nuages obscurs de fumée ou se dessinaient en noir sur des flammes rouges.

Dans tout autre circonstance, ce fracas, ce mélange, ce chaos, cette lueur de flammes, ce bruissement, ce petillement du feu, offrant l'aspect d'une scène de l'enfer, l'auraient vivement ému. Cette fois, il resta froid à ce spectacle. Il ne vit rien, il n'entendit rien. Tout entier à sa rencontre avec la jeune femme, il attendit le guide dont elle lui avait promis la venue.

Il l'attendit plus d'un heure.

Au lieu de la jeune femme, ce fut un homme qui parut.

Il était enveloppé dans les plis d'un long manteau, un grand chapeau rabattu jusque sur les yeux lui masquait presque entièrement les traits.

— Est-ce vous, demanda-t-il à Garibaldi, qui *arrivez de la haute Italie?*

C'était toujours, on le voit, le même mot d'ordre, sous une autre forme.

Digitized by Google

— C'est moi-même, dit Garibaldi.

— Consentez-vous à me suivre?

— J'y consens.

Et l'un suivant l'autre, ils se dirigèrent vers une petite porte du jardin ouvrant sur la campagne, et où venait aboutir un sentier de chèvres qui conduisait aux montagnes.

Après plus d'une heure de marche, ils arrivèrent à une ravine étroite, obstruée de roches détachées de çà et de là, de ronces, d'arbustes, de plantes parasites qui, se croisant, s'enchevêtrant, semblaient devoir barrer tout passage. Là le sentier se perdait aux temps d'orage, et la ravine servait de lit aux torrents improvisés qui roulaient, en nappes boueuses, de la croupe des monts voisins.

On l'appelait le torrent *del Cruciato*, depuis qu'un proscrit qui s'y était caché, surpris par les grandes eaux d'un orage, y avait été trouvé pendu, les bras en croix, en cherchant à se cramponner aux branches pour échapper à la vague montante qui finit par l'étouffer.

Garibaldi et son guide avaient fait tout ce chemin sans échanger un mot.

Après avoir cheminé quelque temps à travers mille obstacles dans ce lit de torrent, ils s'arrêtèrent devant une grande roche qui s'avançait sur leur tête comme l'arche tronquée d'un pont.

Au pied de la roche était une ouverture plus large que haute, et où un homme n'aurait pu passer ni debout ni courbé.

On eût dit un trou de renard ou l'entrée de la tannière de quelque bête fauve.

Digitized by Google

Le guide se coucha tout de son long à terre, entra dans le trou par les pieds, en s'aidant de ses mains pour ramper, et fit signe à Garibaldi de le suivre.

Garibaldi le suivit.

Après avoir rampé quinze à vingt pas dans cette espèce de boyau, ils purent successivement y marcher courbés et debout.

Le guide s'arrêta, et allumant un flambeau de résine, éclaira le lieu où ils se trouvaient.

C'était une de ces immenses cavernes que la nature se ménage, dans les entrailles de la terre, pour des destinations inconnues, l'élaboration peut-être de quelque une de ces merveilles géologiques dont la science n'a pu parvenir encore à découvrir le secret.

Tout autre que Garibaldi eût pu se trouver effrayé de se voir dans ces sombres profondeurs dont il ne connaissait pas l'issue, seul avec un inconnu qui n'avait qu'à éteindre sa torche pour le plonger dans la nuit d'une tombe ouverte qui se serait refermée sur lui. Mais son âme inaccessible à la peur ne se montra qu'impatiente de connaître le motif du devoir patriotique que laissait pressentir la mission dont on l'avait chargé.

A l'extrémité opposée à celle par où il était entré, la caverne se prolongeait à de grandes profondeurs par deux galeries qui, s'ouvrant par un angle extrêmement obtus, formaient deux grandes voies qui, en se bifurquant, s'éloignaient à droite et à gauche.

Le guide s'arrêta, alluma une seconde torche, et la présentant à Garibaldi :

— Ici finit ma mission, lui dit-il ; la vôtre commence.

Digitized by Google

Et lui remettant un dossier assez volumineux et une lettre :

— Lisez la lettre, ajouta-t-il ; vous n'ouvrirez le dossier qu'après avoir rejoint votre troupe.

Garibaldi voulut le questionner.

— Je ne dois répondre à aucune question. Vous avez en main toutes les instructions. Je vous le répète, ma mission est finie.

Et le quittant brusquement, il s'enfonça à grands pas dans la galerie de gauche.

Garibaldi put suivre du regard sa marche qu'indiquait la torche qu'il portait, et dont la lueur bondissant le long des murs, s'amincissant peu à peu, finit par n'apparaître que comme une étoile qui brille, scintille, se voile et disparaît.

Resté seul, il ouvrit la lettre. Voici ce qu'il lut :

INSTRUCTIONS AU B. ·. C. ·. (bon cousin) DONT LE CŒUR NOBLE ET GÉNÉREUX PEUT ET VEUT TOUT BRAVER POUR SERVIR LA CAUSE DE L. ·. S. ·. U. ·. I. ·. (la sainte unité italienne).

« Cette caverne a trois issues : au nord, à l'est, à l'ouest.

« L'issue du nord conduit à la grande ravine qui sert de lit au torrent *del Cruciato*. On pénètre à l'intérieur par un long boyau de mine de cinquante pieds de long, où l'on ne peut s'introduire qu'en rampant.

« L'issue de l'est aboutit aux grands massifs de la Montagne-Noire, en contournant un rocher de cent quarante pieds par une fissure de deux pieds de large.

« Par l'issue de l'ouest, on peut pénétrer dans les souterrains du château de K ***, au moyen d'une trappe formée par une pierre de tombe qui s'ouvre en pesant sur le bas, et qui se referme d'elle-même.

Digitized by Google

« Cette caverne peut être donc, au besoin, une retraite sûre.

« En sortant par l'issue de l'est, le porteur de ces instructions trouvera la cabane d'un gardeur de chèvres.

« Il l'abordera en lui disant : *Je viens de la nuit; le jour est-il avancé?* Le chevrier répondra : *Le soleil se lève.*

« Il pourra se fier à lui et lui donner les ordres suivants :

« — Nuit et jour, lui dira-t-il, tu resteras auprès de la cabane. Dès que tu entendras le cri du hibou, par trois fois répété, tu répondras à ce cri par un cri semblable. Tu viendras alors me trouver partout où je serai, et tu me diras : *Le hibou a crié.*

« Toutes les nuits qui suivront un pareil avis, le porteur d'instructions se rendra dans la caverne, à l'embranchement des deux galeries est et ouest, où il sera tenu au courant des dispositions prises contre lui et les siens. »

Là se bornaient les instructions de la lettre. Garibaldi y vit deux choses : l'une que, dans cette vie d'alertes et de périls où il s'était engagé, cette caverne pourrait être, au besoin, une retraite sûre pour lui et les siens ; l'autre, qu'il y recevrait des avis sur les dangers qui pourraient le menacer.

Il lui restait à sortir de là, à s'entendre avec le chevrier, à rejoindre sa guerilla, enfin, à prendre connaissance du dossier que lui avait remis le guide mystérieux, et qui paraissait être le but principal de sa mission.

Ce fut l'affaire de quelques heures.

S'aventurant avec résolution dans l'obscure et profonde galerie qui devait le conduire à l'issue de l'est, il marchait à la lueur de sa torche, cherchant à deviner la mission dont on avait pu le charger, et dont le dossier qu'il avait sous les bras contenait le mystère.

Absorbé dans cette méditation, il ne voyait rien des

Digitized by Google

merveilles géologiques qui l'entouraient. Sans cela, dans quelques endroits, il eût vu la galerie s'élargir, se convertir en salles de forme capricieuse, rondes, ovales ou carrées, ayant çà et là les parois et le sol tapissés de stalactites ou de stalagmites taillées ici en colonnes collées l'une contre l'autre de manière à figurer un jeu d'orgues aux dimensions colossales : là en lames assez minces pour conserver une demi-transparence et figurer une draperie. Ailleurs des pilliers représentaient grossièrement la forme d'un palmier. Un rideau colossal d'eau pétrifiée, plissé avec élégance, descendait de la voûte au sol. Çà et là étaient des colonnes, des obélisques, des pendentifs chargés, la plupart, de brillantes cristallisations. Ailleurs enfin, des amas de roches détachées de çà et de là, confusément entassées, sans la plus légère apparence d'incrustations cristallisées, offraient l'aspect de quelque lointaine ou récente destruction du temps.

Enfin, après un quart d'heure de marche, il arriva à l'extrémité de la galerie, et force lui fut alors de s'arrêter et de regarder autour de lui pour chercher la fissure du rocher qui, à l'est, servait d'issue à cette caverne.

Ce qui le frappa d'abord fut une énorme stalagmite isolée, ayant la forme d'un autel, comme si, parmi toutes ces merveilles, Dieu avait voulu en créer une qui inspirât la méditation et le recueillement, et fît remonter la pensée humaine jusqu'au divin architecte dont la main avait créé ces étranges et splendides choses.

Son attention fixée sur ce point se porta naturellement ensuite sur tout ce qui l'entourait. Il vit des traces

Digitized by Google

évidentes d'hommes et de choses d'autrefois, des sépultures de forme extraordinaire, des tombes formant des monticules factices intérieurement voûtées, çà et là des débris de poteries, d'ustensiles d'un autre âge, des ossements de grandeur colossale, restes de quelque race gigantesque d'hommes aujourd'hui éteints, et qui avaient peut-être habité ce pays en même temps que les mamouths, ces débris cyclopéens d'un monde primitif.

Tout entier à la pensée qui l'obsédait, il se demanda si, parmi ces ossements, n'étaient pas ceux de quelque Uriathe de l'Italie, de quelque martyr de la liberté, et cette idée le reportant au motif qui l'avait amené là, il chercha l'issue de la caverne, et la trouva derrière l'autel. C'était une fissure pratiquée dans une énorme roche qui, par quelque convulsion de la nature, ayant jadis éclaté dans toute la hauteur de sa masse, avait formé un passage de deux à trois pieds de large sur 140 de long, irrégulier dans toutes ses parties, bosselé à l'intérieur par des anfractuosités du roc qui semblaient taillées pour s'enchâsser l'une dans l'autre : on eût dit autant d'énormes dents d'une mâchoire colossale, disposées pour broyer tout ce qui serait assez hardi pour s'aventurer dans les sinuosités de ce singulier passage.

Garibaldi raviva sa torche et s'y engagea sans sourciller.

A chacun de ses pas, des bandes d'oiseaux de nuit, chauves-souris, hiboux, orfraies, qui avaient établi là leur demeure, sortaient de leur abris, se heurtant, se pressant, effarés dans ce passage étroit, voletant devant lui, en jetant leurs cris sinistres et fuyant la vive lueur de

Digitized by Google

la torche qui venait porter la clarté dans cette obscurité profonde.

Enfin un rayon de lumière du jour pénétra jusqu'à lui et presque immédiatement il se trouva, sous le ciel, hors de cette atmosphère où l'air ambiant ne pénétrait qu'avec peine, respirant à pleins poumons l'air pur et embaumé des montagnes.

D'après ses instructions, il devait, en sortant, trouver une cabane de chevrier. Il la vit en effet à quelques pas de là.

Il s'y dirigea.

Sur la porte était le pâtre.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, un peu borgne, un peu bossu, à cela près ni beau ni laid et ressemblant à tout le monde, sauf un air de malice narquoise qui perçait à travers son air de naïve simplicité.

Faisant semblant de ne pas voir qu'un inconnu s'avançait vers lui, il sifflait nonchalamment un air des montagnes.

Garibaldi l'aborda, proférant les mots suivants :

— *Je viens de la nuit; le jour est-il venu?*

— *Le soleil est levé*, répondit le pâtre en s'inclinant.

C'était là évidemment l'homme à qui Garibaldi avait des ordres à donner.

— J'ai soif, jeune homme, reprit ce dernier, à qui tant d'émotions, depuis le banquet de la noce, avaient desséché la gorge.

— J'ai du lait de chèvre et de l'eau de source; tout est ici à votre disposition. Entrez, monseigneur.

Digitized by Google

Et se rangeant avec respect à côté de la porte de la cabane, le chevrier lui fit signe d'entrer.

Garibaldi entra.

Le chevrier mit une planche en travers sur deux escabeaux : ce fut la table. Il mit sur cette table un pain noir, des châtaignes sèches, une poignée de noix, des mûres de buisson, un pot de lait, une cruche d'eau : ce fut le menu du repas.

— Comment te nommes-tu? lui demanda Garibaldi.

— Je me nomme Arnoldini ; on m'appelle Arnoldi.

— Arnoldi, j'ai des ordres à te donner.

— Je le sais.

Il lui donna textuellement alors les ordres, tels qu'ils avaient été précisés dans les instructions.

A peine achevait-il de parler qu'Arnoldi imita par trois fois le cri du hibou, mais d'une manière si parfaite que Garibaldi s'y méprit.

Son étonnement redoubla lorsque, dans l'éloignement et à une grande profondeur au-dessous de terre, il entendit répéter par trois fois le même cri.

— Est-ce cela? lui demanda en souriant finement Arnoldi.

— C'est parfaitement cela.

Garibaldi vit alors qu'en dehors de son action active dans ces montagnes pour l'indépendance de l'Italie, il y avait une action occulte, puissante, mystérieuse et organisée dans des proportions dont il ne lui était pas donné de préjuger l'étendue.

Ce fut pour lui un nouveau motif de confiance dans la justice de la cause sainte dont sa fougueuse ardeur pa-

Digitized by Google

triotique avait déjà fait alors, dans sa pensée, l'œuvre de sa vie.

Il prit congé d'Arnoldi, et peu d'heures après, il avait rejoint ses guérilleros qui, commençant à s'inquiéter de sa longue absence, projetaient déjà d'aller saccager le château de K... pour l'y retrouver mort ou vif.

Son arrivée mit un terme aux projets de violence qu'ils méditaient.

Il s'enferma seul et ouvrit impatient le dossier où allait se trouver expliqué le genre de service que la patrie attendait de lui.

Il y trouva de nouvelles instructions ainsi conçues.

AU B.·. C.·. (bon cousin) CHOISI PAR LA R.·. V.·. DE L'A.·. DU M.·. DE B.·. (Révérende Vente de l'Apostolat du Môle de Bari) POUR COOPÉRER AU SUCCÈS DE L'ŒUVRE.

« Ce dossier contient toutes les pièces du procès qui s'instruit à Milan contre L.·. C.·. de l'A.·. O.·. du M. de B.·. (les bons cousins de l'Apostolat Orient du Môle de Bari).

« Prendre connaissance de toutes les pièces non signées, des rapports de police, en faire un résumé exact et fidèle.

« Faire un triage des pièces les plus compromettantes signées par les B.·. C.·. (bons cousins); les faire recopier en imitant l'écriture et la signature le mieux possible; mais cependant de manière à ce qu'il soit facile d'en démontrer la contrefaçon. S'attacher d'une manière plus spéciale au compte rendu *signé* du travail de la séance du 20 août à la V.·. (la Vente).

« Brûler les pièces originales dont aura été pris copie. Se tenir prêt à reporter le tout dans vingt-quatre heures là où *le hibou crie.* »

Ce que ces instructions lui recommandaient de faire, il le fit.

Digitized by Google

Vingt-quatre heures lui suffirent pour cela.

Pendant tout ce temps, il ne prit ni repos ni nourriture.

Sa tâche terminée, il allait prendre l'un et l'autre, lorsqu'Arnoldi parut inopinément devant lui et lui dit :

— *Le hibou a crié!*

C'était l'ordre de se rendre à la caverne et de reporter les pièces.

Garibaldi n'hésita pas un instant.

Bien que, depuis quarante heures, il n'eût pas goûté un instant de sommeil, il se leva immédiatement, se dirigeant où son devoir l'appelait.

C'est en s'habituant ainsi à braver au besoin la faim, la soif, la fatigue, le sommeil, qu'il est parvenu à se faire une de ces constitutions de fer, comme il lui en fallait dans la vie de périls et d'aventures où l'avait poussé sa fièvre de patriotisme.

Quand il arriva aux grands massifs de la Montagne-Noire, là où était l'ouverture est de la caverne, il vit sur la porte de sa cabane Arnoldi, qui semblait guetter sa venue.

Il la guettait en effet.

Aussi, à peine l'eut-il aperçu, qu'il poussa ses trois cris de hibou, auquel trois cris pareils répondirent de l'intérieur de la caverne.

Il fit signe à Garibaldi qu'il pouvait passer outre.

Peu après, le hardi guérillero s'était engagé dans la fissure du roc par laquelle il était déjà sorti de la caverne.

Digitized by Google

Il ne s'aperçut qu'il s'était aventuré là sans torche que quand il se vit dans une obscurité profonde.

Il continua d'avancer en tâtonnant jusqu'à l'extrémité intérieure de la fissure.

Arrivé là, il vit une torche allumée fichée en terre et qui, évidemment, avait été mise là pour lui.

Il la prit, et s'élançant en avant, il ne s'arrêta qu'à l'embranchement des deux galeries, là même où ses premières instructions lui avaient recommandé de s'arrêter.

Arrivé là, il attendit.

Il n'attendit pas longtemps.

A la lueur de sa torche, il vit poindre, dans la galerie ouest qui aboutissait aux souterrains du château de K***, comme une forme humaine, blanchâtre, qui semblait plutôt glisser que marcher sur le sol.

Plus cette forme approchait, plus, dans la pénombre de ces ténèbres, elle avait l'aspect d'une apparition surnaturelle.

Il ne savait réellement que penser.

Son incertitude dura peu.

Bientôt il crut voir en elle une femme.

C'était une femme en effet.

Ses vêtements blancs, sa marche aérienne, sa figure douce et délicate lui donnaient la forme d'un ange, dont elle avait, du reste, le costume et les traits.

Il reconnut la fiancée du jour de l'incendie, Françoise A***, alors comtesse de K***, qui, dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté, de la fortune, avait sacrifié son bonheur de jeune fille pour servir la cause

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

de son pays, et qui, pour la même cause, compromettait alors son bonheur d'épouse.

Ces sortes de sacrifices n'ont jamais été rares dans le long martyrologe de l'Italie; mais toujours inspirés par le plus pur patriotisme, toujours ils ont excité l'admiration des cœurs généreux.

Celui de Garibaldi l'était trop pour ne pas en apprécier le mérite.

En effet, agent secret d'une société proscrite, et, à ce titre, menacée de l'infamie du pilori et de la flagellation, cette femme jeune, belle, riche, se montrant prête à sacrifier repos, fortune, hommages, tous les biens mondains à l'œuvre ardue de la résurrection d'un peuple, se révélant mystérieusement à lui au milieu des ténèbres, au fond d'une caverne où il pouvait se croire seul au monde avec elle, lui apparut comme quelque chose de plus qu'humain.

Aussi, quand elle fut arrivée à lui, son premier mouvement fut de mettre un genou en terre et de l'adorer, tant elle lui paraissait sainte.

Françoise le releva, lui souriant tristement, mais avec douceur, comme pour excuser sa méprise. Puis lui remettant un pli tout ouvert :

— Tenez, lui dit-elle, vous pouvez considérer comme certains tous les avis que je vous transmettrai. Tirez-en le meilleur parti pour la délivrance de notre chère patrie.

Ce furent les seuls mots qu'ils échangèrent ensemble. Un moment leurs regards s'étaient rencontrés, et

Digitized by Google

ils s'en étaient plus dit dans ce seul instant que dans une longue entrevue.

Garibaldi n'était pas revenu encore du trouble où ce regard l'avait jeté, que la jeune femme était déjà loin.

Il la vit disparaissant peu à peu comme une ombre dans les ténèbres de la galerie par où elle était venue et qui conduisait au château.

Il lut la lettre qu'elle lui avait remise et y trouva l'exposé de tout un plan de campagne dirigé contre lui, et dont les conséquences pouvaient lui être bien fatales.

De retour à sa guérilla, il prit, grâce à ces révélations, les dispositions le mieux entendues pour déjouer les projets de ses ennemis, et y réussit de la manière la plus complète.

Les sbires de l'Autriche en furent pour leurs frais de campagne.

Tout fut à recommencer.

Mais de nouveaux plans ne furent pas plus heureux. Toujours prévenu à temps par l'espion mystérieux qui le tenait au courant de tout ce qui se projetait, Garibaldi trouvait sans peine le moyen de tout déjouer. Les dispositions le mieux calculées tournaient toutes, non-seulement contre les agents du pouvoir, mais encore, toujours surpris, toujours battus là où ils pensaient devoir l'être le moins, ils faisaient, dans toutes les rencontres, des pertes sensibles. Plus que jamais alors on crut que Garibaldi avait à son service ce démon familier dont on parlait tant, qui le prévenait de tout, le sauvait de tout. Les proportions légendaires sous lesquelles il apparais-

Digitized by Google

sait alors aux populations ne firent que s'accroître et ajoutèrent à son prestige.

Pendant ce temps les entrevues dans la caverne entre Garibaldi et son espion mystérieux se multipliaient. Leurs conversations n'étaient jamais ni longues, ni mêlées d'éléments étrangers au motif qui les avait amenés là. L'Italie, sa délivrance, sa résurrection en faisaient toujours le sujet. Cette sympathie patriotique avait amené une sympathie plus douce, et chacun d'eux, en sondant le fond de son cœur, eût pu trouver à côté de l'amour de la patrie un autre amour.

Mais cet amour n'avait rien de profane. Loin d'exciter en eux ces désirs tumultueux, ces passions brutales qui tiennent par tant de bouts aux basses cordes du cœur, dominé par les ardeurs sympathiques du patriotisme le plus pur et le plus exalté, il s'était épuré au point qu'il ne faisait vibrer en leurs cœurs que les cordes les plus hautes et les plus généreuses. Ils s'aimaient avec passion, espéraient peu, ne désiraient rien, et, bien qu'assurés de leurs sentiments mutuels, ils n'avaient jamais été tentés de se les avouer.

C'était un de ces amours d'ange, comme les anges doivent en éprouver au ciel si quelques joies mondaines y ont pu trouver place parmi les joies célestes. L'amour de la patrie avait épuré en eux ce sentiment, comme l'amour de Dieu doit épurer au ciel celui des âmes.

Une rafale furieuse, déchaînée par la politique et la jalousie, vint briser cet amour si pur et si digne d'intétérêt.

La police autrichienne, moins crédule que les popu-

Digitized by Google

lations, et qui croyait peu à l'intervention des démons, soupçonna sans peine que c'était, non pas un esprit, mais quelque traître en chair et en os, qui mettait Garibaldi en mesure de déjouer toutes ses trames et de continuer cette lutte de partisans dont il sortait victorieux dans toutes les rencontres.

Un fait considérable était venu donner à ces soupçons une évidence qui ne permettait plus de doute.

Le procès de Milan contre les bons cousins de l'apostolat du Môle de Bari, que le comte de K*** avait été chargé d'instruire, et dont les pièces, on l'a vu, avaient été soustraites par la comtesse, sa femme, remises par elle à Garibaldi, triées, dénaturées, n'avaient plus paru suffisantes pour amener une condamnation. Les juges, faute de preuves, avaient renvoyé les accusés absous, et ce procès politique n'avait causé qu'un grand scandale sans amener aucun des résultats que s'était promis le gouvernement.

Le comte de K***, accusé de négligence et de peu de surveillance, avait été mis en demeure de découvrir le coupable, sous peine de finir ses jours dans une prison d'État.

Sa surveillance fut si active, qu'il surprit sa jeune femme copiant secrètement dans son cabinet, au milieu de la nuit, un rapport de police.

Dès ce moment, plus de doute, le traître c'était sa femme.

Il l'interrogea sévèrement.

Dans la crainte de voir accuser un innocent, elle s'accusa sans réticence et avoua tout.

Digitized by Google

— Mais qui étaient vos complices? lui demanda le comte.

— Je n'avais pas de complices.

— A qui donc remettiez-vous vos rapports?

— A Garibaldi lui-même.

— Où?

— C'est ce que vous ne saurez pas.

— Vous me direz où vous aviez occasion de le voir, dit le comte furieux.

— Je ne dirai rien.

— Vous le direz, vous dis-je, ajouta-t-il en la secouant avec violence.

— Non.

La jeune femme prononça ce non d'un ton si ferme et si décidé, que le comte vit bien qu'il lui serait inutile d'insister davantage.

— Soit, dit-il, je vous livrerai aux tribunaux : la question vous forcera de le dire.

— Je mourrai pour l'Italie; mais je ne dirai rien.

Prières, instances, menaces, violences, rien ne put la décider à dire autre chose; elle resta inébranlable.

Ce que le comte avait dit, il le fit.

Tenant plus à sa place qu'à sa femme, peut-être même s'étant exagéré la nature des rapports qu'elle avait eus avec Garibaldi, dans un accès d'égoïsme ou de jalousie, il n'hésita pas à la dénoncer. Puis, en attendant une décision, il l'enferma dans une tour du château, où il établit une surveillance de jour et de nuit.

La jeune et noble patriote parvint à tromper la vigilance de ses geôliers, mit dans une cassette ses dia-

Digitized by Google

mants, ses bijoux, tout l'or monnayé qu'elle put réunir, et l'envoya à Garibaldi avec cette lettre qu'on ne peut lire sans émotion et où se peignent si naïvement toute l'exaltation et tout le dévouement de ce cœur d'or de noble femme.

« Cher frère,

« Tout est découvert : je suis prisonnière au château. Demain peut-être je serai dans une prison d'Etat. J'ai eu peu de bonheur dans ma vie : j'aurai probablement celui de souffrir pour mon pays. Si Dieu m'a ménagé celui-là à titre de compensation, je le remercie de tout cœur.

« Acceptez la cassette que je vous envoie et ce qu'elle contient de la main d'une sœur en religion politique. Que cet or serve à votre délivrance et à pouvoir attendre en repos sur la terre étrangère le jour de la résurrection nationale. Ceci n'est pas une prière que je vous fais, mais un ordre que je vous donne. Le château est encombré de troupes qui s'y rassemblent pour une battue générale contre vous; on en attend d'autres; toute résistance ne peut, maintenant, que vous être fatale. Fuyez, exilez-vous jusqu'à des temps meilleurs, et conservez un vaillant défenseur à la patrie. L'Italie a besoin de nobles cœurs comme le vôtre.

« Ainsi, au reçu de cette lettre, congédiez vos guérilleros, fuyez sur la terre étrangère, et donnez un souvenir à celle qui, après son Dieu, son père et son pays, n'a rien aimé plus que vous. »

Un moment atterré par la lecture de cette lettre, Garibaldi, l'homme aux résolutions hardies, prit immédiatement son parti. Ce fut de diviser en deux la petite troupe dont il pouvait disposer, et, pendant que les uns, à l'extérieur, devaient former une fausse attaque du château de K***, pour appeler sur eux les forces de ses ennemis et faire une diversion utile, lui, avec le

Digitized by Google

gros de son monde, devait y pénétrer par la caverne et les souterrrains, délivrer la comtesse et l'arracher à ses persécuteurs et peut-être à ses bourreaux.

Cette résolution, d'une audace inouïe dans l'état de ses forces et celles des ennemis, était une résolution désespérée. Quel sentiment l'y poussa? la pitié pour la jeune femme ou l'amour? L'un et l'autre, peut-être!

Quoi qu'il en soit, ce qu'il avait décidé, il le fit.

Il réunit immédiatement tous les guérilleros et les compta : ils étaient cent environ.

« Enfants, leur dit-il, nos ennemis réunis en grand nombre au château de K*** y attendent des renforts pour nous courir sus comme sur des bêtes fauves. Il faut les prévenir. Si nous sommes vainqueurs, nous aurons du repos pour longtemps; si nous sommes vaincus, j'ai assez de richesses dans cette cassette pour nous permettre d'aller attendre sur la terre étrangère des jours meilleurs. Nous partagerons en frères. Vive l'Italie! »

Ce cri, répété par les guérilleros, le fut ensuite par les échos des montagnes, et ces nobles cœurs purent croire un moment que l'Italie n'était pas morte.

Garibaldi divisa sa troupe en deux partis. Quarante hommes durent attaquer le château à l'extérieur. Divisés par détachements de dix hommes chacun, ils devaient commencer l'attaque en tirailleurs pour faire croire qu'ils étaient soutenus, et se replier successivement de manière à attirer l'ennemi au loin. Pendant ce temps, lui, avec le reste de la troupe, pénétrerait dans le château par les souterrains et délivrerait la jeune comtesse.

Digitized by Google

Quelques heures après, cette audacieuse tentative recevait son exécution.

Garibaldi, avec ses soixante hommes, était entré dans la caverne. Cette fois, il avait pris avec lui Arnoldi qui connaissant tous les détours des lieux ténébreux où il allait s'engager, devait lui servir d'éclaireur.

Aux premiers coups de feu qui retentirent au dehors, il pénétra avec ses hommes dans les souterrains, de là dans le château, où il eut le temps de les réunir tous avant que leur présence fût signalée.

Le moment était on ne peut plus propice. Les guérilleros, chargés de faire diversion, avaient engagé la lutte au dehors, et tous les défenseurs du château s'étaient portés sur ce point.

Garibaldi augurait bien de son audacieuse tentative, lorsque Arnoldi, qu'il avait envoyé en reconnaissance, revint en toute hâte lui annoncer que, depuis deux heures, la jeune comtesse était partie, par ordre supérieur, dans une voiture escortée par la maréchaussée croate, pour être conduite on ne savait où.

Furieux de ce contre-temps qui dérangeait tout son projet, Garibaldi voulut se venger par anticipation des tortures qu'allait souffrir, aux mains d'implacables bourreaux, la noble femme qu'un départ précipité l'avait empêché d'arracher de leurs mains.

Il avait abrité sa petite troupe sur une plate-forme du château, derrière un mur délabré, haut de quatre à cinq pieds environ, d'un circuit de mille à douze cents pas, et qui semblait avoir été fait pour parquer des troupeaux. De ce point de facile défense, il dominait les cours

Digitized by Google

intérieures du château par où seulement on pouvait l'attaquer, et se conservait une retraite à peu près sûre par les souterrains et la caverne.

— Restons ici, dit-il à ses hommes; il ne sera pas dit que nous serons entrés au cœur d'un château ennemi sans tenter de le prendre.

A ce moment, une vedette ennemie les ayant aperçus jeta le cri d'alerte : Aux armes ! auquel répondirent mille cris de même sorte.

Un grand tumulte s'ensuivit; puis on vit apparaître, par deux points différents, des têtes de colonnes suivies d'un assez fort détachement de maréchaussée croate à cheval, près d'un millier d'hommes environ.

Garibaldi n'en avait que soixante.

— Enfants, leur dit-il, il faut rester ici, quitte à y périr, jusqu'à ce que ces bandes qui viennent à nous soient diminuées de moitié. Ce sera autant d'ennemis de moins pour notre chère Italie.

— Oui, oui, commandant, répondirent à l'unisson ces soixante braves.

— Bien, enfants, dit froidement Garibaldi : si je recule, tuez-moi; si quelqu'un de vous recule, je le tue.

Dès ce moment il ne fut plus question que de détruire le plus possible d'Autrichiens, et dès que ceux-ci voulurent approcher du retranchement, d'abord par détachements, puis par masses, un feu peu nourri, mais sûr, et dont chaque coup portait, joncha la terre d'hommes et de chevaux.

Bientôt l'abatis des tués et blessés autrichiens fut tel, que ces vaillants guérilleros purent ramasser les

Digitized by Google

cadavres, les amonceler et s'en former un second rempart d'où ils foudroyaient sans cesse l'ennemi épouvanté de leur défense.

A toutes les propositions de se rendre, Garibaldi répondait :

— Si vous êtes braves, venez nous prendre. Vive l'Italie !

Mais, bien qu'ayant subi d'énormes pertes, l'ennemi était toujours au moins plus de vingt contre un. Ne pouvant parvenir à déloger de là les guérilleros, il essaya de les envelopper.

Le moment était critique pour Garibaldi ; son coup d'œil en mesura toute la gravité. Il ne lui restait qu'à battre en retraite.

Il s'y décida, forma sa petite troupe en carré et commença sa retraite en bon ordre.

Alors s'engagea une terrible lutte d'une poignée d'hommes contre de fortes colonnes. Toute l'infanterie autrichienne se précipita comme un torrent pour l'envelopper ; mais, repoussée à plusieurs reprises par le feu terrible et symétrique des guérilleros, elle fut obligée d'aller se reformer plus loin. La maréchaussée chargea à son tour, se précipitant avec fureur sur ce carré. Elle se battait de si près qu'elle entamait à coups de sabre les carrés des fusils des guérilleros. Ceux-ci semblaient un mur magique qui se reconstruisait à chaque brèche qu'on y faisait. Le fer et le feu qui sortaient de son sein le couvraient d'une double défense. Aveuglés par le dépit et la rage, se sacrifiant pour ouvrir un passage à leurs compagnons d'armes, les gendarmes croates voulaient forcer leurs

Digitized by Google

chevaux de les jeter au milieu de ces rangs impénétrables au pied desquels tant des leurs avaient trouvé la mort. Piqués par les baïonnettes, les chevaux se cabraient et refusaient d'avancer. Leurs cavaliers les tournaient et les repoussaient à reculons sur les guérilleros. Cette manœuvre devint inutile : une véritable rage s'empara des cavaliers croates. Ils lancèrent de dépit leurs armes contre les guérilleros. Ceux qui étaient démontés rampèrent sur le sol pour arriver aux soldats de Garibaldi, au-dessous de leurs baïonnettes, et leur couper les jambes à coups de sabre. Là les blessés des deux partis se rencontrèrent et s'entr'égorgèrent dans des mares de sang et sur des tas de membres mutilés, avec des cris lamentables ou des jurements affreux. Et ce fut quelque chose d'épouvantable, d'horrible, que de voir, par un effort qui avançait son dernier soupir, le mourant donner la mort au mourant !

Ce genre de combat ne pouvait durer longtemps : la maréchaussée battit en retraite. On fit avancer de l'artillerie pour battre en brèche le terrible carré. Mais alors Garibaldi était arrivé près d'un grand mur de clôture où était pratiquée une poterne ouvrant sur la galerie de l'égout. Là s'ouvrait l'entrée secrète des souterrains, et pendant que l'ennemi croyait que Garibaldi ne s'y était adossé que pour ne pas être enveloppé, le vaillant capitaine avait d'abord fait évacuer les blessés par la poterne, puis les guérilleros par pelotons, ceux qui restaient formant une sorte de rideau pour masquer ceux qui sortaient. Et enfin, il y entra le dernier aux cris de Vive l'Italie !

Digitized by Google

Il avait sauvé les débris de sa petite troupe. L'entrée des souterrains, inconnue même aux gens du château et donnant dans la galerie de l'égout, avait été fermée derrière eux ; et quand les Autrichiens arrivèrent là, il leur fut impossible de savoir par où les guérilleros avaient pu s'évader.

Une fois réunis dans une de leurs retraites les plus sûres, les guérilleros se comptèrent, et de cent qu'ils étaient au début de cette expédition, ils ne se trouvèrent que soixante : quarante étaient morts ou pris.

Il n'était plus possible de tenir la campagne, il fallut songer à dissoudre la petite troupe et à se séparer.

Bien que la cassette lui eût été donnée pour lui seul, Garibaldi en partagea le contenu entre ses compagnons, ne gardant pour lui qu'un petit cœur d'or, emblème de celui de la malheureuse victime de son dévouement à son pays, sorte de relique qu'il n'a depuis cessé de porter sur lui.

Après un douloureux adieu, les guérilleros se séparèrent, chacun cherchant son salut de retraite en retraite pour échapper aux battues dirigées contre eux.

Garibaldi se dirigea vers Nice, pour de là passer le Var et se réfugier en France, ne marchant que la nuit, toujours en alerte, mangeant quand il pouvait, se cachant, le jour, dans les trous de rochers ou sous les buissons de quelques ravins déserts.

Enfin, au bout de douze jours, il arriva en France harrassé, proscrit, condamné à mort, n'ayant que peu ou point de ressources pour vivre.

C'était le 8 mars 1834.

Digitized by Google

Le jour même, sur les murs de Milan, on put lire, à côté de l'affiche du théâtre de *la Scala*, les deux affiches suivantes :

PREMIÈRE AFFICHE.

« Demain lundi, 9 mars, à huit heures du soir, aura lieu au Dôme, dans la chapelle de la bienheureuse Vierge Marie, l'exposition du Saint-Sacrement pour l'adoration du sacré Cœur de Jésus. Le salut sera chanté en musique. »

DEUXIÈME AFFICHE.

« Demain lundi, 9 mars, à huit heures du matin, aura lieu sur la place du Dôme, l'exposition de la dame Françoise A***, comtesse de K***, condamnée à la flagellation publique par sentence du juge criminel du Statoreo (Conseil de guerre). »

La malheureuse Françoise, en effet, avait subi la peine infamante à laquelle on l'avait condamnée. Attachée à demi nue par les poignets au poteau d'un échafaud dressé sur la place du Dôme, elle avait été publiquement flagellée ; et quand les bourreaux la détachèrent, la noble femme n'avait pu résister à tant d'infamie et à tant de douleurs. Elle était morte ! ! !

L'Italie compta un martyr de plus ! ! !

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

Garibaldi à Marseille : Il sauve la vie à une jeune Marseillaise. — Son voyage à Tunis : il prend du service dans la marine barbaresque. — Son départ pour l'Amérique. — Son arrivée au Brésil : il obtient des lettres de marque et se fait corsaire ; sa première prise. — Les pampas de San-Gregorio. — Une chasse dans les pampas. — Une halte avec des Indiens. — La course furieuse. — L'Indien scalpé. — Périls et aventures. — Tortures, misères et salut.

La jeune et belle Françoise A. avait évidemment été un ange de secours et d'espérance que, dans ses jours de largesses, le hasard avait un moment jeté à travers les ronces de la vie de Garibaldi. Aussi, en apprenant la triste et douloureuse fin de cette infortunée, il eut un moment d'exaspérant vertige. Les projets les plus délirants, les plus sinistres roulèrent dans sa tête. Il eût voulu noyer dans le sang des bourreaux de son amie chacune des douleurs qui l'obsédaient. Il se demanda si, quand la justice divine était trop lente à punir les crimes des oppresseurs d'un pays, il n'appartenait pas à l'homme de cœur de la devancer, de déployer bravement au vent le drapeau de l'indépendance, d'y rallier tous les cœurs généreux, de courir sus au bourreaux de l'Italie opprimée et d'en purger une bonne fois le sol ; mais seul, proscrit, sans ressources sur la terre étrangère, que pouvait-il ? se résigner ? Il ne le put.

Digitized by Google

« — O ma pauvre patrie ! s'écria-t-il, par quelle fa-
« talité ton sol est-il prédestiné à boire goutte à goutte
« le sang le plus pur de tes enfants? Relève-toi, reine
« déchue des arts et de laliberté ! secoue tes fers sé-
« culaires que le crime et l'infamie ont rivés à ton cou :
« fais-toi des armes de ces fers, brise-les sur les crânes
« de tes maîtres, et si tu ne juges pas mon bras indigne
« de ta cause, puisse venir le jour où je pourrai venger
« le sang de tes martyrs et assurer ton indépendance. »

Dans la situation précaire où il était en proférant ces mots qui étaient plutôt l'expression passionnée d'un délire de désespoir que l'idée rassise d'une raison servie par la réflexion, il était loin de se douter alors que ce temps pourrait venir un jour.

Quoi qu'il en soit, cette catastrophe de Milan vint ajouter un mobile, la vengeance, à celui qui l'avait fait agir jusqu'alors, l'amour de la patrie. Venger ses martyrs, se vouer à son affranchissement furent à ce temps ses deux idées exclusives. Plus tard ce programme devait se modifier quand le temps aurait amorti ses douleurs. Un sentiment généreux et chrétien devait le faire renoncer à sa vengeance, et l'amour de la patrie allait redevenir son sentiment exclusivement dominant.

C'est même là un des traits de ce noble caractère que l'histoire ne pouvait sans injustice laisser dans l'oubli. Dans tout le cours de sa vie active et militaire, la passion politique ne devait jamais l'entraîner à être persécuteur, assassin ou bourreau des vaincus.

Arrivé pour la deuxième fois à Marseille, il resta quatre mois inoccupé, usant de l'hospitalité que lui donna un

Digitized by Google

de ses camarades de bord du temps de ses premiers voyages au Levant.

Le cinquième mois il trouva à s'employer comme second à bord d'un bâtiment de commerce français, fit deux voyages à Odessa et à Trieste, et, à l'un de ses retours, sauva la vie, sur les brisans du château d'If, à une jeune Marseillaise qu'une chaloupe, en chavirant, avait mise en danger de mort.

Il s'acquitta ainsi de l'hospitalité qu'il avait trouvée deux fois dans la vieille ville des Phocéens.

La mort de la jeune Françoise avait laissé dans le cœur de Garibaldi une blessure profonde. Pour l'amortir, il lui fallait des périls et des aventures. Il s'embarqua pour Tunis, se présenta au bey, lui offrit ses services, et fut admis dans la marine barbaresque en qualité d'officier.

La vie prosaïque et régulière d'un service de marine militaire en commission de port n'allait ni à ses goûts ni à son besoin d'activité. Amant malheureux, ardent patriote, tourmenté par le souvenir de la patrie opprimée, par l'idée du martyre de Françoise, il fallait à son cœur doublement ulcéré une agitation plus fébrile, des scènes plus émouvantes. Ne trouvant dès lors pas à Tunis l'oubli et la distraction qu'il était venu y chercher, il quitta le service du bey et s'engagea comme second à bord d'un brick français en partance pour la Brésil.

Le moment était favorable pour un tel voyage. Dans l'Amérique du Sud, s'accomplissaient alors une de ces mille révolutions qui, depuis près d'un demi-siècle, sont

Digitized by Google

devenues l'état normal du pays. Des provinces, se détachant successivement de l'empire du Brésil, s'érigeaient en république, arboraient le drapeau de l'indépendance, et le soutenaient par les armes. Aujourd'hui la guerre était ici, demain là, après demain partout. Cet état de lutte incessante se renouvelant tous les jours, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, était, pour le hardi guérillero de la Montagne-Noire, un aliment pittoresque plein de charmes et d'émotions, et qui répondait de tout point au besoin dévorant de cette âme avide d'incidents imprévus et de choses nouvelles.

Arrivé à Rio-Janeiro, captivé d'abord par cette nature luxuriante du sol américain, où tout est gigantesque, fleuves, lacs, montagnes, plaines, forêts, tout, excepté les hommes, il resta quelques jours sous le charme de ces merveilles de création grandiose, et dont il n'avait vu l'équivalent ni en Europe, ni en Afrique, ni en Asie.

Mais on ne vit pas d'admiration. La vie matérielle a ses exigences; il fallait y pourvoir. Garibaldi trouva momentanément quelques ressources dans des occupations mercantiles, qui n'allaient ni à ses goûts aventureux, ni à ses instincts d'agitation et de péril.

Le hasard l'ayant mis en relation avec le président de la république de Rio-Grande, alors en guerre avec le Brésil, il en obtint des lettres de marque et se fit corsaire.

Il se trouva là dans son véritable élément.

Il arma en guerre un petit chebek de 35 tonneaux, avec lequel il faisait le cabotage, et il eut un navire de

Digitized by Google

course. Il engagea quinze hommes, la plupart proscrits italiens comme lui, et il eut un équipage.

Le navire qui se nommait *la Bahiole*, au temps où il servait à commercer, fut débaptisé et se nomma *le Menotti*, en mémoire de l'illustre martyr de Modène; et le 20 février 1835, avec ses seize hommes d'équipage, sa voilure latine et carrée, qui lui permettait d'aller à tout vent, ses deux caronnades à l'avant, son drapeau républicain de Rio-Grande flottant à l'arrière, et sa barque de 35 tonneaux, il prit possession de l'Océan et déclara la guerre à l'empire du Brésil.

Son entrée en course fut marquée par un succès.

A six milles environ au sud de l'embouchure de la rade de Rio-Janeiro, est le groupe des îles Macera, en partie composées de roches granitiques et où l'on peut trouver un mouillage assez sûr. A la sortie de la rade, il s'orienta droit sur ces îles, y mouilla dans une crique abritée par de hautes roches, posta une vedette sur un pic élevé d'où l'on découvrait au loin en mer, et comme une araignée guettant de son trou la proie que le hasard allait lui envoyer, il attendit.

Peu d'heures après, la vedette signala une goëlette de fort tonnage, portant pavillon brésilien, et luttant, vent debout, pour gagner l'entrée de la rade.

— Enfants, dit Garibaldi à ses hommes, si nous changions notre chebek contre cette goëlette : c'est beau, c'est coquet, c'est fier sur la lame : avec ça on peut braver les brisans et les coups de vent.

Il n'y eut qu'une voix pour applaudir à cette motion.

On leva l'ancre : on gouverna droit sur la goëlette

Digitized by Google

qui, se croyant à l'abri de toute attaque, en vue de la passe de Rio-Janeiro, laissa arriver, fut accostée et changea de maître avant même d'avoir soupçonné qu'elle avait un corsaire abordé à son tribord.

La fin de l'aventure ne répondit pas au bonheur du début.

Les armes, les munitions du *Menotti*, qui, pour ne pas éveiller des soupçons, avaient été cachées, au sortir de Rio-Janeiro, sous le manioc et les viandes boucanées, furent transportées à bord de la prise. Le *Menotti*, amariné, fut échoué sur les îles Macera avec l'équipage et les passagers de la goëlette, et cette dernière, devenue de navire de commerce bâtiment de course, virant de bord, appareilla pour Rio de la Plata, et arriva sans nouveaux accidents en vue d'un petit ancrage de la république orientale de l'Uruguay. Là, Garibaldi fit partir son lieutenant pour Montevideo, pour y faire argent de la cargaison, et, en attendant son retour, la goëlette s'affourcha sur deux ancres en face des pampas de San-Grégorio.

Les vivres commençaient à manquer. Les États de la république orientale de l'Uruguay n'étaient pas encore en guerre avec le Brésil, et avec son pavillon républicain de Rio-Grande, la goëlette n'eût pu, sans danger, s'approvisionner dans les divers mouillages de la Plata. Il fallait cependant satisfaire à l'appétit des hommes restants, tous gens déterminés, se battant comme quatre, mais peu d'humeur à transiger avec leur faim.

Les pampas étaient voisines. Garibaldi organisa une chasse qui, avec la viande qu'elle procurerait et quel-

Digitized by Google

ques gallons de rhum qui restaient encore à bord, permettraient d'attendre le retour du lieutenant.

Il fit mettre le canot à l'eau, s'y embarqua avec trois des siens et un jeune mousse indien qu'il avait engagé à Maldonato pour lui servir de guide. Peu après il débarqua à l'extrémité d'une pointe des *pampas* ou *plaines orientales*, ainsi nommées de leur position sur le bord oriental de l'Uruguay.

Pour qui n'a pas vu ces pampas ou savanes, aucune description ne saurait en donner une idée.

Qu'on se figure une immense prairie où la végétation ne consiste qu'en des fleurs sauvages, des fraisiers, et le tapis vert d'un gazon qui s'élève souvent jusqu'à la hauteur de huit à dix pieds. Pas un arbre, pas un arbrisseau même pour reposer la vue par la variété des branchages. Tantôt ce sont des sentiers tracés par les bisons ou les buffles, et encaissés dans de hautes herbes. Plus loin, le regard suit, sans pouvoir l'embrasser, un terrain ou plat, ou onduleux, là stérile, ici émaillé de fleurs. Çà et là, on est comme suspendu au haut d'un précipice. Ce sont des roches isolées, de formations diverses, auxquelles la nature a donné l'aspect le plus fantastique de villes ruinées, de châteaux délabrés, de remparts à demi écroulés, de portiques frustes taillés dans la craie, le basalte ou le granit. Par moment le sol fléchit sous les pas, et l'on craint d'éveiller quelque alligator endormi au fond d'une grande mare. On prête l'oreille, un buffle ou un bison fuit dans les hautes herbes : un ours se dispose peut-être à disputer au chasseur le sentier de la prairie. C'est là une pampa des *plaines orientales*.

Digitized by Google

Le spectacle de ces plaines, dont les horizons multipliés ondulaient à une profondeur immense comme les vagues d'une mer pétrifiée, remplit l'âme de Garibaldi d'une indéfinissable émotion. Il crut voir la terre telle qu'aux jours de la création elle dut sortir des mains de Dieu, et ses regards restèrent comme fascinés, essayant de plonger jusqu'à l'extrémité de ce tapis sans fin tout bosselé de verdure et de fleurs.

Après le plaisir, la fatigue.

On se mit en chasse.

A cette époque, cette partie du bord oriental de l'Uruguay, vierge de guerre et de culture, n'avait pas encore été sillonnée par le pas cadencé du soldat et le soc fécondant de la charrue. Les bisons, les buffles, les gazelles, les chevaux sauvages y abondaient. Le centaure du nouveau monde, le gaucho, s'y risquait seul, son lacet à la main, à la poursuite des sauvages habitants de ces immenses solitudes. Aussi, dès l'entrée en chasse de Garibaldi et des siens, des troupes de ces animaux fuyant devant eux, ou les regardant passer d'un œil en courroux, semblaient protester contre leur présence par leurs mugissements, leurs hennissements ou leur fuite. On eût dit qu'ils reconnaissaient dans l'homme un impitoyable maître.

Cette circonstance si indifférente en elle-même frappa Garibaldi. La vue de ces plaines l'avait ému : les protestations de leurs habitants contre la présence d'un maître l'attrista. Il la compara aux manières serviles dont l'Italien accueillait l'Autrichien oppresseur : il se demanda pourquoi l'animal sauvage donnait des signes

Digitized by Google

d'indépendance, que l'homme civilisé n'avait pas le courage de donner, et il murmura ces vers de Casti :

Iòla vorrei deserta,
E i suoi palagi infranti,
Pria di vederla
Sotto il baston del Vandalo.

« Je voudrais qu'*elle* (l'Italie) fût désolée, je voudrais que ses palais fussent renversés, plutôt que de la voir tremblante sous le bâton des Vandales. »

La chasse continuait depuis quelques heures avec assez de succès, lorsque le vent, qui jusqu'à ce moment avait soufflé à l'est, sauta au nord.

Le guide indien s'arrêta un moment.

Ses traits devinrent inquiets et soucieux.

Se couchant à plat ventre à terre, il colla son oreille au sol. Tout à coup il se leva, aspirant à pleins poumons l'air qui venait du nord, dilatant ses narines comme le muffoli qui sent la biche des montagnes, il dit tout effaré, à Garibaldi :

Ah kapa!.
Echeaaa pah kaps!

« Mauvais! très-mauvais! »

Et il montra au nord une épaisse fumée, qui, s'élevant du sol par flocons, colorait l'atmosphère d'une lueur blanchâtre.

Au même instant, des troupes de bisons et de buffles, de chevaux, de daims, mille espèces d'animaux de la terre ou de l'air, hôtes de ces sollitudes, passèrent à

Digitized by Google

droite, à gauche, au-dessus de leur tête, se dirigeant vers le sud avec la rapidité de l'éclair.

La savane était évidemment en feu.

Bientôt ils en sentirent les bouffées étouffantes.

L'incendie, dévorant tout sur son passage, traçait un croissant de feu qui allait s'agrandissant devant eux.

Ils n'avaient pas un moment à perdre.

Il ne leur restait d'autre ressource que de prendre la direction du sud, comme les animaux qui fuyaient, et que, dans ces fréquents désastres, leur instinct ne trompe jamais.

Mais, de ce côté, il n'existait pas de sentier frayé, et leur marche, embarrassée par les lianes, était à chaque pas retardée.

L'incendie gagnait évidemment sur eux.

Bientôt ils entendirent le bruissement des flammes qui avançaient, avançaient toujours, amoindrissant à chaque instant la distance qui les séparait d'elles.

Dans cette course haletante, devant des flammes qui menaçaient de les enclaver dans un croissant de feu, Garibaldi et son guide avaient devancé leurs compagnons.

Au sortir d'un épais fourré, ils trouvèrent un sentier de buffles, qui, se bifurquant, se dirigeait à droite et à gauche.

— Déchargez vos armes, jetez votre poudre et suivez-moi ; vite, vite, dit l'Indien à Garibaldi.

Ce que l'Indien avait dit, Garibaldi le fit.

Et, se précipitant par le sentier de droite à travers la fumée, la flamme, les cendres chaudes, ils traversèrent

Digitized by Google

la pointe extrême du croissant de feu, et, peu après, ils purent se reposer au sommet d'une colline stérile, où le feu ne pouvait venir les atteindre.

Leurs trois compagnons, restés en arrière et arrivés après eux là où le sentier se bifurquait à droite et à gauche, ignorant lequel des deux embranchements ils avaient pris, s'élancèrent dans celui de gauche, et se trouvèrent peu à peu séparés d'eux par une langue de feu.

Garibaldi resta incertain sur leur sort.

Du haut de la colline où il était, il put contempler sans danger les ravages de l'incendie.

Jamais plus terrifiant spectacle ne s'était offert à ses regards. L'incendie, dans son croissant sans fin et avec ses mille langues de feu, selon qu'il trouvait sur son passage des matières plus combustibles, avait enserré toute la savane avec un petillement et un bruissement épouvantables. On eût dit un immense serpent de feu se débattant au milieu de la fumée, dans toutes les convulsions de la torture, ou, mieux encore, une vaste mer dont les vagues étaient des flammes grondant et emportant tout devant elles.

Forcés de passer la nuit en ce lieu, en attendant que l'incendie eût tout dévoré, Garibaldi et l'Indien s'arrangèrent comme ils purent pour dormir.

Le lendemain matin tout danger était passé; mais, comme ils n'avaient pris aucune nourriture depuis près de vingt-quatre heures, ils éprouvèrent les atteintes de la faim sans rien avoir pour la satisfaire.

Tout à coup l'Indien poussa un cri de joie.

Digitized by Google

Il venait de voir, à quelques centaines de pas, un énorme serpent à sonnettes que le feu avait surpris pendant son sommeil, et qu'il avait étouffé et grillé. Tout joyeux, il entraîna Garibaldi.

Arrivés là où gisait rôti le monstre, ils le trouvèrent le corps roulé autour de sa tête, qu'il avait essayé de soustraire aux atteintes du feu en l'abritant sous les plis de ses anneaux. Son envergure, dans cette position, était celle du fond d'un tonneau d'un muid.

S'attablant sans façon, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, de l'énorme reptile qui se trouva parfaitement grillé à point pour leur fournir un aliment frais, ils en découpèrent avec leur couteau quelques tranches des mieux rissolées et de la plus belle couleur, et ils firent de sa chair un excellent repas, sans réfléchir au hasard étrange qui leur procurait pour aliment la chair d'un monstre dont, sans l'incendie de la savane, ils auraient peut-être été la pâture.

Bien restaurés, plus frais et plus dispos, ils cherchèrent à s'orienter. Garibaldi eût bien voulu regagner le bord de la mer et de là la goëlette; mais la fumée blanchâtre qui rasait le sol sur ce point indiquait que l'incendie y brûlait encore.

Il eût été plus que téméraire de se risquer dans cette direction. En effet, sur la remarque de l'Indien, Garibaldi remarqua à l'horizon, du côté opposé, de charmants bouquets d'arbres au feuillage vert, qui se balançaient au vent et qui bordaient la rivière Arroga. Il pouvait leur être aisé de descendre de là jusqu'à la mer, et de joindre la goëlette.

Digitized by Google

Ils se dirigèrent sur ce point.

Arrivés là, ils y trouvèrent une vingtaine d'Indiens, chasseurs du haut de l'Arroga, qui avaient descendu la rivière pour venir chasser dans les plaines orientales.

A la vue de Garibaldi et de son guide, l'un des Indiens les accueillit par un *ham! ham!* très-accentué, que les autres répétèrent à l'unisson.

C'était leur dire qu'ils étaient les bien venus.

Le lieu où ils étaient contrastait singulièrement avec celui qu'ils venaient de quitter. C'était une vaste masse d'ombre sous des groupes d'arbres gigantesques qui s'élevaient sur les bords d'un marécage formé par le cours de l'Arroga. Le soleil, qui était au plus haut de l'horizon, et la réverbération de la lumière dans les nuages contrastaient avec la verdure sombre du feuillage. L'air était frais et embaumé. Tantôt le croassement des grenouilles se prolongeait parmi les arbres, tantôt il était interrompu par les chants du wip-poor-wick, le rossignol des forêts vierges du Brésil.

L'admiration de Garibaldi se partageait entre la beauté de ce lieu et la vue des Indiens qui l'avaient si fraternellement accueilli.

Le chef de ceux-ci était un beau sauvage de quarante ans environ, bien fait, d'une contenance fière et sérieuse. Son costume était des plus pittoresques. Il portait une tunique de peau de mouton, ornée de peintures grossières et de la dépouille d'un porc-épic. Sa coiffure était formée de plumes d'aigle qui, par derrière, descendaient jusqu'à ses pieds, et, par devant, étaient surmontées de deux cornes de bison artistement polies.

Digitized by Google

Des mocassins en daim brodé lui servaient de chaussure. Une lance, un arc d'une main, une pipe en terre rouge et un bouclier de l'autre, un couteau à scalper et une blague à tabac fixés à l'une des pointes de la peau du porc-épic, sur les épaules un tomahaw et un carquois, complétaient ce costume.

Le vêtement et l'attirail des autres était moins compliqué. La chevelure, coupée court à sa partie supérieure, formait une sorte de crête qui se tenait droite comme celle d'un coq. Le reste, entièrement rasé et réuni en un nœud, était attaché derrière l'oreille. Sur la tête étaient fixées, en guise d'ornement, trois plumes de faisan ou de faucon. Leur pagne ou tablier était fait d'une peau de daim entourée de franges. Leur carquois, qu'ils portaient derrière le dos, était taillé dans la peau d'un renard ou d'un loup dont on avait conservé la tête pour lui donner un aspect plus terrible. Ce carquois était retenu au moyen de la peau d'un buffle ou d'une panthère qui leur pendait par derrière entre les jambes, comme la queue naturelle d'un animal. Ce costume était complété par de beaux coquillages suspendus aux oreilles ou sur la poitrine, des cordons de perles au cou et aux poignets, et, sur l'épaule gauche, une empreinte de demi-lune en tatouage pointillé, indiquant la tribu des Sioux à laquelle ils appartenaient.

Leur chef se nommait Feh-to-peh-ih (*les Côtes de l'Aigle*). Garibaldi lui fit présent de quelques babioles qu'il avait sur lui, et, pour lui en témoigner sa reconnaissance, l'Indien se mit immédiatement à danser la danse du calumet de paix.

Digitized by Google

Cette danse consistait en des sauts, des poses tantôt fières et guerrières, pour indiquer qu'on ne craignait aucun ennemi, tantôt amicales et affectueuses. L'Indien la termina, selon l'usage, en lui présentant la pipe allumée. Garibaldi en tira quelques bouffées et ils furent les meilleurs amis du monde.

Ce qui suivit valait mieux.

On étendit des nattes sur l'herbe. Tous s'assirent autour et l'on servit un vrai régal. D'abord, dans une feuille de bananier, un gros tronçon d'iguana, sorte de gros lézard cuit dans son jus; des burgados, limaçons d'eau douce et des crabes de rivière bouillies, des patates, des bourgeons de palmier, des écucos et des épis de blé rôti. Au lieu de cuillères, ils se servirent de coquillages. Leurs doigts tinrent lieu de fourchettes, et les gourdes d'eau et de wiski circulèrent alternativement à la ronde.

Ces mets, plus variés et plus succulents que les tranches du serpent à sonnettes que lui avait envoyé le matin la Providence, achevèrent de captiver Garibaldi pour ses hôtes de hasard. Un moment il envia le sort de ces fiers enfants du désert : il se demanda si leur vie d'indépendance et de liberté, sous ces voûtes ombreuses, au milieu de cette nature luxuriante, n'était pas la vraie destination de l'homme, au lieu de cette vie d'entraves sociales, de prescriptions gênantes, de préjugés absurdes qui les enchaînent dans ces grands tombeaux sans verdure, sans espace et sans air qu'on appelle des villes.

Cette admiration ne tarda pas à avoir son revers.

A un arbre voisin de cette scène passablement pa-

Digitized by Google

triarcale était garotté un Indien. Entre celui-ci et les autres avait lieu un échange continuel de regards d'un caractère bien différent. De la part des uns, c'étaient des regards d'injure et de menace jusqu'à l'insulte ; de la part de l'autre, de fierté méprisante jusqu'à la provocation.

Au vif débat dont celui-ci devint l'objet de la part des autres, Garibaldi jugea bientôt que c'était quelque Indien appartenant à une tribu ennemie, dont on débattait le sort.

Il ne se trompa pas, l'Indien garotté était de la tribu des Poncas, ennemie de celle des Sioux. Pris par ceux-ci pendant cette chasse, il s'attendait à la mort et les bravait; les autres débattaient quel genre de supplice ils lui feraient subir, et ils l'insultaient.

Les uns proposaient d'en faire une sorte de cible pour exercer leur adresse : les autres, de l'exposer à la *pich-pich* (*course furieuse*), pour donner à leurs hôtes le spectacle de cet amusement favori.

Pauvres Indiens ! refoulés chaque jour de plus en plus par la conquête jusqu'aux confins des forêts les plus inaccessibles, il n'ont abjuré aucune de leurs vieilles haines nationales, et les débris des races se font encore entre eux la même guerre acharnée qu'elles se faisaient avant que la civilisation les eût éteintes.

Une fois la décision prise du *pich-pich* contre l'Indien, on se mit à l'exécuter.

On délia le captif : on le conduisit à une centaine de pas en avant et on lui dit de se sauver s'il pouvait.

Il part comme l'éclair. Huit des autres se mettent à

Digitized by Google

sa poursuite en poussant leur cri de guerre : *peh-to! peh-to!*

Poussé par le désir d'échapper au supplice, l'Indien courut avec une vitesse à distancer un cheval de course. Il se dirigea vers la rivière, éloignée d'un ou deux milles, laissant fort en arrière ceux qui le poursuivaient. Enfin, ayant vu à sa gauche un petit bois de cotonniers, vrai massif presque impénétrable, il parvient à s'y frayer un passage, arrive à la rivière, s'y jette à la nage et finit par atteindre une petite île contre laquelle était un radeau, que quelque Indien pêcheur avait abandonné là après s'en être servi pour descendre la rivière. Épuisé, manquant de forces pour aller plus loin, il plonge sous ce radeau, et, après quelques efforts, parvient à se tenir la tête hors de l'eau, parmi des troncs d'arbres que recouvraient plusieurs pieds de menu bois.

A peine était-il dans sa cachette, que les Indiens qui le poursuivaient arrivèrent au bord de la rivière, hurlant d'une épouvantable manière.

Se jetant à la nage, ils atteignirent le radeau.

L'un d'eux aperçut le fugitif à travers les fissures. Pousser un cri et l'arracher de là fut l'affaire d'un moment. Pendant que les uns le liaient avec de fortes lianes, les autres se mirent à danser la danse de la scalpe, brandissant en l'air avec des gestes furieux leur couteau à scalper.

Tout à coup, à un moment donné, l'un d'eux se détache du cercle, prend ce pauvre diable par les cheveux, fait lestement avec son couteau une entaille circulaire qui, partant du front, s'étendit tout autour

Digitized by Google

de la tête jusqu'au-dessous des oreilles. Puis, saisissant la peau avec ses dents, en un instant et avec une habileté merveilleuse, il l'enleva toute chargée de cheveux.

Le pauvre diable, scalpé, avait supporté cette horrible mutilation sans jeter un cri; mais il était à bout de forces.

A ce moment arrivèrent sur la rive Garibaldi et les autres Indiens.

L'Indien scalpeur, brandissant en l'air la chevelure sanglante du scalpé, lui montra cet horrible trophée avec une joie d'enfant.

Autant le dîner patriarcal au milieu d'une forêt vierge, sans aucune des superfluités que la civilisation traîne après elle, avait favorablement disposé Garibaldi en faveur des Indiens, autant, à la vue de ce supplice de la scalpe infligé à ce malheureux, de cet acte de violence inhérent au droit du plus fort, accompli en dehors de toutes les formalités protectrices de la justice, il put se convaincre que la civilisation était parfois bonne à quelque chose, et que, sous certains rapports, la vie de nature, malgré son indépendante allure, laissait fort à désirer.

Mais une autre pensée l'occupait alors.

Le radeau sur lequel le pauvre Indien scalpé avait essayé de trouver un refuge, parut à Garibaldi un secours providentiel pour descendre l'Arroga jusqu'à la mer et rejoindre sa goëlette.

Il prit congé de ses hôtes, organisa de son mieux le radeau et se risqua seul, avec son guide, sur cette chanceuse embarcation.

Digitized by Google

Le radeau, poussé au large, atteignit le courant, qui les entraîna avec une telle rapidité, qu'en quelques minutes ils perdirent leur embarcadère de vue.

Peu après, Garibaldi manœuvra pour couper le courant qui aurait pu leur faire dépasser le but, et le radeau, dans des eaux plus tranquilles, vogua plus doucement et leur permit de contempler toutes les magnificences de ces vastes, mais splendides solitudes.

Après avoir vogué quelques heures, Garibaldi vit, sur la rive droite, un pic fort élevé d'où il crut pouvoir découvrir la mer et la goëlette. Il s'orienta vers ce point; mais le radeau, rentré dans le courant, se trouva emporté avec violence sur un énorme tronc d'arbre couché dans le fleuve à fleur d'eau, s'y heurta avec un choc terrible et s'y brisa en mille pièces.

Les deux naufragés trouvèrent leur salut en se cramponnant aux branches de l'arbre; mais quand ils arrivèrent à terre, ils s'aperçurent avec une véritable terreur qu'ils avaient, dans leur naufrage, tout perdu, provisions, munitions et jusqu'à leurs armes.

Le radeau, en se brisant, avait tout emporté.

Le lieu où ils se trouvaient était une forêt à peine praticable. Ils firent cependant ce jour-là une assez bonne étape. L'ardeur de la marche avait suspendu le sentiment de la faim; mais, à la nuit, dès qu'ils eurent fait halte, ils s'aperçurent qu'ils l'éprouvaient dans sa plus grande violence.

Ils n'avaient absolument rien à manger, et regrettèrent sincèrement les tranches de serpent à sonnettes dont ils s'étaient repus la veille.

Digitized by Google

Ils allumèrent un grand feu, tant pour éloigner les bêtes féroces que pour se préserver du froid de la nuit, s'y couchèrent autour, et l'estomac vide, attendirent le lendemain avec l'espoir d'être plus heureux.

Le lendemain vint, et ils ne le furent pas davantage.

Avec le jour recommençèrent les peines et les fatigues d'une marche à travers des solitudes obstruées par un luxe inouï de végétation, sans routes frayées, sous un soleil brûlant le jour, une température froide la nuit, exposés aux dents gloutonnes des bêtes féroces et aux piqûres douloureuses des moustiques et des maringouins, toujours sans abri et sans rien à manger.

Pendant trois jours, le besoin de nourriture, l'impossibilité de s'en procurer, leur fit essayer de tout ce qui se présentait à leurs regards. Ils goûtèrent de toutes les plantes que la terre produisait dans ces déserts. Tantôt c'étaient des espèces de bruyères dont les feuilles, au goût nauséabond, leur soulevaient l'estomac, des ronces dont les feuilles étaient hérissées de piquants, et la tige un bois dur que leurs dents avaient de la peine à broyer et qu'ils ne pouvaient ensuite avaler, parfois de la terre qu'ils portaient à la bouche et qu'ils rejetaient aussitôt.

Chaque essai qu'ils faisaient avec aussi peu de succès augmentait leur désespoir.

Ils marchèrent ainsi jusqu'à la nuit dans l'espérance de trouver quelque chose, et toujours cette espérance était déçue.

Le matin du quatrième jour, ravivé par la fureur de la faim, Garibaldi se lève, court à un arbre dont les

Digitized by Google

branches étaient peu élevées, en arrache les feuilles et les dévore avec une avidité qui lui fit croire que ces feuilles avaient un goût délicieux. Il appela l'Indien qui en mangea comme lui et, comme lui, les trouva excellentes. L'idée qu'elles pouvaient servir de nourriture leur donnait à leurs yeux un air appétissant ; leur imagination leur prêta une saveur qu'elles n'avaient pas. Ils ne les mangeaient pas, ils les dévoraient, et après en avoir chargé leur estomac sans le rassasier, ils en cueillirent encore une bonne provision pour les besoins futurs.

Contents de ce repas qu'ils supposaient nourrissant, ils se remirent en route ; mais à peine avaient-ils marché une ou deux heures, que ces feuilles qu'ils avaient mâchées causèrent un ravage affreux dans leur estomac. Ils eurent recours à l'eau, et se traînèrent avec effort auprès de la rivière. Mais à peine eurent-ils bu, qu'ils se sentirent extrêmement gonflés. On eût dit que ces feuilles étaient des éponges. Heureusement un grand vomissement mêlé de sang et d'horribles convulsions les débarrassa de ce poison.

Mais, après cela, sans forces, sans mouvement, ils restèrent sur le bord de la rivière hors d'état de s'en éloigner. Ils crurent toucher à leur dernière heure. Le soleil, en se couchant, les trouva dans cette situation déplorable. Le nuit s'avançait. A peine leur restait-il la faculté de se remuer, et cependant, avant qu'elle fût close, il leur fallait ramasser du bois sec pour allumer du feu et écarter les bêtes féroces. Il leur semblait déjà les voir fondre sur eux et les dévorer. Cette appréhension

Digitized by Google

augmentait encore leur faiblesse. Ils soupiraient, murmuraient des plaintes, ils n'avaient pas même la force de pousser des cris.

Garibaldi n'était pas en meilleur état que son guide. Cependant, doué d'une constitution à toute épreuve, se traînant sur les pieds, sur les mains, sur le ventre, il parvint à ramasser tout autour d'eux des tas de feuilles sèches, des morceaux d'écorce, des branchages, et à y mettre le feu.

Ce fut une angoisse de moins. Malgré la faiblesse où ils étaient, malgré le besoin de nourriture qui les tourmentait, ou peut-être même à cause de l'épuisement de tout cela, sur la fin de la nuit ils s'endormirent et ne se réveillèrent qu'au grand jour, un peu reposés, soulagés en partie, mais plus vivement tourmentés par le besoin dévorant de la faim.

Dans l'espoir de faire quelque découverte plus heureuse que la veille, ils se levèrent pour continuer leur route. Comme les jours précédents, ils firent divers essais de diverses substances, mais avec aussi peu de succès.

La faim, de plus en plus vive, était devenue intolérable, et l'espoir seul de la soulager les soutenait à chaque pas. Cette terrible faim les poussait en avant avec des fatigues et des tortures incroyables. Ils marchaient comme par un suprême effort, tantôt au milieu de ronces, d'épines, d'autres plantes non moins dangereuses, qui leur mettaient les pieds et les jambes en sang, tantôt à travers des touffes de jonc secs et cassés par les vents qui leur entouraient les jambes, les déchiraient de la manière la plus cruelle, et d'où sortaient

Digitized by Google

des nuées de moustiques, de maringouins, mille autres insectes dont les piqûres avaient prodigieusement enflé leur visage, leurs mains, leurs jambes, et les avaient tellement défigurés qu'ils n'étaient pas reconnaissables.

Pendant trois jours ils avaient ainsi lutté contre la fatigue, la souffrance, l'angoisse, la faim, toutes les tortures, toutes les misères. Le quatrième, ils continuèrent de marcher au hasard sur les bords de la rivière. Dans les forêts qui la bordaient, ils avaient entendu chaque nuit les rugissements des animaux carnassiers que leurs feux seuls avaient tenus à l'écart d'eux. Le jour ils avaient marché sur un sol obstrué de bruyères, de joncs, de ronces, mille plantes épineuses à travers lesquelles ils n'avaient avancé que par d'incessants efforts, les vêtements en lambeaux, les chaussures déchirées, assaillis par les moustiques et les maringouins, dont les morsures venimeuses et continuelles avaient plus que jamais enflé leur corps, ne trouvant d'autres vivres que des herbes coriaces qui leur causaient des nausées chaque fois qu'ils les portaient à la bouche, ou des crampes intolérables d'estomac quand ils étaient parvenus à les avaler. Ils en étaient venus au point de manger leurs bottes.

Souffrant également de l'esprit et du corps, ils étaient dans un état affreux, ressemblant plus à des tonneaux ambulants qu'à des créatures humaines.

Cette bouffissure de tout leur corps était telle que par la moindre pression leurs doigts s'enfonçaient à la profondeur d'un pouce sur leur peau, et l'empreinte en subsistait encore plus d'une heure après. Ils marchaient pesamment, pouvant mettre à peine un pas devant

Digitized by Google

l'autre. Assis ou couchés, à peine avaient-ils la force de ramper tour à tour pour aller ramasser des branches dispersées ou attiser leur feu. Puis ils ne pouvaient se relever qu'avec des douleurs et des difficultés inouïes.

Enfin, à bout de forces, épuisés, abattus, ils s'étaient jetés sous un arbre sur les bords de la rivière. A peine leur restait-il l'usage de leurs yeux. Leurs paupières, prodigieusement enflées et couvertes d'ampoules par suite des morsures des insectes, les couvraient presqu'entièrement.

Après s'être reposés quelques heures, ils essayèrent de se lever pour continuer de marcher. Leurs forces s'y refusèrent : ils retombèrent de tout leur long sur le sol, pouvant à peine se remuer. Ils étaient dans une espèce d'anéantissement stupide, sans mouvement, presque entièrement privés de l'usage de la raison. Un engourdissement affreux avait saisi leurs membres appesantis. Tout leur corps n'était que malaise et douleur. Ils n'étaient pas morts encore, mais la vie ne semblait tenir à eux que par un dernier souffle.

Dans ce moment, des cris frappèrent leurs oreilles. Ils écoutèrent; ces cris leur parurent venir du côté de la rivière. Ils écoutèrent encore, et il leur parut reconnaître des accents connus. Ils voulurent répondre à ces cris : leurs voix étaient éteintes. Garibaldi essaya de se lever pour se mettre sur son séant; il ne put en venir à bout. Enfin il parvint à se lever sur les genoux, et, prenant son manteau à la main, il se mit à l'agiter comme un signal; mais, ne pouvant se soutenir, il retombait à chaque instant, et le signal retombait avec lui.

Digitized by Google

Dans cet épuisement total, il eut l'idée de mettre son manteau au bout d'une longue tige qui se trouva sous sa main. Cette sorte de drapeau flottant fut enfin aperçu. Il crut le reconnaître aux nouveaux cris qu'il entendit pousser. Peu après il vit un canot se diriger vers lui et reconnut des Européens.

C'étaient, en effet, quelques hommes de l'équipage de la goëlette qui, ne le voyant plus revenir, avaient été à sa recherche.

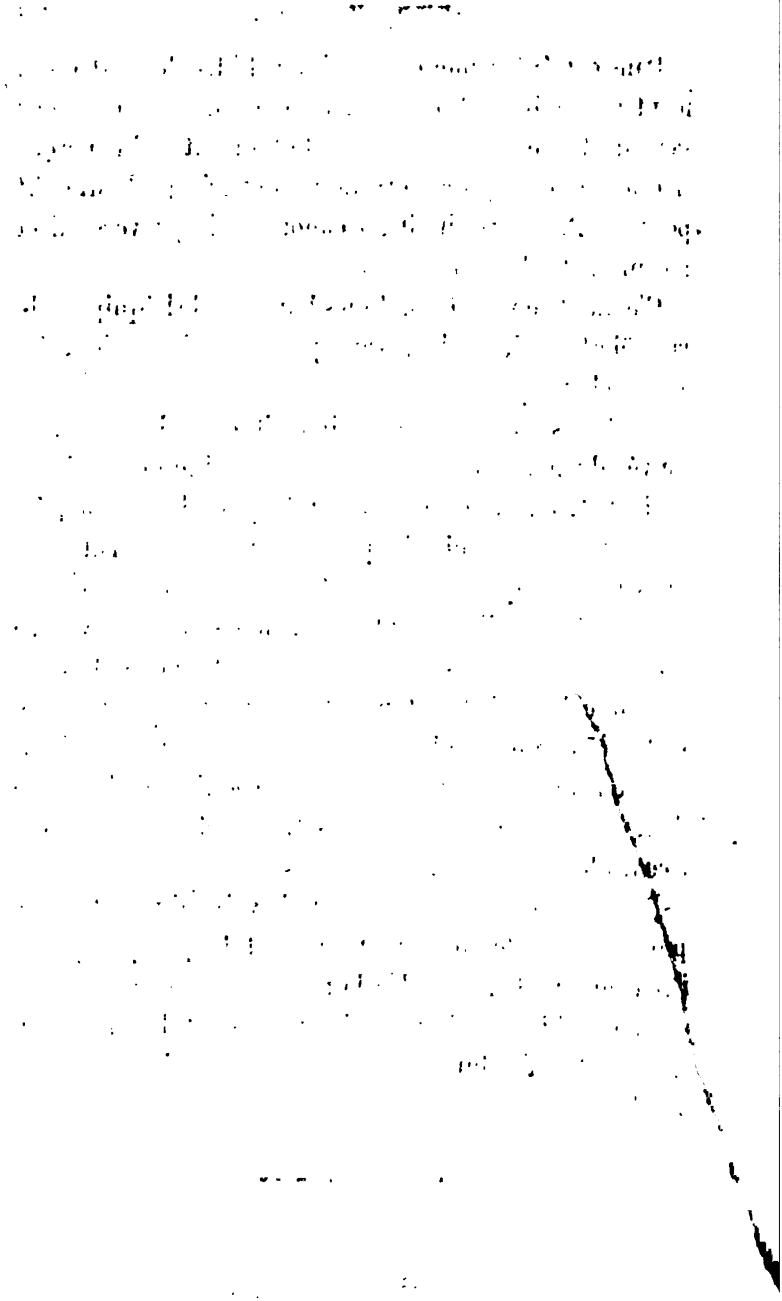
Quelques instants après, il était dans leurs bras et sauvé, du moins de la mort terrible qui le menaçait.

Il était, en effet, dans l'état le plus déplorable. Le guide, malgré les soins les plus empressés, mourut quelques heures après. Quant à Garibaldi, ramené à bord de la goëlette, il resta plusieurs jours sans pouvoir se lever. On baigna ses plaies, qui étaient pleines de vers, avec une décoction de tabac et d'autres herbes. On guérit les ampoules que le soleil avait fait venir et on oignit tout son corps avec une espèce d'herbe tirée de la queue d'un petit crabe ou burgau, assez semblable au poisson à coquille de ce nom.

Enfin ses plaies se guérirent, la voix lui revint peu à peu, avec elle les forces, et, au bout de quelques jours, il fut en état de reprendre la mer.

Échappé à ces misères qui lui venaient du pays et du climat, il eut à lutter contre d'autres qui lui vinrent des hommes.

Digitized by Google



Digitized by Google

CHAPITRE IV

Combat contre deux balandres de Montevideo. — Garibaldi blessé. — Son arrivée à Gualeguay. — Il est jeté en prison et pendu par les poignets. — Son départ pour Piratinin, siége du gouvernement républicain de Rio-Grande. — Voyage à l'*estatèro*. — Rencontre d'une panthère et d'un jaguar. — Garibaldi arrive à Piratinin. — Bonne accueil qu'il y reçoit. — Il est nommé capitaine-tenente. — Il organise une flottille de sloops. — Le *lagao de los Pathos*. — Garibaldi se rend redoutable aux impériaux. — La *estancia* et les Armides du Camacua. — Combat du *Campesire*, d'un contre cinq. — Le gros John. — Le chant de guerre des Riograndiens.

Garibaldi, on l'a vu, avait envoyé à Montevideo son second avec une partie de la cargaison de la goëlette. Le second était revenu, mais n'avait pas rapporté des nouvelles bien rassurantes. Les marchandises capturées avaient été assez avantageusement vendues : il avait, en outre, conclu un marché pour le reste ; mais il avait pu en même temps se convaincre qu'à Montevideo on ne reconnaissait pas le pavillon de la naissante république de Rio-Grande, et qu'on pourrait bien leur donner la chasse. A tout événement, et pour ne pas courir le risque d'être surpris, il était convenu avec ses marchands qu'en approchant de la goëlette ils arboreraient le pavillon rouge.

Digitized by Google

Quelques jours se passèrent. Garibaldi avait eu le temps de se remettre. Le matelot de quart signala à bâbord deux petites balandres qui, toutes voiles dehors, portaient le cap droit sur la goëlette. Elles n'avaient pas arboré le pavillon rouge convenu; il était prudent de se tenir sur ses gardes.

Garibaldi fit lever l'ancre; on monta sur le pont les mousquets et les sabres, et la goëlette attendit sous voiles.

Les balandres avançaient toujours : quelques hommes seulement étaient sur le pont. Quand elles furent arrivées à portée de la voix, Garibaldi les héla. Pour toute réponse on le somma de se rendre, et presque en même temps le pont des balandres se trouva couvert d'hommes armés, qui jusqu'alors s'étaient tenus couchés et qui commencèrent la fusillade avant même qu'il eût répondu à la sommation.

Le combat fut immédiatement engagé.

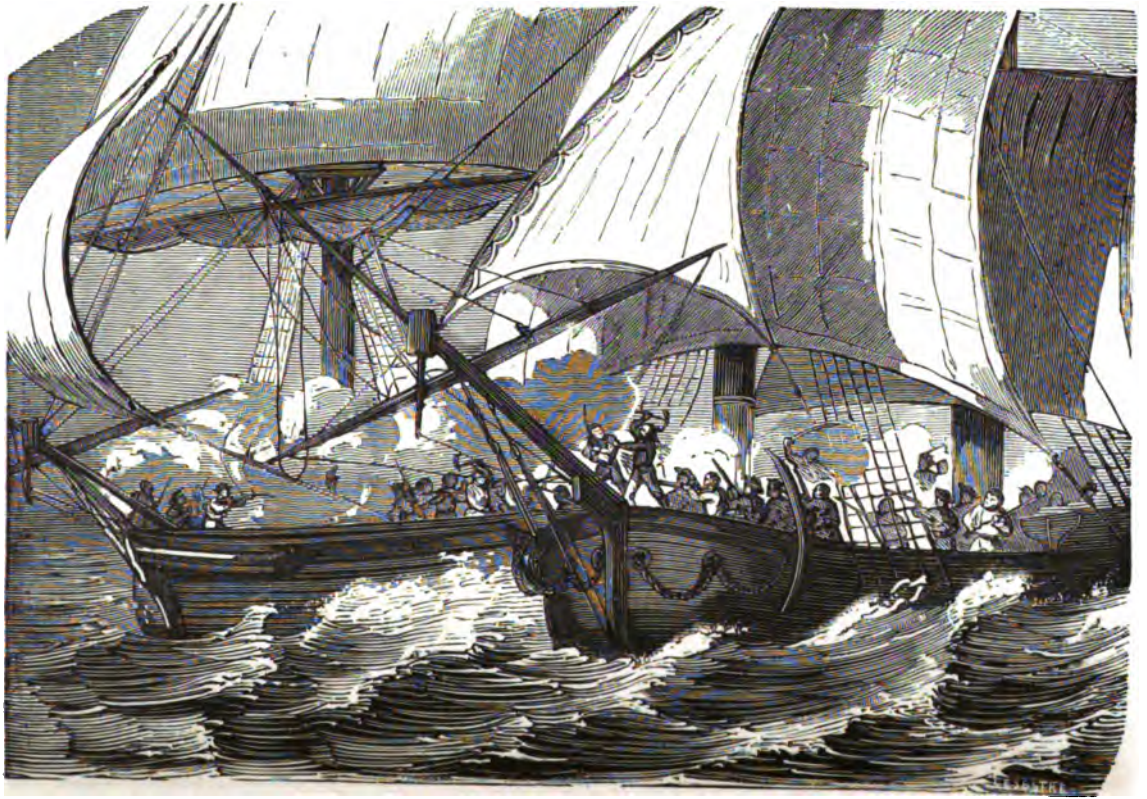
Il fut long et acharné.

La goëlette, nous l'avons dit, était sous voiles. Elle courut droit sur une des balandres pour la couler. Cette manœuvre hardie aurait eu un plein succès; mais, à la première décharge, le timonnier ayant été tué, la goëlette n'avait plus manœuvré avec la même docilité, et, au lieu de présenter le cap à la balandre, s'était trouvée sur son travers, accrochée à son bâbord et menacée d'un abordage immédiat.

Garibaldi qui, dès le début, avait pris un fusil, voyant quelques hommes de la balandre déjà montés sur le bastingage de bâbord de la goëlette, saisit une hache,

Digitized by Google

Digitized by Google



GARIBALDI A L'ABORDAGE.

Digitized by Google

et se ruant avec fureur sur les assaillants, eut, en quelques tours de main, raison des plus tenaces.

Il commanda une nouvelle manœuvre pour achever de se dégager ; mais la goëlette n'obéit pas davantage. Se tournant vers le gouvernail, il s'aperçoit alors que le timonnier a été tué. D'un bond il prend sa place, saisit le timon abandonné, fait obéir la goëlette, se fait remplacer au gouvernail par un nouveau timonnier, se rue de nouveau au bastingage où l'on se battait avec fureur, semble se multiplier par la rapidité de ses coups, de ses mouvements, et en quelques instants parvint à se décrocher de la balandre et à balayer le bastingage de la goëlette de presque tous les assaillants. Un seul, plus tenace, restait le dernier. Garibaldi s'attaque à lui corps à corps; mais, au moment où il levait sur lui sa hache, une balle ennemie l'atteignit au cou, au-dessous de l'oreille gauche, et alla se loger près de l'oreille droite.

Garibaldi tomba sans sentiment et presque sans vie.

Ses yeux injectés de sang se couvrirent d'un voile, il ne vit plus rien.

Le reste du combat se fit sans lui.

Quand il reprit ses sens, les balandres étaient en fuite, et la goëlette, toutes voiles dehors, remontait le fleuve.

Garibaldi resta quinze jours entre la vie et la mort, ne pouvant avaler, de temps à autre, qu'avec d'horribles souffrances, quelques gouttes d'eau sucrée.

Le vingtième jour seulement, il fut hors de danger.

Ce même jour, la goëlette arriva à Gualleguay, mais diminuée de la moitié de son équipage. Depuis leur combat avec les balandres de Montevideo, craignant, s'ils

Digitized by Google

étaient pris, d'être traités comme pirates, ses matelots avaient profité de chaque relâche pour déserter.

Cette crainte n'était pas sans fondement. Le pavillon de Rio-Grande n'était pas plus reconnu à Gualleguay qu'à Montevideo, et la goëlette n'eut pas plutôt jeté l'ancre que le gouverneur de la province d'Extra-Rios, dont Gualleguay était le chef-lieu, mit l'embargo sur elle et jeta pêle-mêle en prison Garibaldi mourant et le restant de son équipage, en attendant la décision du dictateur de Buenos-Ayres dont la province dépendait.

Au bout de six mois, cette décision n'était pas encore prise.

Pendant ce temps, Garibaldi, dont l'état alarmant exigeait les soins les plus assidus, avait été laissé prisonnier sur parole et recueilli par une famille espagnole, où l'hospitalité la plus affectueuse et la plus désintéressée l'avait dédommagé des brutalités des autorités militaires de Gualleguay.

Sa blessure s'était parfaitement guérie, et il ne lui manquait pour être heureux que d'être libre.

Bientôt quelques amis lui en ayant fourni les moyens, il chercha, dans la fuite, la liberté qu'on lui avait injustement ravie et qu'on refusait de lui rendre.

Cette tentative ne fut pas heureuse. Après avoir erré deux jours et deux nuits dans de vastes solitudes, après avoir vu se renouveler pour lui les tortures des pampas des plaines orientales, il fut repris par un détachement que le gouverneur avait envoyé à sa poursuite. Il fut

Digitized by Google

ramené à Gualleguay, couché en travers sur un cheval, pieds et poings liés.

Un traitement pire l'attendait.

Le gouverneur, homme dur et féroce, jaloux de la bienveillance que lui avaient témoignée quelques habitants de Gualleguay, le fit jeter dans un cachot, au secret, n'ayant pour nourriture que du pain de manioc et de l'eau en quantité à peine suffisante.

Au bout de quelques jours de ce régime, le gouverneur vint l'interroger lui-même.

Il entra dans son cachot, le fouet à la main, le même fouet avec lequel il venait de marbrer de lignes de sang le corps nu des esclaves de sa plantation.

C'est assez l'usage dans un pays où l'esclave, assimilé à l'homme quant à la forme, l'est aux bêtes pour tout le reste.

Le gouverneur dit à Garibaldi :

— Tu as eu des complices pour ta fuite?

Et lui :

— Des complices?

— Oui : des complices qui t'ont fourni un cheval, un guide, de l'argent.

Au ton dont le gouverneur prononça ces mots, Garibaldi eut peu de peine à deviner le motif qui l'animait et le but qu'il se proposait. L'un et l'autre avaient quelque chose de bas et de vil qui révolta l'âme loyale, franche et généreuse du captif.

En effet, le gouverneur, nouvellement arrivé à Gualleguay, avait été froidement accueilli par les principaux habitants du pays.

Digitized by Google

De là, de sa part, des griefs personnels qu'il brûlait de venger.

Il crut qu'en cette circonstance, Garibaldi, cédant à la menace et à la torture, dénoncerait ceux qui avaient favorisé sa fuite et lui fournirait quelque occasion de ces vengeances mesquines, caractère distinctif des petits esprits et des petits endroits; mais il connaissait mal son prisonnier. Garibaldi eût souffert mille morts plutôt que de compromettre par quelque lâche dénonciation les amis généreux qui, dans son malheur, lui étaient venus en aide. Aussi répondit-il avec une hauteur méprisante à la question captieuse du gouverneur :

— On a des complices pour un acte qui est contre la justice et le droit. J'étais ici retenu prisonnier contre tout droit et toute justice. On m'avait promis de me laisser à Gualleguay prisonnier sur parole jusqu'à la réponse du dictateur. J'avais promis d'attendre cette réponse. J'ai su que tu allais me faire transférer à Bajada pour être resserré plus étroitement. Du moment que tu as manqué à ta parole, je n'ai plus été tenu à la mienne. J'ai pris la fuite.

— Mais qui t'en a fourni les moyens?

— Que t'importe?

— Je veux le savoir.

— Tu ne le sauras pas.

— Je le saurai. J'ai le droit ici de soumettre les récalcitrants à l'estrapade.

— A l'estrapade...! dit Garibaldi en l'écrasant d'un regard de mépris foudroyant.

Digitized by Google

Et il acheva sa pensée en murmurant entre ses dents :

— Le misérable!

Dès ce moment, indigné de tant de froide cruauté, il refusa obstinément de répondre.

Le gouverneur le fouetta de son fouet.

Garibaldi ne répondit pas davantage.

En toute autre circonstance, Garibaldi si brave, si vaillant, d'une force musculaire si peu commune, eût sauté à la gorge de cet homme et l'eût étranglé sur place. Mais cette fois, ce gouverneur, appuyé de ses satellites, geôliers ou gardes, insultant si lâchement un prisonnier sans défense, lui parut si vil qu'il eût craint de se salir les mains en l'y broyant comme dans un étau.

Il dévora l'insulte; mais nul ne saurait dire ce qu'elle répandit d'amertume sur son cœur déjà si ulcéré par l'indigne abus de la force dont il était victime.

Le gouverneur sortit furieux.

La porte du cachot se referma sur Garibaldi.

Seul avec son malheur et l'insulte qu'il venait de recevoir, le prisonnier versa des larmes de rage.

Elles n'étaient pas encore séchées sur ses joues que la porte de son cachot s'ouvrit de nouveau.

Cette fois deux gardes se présentèrent seuls à la porte et lui ordonnèrent de le suivre.

Il les suivit.

Après avoir traversé d'obscurs et longs corridors, ils arrivèrent à une vaste salle dont, à la première vue, il était aisé de pressentir la destination.

Digitized by Google

Tout, en effet, y était sinistre, hommes et choses. Des poulies, des poteaux d'où pendaient des cordes huilées, des seaux, des brasiers, des chevalets, mille instruments de torture; çà et là, des tortureurs debout, roulant leurs regards fauves et tâchant d'adoucir leur mine féroce; une lampe en fer à une seule et grosse mèche, suspendue à la voute et jetant sur tout cet attirail de torture des flots de lumière douteuse.

Tout y révélait des angoisses et des ébats douloureux de victimes : tout y chassait les idées de pitié; il ne restait plus au patient qu'à s'y résigner et souffrir.

C'était, en effet, la salle où l'on donnait la question.

Bien que Garibaldi eut la certitude du sort qui l'attendait, il ne sourcilla pas.

Un tortureur, qui paraissait commander aux autres, s'approcha de lui :

— Vous savez, lui dit-il, ce que l'on exige de vous; c'est de déclarer qui a facilité votre fuite. Voulez-vous le déclarer ? Une fois... deux fois... trois fois...!

Garibaldi ne répondit à aucune des trois sommations.

L'homme fit un signe et deux tortureurs s'approchèrent de Garibaldi et lui lièrent les mains derrière le dos.

A l'un des angles de la salle, à l'extrémité de la traverse d'un poteau qui se terminait en gibet, était une poulie d'où pendaient les deux bouts d'une corde huilée; les tortureurs passèrent un des bouts aux poignets de Garibaldi, liés derrière le dos, et, tirant l'autre bout, ils le suspendirent à quelques pieds du sol.

Il voulut se débattre; mais chacun de ses mouve-

Digitized by Google

Digitized by Google

GARIBALDI PENDU PAR LES MAINS.

Digitized by Google

ments, resserrant les nœuds de la corde, augmentait sa douleur et son supplice. Tout le poids de son corps pesant sur ses poignets, son sang filtrait à travers les cordes ; il écumait, il grinçait des dents ; ses doigts se recourbaient convulsifs, ses yeux se vitraient comme à l'approche de la mort.

Le gouverneur entra dans ce moment, et, s'approchant de lui :

— Pour la dernière fois, lui dit-il, veux-tu dire qui t'a fourni les moyens de fuir?

Garibaldi lui cracha au visage.

Lâche jusqu'au bout, le gouverneur lui sangla un nouveau coup de fouet à la figure.

Et s'adressant aux tortureurs ;

— Vous le laisserez là, dit-il, jusqu'à ce qu'il ait dénoncé les complices de sa fuite.

Et il sortit.

Garibaldi resta ainsi suspendu pendant plus d'une heure.

Ce qu'il souffrit pendant ce temps ne saurait se dire : il suait, il étouffait, il ne s'ébranlait plus par saccades, ses secousses devenaient rares ; mais il se tordait lentement sur lui-même sans jeter un cri, laissant voir les veines de ses bras enflés par la douleur, ses muscles se gonfler, ses artères battre avec impétuosité, la souffrance peinte sur tous ses traits jusqu'à l'extrémité de ses doigts qui se retiraient avec contraction. Enfin, tout son corps brûlait, on eût dit une fournaise ; à chaque instant il demandait de l'eau. Plus humains que son bourreau, ses tortureurs ne la lui refusaient pas, et en

Digitized by Google

pénétrant dans son estomac, cette eau s'y desséchait comme celle jetée sur des charbons ardents.

Tout devint effrayant dans cette scène : le silence et l'immobilité du patient plus que tout. On le crut mort, on le descendit ; mais, brisé par la douleur, il tomba sur le sol comme une masse inerte.

Quand il reprit le sentiment, il se trouva au fond de son cachot, sur une botte de paille, ayant à côté de lui un pain noir et une cruche d'eau.

Ce supplice s'appelle l'estrapade.

Ce traitement barbare ne se renouvela plus du moins dans de si terribles conditions ; mais successivement traîné de prison en prison dans la province de Gualeguay et celle de Bajada, il ne recouvra que plusieurs mois après la liberté. L'arbitraire de quelques autorités militaires subalternes la lui avait ravie sans procès ni jugement : l'arbitraire d'autres la lui rendirent de même.

Les bonheurs comme les malheurs se suivent. Depuis son arrivée à Gualeguay et la saisie de sa goëlette, Garibaldi avait épuisé une veine de malheur : dès son départ de Bajada, il entra dans une veine de bonheur qui ne devait plus s'épuiser qu'à son retour en Europe.

Parti de Bajada pour Piratinin, siége du gouvernement républicain de Rio-Grande, il descendit l'Yguasso, affluent du Tarano, sur un brigantin où il avait pris passage. Il partit de là avec deux d'entre eux pour Piratinin à *escotèra*, charmante manière de voyager qui existe encore dans quelques parties du nouveau monde, et qui n'a jamais existé dans l'ancien.

Digitized by Google

Ce mode de locomotion à la fois rapide et pittoresque mérite d'être mentionné.

Le maître de l'*escotèra*, qui est ce qu'étaient les maîtres de poste d'Europe avant que les chemins de fer et les télégraphes électriques les eussent à peu près rayés du tableau des services publics, donne à chaque voyageur cinq chevaux dont un seul est sellé et bridé. Le voyageur enfourche son cheval harnaché, il part ; les quatre autres chevaux suivent. S'il y a deux voyageurs, ils ont dix chevaux ; s'il y en a trois, ils en ont quinze ; ainsi de suite. Les chevaux montés tiennent toujours la tête de la marche ; les autres viennent à la suite, caracolant, bondissant, galopant dans toute leur indépendante allure. Dès que la marche du cheval monté se ralentit et que le voyageur se sent fatigué, il met pied à terre, selle et bride un cheval frais avec les harnais de l'autre, l'enfourche, repart, et le cheval jusqu'alors monté se met à la suite. Après un galop d'une heure, le cavalier monte et quitte ainsi successivement les autres, et les chevaux fatigués se reposent en continuant leur route sans selle, sans bride et sans cavalier. Le matin et le soir on fait halte, et, le restant du jour, les chevaux n'ont à brouter et à boire que pendant les cours instants de changement de cheval, s'il y a de l'herbe ou de l'eau là où a lieu ce temps d'arrêt.

Le pays qu'il avait à traverser pour arriver à Piratinin lui montra, sous une nouvelle face, ce sol américain dont la végétation toujours luxuriante varie sous tant de formes et d'aspect.

Deux régions bien diverses caractérisent la contrée où

Digitized by Google

était bâti Piratinin : la région des plaines, la région des montagnes.

Dans la région des montagnes étaient ces immenses forêts vierges dont les pins, droits comme des mâts de navires, au tronc de trente pieds de tour, nus jusqu'à leur cime, forment, à deux ou trois cents pieds d'élévation, une voûte de verdure sombre que les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Là, sur ces cimes élevées vit, entre les nuages et la terre, toute une population de singes, d'écureuils, de perroquets, mille sortes d'oiseaux au brillant plumage, aux couleurs éclatantes. Sur le sol poussent ces fougères gigantesques dont le tronc d'un pied de diamètre à peine s'élève à plus de soixante pieds, ces lianes inextricables sous lesquelles rampent le serpent à sonnettes ou le serpent noir, où bondissent les tigres et les jaguars. On dirait tout un monde antédiluvien dont l'homme n'a pas encore pris possession.

La région des plaines offre un tout autre aspect. La culture s'y étale avec tout son luxe de produits : la banane, la patate, la canne à sucre y mûrissent avec les fruits les plus savoureux d'Europe. Le chant de l'homme s'y mêle aux claquements de fouet des commandeurs. La civilisation a déjà passé par là.

Un seul incident marqua le passage de Garibaldi dans les forêts.

Sous de sombres voûtes formées par des arbres séculaires, la petite caravane s'était engagée dans une large et longue ravine. Les eaux pluviales s'y étaient creusé un lit parmi les débris d'une énorme montagne, qui, comme le mont Rosemberg, s'était jadis écroulée tout

Digitized by Google

entière ; le long des parois de la ravine étaient d'énormes cavités dont les ouvertures, tantôt encombrées de hautes fougères, semblaient vouloir masquer la tanière de bêtes féroces, tantôt béantes, paraissaient vouloir faire gloire de leurs sombres profondeurs.

Les cavaliers, au nombre de quatre, tenaient la tête de la caravane. Les chevaux de remonte ou de suite, au nombre de vingt, suivaient comme à l'ordinaire.

Tout à coup les chevaux de tête et ceux de queue donnèrent des signes non équivoques d'une agitation extraordinaire. Les premiers, se cabrant sour leurs cavaliers, refusaient d'avancer ; les autres se rejetaient effarés, pressés sur les premiers.

Il fut évident pour tous que devant et derrière était quelque tigre, quelque jaguar dont l'instinct des chevaux avait pressenti l'approche.

Ils ne se trompaient pas.

En effet, au même instant, des hautes fougères des parois de la ravine, une panthère s'élance, bondit sur un des chevaux de remonte du premier rang, tandis qu'un jaguar qui suivait, par bonds effrayants, la ravine, saute au cou d'un des chevaux traînards, s'y cramponne des dents et des griffes, l'enserre, l'atterre et l'abat sous lui.

Les cavaliers et les autres chevaux purent continuer leur route, tandis que la panthère et le jaguar, ayant traîné leurs proies dans quelque cavité voisine, se mirent tranquillement à les dévorer.

Quelques jours après cet incident de voyage, Garibaldi arriva à Piratinin. Sa réputation l'y avait devancé : on savait qu'il avait arboré le drapeau républicain de

Digitized by Google

Rio-Grande, au sortir de Rio-Janeiro, qu'il avait capturé une goëlette brésilienne presque en vue de la barre du pont ; on savait son heureux combat contre deux balandres dans les eaux de Montévidéo, ce qu'il avait éprouvé des persécutions et de souffrances à Gualeguay pour la cause de Rio-Grande ; aussi fut-il accueilli à Piratinin avec une distinction marquée par Bento-Gonzalès, alors dictateur de la naissante république.

Garibaldi avait alors 26 ans.

La guerre de la petite république contre l'empire du Brésil était alors engagée sur terre et sur mer. Garibaldi prit du service dans l'armée de terre et se trouva à la bataille de Rio-Tardo, où les républicains battirent à outrance l'armée impériale.

Mais ce n'était pas là que Garibaldi devait rendre les plus signalés services à la république.

Rio-Grande n'est pas, comme son nom semble l'indiquer, quelque grande rivière ou quelque ville bâtie sur ses bords. C'est un immense lac ou lagune alimenté par cinq rivières qui s'y jettent et entre autres par le San-Gonzalez qui lui apporte les eaux du lac Mizin. Ce lac est peuplé de caïmans et de canards, d'où il a pris son nom de *laguo de los pathos* (lac des canards).

Ce lac, situé entre les 30° et 32° de latitude sud et entre les 53° et 54° de longitude ouest, a près de 300 kilomètres de longueur sur 100 de largeur. Dans toute sa longueur, une langue étroite de terre le sépare de l'Atlantique avec lequel il communique par le *Rio-Grande-do-Sui*. Il n'est navigable pour des bâtiments de médiocre grandeur que dans une sorte de canal longeant son bord

Digitized by Google

oriental. Du côté nord où débouchent les cinq rivières, il est coupé par des bancs de sable formés par des alluvions des rivières, et qui, se prolongeant en s'amincissant jusque bien avant dans le lac, ressemblent aux dents d'un peigne dont les extrémités, rétrécies par leur amincissement graduel, auraient formé, avec avec leur base, autant d'angles très-obtus. Toute cette partie, qui n'était navigable que pour des bâtiments d'un très-faible tirant d'eau, offrait dès lors de très-grandes facilités pour harceler le commerce brésilien.

Ce fut là le théâtre que Garibaldi choisit pour ses exploits.

La république n'avait ni équipage de marine ni marine de guerre. Garibaldi pourvut à l'un et à l'autre. Il arma d'une caronnade trois balancelles de 12 à 15 tonneaux chacune: ce fut sa flotte. Il réunit trente noirs ou mulâtres et quarante Européens pour monter ces balancelles: ce fut son équipage de guerre et de marine.

On le nomma *capitano tenente* de cette flotte en miniature, et, avec ses trois balancelles et ses soixante-dix hommes, il se disposa à tenir tête à vingt-cinq navires de guerre et à deux vapeurs que la marine impériale avait sur le lac.

La marine brésilienne commença par rire de cette flottille et finit par s'en inquiéter. On n'y soupçonnait pas encore quel infatigable et rude adversaire venait de leur donner le hasard dans le *capitano-tenente* des trois balancelles.

La situation sur la lagune de los Pathos des deux marines impériale et républicaine était celle-ci.

Digitized by Google

Composée de bâtiments de guerre d'un fort tirant d'eau, la marine impériale ne pouvait tenir que le canal oriental du bord de la lagune où, tout au plus, envoyer en croisière ses deux vapeurs et les bâtiments de moindre tonnage dans les interstices des bancs de sable où l'eau était plus profonde. Leur action et leur croisière se trouvaient dès lors fort limitées.

Les balancelles républicaines, au contraire, ayant pour elles tous les bas-fonds, pouvaient naviguer sans risques sur les trois quarts du lac. Si le canon de quelque vapeur brésilien leur donnait la chasse, la petite marine se faisait échouer sur le banc le plus proche, l'équipage sautait à l'eau, soulevait les balancelles à force de bras, et les abritait de l'autre côté du banc où le canon ennemi ne pouvait plus les atteindre.

Cette manœuvre, qui se reproduisait fréquemment, leur avait fait donner par les impériaux le surnom de *los Pathos* (les canards). Garibaldi lui-même adopta pour ses hommes cette dénomination, et, quand il avait à faire transporter les balancelles d'un côté à l'autre d'un banc de sable, il commandait par ces mots :

— *Ohé ! los Pathos ! all' agua !*

(Ohé ! les canards ! à l'eau !)

Ainsi favorisées par la nature du fond de la lagune, les trois balancelles devinrent bientôt redoutables, et la marine impériale s'en inquiéta sérieusement. Garibaldi, qui avait improvisé une flottille, avait rapidement exercé ses hommes aux manœuvres nautiques, au maniement des armes et surtout à une tactique spéciale d'abordage qui déconcertait toutes les manœuvres ennemies.

Digitized by Google

Comme le commerce d'échange ou de transport était fort actif sur la lagune, il ne se passait pas de jour que l'une ou l'autre de ces balancelles ne fît quelque prise. Les unes étaient insignifiantes, d'autres richement chargées, et la petite flibuste républicaine eut bientôt de fortes parts de prise, des munitions, des armes, des provisions, un uniforme et un fonds de réserve.

La supériorité numérique de l'ennemi rendait cette vie des plus actives, pleine des fatigues, d'alertes et de périls; mais elle était si accidentée, si pittoresque, que tout, jusqu'à ses périls et ses dangers, la mettait en harmonie parfaite avec le caractère essentiellement aventureux de Garibaldi.

Ses *canards* s'en accommodaient aussi fort bien.

Ils n'étaient pas seulement marins: ils étaient au besoin cavaliers. La guerre de l'empire contre la petite république avait lieu à la fois par eau et par terre. La lagune de los Pathos en était le théâtre par eau : tout le territoire de Rio-Grande en était le théâtre par terre. Les bords de la lagune surtout, où les troupes de terre pouvaient s'appuyer et se relier à la flotte, avaient eu plus d'une fois à souffrir de quelque excursion ennemie.

Sur ses bords, en effet, étaient, en assez grand nombre, des habitations ou *estancias*, maisons des champs à la fois d'agrément et d'utilité. On y serrait les récoltes, les approvisionnements ; on y salait, on y boucanait de la viande dont la facilité des communications par le lac permettait de tirer un meilleur parti qu'ailleurs. La crainte de la guerre avait fait abandonner la plupart de

Digitized by Google

ces estancias par leurs propriétaires, et Garibaldi y trouvait pour sa flottille des approvisionnements de toute sorte, fruits, légumes, céréales, bestiaux et chevaux en quantité. Si quelque parti d'impériaux paraissait dans les environs, les matelots républicains, aussi solides à cheval que sur les vergues, tiraient les balancelles à terre, montaient à cheval, surprenaient l'ennemi, et guidés par leur intrépide chef, le battaient sur terre après lui avoir fait sur eau et sous leur canon d'assez bonnes prises.

Ces *estancias* avaient pour Garibaldi et ses flibustiers d'autres attraits. Quelques-unes, à l'intérieur, situées sur le bord ombrageux des rivières, étaient habitées. Des familles d'émigrés de diverses provinces insurgées y avaient cherché un refuge et formé des sortes de colonies. Les femmes de Rio-Grande sont belles et tendres. Les flibustiers, leur apparaissant sous le double titre de vaillants défenseurs et de chevaliers amoureux, avaient eu peu de peine à trouver là des idoles auxquelles ils rendaient un culte plus ou moins pur. Les bords du San-Gonzalez, de l'Arraya-Grande ou du Camacao étaient dès lors devenus pour eux autant de lieux de délices où des Armides basanées, mais tendres et charmantes, tâchaient, par l'attrait de leur amour et le feu de leurs prunelles, de faire oublier à leurs Renauds les fatigues et les périls de cette double guerre sur eau et sur terre. A leur arrivée, des hourras de joie saluaient leur enthousiasme amoureux ; à leur départ, des vœux d'un prompt retour ne manquaient jamais de les suivre.

Un jour, sur les bords du Camacao, dans une de ces

Digitized by Google

estancias où ils recevaient une si douce et si attrayante hospitalité, Garibaldi fut prévenu qu'un capitaine brésilien avait débarqué à quelques lieues de là avec un gros détachement d'infanterie et de cavalerie, 140 hommes environ. Garibaldi n'avait à lui opposer que 30 hommes au plus; mais il connaissait ses hommes et il aurait cru leur faire injure en hésitant un moment à les mener à l'ennemi malgré son énorme supériorité numérique de cinq contre un.

Des éclaireurs qu'il envoya en reconnaissance lui rapportèrent que le capitaine brésilien avec toute sa troupe avait fait halte au milieu d'une de ces clairières des forêts vierges qu'on appelle dans le pays *campestres*, et qu'il y attendait la nuit pour attaquer la *estancia*.

Garibaldi basa immédiatement son plan d'attaque sur cette donnée.

Il divisa sa petite troupe en deux bandes de quinze hommes chacune. Il prit le commandement de l'une et mit à la tête de l'autre un Irlandais nommé John. La première bande devait surpendre et attaquer l'ennemi à titre d'avant-garde. Le reste devait, à un signal convenu, fondre sur l'ennemi et l'achever.

On partit sur l'heure.

Les deux petites bandes, armées jusqu'aux dents, montèrent à cheval et galopèrent tout d'une traite jusqu'à une demi-lieue de l'ennemi.

Là tous mirent pied à terre, laissèrent les chevaux paître en liberté et se dirigèrent dans le plus grand silence et avec les précautions les plus minutieuses,

Digitized by Google

vers le *campestre* où le capitaine brésilien avait fait halte.

Ils arrivèrent en vue de la troupe ennemie sans avoir été signalés.

Garibaldi fit coucher à plat ventre les quinze hommes de la troupe de John et continua d'avancer avec les autres.

Il arriva jusqu'à cent pas d'eux sans avoir été découvert, et se hissa sur le tronc d'un arbre pour reconnaître par lui-même la position de l'ennemi.

Il vit les impériaux ayant fait halte, infanterie et cavalerie, sur une vaste plate-forme au bas de laquelle était une mare d'eau bourbeuse.

Ils soupçonnaient si peu la présence de l'ennemi, que les armes étaient en faisceau et les chevaux débridés.

Garibaldi dégaîna un long sabre qu'il portait en baudrier : c'était le signal de l'attaque.

Les quinze hommes prirent d'une main un révolver, de l'autre un poignard, et, leur vaillant chef en tête, bondissant avec l'agilité des tigres, se trouvent en quelques bonds au milieu des impériaux que cette attaque imprévue jette dans la plus grande confusion.

Garibaldi, devançant les siens, met hors de combat plusieurs ennemis avant qu'ils aient eu le temps de se mettre en défense.

Les uns prennent la fuite, les autres s'arment et résistent ; le combat devient acharné. Mais les flibustiers avec leurs révolvers visaient si juste, leurs coups de poi-

Digitized by Google

gnards étaient si sûrs, que le nombre des impériaux diminuait à chaque instant.

Garibaldi faisait des prodiges de valeur, frappant avec son sabre de pointe et de lame, sabrant, pourfendant, piquant, faisant voler tête et bras.

Un moment engagé trop avant, il se trouva seul contre six combattants. L'un d'eux était à cheval. Il porte à Garibaldi un coup de sabre qui, s'amortissant sur son baudrier, le frappe à l'épaule sans l'entamer. Garibaldi riposte par un coup de revers, l'atteint à la jointure des sourcils et lui tranche en travers la moitié de la tête.

L'âme du cavalier s'envole et le tronc reste sur la selle.

Le cheval, que la main ne guidait plus, se mit à promener ce corps défiguré.

Tel jadis le fameux sarazin Deherni, ne s'apercevant pas, dans la chaleur du combat, qu'il était coupé en deux, allait encore combattre tout mort qu'il était.

Cette lutte inégale se continuait. Les flibustiers, au milieu de la fumée des révolvers et des fusils, dans l'ardeur d'un combat avantageux pour eux, malgré leur infériorité numérique, ne s'apercevaient pas de la position critique où était leur vaillant capitaine.

Depuis la mort du combattant à cheval, Garibaldi était encore seul contre cinq.

Etourdi un moment par un coup de crosse de fusil sur la tête, il jeta un cri de rage accentué, formidable et qui, par ses étranges et bizarres modulations, parut être à la fois aussi un cri d'appel et un signal.

En effet, un cri semblable retentit à quelques centai-

Digitized by Google

nes de pas de là avec les mêmes et bizarres modulations.

Garibaldi l'entendit : sa force et sa valeur redoublèrent. Son sabre sanglant flamboyait devant, derrière, autour de lui, tranchant, perçant, fendant, ouvrant, brisant tout ce qu'il rencontrait.

Trempé de sang et de sueur, il avait abattu sous son fer cinq des assaillants; un restait encore. C'était un nègre d'une haute stature, d'un corpulence énorme, un vrai géant, qui se battait comme un diable.

D'un coup terrible assené à deux mains, il fait à Garibaldi une légère blessure à la tête.

Rugissant de fureur, celui-ci se précipite sur lui et lui saute à la gorge.

Le nègre, ne pouvant se servir de son arme, la jette.

Une lutte corps à corps s'engage.

Les deux champions s'enlacent, se serrent et font, pour s'atterrer, des efforts inouïs. Un instant la lutte reste indécise. Mais le nègre, l'œil en feu, soulève Garibaldi sur sa poitrine, le tient un instant suspendu au-dessus de la plate-forme et se précipite avec lui.

Ils tombèrent tous deux dans la mare boueuse et en mesurèrent le fond.

Ils revinrent sur l'eau faits comme deux diables et prêts à se ruer encore l'un sur l'autre.

On eût dit deux verrats enragés qui, les yeux ardents et le poil hérissé, se regardent et sont prêts à se déchirer avec leurs défenses.

Epuisés de fatigue et de tant d'efforts, après un instant de répit, ils se ruent de nouveau l'un sur l'autre,

Digitized by Google

se roulant sur le sol fangeux comme deux serpents enlacés, et cherchant à s'étouffer par le seul poids de leur corps.

Un moment, sans le bruit des armes et les cris de ceux qui se battaient sur la plate-forme, on eût pu entendre craquer les os de l'un des deux terribles champions, comme s'ils eussent été broyés sous un poids énorme.

Puis, on eût pu voir Garibaldi seul, debout, poussant d'un pied dédaigneux dans la mare le corps sans mouvement du nègre.

A ce moment arrivèrent sur le champ de bataille, John et ses quinze hommes, qui s'étaient rendus, au pas de course, au signal et à l'appel de Garibaldi.

Ce renfort arriva à point pour terminer le combat.

Epuisé, anéanti, contusionné, moulu par sa terrible lutte avec le nègre, Garibaldi ne put y prendre part. Mais il était dignement remplacé par John.

C'était un terrible homme que ce John.

D'une taille colossale, d'une force herculéenne, on ne l'appelait que le gros John. C'était un vrai flibustier. Irlandais de naissance, d'abord vicaire d'une petite église d'Irlande, et puis directeur d'un couvent de filles, il avait eu maille à partir avec l'officialité pour quelques peccadilles avec ses pénitentes, avait jeté le froc aux orties, et s'était fait quaker. Sa nouvelle religion lui défendant de verser le sang, au lieu d'armes à feu ou tranchantes, il ne marchait au combat qu'armé d'un énorme casse-tête en fer, qu'il maniait avec une formidable adresse, et avec lequel il assommait en toute

Digitized by Google

sûreté de conscience. Puis, charitable et pieux jusque dans ses homicides, il n'abattait son casse-tête sur un ennemi qu'en accompagnant son coup de mort de ce vœu du Psalmiste :

Accipe adhuc illum, Domine, in misericordiam tuam.

(Seigneur, reçois encore celui-ci dans ta miséricorde.)

Une heure après, dans le *campetre*, sur ce champ de bataille où trente hommes en avaient écharpé ou mis en fuite cent cinquante, on n'entendait plus ni cris forcenés de combattants, ni cliquetis d'armes, ni détonations d'armes à feu. Les impériaux enterraient leurs morts en assez grand nombre. Garibaldi, avec sa petite bande qui ne comptait que quelques blessés, regagnait les bords du Camacao, entonnant ce chant de guerre des anciens aventuriers conquérants du nouveau monde au seizième siècle, qui s'était perpétué parmi les flibustiers de l'Amérique, et que l'on peut traduire ainsi :

Tout mon bien, mon espérance,
Est mon grand sabre et ma lance,
Et mon bouclier si beau
Qui défend si bien ma peau.
Avec eux en tout pays
Je récolte, je moissonne,
Mon bouclier me sert de tonne
Pour vendanger vins exquis.
Etc., etc.

Arrivés à la estancia, la bonne chère et l'amour les dédommagèrent de cette rude journée, et aux félicitations

Digitized by Google

qu'on lui adressa, Garibaldi répondit modestement:

— Ce n'est pas la peine: ils n'étaient que cinq contre un; un homme libre est plus que suffisant pour éreinter dix esclaves.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII

La *estancia*. — Fête et combat. — Anita, l'amazone brésilienne. — Expédition de Sainte-Catherine. — Tempête et naufrage. — Nouveaux combats, nouvelle gloire. — Intrépidité d'Annita. — Garibaldi, chef de guerilla et chef de flotte. — Revers et retraite. — Passage de la lagune. — Terrible combat sur terre et sur mer. — Garibaldi se fait sauter avec sa flotille. — Annita, prisonnière : son évasion; sa visite sur un champ de bataille; sa réunion avec Garibaldi, après l'avoir cherché parmi les morts. — Départ de Garibaldi pour Montevideo.

Il fut heureux pour Garibaldi et les siens d'avoir battu le matin à outrance le détachement d'impériaux qui avait fait halte dans le *campestre*. Ce n'était là qu'une partie des troupes qui devaient attaquer la estancia. Un autre détachement de même force, également composé de cavaliers et de fantassins, avait fait halte d'un autre côté à égale distance. A la nuit les deux détachements, partis des deux points opposés, devaient marcher sur la estancia, chaque cavalier portant un fantassin en croupe, et attaquer simultanément l'un au nord, l'autre au sud.

Le combat, dans le *campestre*, ayant écharpé et dispersé dans toutes les directions le détachement du nord, celui du sud, ignorant la déconfiture de son allié, allait se trouver seul à l'attaque.

Digitized by Google

Il était nuit. Les tendres Armides, dont les beaux yeux attiraient sur les bords de la Camacua les Renauds républicains, avaient voulu fêter le triomphe de leur libérateur.

La table avait été dressée dans un de ces vastes hangars qu'on appelle dans le pays *galpon da chargueada* (hangar de la charcuterie), parce qu'ils servent à saler et à boucaner la viande.

Comme tous les établissements de ce genre, celui-ci, bâti dans l'enclos de la *estancia*, à l'extrémité d'un jardin, ouvert à l'intérieur sur trois de ses côtés, était clos à l'extérieur par un mur où étaient pratiquées de larges meurtrières pour faciliter la circulation de l'air.

Le banquet s'était prolongé une partie de la nuit, et s'achevait au milieu de l'animation des convives et des toast patriotiques portés au triomphe de la naissante république et des braves qui avaient, dans ce jour, si vaillamment combattu pour elle.

Comme toujours, les femmes portèrent dans leurs vœux le plus d'exaltation.

— A notre naissante république! dit l'une : à l'indépendance de Rio-Grande! Notre cause est juste : Dieu la protégera!

— Plus de tyrans ni d'esclaves! dit une autre : partout des hommes, mais des hommes libres! à eux seuls notre amour et nos cœurs!

— Aux esclaves d'hier! dit une troisième : aux affranchis d'aujourd'hui! Républicains, indépendants et libres, mourons pour notre patrie, mais ne cédons pas.

Parmi les jeunes et ardentes patriotes qui portaient

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNITA.

Digitized by Google

des toast si chaleureux, était une jeune fille de Laguna, appartenant à une famille d'émigrés qui avaient cherché là un refuge.

Elle se nommait Annita.

Garibaldi en avait fait la maîtresse de son âme.

Svelte, vive, gracieuse et brune comme les créoles des tropiques, vraie fleur du Brésil, dardant l'amour par ses ardentes prunelles, douée d'une âme forte, d'un courage à toute épreuve, tout dévouement et tout cœur, elle était de tout point digne de l'homme extraordinaire à qui elle avait uni sa destinée.

Garibaldi l'avait épousée un jour de beau temps à la face du soleil. Pour épithalame ou hymne de noce, ils avaient eu des chants de combat, le cliquetis des sabres et le bruit de la fusillade.

A ce festin de triomphe, Annita était assise à côté de Garibaldi, qui, après les toast précédents, enlaçant tendrement la taille de sa bien-aimée, lui dit :

— Et toi, ma frêle et brune Lagunaise, n'as-tu pas aussi quelque vœu à former?

Annita, se dégageant doucement des bras qui l'enlaçaient, se leva :

— Aux vaillants champions de la lagune, dit-elle : aux braves et généreux proscrits d'Italie, qui sont venus offrir leurs bras à Rio-Grande! Puissent-ils un jour, quand aura sonné l'heure de l'indépendance de leur patrie, trouver des cœurs généreux qui les aident de leurs bras et de leur sang, comme ils nous aident de leur sang et de leurs bras! Puissent-ils, sous la con-

Digitized by Google

duite de mon bien-aimé, briser les fers de leur patrie, comme je brise cette coupe.

En disant ces mots, elle jeta violemment à terre une magnifique coupe de cristal de roche qu'elle tenait à sa main, et qui se brisa en mille pièces.

Ce toast si chaleureux, dans la bouche de cette toute jeune femme, l'acte d'énergie qui l'avait suivi, le ton d'inspiration dont elle l'avait prononcé, arrachèrent à tous les convives des hourras de joie. Garibaldi, dont ce vœu exaltait les espérances patriotiques et flattait la noble illusion dont il berçait sa vie, celle de combattre un jour pour l'indépendance de son pays, embrassa Annita avec transport.

Il aimait cette femme : dès ce moment, il l'adora.

Le festin s'était prolongé bien avant dans la nuit. Les convives, sans laisser la estancia, s'étaient levés de table. Les uns s'étaient égarés dans les massifs qui entouraient la estancia et se parlaient d'amour ; les autres dormaient ou devisaient de patrie ou de liberté. Garibaldi et Annita, accoudés à l'une des meurtrières du galpon, plongeaient leurs regards dans les hautes bruyères qui s'étendaient au loin.

Tout à coup il leur sembla voir légèrement onduler les hautes herbes : on eût dit une mer calme qui balance plutôt qu'elle n'agite ses vagues.

— Il y a quelqu'un là, dit Garibaldi à Annita.

Au même instant un coup de feu retentit, et une balle, en sifflant, vint s'applatir à côté de la meurtrière où elle et lui avaient leur tête.

En même temps les hautes herbes ondulèrent sur une

Digitized by Google

longue ligne horizontale avec une agitation extraordinaire.

Plus de cent cinquante hommes débouchèrent à la fois. Ils avaient des fusils et des échelles.

C'était le second détachement qui, ne sachant rien du combat de la veille, venait attaquer la estancia par le point convenu avec son allié battu.

Le jour commençait à paraître. L'intérieur du galpon étant encore splendidement éclairé pour le banquet, et la lumière se projetant au dehors par les meurtrières, l'ennemi crut que les républicains y étaient en grand nombre et fit une décharge générale.

En deux tours de main Garibaldi éteignit toutes les lumières.

A tout événement les fusils avaient été disposés contre le mur.

Il y en avait trente tout chargés.

Garibaldi dit à Annita de les lui faire passer l'un après l'autre.

La jeune femme les armait et les lui donnait. Garibaldi n'avait qu'à viser et tirer.

Chaque coup portait.

Les impériaux avançaient toujours les échelles hautes, pour les appliquer aux meurtrières et prendre d'assaut le galpon.

Un moment, un d'entre eux était parvenu jusqu'à la meurtrière. Annita le voit : elle avait un fusil à la main, elle ajuste l'assaillant, l'atteint à la tête et le tue roide.

Son coup étant simultanément parti avec celui de

Digitized by Google

Garibaldi, l'ennemi crut qu'ils étaient tous dans le galpon et s'arrêta.

Visant et tirant toujours, Garibaldi déchargea les trente fusils avec tant de bonheur, que chaque coup diminua d'un le nombre des ennemis, et avec tant de rapidité, que les assaillants, plus que jamais persuadés qu'ils étaient là en grand nombre, se retira à quelques pas en arrière et se borna à tirailler en attendant le jour.

Le gros du danger était passé.

Au bruit de la fusillade, tous les républicains répandus dans les massifs et les jardins accoururent.

On rechargea les armes.

Des trente hommes de la veille, Garibaldi n'avait à disposer que de seize. Annita comptait pour un. Cinq avaient été tués au *campestre* ou mis hors de combat. Les neuf autres, éparpillés dans d'autres estancias, étaient où les appelaient leur amour ou leurs joies.

Il fallait cependant aviser à la défense : il n'y avait pas un instant à perdre.

La défense du galpon, qu'il avait jusqu'alors soutenue seul avec Annita, lui suggéra un plan d'une audace inouïe. Ce fut de rester là, seul avec sa vaillante amie, de ne prendre avec lui qu'un nègre pour charger les fusils, et, sous les ordres du gros John, de lancer les autres contre l'ennemi, à l'arme blanche et avec leurs seuls révolvers.

Ce plan, une fois conçu, fut immédiatement mis à xécution.

Avec ses quinze hommes et avec une incroyable té-

Digitized by Google

mérité, traversant l'espace inoccupé que venaient d'abandonner les impériaux, John se rue au milieu d'eux et, vaillamment secondé par les siens, fait avec son terrible casse-tête des ravages affreux dans leurs rangs.

Ceux-ci se divisent, et, pendant qu'une partie tient tête au brave Irlandais, l'autre vient à l'assaut du galpon.

Le combat inégal que Garibaldi avait soutenu jusqu'alors recommence.

Cette fois, seulement, ils étaient deux à tirer, Annita et lui. Le nègre chargeait les armes.

Pendant quelque temps, tout ce qui parut aux meurtrières tomba foudroyé; mais cinq à six assaillants, étant parvenus à monter sur le toit du galpon, enlèvent un fragment de la couverture, et, voyant par ce trou qu'ils n'ont affaire qu'à deux ou trois combattants, sautent dans l'intérieur et, d'un coup de feu, abattent le nègre qui chargeait les armes.

Garibaldi reste seul avec Annita pour tenir tête à ces six assaillants.

Alors commença une effroyable lutte. N'ayant plus de fusils chargés, Garibaldi remet à Annita un révolver qu'il avait jusqu'alors tenu en réserve pour quelque cas extrême, s'arme d'un levier, et, adossé contre un pilier, tenant enlacée d'un de ses bras l'amie de son cœur, de l'autre il jette sur le carreau les deux premiers ennemis qui se présentent.

Trois leur succèdent.

De deux coups de son révolver, Annita en abat deux. Garibaldi assomme le troisième.

Digitized by Google

Par le trou du toit de nouveaux assaillants pénètrent dans le galpon.

Retranché derrière son pilier, et toujours armé de son terrible levier, Garibaldi se défend en désespéré.

Tous ceux qui en approchaient de trop près étaient sûrs de payer leur témérité de leur vie. Enfin, les assaillants se disposaient à se jeter tous sur lui, et il était sur le point de céder au nombre, lorsqu'il fut heureusement secouru par les siens.

John, en effet, n'entendant plus la fusillade dans le galpon, soupçonnant qu'il était envahi, quitte le champ de bataille où, avec ses quelques hommes, il tenait en échec le gros de l'ennemi, vient au secours de Garibaldi et parvient à le dégager. Mais les assaillants semblaient se multiplier. Montés sur le toit, ils fusillaient les aventuriers par les trous avec tant d'avantage que ceux-ci auraient été tués jusqu'au dernier, lorsqu'une catastrophe qui devait achever leur perte les sauva.

En effet, la bourre d'un fusil étant tombée allumée sur un tas de fascines y mit le feu; un baril de poudre qui était sous les fascines prit feu. Une terrible explosion eut lieu, et le toit du galpon sauta en l'air avec tous les assaillants qui étaient dessus et qui, mutilés ou morts, retombèrent pêle-mêle avec les débris de la toiture.

Garibaldi et les siens, qui étaient à l'autre extrémité, ne furent atteints ni par l'explosion ni par ses éclats enflammés.

Cette catastrophe termina la lutte qui avait duré plus de trois heures. L'ennemi se mit en retraite, emportant ses morts et ses blessés en grand nombre.

Digitized by Google

Garibaldi compta ses hommes, et de seize n'en retrouva de vivants que neuf. Sept avaient été tués. Parmi les neuf restant, quatre avaient reçu des blessures plus ou moins graves. De ce nombre était Annita, qu'une balle ricochée avait fortement contusionnée à l'épaule gauche.

Cette affaire, l'une des plus chaudes auxquelles Garibaldi eût pris part, donna une telle confiance en lui aux habitants de ces parages que chacun se montra jaloux de combattre sous un si valeureux capitaine.

A la fois secouru d'hommes et d'argent, il put mettre en construction de nouvelles balancelles, les armer et réparer les pertes d'équipage qu'avaient faites les trois anciennes.

Sa flottille se trouva alors composée de cinq balancelles et de cent-vingt hommes d'équipage.

Les chefs militaires de Rio-Grande firent dès lors entrer Garibaldi et les siens dans le calcul de leurs forces.

Quelques mois se passèrent après cet évènement sans qu'il lui arrivât rien de bien saillant sur la lagune. Il fut successivement chargé de deux expéditions ; l'une, de se joindre à l'armée de terre qui assiégeait la capitale de la province Porto-Allegro, qu'occupaient les impériaux ; l'autre, de seconder le mouvement insurrectionnel de la province Sainte-Catherine, qui venait de se prononcer pour la république.

La première de ces expéditions fut assez généralement nulle sous le rapport des faits et celui des résultats. La seconde débuta par un de ces traits d'audace et de té-

Digitized by Google

mérité qui semblent une page arrachée aux temps chevaleresques, et finit par un épouvantable naufrage.

L'expédition de Sainte-Catherine était décidée. L'armée de terre, sous les ordres du général Carnavano, était en marche pour la province. Garibaldi et ses aventuriers devaient appuyer l'armée de terre par mer. Mais il lui fallait, pour cela, sortir de la lagune, dont les impériaux gardaient l'embouchure au moyen des deux villes fortifiées de Rio-Grande et de San-José, qui en commandaient l'entrée, l'une au sud, l'autre au nord.

Avec le peu de forces et le peu de moyens dont il disposait, il ne paraissait pas humainement possible de faire franchir aux balancelles la barre de l'embouchure sous les canons croisés des deux places; mais Garibaldi était un de ces hommes qui pouvaient dire : « Si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera. »

C'était en effet impossible, et il le fit.

Il laissa vingt hommes pour le service des balancelles, leur donna des instructions, prit avec lui cent hommes et du doigt leur indiquant la forteresse de San-José :

— Enfants, leur dit-il, nous allons pénétrer là-dedans par la porte de l'est, passer sur le ventre de tout ce qui s'y opposera, tuer les canonniers sur leurs pièces, enclouer les canons qui battent la mer, sortir par la porte du sud et rejoindre les balancelles, qui, pendant ce temps, auront passé la barre. Cela vous va-t-il?

Il n'y eut qu'une voix pour appuyer ce plan d'une audace incroyable.

Ce qu'il avait dit fut exécuté.

Au milieu de la nuit, il part pour San-José avec sa

Digitized by Google

troupe. Les uns portaient des échelles, les autres traînaient sur une brouette un gros baril de poudre ; d'autres n'avaient que des armes. Tous marchaient dans le plus grand silence.

A la pointe du jour, il arrive près de la porte de l'est, surprend successivement trois sentinelles avancées, qu'il poignarde sans qu'elles aient le temps de donner l'alarme, roule le baril de poudre jusqu'à la porte et y met le feu.

La porte saute avec une explosion effroyable.

A travers ses débris en flamme, Garibaldi et les siens pénètrent dans la ville, arrivent au pas de course jusqu'aux glacis de la place, enclouent les canons, écharpent, en passant, quelques postes, qui, ne sachant ni par qui, ni par où ils étaient attaqués, manquaient de point de ralliement et s'arrêtaient çà et là indécis. Traversant ensuite la ville, Garibaldi et les siens arrivent à la porte du sud, qu'ils forcent après un combat assez rude, et, à six heures, au moment où le soleil se levait, ils se trouvèrent sur les bords de l'Atlantique, où les attendaient déjà les balancelles.

Celles-ci, en effet, avaient, avec le même bonheur, exécuté les ordres de Garibaldi. Au premier bruit de l'explosion du baril de poudre, elles avaient vogué toutes voiles dehors vers la passe, et avaient franchi l'embouchure en rasant le plus possible les remparts de San-José, dont les canons encloués ne pouvaient leur nuire, et où les canons de Rio-Grande ne pouvaient les atteindre.

Une heure après, Garibaldi, avec tout son équipage sur la flottille, voguait librement sur l'Atlantique, nou-

Digitized by Google

veau théâtre d'exploits qui, dès le début, allait lui être bien moins favorable que la lagune de los Pathos.

En trois heures, avec cent hommes, il avait pris une ville fortifiée, encloué ses canons, battu en cinq à six rencontres diverses petites parties de la garnison qui cherchaient à se rallier, et tout cela avec tant de prestesse et de célérité qu'en s'éveillant, la plupart des habitants de la ville prise n'avaient pas même soupçonné qu'ils avaient dormi plus d'une heure sous le pouvoir de l'ennemi.

Garibaldi mit le cap sur Sainte-Catherine, où, à la faveur d'un bon vent arrière, il espérait pouvoir arriver assez à temps pour seconder efficacement l'armée de terre qui avait déjà envahi la province.

Mais l'homme propose et Dieu dispose.

La côte de la province de Sainte-Catherine est une côte ouverte de tous côtés et bordée de brisans. La mer rarement calme y est presque toujours orageuse.

Le premier jour, cependant, il n'eut pas trop à se plaindre ; mais il n'en fut pas de même du lendemain.

La flotille allait bon vent, une brise fraîche et gaillarde la poussait vers l'embouchure de l'Asseriga, fleuve de la province Sainte-Catherine, où elle devait attendre de nouvelles instructions.

Garibaldi était à la barre de la balancelle. Il y avait hissé son pavillon de *capitano tenente*, et, malgré l'apparence du bon vent qui soufflait, il paraissait peu satisfait. Il regardait le pennon de la poupe, qui voltigeait en haut, en bas, à droite, à gauche, comme le vol incertain d'une chauve-souris.

Tout à coup il s'écria :

Digitized by Google

— Alerte, enfants! Voici un grain qui ne présage rien de bon. Amarrez la grand'voile ! Traversez les misaines ! Larguez d'artimon ! Serrez les écoutes ! Fermez les écoutilles ! Bon ! il n'est plus temps ! Serrez tout ! Capez, capez ! Donnez vent devant !

A peine achevait-il ces divers commandements, que la mer commença à enfler. De fortes vagues battirent le flanc du navire. La lame moutonnait horriblement en dessous. La balancelle affalait bâbord et tribord et ne gouvernait plus. Un vent impétueux, accompagné de trombes, de tourbillons, siffle à traver les antennes. Il pleut, il grêle, il éclaire, il tonne. L'air perd sa transparence et devient opaque et ténébreux. On n'y voyait qu'à la lueur de la foudre, des éclairs et des flambantes nuées. La force du vent, la violence des vagues, avaient séparé et dispersé les balancelles, qui, toutes ne gouvernant plus, voguaient vers la terre ou vers la haute mer, au gré des tourbillons.

Sur la *capitane* que montait Garibaldi, tout l'équipage était sur le pont. Ils étaient trente que le roulis forçait de se tenir cramponnés aux cordages, toujours prêts à exécutor les ordres de leur capitaine.

Debout au gouvernail, d'une main Garibaldi tenait la barre; de l'autre il enlaçait Annita, qui, depuis son mariage, n'avait plus voulu se séparer de lui.

Une vague monstrueuse approcha menaçante, prête à assaillir la balancelle.

— A moi, enfants ! cria Garibaldi. A moi, ici ! Voilà l'artimon à bas. Coupez les câbles ! La balancelle affale.

Digitized by Google

Des haches, des haches ! Gare à la lame? Bon ! le cap est en pièces. John, passe-moi l'élingue; si la main ne suffit pas, prends avec les dents; accare; fais un nœud à la grecque... Gare à la tête! Voici une mouffle et une poulie qui dégringolent... Sainte-Vierge ! rien plus ne tient.

Comme il achevait ces mots, une vague terrible, les prenant par le travers, les coiffe; la balancelle complétement renversée chavira sur le tribord, et tout l'équipage fut lancé à la mer.

Un moment, il y eut autour de la balancelle chavirée une confusion effroyable. Des coffres, des caisses, mille objets qui encombraient le pont, avaient été lancés à la mer en même temps que les naufragés, et ceux-ci cherchaient à se cramponner à ces épaves comme à des planches de salut; mais les vagues, ballottant ces épaves en tout sens, les heurtaient parfois l'une contre l'autre avec une violence extrême, et plus d'un naufragé qui était parvenu à en saisir une, s'y croyant momentanément en sûreté, se trouva littéralement broyé à la suite d'un de ces chocs, disparut sous la lame et ne reparut plus.

Garibaldi fut plus heureux. Lancé à la mer comme les autres, il n'avait pas abandonné sa chère Annita. Il avait pu saisir un de ces coffres, s'y était cramponné avec sa bien-aimée, et, pendant que les uns, accrochés comme lui à quelques-unes de ces épaves, que les autres emportés avec rapidité par les vagues, disparaissaient successivement à ses regards, lui poussait vers la plage le précieux débris flottant, qui semblait devoir assurer

Digitized by Google

son salut et celui de ce qu'il aimait le plus au monde après son pays.

Après plus de deux heures d'incroyables efforts, d'anxiété poignante, il toucha terre : Annita fut sauvée.

Son premier soin, après l'avoir mise en sûreté, fut d'aller au secours des siens. Les uns étaient remontés sur le flanc de bâbord de la balancelle que la mâture maintenait hors de l'eau; les autres, cramponnés aux haubans, espéraient que le vent ou les courants pousseraient la balancelle à terre avant que les vagues l'eussent broyée.

A ceux-là Garibaldi ne pouvait porter secours.

Mais il en était d'autres qui, ayant voulu gagner la terre à la nage à l'aide d'un débris flottant, luttaient avec peine contre les flots; épuisés, à bout de forces, ils n'avaient besoin que d'une main amie pour être sauvés.

A ceux-là le dévouement de Garibaldi ne fit pas défaut

Se confiant dans ses forces comme intrépide nageur, il se jeta à travers les vagues de plus en plus rugissantes, comme si elles eussent été furieuses de voir échapper les proies que le dévouement d'un homme venait leur disputer.

Recommençant dix fois à braver la mort pour arracher aux flots tous ses compagnons en danger, poussant un débris flottant à l'un, encourageant, soutenant ou remorquant l'autre, il put en ramener ainsi cinq à six; mais il ne put les réunir tous.

De trente hommes de son équipage, ils ne se trouvèrent que vingt.

Digitized by Google

Plus heureuses que celles qu'il commandait, les autres balancelles, longtemps battues par la tempête, purent, la tempête apaisée, mouiller dans l'Asserigua, où était le rendez-vous de la flottille.

D'autre part, l'armée de terre, secondée par les habitants, n'avait eu qu'à paraître pour s'emparer de Sainte-Catherine, dont la garnison avait battu en retraite presque sans combat, laissant aux républicains des armes, des vivres, des munitions et une goëlette armée de six canons, à bord de laquelle passa Garibaldi, et qui devint la capitane de la flottille.

Il put alors recommencer ses courses, bordant la côte, inquiétant l'ennemi, attaquant, capturant partout où il pouvait.

Les succès chaque jour renouvelés de la flottille inspirèrent bientôt tant de confiance, qu'il reçut l'ordre d'attaquer les croisières de guerre brésiliennes.

La mission était rude, il ne la déclina pas.

Son début dans cette voie nouvelle prouva ce que peuvent en guerre l'audace et la témérité secondées par une intrépidité à toute épreuve.

Un jour il revenait d'une croisière avec quelques prises, lorsqu'à la hauteur du port d'Imbetaba, alors au pouvoir des républicains, il découvrit à son avant une forte patache de guerre brésilienne qui, sans voiles et le cap sur la goëlette, semblait l'attendre et vouloir lui barrer le passage.

Il prit immédiatement son parti.

Amarinant ses prises sur les bas-fonds du port, sous l'escorte de deux de ses balancelles trop faibles pour te-

Digitized by Google

nir la mer, il marcha résolûment avec sa goëlette sur la patache et ouvrit immédiatement le feu. La patache répondit; mais la mer était si grosse qu'un combat à coups de canon eût pendant longtemps été sans résultat de part et d'autre.

C'était un succès d'avoir sauvé ses prises, d'avoir, avec ses six canons, tenu tête à une patache de vingt; mais ce n'était là qu'un demi-succès.

Garibaldi ne pouvait s'en contenter.

Parvenu, par une manœuvre habile, à gagner le vent, il parut vouloir s'en servir pour échapper à la patache.

Trompée par cette feinte, celle-ci porta le cap sur la goëlette pour lui donner la chasse; mais, par le fait même de cette manœuvre, elle paralysa ses batteries de bâbord et de tribord.

C'était là ce que voulait Garibaldi.

Dès ce moment, en effet, favorisée par le vent, la goëlette se mit à courir de petites bordées, canonnant avec fureur la patache de l'avant à l'arrière.

Bientôt il fut si près qu'il put se servir de carabines. Enfin, s'approchant de plus en plus, il jeta ses grappins à la proue de la patache. Vingt hommes déterminés grimpent au bord; d'autres, sur les vergues ou les antennes engagées à dessein dans la voilure ennemie, se tiennent prêts à y descendre par les haubans. En attendant, ils tirent de là presque à bout portant sur l'état-major de la patache.

Il y eut un moment d'horrible mêlée.

Tout l'équipage de la goëlette le sabre d'une main,

Digitized by Google

la hache de l'autre, avait passé de son bord à bord de la patache.

On se battait à l'avant, à l'arrière, à bâbord, à tribord. Partout c'étaient d'énivrants hourras de triomphe, de navrants gémissements, des cris déchirants, des jurements, des blasphêmes à faire trembler Dieu. Le pont était couvert de cadavres et de mutilés. On piétinait dans le sang.

Malgré, cependant, l'inégalité des forces et l'énorme supériorité numérique des impériaux, la lutte ne resta pas un instant douteuse.

Garibaldi avait divisé son monde en trois compagnies d'abordage : l'une sous les ordres de John, l'autre sous ceux d'un brave proscrit italien, la troisième sous les siens. A côté de lui combattait Annita, et, dans cette lutte corps à corps, sur un champ de bataille d'une ou deux centaines de pieds carrés, l'intrépide amazone eut donné du cœur au plus timide des siens, s'il s'en fût trouvé parmi eux, de la terreur au plus brave de ses ennemis. Toujours, au plus fort de la mêlée, le sabre d'une main, le drapeau républicain de Rio-Grande de l'autre, ses cheveux noirs roulés en nattes comme des serpents, fixés en guise de cimier au haut de la tête par une grosse épingle d'or, son ample mantille noire flottant au vent et encadrant sa brune et gracieuse figure, appelant à l'aide des aventuriers trop engagés, on la voyait partout, on l'entendait partout, approuvant d'un *bravo* tout coup bien porté qui jetait un ennemi à bas, animant l'un, excitant l'autre, les électrisant tous par son incroyable intrépidité : on eût dit le génie de la mer ou

Digitized by Google

l'ange de la mort combattant pour la naissante république.

Cette terrible lutte dura plus d'un quart d'heure.

Enfin un moment vint qu'il n'y eut sur le pont de la patache que des vainqueurs, dont les armes ensanglantées dénotaient l'intrépide bravoure, et de l'autre que des vaincus qui demandaient grâce.

Les vainqueurs, c'étaient Garibaldi et les siens.

Tous, vainqueurs et vaincus, attribuèrent à Annita la majeure part de la victoire, non pas tant par la force de son bras que par la puissance de son intervention.

Pendant le combat, elle était apparue comme l'ange de la mort; après le combat elle apparut comme l'ange de la miséricorde.

Parmi les blessés des deux partis, il n'y eut plus à ses yeux des amis et des ennemis : il n'y eut que des hommes souffrants et mutilés. Mais les secours manquaient : le chirurgien et son aide avaient été tués. Annita les remplaça l'un et l'autre dans tout ce qu'il lui était humainement possible de faire. Lavant la blessure de l'un, bandant la plaie de l'autre, distribuant ici un cordial, là une boisson rafraîchissante, suivant les besoins ou les désirs de chacun de ces malheureux, on la vit prodiguer à tous une parole de consolation, d'espérance ou de pitié, toujours si douce au cœur de ceux qui souffrent.

Pendant ce temps, la goëlette avait dégagé ses agrès, et, toutes voiles dehors, elle remorqua fièrement sa prise au port d'Imbituba, où l'accueillirent les acclamations de

Digitized by Google

la population émerveillée de la voir sortie victorieuse d'une lutte si inégale.

A ce combat en succéda presque immédiatement un autre.

L'escadre dont la patache, avait été détachée le matin pour aller à la découverte, ne l'ayant plus vue revenir, avait été à sa recherche et l'avait trouvée prise dans le port d'Imbituba. Là aussi était alors réunie la flottille républicaine qui, contrariée par le vent, n'avait pu rentrer dans la lagune. Imbituba était un port ouvert et sans défense. Garibaldi, que le vent contraire y retenait avec ses prises, organisa un système de défense de terre et de mer qui pût tenir en respect toute l'escadre impériale qu'il s'attendait, d'un moment à l'autre, à lui voir tomber sur les bras.

La patache embossée au-dessous d'un petit promontoire qui dominait la baie, servit, avec ses dix canons de bâbord, de première ligne de défense et, par son énorme coque, de rempart à la goëlette et aux balancelles qui avaient ancré à l'abri d'elle. Ses canons de bâbord, rendus inutiles par suite de l'embossage, mis en batterie sur le promontoire, et masqués par un retranchement gabionné, formaient la seconde ligne de défense que l'opiniâtre intrépidité des républicains et de leur valeureux chef pouvait rendre formidable.

Ces préparatifs faits, Garibaldi attendit.

L'escadre ennemie parut dès le matin à la pointe du jour.

Elle était forte de quatre bâtiments, armés de quinze à vingt canons chacun.

Digitized by Google

A l'aide d'un vent de sud-est assez fort pour favoriser sa manœuvre et pas assez pour l'entraver, elle put se maintenir à la voile. Alors, courant de courtes bordées, qui lui permettaient de multiplier son feu de bâbord et de tribord, en le diversifiant par tous les angles de projection, elle se mit à canonner avec fureur la patache embossée et la batterie de terre.

Garibaldi et les siens, décidés à se faire tuer jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre, ripostèrent avec une héroïque résolution.

Par suite des bordées que couraient les bâtiments impériaux, ils étaient parfois attaqués de si près qu'ils pouvaient se servir de carabines. Le flanc de la patache était criblé de boulets, la mâture de la goëlette et des balancelles tout avariée, les ponts étaient couverts de cadavres et de mutilés.

Bientôt la patache ne fut plus tenable, il fallut l'abandonner.

Garibaldi, Annita, vingt-cinq hommes qui restaient passèrent de la patache sur la goëlette, de la goëlette sur les balancelles, de celles-ci sur les chaloupes, qui se dirigèrent à force de rames vers la batterie.

L'ennemi s'aperçut de cette retraite et lança sur les deux embarcations une pluie de boulets et de mitraille si intense qu'on n'entendait plus dans l'air que le sifflement continuel des balles.

L'une des deux embarcations portait les blessés. Atteinte par un boulet à fleur d'eau, elle s'emplit et sombra.

On entendit un cri de détresse long et prolongé des

Digitized by Google

malheureux qui la montaient, et puis on n'entendit plus rien !

L'autre embarcation toucha terre.

Garibaldi et les siens débarquèrent.

Garibaldi marchait en tête, Annita suivait.

Fortement contusionnée par un éclat de bois, la vaillante femme marchait soutenue par deux matelots.

Elle était à vingt pas de la batterie lorsqu'un boulet de canon chargé à mitraille atteint les deux matelots qui la soutenaient.

Ces deux malheureux tombent morts, les membres fracassés et détachés du corps, épars autour d'eux.

Annita tomba aussi.

Garibaldi la voit, bondit vers elle, croit ne relever qu'un cadavre. O bonheur ! il la retrouve saine et sauve, le visage intrépide, tout empourpré du feu du combat, lançant à l'ennemi des regards foudroyants et à son bien-aimé son plus gracieux sourire.

Il la prend dans ses bras, et traversant avec ce précieux fardeau l'espace sillonné de boulets et de mitraille qui le séparait de la batterie, il l'abrita derrière une casemate et vola aux embrasures.

Le feu de la batterie dirigé par lui fit bientôt taire en partie celui de l'ennemi.

On se battit encore, néanmoins, pendant plus d'une heure.

Fatigué de cette si longue résistance, l'ennemi parut vouloir tenter un débarquement; mais, au moment où l'on mettait les chaloupes à la mer, un boulet de canon

Digitized by Google

pointé par Garibaldi emporta le commandant de l'escadre, et cette mort termina pour ce jour la lutte.

L'ennemi battit en retraite.

Le combat avait duré cinq heures.

A la nuit, le vent changea, passa au nord, et il fut possible à Garibaldi de quitter le port d'Imbetuba et de rentrer dans la lagune.

L'ennemi, sous voiles, attendait hors de portée le jour du lendemain pour recommencer le combat.

Dès qu'il s'aperçut que la flottille faisait voile pour la lagune, il se mit à sa poursuite, mais il ne put que lui envoyer quelques coups de canon sans l'atteindre.

Garibaldi put gagner les bas-fonds et braver de là toutes ses atteintes.

Ce temps de répit dura peu.

La population de la province Sainte-Catherine avait d'abord accueilli les républicains en libérateurs; mais, aigrie ensuite par les excès et les brutalités de ces bandes recrutées au hasard, la plupart indisciplinées, elle se réunit aux impériaux et fit cause commune avec eux.

La situation devint critique pour l'armée républicaine.

Les impériaux, forts de la sympathie des habitants, purent s'avancer par terre par fortes colonnes, et chasser devant eux les républicains d'une province qu'ils avaient parcourue en vainqueurs avant de s'être aliéné les sympathies des habitants.

Pendant cette désastreuse retraite, Garibaldi s'était trouvé chargé d'un double service de terre et de mer.

A terre, hardi guérillero, à la tête des plus aventu-

Digitized by Google

reux de son équipage, il harcelait l'ennemi, l'entravait dans sa marche, coupait ses communications, le maintenait en alertes continuelles, et renouvelait ces prodiges d'audace, de témérité, de valeur, dont il avait donné tant de preuves dans la Montagne Noire.

En mer, avec ces mêmes compagnons si déterminés, il était la terreur du commerce de la lagune, il tenait tête aux bâtiments de guerre qui escortaient les convois : il dispersait ou enlevait souvent ces derniers, et rendait, sinon impossible, du moins fort chanceux, le ravitaillement par la lagune de l'armée de terre des impériaux.

Sa réputation à ce double titre prit des proportions colossales, et, malgré l'insuccès de cette entreprise, son nom est resté, dans l'histoire et les traditions du pays, parmi ceux des plus valeureux champions de l'indépendance.

Fatigués d'un ennemi dont la valeureuse audace était parvenue à leur tenir à la fois tête par mer et par terre, les impériaux voulurent s'en défaire à tout prix.

Une occasion se présenta.

Forcée de reculer, l'armée républicaine ne pouvait s'assurer la retraite qu'en passant de la rive occidentale sur la rive méridionale de la lagune. Faute de moyens suffisants de transport, ce passage ne pouvait s'effectuer avec succès qu'au point de l'embouchure de la lagune le plus étroit, et par conséquent le plus facile à défendre. Une batterie de terre, élevée sur la rive méridionale, et la flottille embossée sous la batterie, semblaient devoir suffire à protéger ce passage ; mais l'en-

Digitized by Google

nemi avait éventé ce projet, et, pendant que son armée de terre recevait l'ordre de se porter sur ce point, une flottille de dix-huit voiles, portant, outre son équipage, des troupes de débarquement, dut occuper de haute lutte cette partie de la lagune.

Lorsque les impériaux arrivèrent sur ce point, la division républicaine avait, en grande partie, effectué le passage; mais il ne fut possible de le compléter qu'à la suite d'un terrible combat à la fois engagé sur terre et sur mer.

Aidée par le vent et la marée, la flottille impériale était venue prendre part à la lutte, au nombre de dix-huit voiles.

Aux premiers coups de canon, Garibaldi, à ce moment à terre, se rendit à son bord et trouva sa vaillante Annita ayant déjà commencé la canonnade, pointant elle-même la pièce dont elle avait voulu diriger le feu.

Sur ce point, l'arrivée de Garibaldi donna une plus grande activité à la défense; mais ce combat de trois petits bâtiments contre dix-huit d'un tonnage au moins décuple était si inégal, qu'en moins de vingt minutes, toutes les pièces de la flottille républicaine furent démontées.

On continua de se battre à la carabine, mais bientôt la position ne fut plus tenable. Les deux tiers de l'équipage républicain étaient morts ou blessés : le pont et l'entrepont étaient couverts de leurs cadavres épars. On ne marchait que sur des corps défigurés et des membres mutilés. De six officiers, Garibaldi seul restait. Le gros John, ce brave que nos lecteurs connais-

Digitized by Google

sent déjà, y avait trouvé la mort. Littéralement coupé en deux par un boulet de canon, le buste était retombé debout, l'œil fixe et terrible encore, le visage tout empourpré du feu du combat, la main convulsive serrant, comme au moment de la lutte, son formidable casse-tête.

Au milieu de ce terrible abattis de morts, il ne resta à Garibaldi qu'à sauver les blessés et à faire sauter les trois balancelles pour donner aux morts un bûcher digne d'eux.

Il s'y prépara.

Annita fut chargée de la première mission; lui, se réserva la seconde.

La vaillante femme accomplit son œuvre de sauvetage avec une incroyable intrépidité. Des chaloupes des trois balancelles, une seule pouvait tenir la mer. Les autres, démembrées ou percées à jour par les boulets, étaient hors d'état de service. Un seul voyage ne pouvait suffire pour emporter les blessés. Annita en fit cinq, seule avec deux rameurs, passant chaque fois sous le feu de l'ennemi, debout à l'arrière, au milieu de la mitraille, semblant défier les balles et les boulets.

Les boulets et les balles la respectèrent, comme si tant d'intrépide vaillance eut dû trouver grâce devant leurs brutales et aveugles atteintes.

Pendant ce temps, Garibaldi avait préparé dans la soute aux poudres les mèches qui devaient faire sauter les balancelles. Au dernier voyage d'Annita, il s'embarqua avec elle, mit le feu aux mèches, et à peine fut-il hors de portée de l'explosion, que les balancelles, sau-

Digitized by Google

tant avec un horrible fracas, lancèrent leurs débris enflammés jusque sur les ponts de la flottille impériale.

Tout n'était pas fini pour eux.

L'ennemi avait débarqué sur la rive méridionale de la lagune un assez fort détachement chargé de faire une reconnaissance sur les derrières de l'armée républicaine, et de se replier ensuite sous le canon de la flottille. Ignorant cette circonstance et croyant cette rive inoccupée, Garibaldi avait organisé pour le départ sa petite colonne. Il l'avait mise en marche, espérant joindre avant la nuit, avec tous ses blessés, le gros de l'armée, lorsqu'au sortir d'un pli de terrain où il s'était engagé, il tomba dans un parti ennemi qui le somma de se rendre.

— Venez me prendre, répondit Garibaldi.

Et ajustant l'officier brésilien qui lui avait fait cette sommation, d'un coup de carabine il l'étendit mort.

Le combat s'engagea immédiatement; mais l'ennemi était si supérieur en nombre, qu'à la nuit, après moins d'une heure de lutte, plus des deux tiers des républicains étaient hors de combat, et le reste pris ou en fuite.

Annita fut au nombre des prisonniers.

Dès le début du combat, séparée de Garibaldi par un gros d'ennemis qui avait coupé la colonne en deux, elle n'avait pu jamais le rejoindre, et, malgré une résistance qui aurait fait honneur au plus vaillant champion, elle s'était vue successivement enveloppée, désarmée et prise.

L'ennemi passa la nuit avec ses prisonniers à un

Digitized by Google

mille environ de là, dans un petit bois d'orangers qui s'étendait jusqu'à la lagune, et où il était à l'abri de toute surprise.

On avait dit à Annita que Garibaldi avait été tué; mais quelque assurance qu'on lui eût donné de sa mort, elle avait refusé d'y croire. Il lui avait semblé impossible que le ciel eût réuni deux cœurs si nobles et si bien assortis pour les briser presque immédiatement. Sa pensée atterrée roula successivement du doute à la crainte, c'est-à-dire de l'espérance au désespoir; mais ce doute, qui avait d'abord été une consolation, finit par devenir une torture. Elle voulut, à tout prix, savoir la vérité, vivre pour le venger s'il était mort, vivre pour l'aimer s'il était vivant.

Mais il lui fallait pour cela tromper la vigilance de l'ennemi, et les dispositions qu'il avait prises pour s'assurer de ses prisonniers semblaient devoir rendre tout essai dans ce but à peu près impossible.

Confiante cependant en son courage et en la Providence, la vaillante femme le tenta.

Les impériaux avaient parqué leurs prisonniers, au nombre de dix ou douze, dans une petite éclaircie de la forêt, d'un circuit de cent cinquante pas au plus. Ils s'étaient couchés tout autour sur huit à dix rangs, et à l'extrémité du cercle, ils avaient posté des sentinelles chargées de protéger leur sommeil et de veiller sur les prisonniers.

Pour pratiquer son évasion, Annita avait d'abord à traverser, inaperçue, les huit à dix rangs de dormeurs, puis à tromper la vigilance des sentinelles placées à

Digitized by Google

moins de vingt pas l'une de l'autre. Pour surcroît de difficultés, la lune, alors dans son plein, répandait sur tous les objets sa blafarde, mais brillante clarté.

Malgré tout cela, son plan arrêté, Annita le mit à exécution.

Se couchant à plat ventre, rampant avec la plus grande précaution des pieds et des mains, s'aidant des coudes et des genoux, elle se mit à tracer mille sinuosités à travers les corps des dormeurs, contournant tantôt l'un, tantôt l'autre, retenant son souffle haletant par cette marche lente et fatigante, attentive à ne pas les heurter des pieds ou des mains pour ne pas les éveiller, n'avançant que par ondulations comme un serpent qui se glisserait furtif sur des feuilles sèches pour amortir jusqu'au bruit de leurs légers frémissements.

Plus elle avançait ainsi à travers les lignes des dormeurs, plus il lui semblait que ces lignes se multipliaient et se prolongeaient. Elle n'osait relever la tête pour s'en assurer, dans la crainte que ce mouvement ne la fît découvrir. Il lui sembla que la nuit ne serait jamais assez longue pour lui donner le temps de franchir cette interminable ligne de gardiens. L'espoir qui l'avait soutenue jusqu'alors lui manqua : elle s'arrêta haletante, harrassée, et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux, sillonnèrent ses joues, et de là le sol sur lequel elle n'avançait toujours qu'en rampant.

A ce moment de suprême découragement, deux incidents vinrent lui redonner l'espoir qu'elle n'avait plus.

A côté d'un des dormeurs elle trouva un poignard échappé de sa gaîne. Elle le ramassa avec transport.

Digitized by Google

A ce moment la lune, qui jusqu'alors brillant avec éclat avait cent fois semblé devoir révéler son évasion, masquée par un gros nuage noir, revêtit tous les objets d'une teinte uniforme et sombre.

Ces deux faits furent deux coups du ciel ; le poignard fut une arme qui lui manquait ; le voile nuageux, jeté sur la lune, fut l'obscurité dont elle avait besoin.

La coïncidence de ces deux incidents lui parut être quelque chose de providentiel : elle reprit du cœur, elle se remit à ramper, et, après de nouveaux efforts, elle put dépasser la tête de la ligne des dormeurs.

Tout n'était pas fini encore, il lui restait à franchir l'espace entre les dormeurs et les sentinelles qui ne dormaient pas, et se glisser entre deux de ces dernières sans être aperçue ; ce qui lui parut plus difficile encore que la marche qu'elle venait d'accomplir.

Hâtive à profiter du moment où la lune était encore voilée par les nuages, elle se remit à ramper ; mais, ignorant la position des sentinelles qui, se tenant accroupies à l'ombre des troncs d'orangers, se confondaient avec eux, elle avait plus encore de précautions à prendre. Elle craignait de prendre mal sa direction, et, au lieu de passer dans l'espace ménagé entre elles, d'arriver au point occupé par l'une d'elles, et de se voir alors forcée à une lutte qui ne pourrait que donner l'éveil à toutes.

Ce fut ce qui arriva.

Après avoir rampé une vingtaine de pas avec les précautions les plus minutieuses, elle se trouva derrière un énorme tronc d'oranger. Il lui sembla entendre un

Digitized by Google

mouvement brusque de l'autre côté du tronc; elle prêta l'oreille; elle ne se trompait pas : une sentinelle était là, l'oreille au guet, le regard attentif, la main à la détente du fusil, tenue évidemment en éveil par le léger frémissement des feuilles sèches que, malgré sa marche légère, il n'était pas toujours facile à Annita d'amortir.

Le moment était suprême. Annita et la sentinelle n'étaient séparées que par le tronc d'oranger, debout contre ce tronc qui seul les masquait l'un à l'autre. Le moindre pas de l'une d'elles à droite ou à gauche les mettait face à face. Il y avait évidemment là toute l'intéressante péripétie d'un drame dont chaque instant allait presser le dénouement.

Pour pouvoir arriver jusqu'à ce moment décisif, Annita avait eu tant de bonheurs, qu'il lui sembla que le ciel devait lui en ménager un de plus.

Avec toute la résolution dont son âme forte était capable, elle prit immédiatement son parti.

Saisissant le moment où le soldat, le cou tendu, la tête légèrement inclinée, tout entier à prêter l'oreille, semblait vouloir saisir de quel côté avait pu venir le léger bruit qu'il avait entendu, Annita lui plongea son poignard dans la nuque jusqu'à la garde.

Le coup fut si bien dirigé que les deux artères carotides furent à la fois entamées, et la sentinelle tomba morte, sans jeter un cri.

Mais le bruit de sa chute donna l'éveil aux autres, et le cri : Aux armes! retentit sur toute la ligne.

Annita n'avait qu'un parti à prendre : c'était de fuir.

Digitized by Google

Elle aurait, il est vrai, à essuyer la décharge des sentinelles; mais elle espéra que la main de Dieu, qui l'avait conduite jusque là, ne manquerait pas de la couvrir encore dans ce dernier et suprême danger.

Se lançant hors de la forêt, elle se mit à courir devant elle de toute sa vitesse. Les sentinelles firent feu. Dix balles sifflèrent autour de sa tête sans l'atteindre. Elle courut toujours : on eût dit une biche des monts courant devant le feu roulant des chasseurs.

Peu après elle fut hors de danger. Sûre à peu près de ne pas être poursuivie, elle put ralentir sa course, reprendre haleine et continuer sa route, toute préoccupée de la pensée pieuse qui l'avait poussée à cette si chanceuse évasion.

C'était en effet une pensée bien pieuse, que celle qui l'avait portée à fuir, et une fois la préoccupation des dangers passée, cette pensée vint l'assaillir de nouveau dans toute sa poignante angoisse.

Alors, elle marcha plus lentement, triste, pensive, atterrée. Elle avait pris la direction du champ de combat de la veille, ce malheureux combat où elle s'était vue séparée de Garibaldi, et où on lui avait dit que gisait mort le bien-aimé de son cœur.

C'était pour s'en assurer qu'elle avait bravé les dangers de son évasion.

Et peu après, sur ce champ de bataille couvert de sang et de cadavres mutilés, le cœur serré, l'œil injecté de larmes, on put la voir aller de l'un à l'autre de ces cadavres pour s'assurer si parmi eux était celui qu'elle cherchait.

Digitized by Google

Se penchant sur chacun d'eux, chaque fois avec un nouveau serrement de cœur, elle les visita tous l'un après l'autre, se relevant avec une faible lueur d'espoir chaque fois qu'elle avait pu se convaincre que le cadavre qu'elle venait de visiter n'était pas *lui*.

La lune, qui avait alors repris tout son éclat, éclairait cette scène si touchante et si douloureuse ; et dans cette femme, alors si brisée de tant de douleur et d'angoisse, nul n'eût pu soupçonner la vaillante amazone à l'âme énergique et forte à la fois, trempée de courage et d'amour.

Pendant cette visite, son cœur était si serré, que ses battements convulsifs et précipités semblaient devoir le faire éclater à la première douloureuse émotion. Mais la visite terminée, allégé de cette émotion si poignante, il se remit peu à peu.

— Il n'est pas là ! dit Annita.

Cette pensée, partie du fond du cœur, refléta simultanément le désespoir de ses moments passés, l'espoir de son moment présent, et son âme prête à s'envoler attendit.

Alors seulement elle s'aperçut de toute l'horreur du lieu où elle se trouvait, au milieu de cet abattis de morts défigurés, mutilés, sanglants, aux traits convulsifs tout empreints encore des sentiments de rage et de fureur qui les avaient animés pendant le combat, et au milieu desquels les avait surpris la mort.

Elle s'en éloigna hâtive, et des bêtes fauves, des oiseaux de proie que sa présence avait jusqu'alors maintenus à l'écart, se ruèrent sur ces cadavres et se mirent à les

Digitized by Google

déchiqueter en attendant que les vers fissent le reste.

La nuit achevait de s'écouler dans un calme parfait, et le jour commençait à poindre. La paix du repos révélait seule la vie dans l'espace ; l'air du ciel caressait mollement la terre, et sur un îlot d'arbres voisins, dont les fleurs diamantées de rosée ouvraient aux premiers feux de l'aurore leurs brillantes corolles, le wip-paar-wilh, ce joli rossignol d'Amérique, chantait gaiement ses amours.

Ce ne fut que le lendemain, après un jour et une nuit qu'elle passa seule dans ces solitudes, errant au hasard, qu'Annita, exténuée de faim et de fatigue, fut recueillie presque mourante par un parti républicain.

Une heure après, elle oubliait dans les bras de Garibaldi ses tortures, ses souffrances et ses douleurs.

La lutte entre les républicains de Rio-Grande et l'empire du Brésil se prolongea pendant quelque temps encore. Tantôt guérillero, tantôt chef de flotte, toujours brave, toujours intrépide, Garibaldi ne cessa de se montrer dévoué à la cause de l'indépendance d'un peuple. Annita ne le quitta plus : expéditions dangereuses, marches pénibles, alarmes incessantes, luttes fréquentes, elle brava tout avec lui. Mais Garibaldi s'aperçut bientôt qu'à la guerre de principes qui avait flatté son idéal de républicanisme, s'était substituée une guerre d'ambitions individuelles. Trop fier et trop noble alors pour s'abaisser à servir des intérêts particuliers, il quitta Rio-Grande et partit pour Montévidéo.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Arrivée de Garibaldi à Montévidéo : Il se fait professeur de géométrie. — Situation politique de l'Uruguay. — Nouveau rôle de Garibaldi dans cette guerre de l'indépendance. — On lui donne le commandement de trois cutters. — Combat naval sur le *Parana* : gloire et revers; retraite remarquable. — Garibaldi organise la légion italienne : ses hommes rouges. — Prise du camp de Bagada à la suite d'une ronde au flambeau. — Combat de *Campo Quemado*, de *Monte-Cerro*, de *Las-tres-Cruces*, des *Campi di san Antonio*. — Expédition de Salta. — La *estancia del latron*. — La garde du Gaucho. — Bizarre incident de retraite. — Garibaldi est nommé général et félicité par le gouvernement; ses exploits sur mer : sa gloire; son désintéressement. — Le gouvernement lui offre des terres qu'il refuse. — La colonie des proscrits italiens à Montévidéo. — Le chant de Mekeli. — Regrets patriotiques de Garibaldi; sa confiance dans l'avenir de l'Italie.

La guerre de l'indépendance de Rio-Grande n'avait pas enrichi Garibaldi. Ses seules parts dans les prises qu'il avait faites, tant sur la lagune que sur l'Atlantique, auraient pu suffire pour le mettre à l'abri du besoin sa vie entière ; mais il était si généreux, si désintéressé, qu'il abandonnait tout à la cause qu'il servait, cet idéal de république qu'il avait rêvé et dont il devait, une partie de sa vie, poursuiyre la réalisation.

Digitized by Google

A titre de compensation, il avait trouvé dans cette guerre ces péripéties aventureuses, cette vie d'émotions et de périls qui semblaient un aliment aussi nécessaire que l'air à cette organisation d'une activité fébrile.

Tantôt à la barre de quelque frêle embarcation armée en course et en guerre, entouré de quelques loups de mer rompus comme lui aux tempêtes et au canon, tantôt à cheval, avec ces mêmes aventuriers qui bravaient avec une égale bravoure les vagues de la mer et celles de la terre ; partout, sur terre et sur mer, suivi d'une femme aimante et aimée, dont l'âme intrépide et chevaleresque semblait sortir du même moule que la sienne, il s'inquiétait peu de servir une république qui lui devait et qui n'avait pas de quoi le payer. En mer, un révolver, un poignard, une hache à sa ceinture ; à terre, un sabre battant à son côté, une carabine en bandouillère s'il était à pied, posée en travers de l'arçon de sa selle s'il était à cheval ; avec lui, toujours sa chère Annita, ce trésor de son cœur, brûlant comme lui pour la cause de l'indépendance des peuples, partageant ses périls et ses joies, allant comme lui au combat comme à un plaisir plus vif, comme à une distraction plus émouvante. Ses trente ans et l'espérance de l'avenir, il ne demandait pas au ciel autre chose. Les splendides magnificences de cette nature presque encore vierge du Brésil, toutes ses pompeuses harmonies qui, en toute autre circonstance, auraient exalté son admiration, n'étaient pour lui qu'une sorte de superflu dont il jouissait au milieu de cette existence de dévouement, de périls, d'aventures, d'émotions, d'espérance et d'amour, qu'il

Digitized by Google

s'était créée dans ces lointains parages, et pour laquelle son âme semblait exclusivement trempée.

En arrivant à Montévidéo, il s'aperçut que la vie poétique n'est qu'un incident de l'existence, qu'à côté d'elle se dresse toujours la vie positive avec toutes les prosaïques brutalités de ses exigences matérielles. Annita l'avait rendu père : il avait alors une famille à nourrir ; il fallait pourvoir à ses besoins ; l'argent lui manquait ; il donna des leçons d'algèbre et de géométrie pour en gagner.

Ces occupations étaient peu dans sés goûts. Trop fier, néanmoins, pour être à charge à qui que ce soit, et habitué à ne tirer ses ressources que de lui-même, il y y aurait persévéré cependant, si la situation politique de l'Uruguay ne l'eût de nouveau lancé dans cette vie d'imprévu, de périls et d'aventures où son caractère semblait seul pouvoir se développer dans toute sa chevaleresque énergie.

Quelques mots sur la situation politique de l'Uruguay sont nécessaires pour faire apprécier le nouveau rôle de Garibaldi dans cette guerre de l'indépendance.

Après plus de trois siècles d'incidents émouvants et dramatiques, depuis qu'en 1515 l'Espagnol Juan Diaz de Solis avait pris possession de Rio-de-la-Plata au nom de l'Espagne, ce pays avait été constitué en grande confédération sous le nom de *République argentine*. Après de nouvelles luttes entre l'Espagne et le Brésil pour la suzeraineté de cet immense territoire, et dans lesquelles intervinrent successivement l'Angleterre et la France, eut lieu en 1828 la séparation et l'indépendance de la

Digitized by Google

partie orientale de la confédération, sous le nom de *République orientale* ou de l'*Uruguay*. Buenos-Ayres resta la capitale de la République argentine, et Montévidéo devint celle de la République orientale.

Après cette séparation plus ou moins violente, le dictateur de Buenos-Ayres, Jean-Manoel Rosas, voulut ramener la République orientale dans le giron de la République argentine, et ses bandes, sous le commandement du général Oribe, venaient dévaster les plaines de l'Uruguay presque sous les murs de Montévidéo. Trop faible pour résister à son puissant ennemi, la République orientale trouva de puissants auxiliaires dans les nombreux étrangers qui résidaient à Montévidéo et qui, ayant leurs biens et leur vie en péril, s'armèrent pour les défendre. Un Français, le colonel Thibault, organisa une légion française qui rendit à la république les plus signalés services.

Garibaldi fut chargé de protéger la république du côté de la mer. On mit sous ses ordres trois cutters. On appela cela une flotte, et, avec ces trois petits bâtiments, il dut tenir tête à la marine militaire de la République argentine.

La réputation qu'il s'était faite à Rio-Grande et qui l'avait suivie à Montévidéo motiva cette confiance.

Garibaldi la justifia.

Sa première expédition navale mit en relief toute son énergique audace militaire, lui valut un succès d'estime inouï, mais amena la destruction complète de la flotte dont on lui avait confié le commandement.

La flotte de Buenos-Ayres, forte de six voiles, croisait

Digitized by Google

dans le Parana, dont de fortes batteries gardaient l'entrée. Enlever ces batteries, forcer l'entrée du fleuve, aller avec ses trois petits cutters attaquer les six fortes voiles ennemies dans ses eaux, parut à Garibaldi un exploit digne de lui; il le tenta.

S'embossant bravement devant les batteries, après quatre heures d'une canonnade furieuse, il fait taire leur feu, les prend d'assaut l'une après l'autre, et encloue tous leurs canons. Exalté par ce succès, il remonte le fleuve; mais son pilote, peu expérimenté sur ces eaux, l'engage sur des bancs de sable. Il manœuvrait pour se dégager, lorsque la flotte de Buenos-Ayres parut en amont du fleuve, vogua cap avant sur lui et se mit à le canonner pendant qu'engagé sur les bancs il n'était plus maître de sa manœuvre.

Cette position était des plus critiques.

En effet, manœuvrant sans embarras sur les hauts fonds, la flotte de Buenos-Ayres pouvait à volonté diriger son feu où et comme elle voulait, prendre à son choix l'ennemi de travers ou d'enfilade, et en même temps paralyser tout ou partie de son feu. Garibaldi, au contraire, ne pouvant marcher que la sonde à la main, soit qu'il voulût louvoyer, virer de bord ou aller vent arrière, essuyait toutes les canonnades sans se trouver le plus souvent en mesure de riposter.

Malgré cela, il tint deux jours durant dans cette position affreuse. L'ennemi était sur les dents. Lui était aux abois. Ses cutters étaient criblés de boulets, leurs roues de gouvernail emportées, leurs voilures en lambeaux.

Cette position semblait ne pouvoir empirer; elle em-

Digitized by Google

pira : les munitions vinrent à manquer. N'ayant plus ni gargousses ni boulets, Garibaldi fit couper en morceaux les chaînes-cables et s'en servit en guise de mitraille.

Cette ressource épuisée, il ne lui resta plus qu'à se faire sauter pour faire encore du mal à l'ennemi. Une fois déjà ce moyen extrême lui avait servi contre la flotte brésilienne ; cette fois encore il allait lui servir contre la flotte de la république argentine.

Faisant mettre les chaloupes à l'eau, il y fit descendre tout son monde, mit le feu aux cutters et, à la faveur de l'explosion qui jeta un grand désordre sur la flotte ennemie, il put gagner sain et sauf le rivage.

Là un nouveau danger l'attendait. L'ennemi, qui avait soupçonné son projet, avait débarqué un corps de troupes chargé de lui barrer le chemin. Cet obstacle n'était pas de nature à arrêter Garibaldi. Sans calculer le nombre de l'ennemi, il commande aux siens une charge à la baïonnette, s'élance à leur tête, l'épée nue à la main, se fraye un passage et se met en retraite en si bon ordre que, bien que souvent à portée de le harceler, l'ennemi ne put jamais parvenir à l'entamer.

Il arriva ainsi avec les débris de son équipage à Montevideo, vaincu, mais si grand dans sa défaite, qu'il fut accueilli par le gouvernement et la population avec la plus vive et la plus chaleureuse sympathie.

Cette retraite avait duré vingt-deux jours.

Pendant ce temps les affaires de la République orientale n'avaient pas prospéré. Oribe, général de Rosas, menaçait d'un siége la ville de Montevideo déjà bloquée par mer par l'escadre de Buenos-Ayres, et, en attendant,

Digitized by Google

dévastait tout dans les environs; n'ayant à opposer à ces forces qu'un faible corps de troupes dont la légion française formait le principal noyau, la ville était dans la consternation.

Le retour de Garibaldi amena un changement notable dans cette situation assez critique.

Pour remplacer la flottille perdue, le gouvernement avait mis à sa disposition quelques lanciones, grandes chaloupes à voiles, armées, et lui en avait donné le commandement. Mais avec ces insignifiantes ressources, il était à peu près impossible à Garibaldi d'entreprendre des opérations navales de quelque importance, et il dut se borner à un simple service de surveillance des côtes sans pouvoir rien entreprendre de décisif contre la flotte ennemie.

Ce fut alors qu'il eut l'idée d'organiser sur le modèle de la légion française, cette fameuse légion italienne qui devait rendre de si grands services à l'Uruguay. Les résidents italiens ayant à défendre leurs biens contre l'ennemi, s'enrôlèrent sous ses ordres avec enthousiasme. Il en réunit ainsi quatre cents, leur donna un uniforme, dont un manteau rouge flottant sur les épaules devint la partie la plus saillante; et ce furent là ces fameux *hommes rouges* qui, après avoir dans l'Uruguay combattu pour l'indépendance et la liberté d'un peuple étranger, devaient, en 1849, se rendre si célèbres en Italie en combattant à Rome pour l'indépendance de leur patrie, sous les ordres du même Garibaldi.

On était alors en 1843.

A ce moment commença une guerre à laquelle l'allure

Digitized by Google

toute chevaleresque de la légion italienne donne un caractère étrange.

Comme à Rio-Grande, chef de guérilleros sur terre, chef de flotte sur mer, Garibaldi et les Italiens rendirent les services les plus signalés à la république. Les traits d'audace et de bravoure de ce chef aventureux et de sa poignée d'hommes semblent une page arrachée aux temps fabuleux. Sorties d'une témérité incroyable, charges désespérées, attaques et surprises d'une audace inouïe, escarmouches par sauts et par bonds, défenses héroïques, rien n'y manqua.

Tantôt s'abattant comme un tourbillon sur les bataillons ennemis, il les sabrait, les dispersait dans le plus grand désordre, et quand, revenus de cette soudaine attaque, ils voulaient tenir tête à l'assaillant et le poursuivre, tout avait disparu comme l'ombre aux premiers feux du jour ; il ne restait rien, çà et là, que des cadavres, des corps mutilés, des armures brisées et partout des flaques et des sillons de sang.

Tantôt retranché derrière un mur délabré ou sur un roc sourcilleux, il tenait tête avec une poignée d'hommes à des masses d'assaillants, les fatiguait, les harcelait, les mettait aux abois par sa résistance désespérée, et quand ils croyaient le tenir, il leur échappait et leur glissait comme une anguille aux mains du pêcheur, soit en faisant une trouée dans leurs rangs, soit par quelque voie détournée, toujours avec des circonstances qui le signalaient d'une manière tout exceptionnnelle.

Ainsi, un jour, à Bayada, Fernando Gomez, un des généraux d'Oribe, avait dressé un camp dont l'emplace-

Digitized by Google

ment était fort bien choisi, qui dominait trois routes et où il s'était fortement retranché avec douze cents hommes : ce camp était fort à la convenance de Garibaldi; mais il fallait le prendre. L'ennemi était bien supérieur en nombre, et une attaque de vive force avait peu de chances de réussir. Garibaldi choisit une nuit obscure; il divise sa troupe en deux bandes, l'une de deux cents hommes à cheval, munis de torches de résine, l'autre à pied, avec deux petites pièces de campagne. A minuit, cette dernière attaque une des entrées du camp à coups de canon. Pendant que l'ennemi court aux armes dans l'obscurité, Garibaldi, qui attendait ce moment, fait allumer les torches à ses deux cents cavaliers, se met à leur tête et fait le tour du camp suivi de tous les siens, poussant des cris affreux, ayant à la main leur torche allumée, leurs grands manteaux rouges flottant au vent. Surpris, effrayé, éperdu par cette étrange apparition, l'ennemi croit voir une légion de diables, Lucifer en tête, dansant autour du camp quelque ronde infernale; il fuit de tous côtés sans combattre. Garibaldi n'eut qu'à s'emparer du camp; il y trouva un grand amas de vivres, de munitions, d'objets de campement, s'y retrancha et s'y fixa.

Certes, les murs de Jéricho, croulant jadis au bruit des trompettes, étaient un miracle moins grand que ce camp retranché, pris et occupé, sans coup férir, par une ronde aux flambeaux de Garibaldi et de ses hommes rouges.

De là, comme dans un de ces *récits* du moyen âge où des nobles et vaillants chevaliers, solidement retranchés à

Digitized by Google

l'embranchement des routes, devenaient la terreur de toute une contrée, Garibaldi, jusqu'à la fin de la campagne, put rayonner sur tous les points et braver toutes les forces de l'ennemi.

Deux jours après, en effet, honteux de sa défaite, Servando Gomez s'avança avec sa division pour reprendre ce camp; mais il y perdit un tiers de son monde sans pouvoir y parvenir.

Une autre fois, à Campo-Quemado, Garibaldi et ses trois cents compagnons sont surpris, atteints et cernés par trois mille hommes.

— Mes amis, dit-il à ses braves, nous sommes trois cents, et trois mille hommes nous cernent; l'ennemi est dix contre un, il a du canon et nous n'en avons pas. Ceci vaut la peine de vaincre et n'est pas au dessus du courage des soldats de l'indépendance. Qui m'aime me suive.

A ces mots, chargeant avec fureur à la tête des siens, il attaque, enfonce, écharpe, disperse les colonnes ennemies, et sort, une fois encore, vainqueur d'un combat où l'ennemi avait le double avantage de la position et du nombre.

A Monte-Cerro, à Las-Tres-Cruces, à Campi-di-San-Antonio, à la Topera-di-San-Venanzio, ce fut, de la part de ces intrépides légionnaires et de leur vaillant chef, la même bravoure, le même succès. Partout l'ennemi battu ne pouvait tenir contre cette poignée d'hommes qui semblaient se multiplier pour être sur tous les points à la fois, assaillis ou assaillants, mais toujours vainqueurs.

Digitized by Google

Un succès si constant avait attaché au nom de Garibaldi une sorte de prestige d'invincibilité. A Montévidéo on croyait tout possible de sa part, et l'on n'hésitait pas à lui confier les missions les plus impossibles.

Un jour, une partie de l'État de Salta, à plus de 200 lieues de Montevideo, était tombée au pouvoir de l'ennemi; sa présence sur ce point était inquiétante, il était urgent de le déloger. Garibaldi fut chargé ce cette mission. Il part avec sa légion, quatre ou cinq cents hommes environ, moitié fantassins, moitié cavaliers. Il arrive à Salta, petite ville de neuf ou dix mille habitants, et y établit son quartier général. Divisé par petits corps, mais tous plus forts que le sien, l'ennemi ravageait la province. Garibaldi marche à ces corps, les attaque isolément, les bat tous l'un après l'autre. Changeant de plan, l'ennemi rallie ses débris, en forme deux corps de sept à huit cents hommes chacun. Garibaldi voulut attaquer ces deux corps avant leur jonction; il marche à l'un, le bat, et de là veut marcher à l'autre. Mais le corps battu se rallie; l'autre avançait toujours; surpris alors dans un mouvement de flanc, Garibaldi se trouva acculé dans une position d'où il ne pouvait sortir qu'en faisant tête aux deux corps à la fois.

Le combat s'engage. Il avait duré près de huit heures sans que Garibaldi eût perdu un pouce de terrain. Mais sa petite troupe était fort diminuée; à la nuit, elle était réduite à moins de la moitié. Quarante hommes avaient été tués; plus de cinquante étaient gravement blessés. Tout annonçait que l'ennemi recommencerait la lutte le lendemain. Il n'était pas plus possible à Gari-

Digitized by Google

baldi de la soutenir que de se maintenir dans la position critique où il était. Ses hommes, épuisés de fatigue, manquaient de vivres, ses blessés des choses les plus nécessaires; il lui fallait à tout prix sortir de là.

A une demi-heure de marche de là, était une *estancia* de facile défense, qu'il connaissait déjà et où il pensait qu'il lui serait aisé de se maintenir et de résister plus aisément aux nouvelles attaques de l'ennemi.

Mais il fallait y aller, et là était le difficile.

Pour tout autre que Garibaldi ce commencement de retraite, en présence de l'ennemi vainqueur, eût été chose à peu près impossible. Mais son esprit fécond en ressources lui suggèra un moyen qui lui réussit de tout point. Les blessés furent placés par deux sur vingt-cinq chevaux, deux fantassins de chaque côté pour les soutenir; et pendant que cette ambulance, avec le restant des fantassins, se dirigeait silencieusement vers la *estancia*, lui avec trente cavaliers, attaque de front l'ennemi comme s'il eût voulu faire une trouée dans ses rangs avec tout son monde, traverse une partie de son campement au galop, revient par un détour au point d'où il était parti et rejoint les siens arrivés à la *estancia*. Stupéfait de cette audacieuse attaque, l'ennemi se tint toute la nuit sous les armes, n'osant risquer aucun mouvement offensif dans la crainte de quelque surprise ou de quelque embuscade de l'intrépide et actif guérillero.

Ce ne fut qu'au jour, lorsqu'il s'aperçut que Garibaldi et sa légion avaient disparu, qu'il eut le mot de cette énigmatique attaque.

Digitized by Google

Il lança des colonnes dans toutes les directions à sa poursuite.

Ce n'était pas sans raison que Garibaldi avait compté sur le secours qu'il devait trouver en ce lieu. Le succès même dépassa son espérance. Ses soldats y trouvèrent des vivres, ses blessés des soins; lui y trouva des auxiliaires d'une si bizarre espèce, que cet incident de retraite forma un des traits les plus étranges de cette aventureuse existence dans ces lointains parages.

La *estancia* où elle se trouvait, et qu'on appelait la *estancia del Ladron*, avait pour habitation, non pas une maison de maître, mais une caverne creusée par la nature à d'immenses profondeurs dans le flanc d'un mont inaccessible; au dedans était pratiquée l'habitation du maître, coquette, propre et amplement pourvue de provisions de toute sorte. Au dehors s'étendaient les jardins plantés d'arbres fruitiers, de fleurs et de légumes, des galpons à saler et à boucaner la viande, une grande forêt et des prairies où paissaient en liberté d'immenses troupeaux de buffles, de bisons, sous la surveillance de dix chiens de Terre-Neuve, énormes molosses dressés à la fois à la garde des troupeaux, à la chasse et à la guerre. Un nombreux personnel d'esclaves salait et boucanait les viandes, cultivait les jardins, plantait, labourait, semait, récoltait. A la nuit, les chiens, les troupeaux, les esclaves rentraient dans la caverne dont l'entrée était si solidement fermée, et, comme le Polyphème du poëte, le maître de la *estancia* dormait tranquille.

C'était un bizarre homme que ce maître. On le nommait Andros. Après avoir passé une partie de sa vie, sol-

Digitized by Google

dat, à faire la guerre pour les autres, il avait voulu passer l'autre à la faire pour son propre compte. Il s'était fait *gaucho*, c'est-à-dire chasseur de bisons et de chevaux sauvages dans les pampas. Il avait été si adroit et si heureux dans ces chasses qu'en peu de temps il avait pu faire l'acquisition de la *estancia del Ladron*, qui passait pour une des plus riches propriétés de l'état de Salta. Là, pour se mettre à l'abri des partis indiens et des partis armés qui, à ces temps de trouble, tenaient presque toujours la campagne, il avait dressé ses molosses à la guerre, et s'en était fait une garde si sûre et si redoutée que nul n'osait approcher en ennemi de la terrible *estancia*. C'était sa *garde*, et il ne la désignait que par ce nom.

Ayant toujours conservé un goût très-vif pour les évolutions militaire et la guerre, à défaut de réalité, il avait voulu du moins s'en créer l'image. Ses dix molosses lui avaient servi de conscrits à dresser et, à force de soins et de patience, il y avait si bien réussi qu'il en avait fait une milice réellement redoutable, obéissant au commandement comme des soldats, chargeant comme eux, isolément ou en masse, ralentissant, accélérant leur charge à la voix de leur chef.

Il avait pour clairon une corne de buffle dont les modulations diverses avaient chacune leur signification particulière que les chiens entendaient avec une intelligence rare. A la *estancia*, c'est-à-dire en garnison, comme il disait, la corne de buffle réglait les actions, telles que l'exercice, le repos, le manger, le dormir, la sortie ou la rentrée des troupeaux; en campagne, c'est-

Digitized by Google

à-dire à la guerre, si quelque ennemi attaquait la *estancia*, au son de la corne étaient joints les commandements à la voix.

S'il fallait partir pour repousser une attaque, il commandait :

— *Formez le carré!* les chiens se rangeaient par couples devant, derrière lui et à ses côtés.

— *Colonne en avant! marche!* les chiens marchaient sans rompre les rangs.

— *Pas de charge!* ils doublaient le pas.

Etait-on en présence de l'ennemi, si ce n'étaient que quelques maraudeurs sans armes, il commandait : *Feu de file, premier peloton!* les deux chiens de devant se détachaient et venaient sans peine à bout des assaillants. S'ils étaient armés, il commandait : *Feu de peloton!* et huit des dix chiens se jetaient sur eux, les deux autres formaient son état-major ou sa réserve et restaient à ses côtés. Si l'ennemi était nombreux, au commandement de *Charge à volonté!* tout donnait, réserve et corps d'armée. En même temps il se mettait à sonner avec sa corne de buffle une fanfare de sa composition qui ressemblait au beuglement modulé des bêtes fauves, et dont les sons excitants mettaient les chiens dans une véritable fureur.

Tels étaient, du reste, l'ardeur et le courage avec lesquels ces intéressants animaux se précipitaient, à la voix de leur chef, sur l'ennemi, qu'ils sortaient toujours vainqueurs de ces terribles luttes.

Aussi, la *estancia del Ladron* était-elle un objet de terreur au loin, et, au milieu des ravages de tout le pays

Digitized by Google

par les bandes armées qui le dévastaient, Andros vivait tranquille à l'abri du pillage et des attaques.

Ardent et chaud partisan de l'indépendance, il accueillit en frère Garibaldi et sa troupe en si piteux état. Il fit donner des vivres aux soldats valides, des soins aux blessés, et, pendant qu'ils prenaient un repos si nécessaire après une si terrible lutte et de si grandes fatigues, il envoya de tous côtés des éclaireurs pour connaître les mouvements de l'ennemi.

A leur retour et d'après leur rapport, il fut décidé que Garibaldi et sa petite troupe se mettraient en marche pour une petite chaîne de montagnes qui n'étaient qu'à quelques lieux de là, et d'où il leur serait aisé de gagner Salta par des chemins détournés, sans risquer d'être inquiétés. Andros, avec sa *garde*, s'était généreusement offert de les escorter.

A l'heure dite, on partit.

La colonne marchait dans l'ordre de retraite suivant. En tête, Andros et Garibaldi entourés de dix molosses. Suivait toute la troupe en ordre de carré en marche, ayant au milieu les blessés portés sur des brancards. Dix cavaliers rouges formaient l'arrière-garde.

Ils n'étaient environ qu'à une heure de marche des montagnes, où ils auraient pu continuer leur retraite en sûreté, lorsque, de l'extrémité de la plaine qu'ils traversaient, ils virent venir à eux un parti de cavaliers ennemis qui, les ayant aperçus, coururent à eux bride abattue, soulevant sous les pas de leurs chevaux un nuage épais de poussière.

— Nous allons être attaqués, dit Andros à Garibaldi,

Digitized by Google

mais ce n'est que de la cavalerie, c'est l'affaire de ma *garde* : vous allez rire.

Il y avait tout près de là un petit bois de quelques arpents au plus. Là était la source de Los Galpos, petite rivière à sec une partie de l'année. Les arbres qui croissaient à l'entour étaient tous serrés, très-branchus et formaient une sorte de palissade naturelle, abri à peu près sûr contre les balles et surtout contre les charges de cavalerie.

Cet endroit était très-propre à repousser une attaque. En prévision de celle dont ils étaient menacés, Garibaldi et les siens y firent halte.

A peine achevaient-ils d'y abriter leur troupe que quelques cavaliers ennemis qui avaient devancé les autres arrivèrent. Ils firent halte aussi hors de portée en attendant leurs traînards.

Pendant ce temps Garibaldi et Andros se fortifièrent. Ils coupèrent de grandes branches, les laissant pendre dans les arbres. Ils dressèrent les brancards, les matelats des blessés contre ces branches, ménageant entre eux de petits intervalles comme autant de meurtrières. Ils se trouvèrent alors environnés comme d'une fortification suivie.

Garibaldi disposa ses hommes valides contre cette palissade improvisée avec ordre de ne faire feu qu'à son commandement.

Andros riait dans sa barbe, se frottant les mains de joie en désignant les cavaliers ennemis qui se disposaient en ordre d'attaque.

Digitized by Google

— Ces gaillards-là, disait-il, ne s'attendent pas au menuet que je leur prépare.

Les cavaliers ennemis avaient tous rejoint. Leur nombre s'élevait à près de trois cents.

Au commandement de leur chef, ils se lancent à toute bride vers le bois, ne soupçonnant pas que la petite colonne s'y était si bien barricadée qu'il leur était absolument impossible de s'y frayer un passage sans mettre pied à terre.

— Pour être plus sûrs de nos coups, dit Garibaldi aux siens, ne faisons feu que lorsque l'ennemi sera à demi-portée de pistolet. Je donnerai le signal.

Il tarda si longtemps à le donner que quelques cavaliers ennemis n'étaient éloignés que de la longueur de deux piques, quand les assaillis firent coup sur coup une décharge de toutes leurs armes.

Ils visèrent si juste et les armes éparpillèrent tant la grosse dragée dont ils les avaient chargées, que plus de trente cavaliers ou chevaux tombèrent tués ou blessés.

L'ennemi n'était pas encore revenu de l'étonnement que lui avait causé cette décharge si meurtrière et si peu attendue, qu'Andros, qui avait disposé ses dix chiens en seconde ligne, dit tout joyeux :

— A mon tour maintenant !

Et sans autre préambule, il lance ses molosses sur l'ennemi au terrible commandement de : *Charge à volonté.*

En même temps, portant aux lèvres son cornet de buffle, il se met à sonner de toute la force de ses poumons la fanfare de circonstance : cette terrible fanfare

Digitized by Google

qui animait les chiens comme le son du clairon et du tambour les chevaux et les hommes.

A ce commandement, à ces sons, ces braves molosses franchissent la palissade, s'élancent d'un bond sur la croupe des chevaux, saisissent les cavaliers qu'ils meurtrissent, déchirent, dévorent à belles dents, allant de l'un à l'autre avec une telle fureur qu'en un instant le nombre d'ennemis mis hors de combat se trouve presque doublé. Les chevaux eux-mêmes, effrayés de se voir assaillis par ces féroces molosses, couraient au hasard, emportant au loin leurs cavaliers mutilés et sanglants. Aussi, en moins de dix minutes, toute la troupe ennemie fut en pleine déroute, poursuivie à outrance par les chiens qui ne lui laissaient ni trêve ni répit, et par la fanfare fantastique d'Andros, dont les sons à l'harmonie diabolique lui inspiraient une véritable terreur.

Telle fut la furie de cette attaque des chiens cramponnés aux cavaliers que, dès qu'ils eurent commencé à donner, il ne fut plus possible à Garibaldi et aux siens de faire usage de leurs armes sans risquer de les atteindre. Ils semblaient se multiplier, sautant de la croupe d'un cheval sur celle d'un autre qui passait en fuyant, comme pour ne laisser dans cette troupe aucun cavalier à l'abri de leurs terribles dents.

Andros se mit alors à sonner la retraite.

Accoutumés à ces sons, les chiens lâchèrent prise et revinrent au bois fiers de leurs exploits et la gueule rougie du sang de l'ennemi.

— Bien travaillé, mes enfants! leur dit Andros en les caressant. S'ils en veulent encore, nous leur en don-

Digitized by Google

netons. En attendant, reposez-vous, et s'ils reviennent je vous enverrai faire encore une bonne ripaille au dépens de leur peau. Allons, *repos!*

Et les molosses se couchèrent tous, haletants de leur charge furieuse et reléchant avec une certaine volupté leurs babines encore teintes du sang des cavaliers.

Après cette terrible charge, l'ennemi ne parut pas plus disposé à recommencer immédiatement l'attaque qu'à se retirer. A un quart de mille du bois, il dressa ses tentes comme s'il avait pris la résolution d'assiéger ceux qui s'y étaient retranchés.

Garibaldi proposa de profiter de sa terreur pour continuer la retraite à la nuit. Andros ne partagea pas cet avis : il disait que c'était lâche de laisser le champ de bataille à ces canailles, et qu'avec sa *garde* seulement il se faisait bon de les mettre tous en fuite.

L'avis de Garibaldi prévalut. A la nuit, on se mit en retraite. Ils allumèrent dans leurs petits camps des feux pour faire croire à l'ennemi qu'il y étaient encore, et à l'heure marquée la petite troupe se mit en marche dans un ordre tout différent de celui du départ. Cette fois Garibaldi, Andros et les molosses formaient l'arrière-garde, seul point par où on pouvait attendre l'ennemi.

Il ne vint pas cependant.

La petite colonne en retraite atteignit avant le jour les montagnes, où elle n'eut plus d'attaque à craindre; elle continua sa marche vers Salta, où Garibaldi eut le bonheur de voir ses compagnons abrités et sauvés.

Andros l'accompagna fidèlement jusque-là, et revint emportant la reconnaissance de tous ces braves qu'il

Digitized by Google

avait tant contribué à sauver d'une mort et d'une captivité certaines.

Pendant cette retraite, qui offrait de grandes difficultés, tant par le nombre de blessés qu'on était forcé de transporter que par celui des ennemis, Garibaldi se montra aussi bon capitaine dans le revers que dans le succès. Blâmant paternellement l'un, louant amicalement l'autre, ayant pour tous des paroles d'encouragement et d'espérance, toujours le premier et le dernier à repousser une attaque, il sembla se multiplier pour conserver à la république une légion qui lui avait rendu tant de services et qui devait lui en rendre tant encore. Aussi, tout en déplorant des pertes cruelles, à Montévidéo en accueillit-on la nouvelle avec enthousiasme. Le gouvernement ordonna que le nom de cette campagne serait inscrit en lettres d'or sur le drapeau de la légion, éleva Garibaldi au grade de général (1846), et lui adressa une lettre de félicitations où il lui disait que « ses exploits « et ceux de sa brave légion auraient jeté un nouveau « lustre sur les soldats et les vaillants capitaines de la « grande armée de Napoléon. »

Les services de Garibaldi dans cette guerre de l'indépendance de l'Uruguay ne s'étaient pas bornés aux opérations militaires de terre.

En mer, malgré les insignifiantes ressources qu'on avait mises à sa disposition, il en avait rendu d'aussi signalés, et ses exploits sur cet élément n'avaient certes pas déparé ceux de terre. Quelques-uns surtout avaient attaché à son nom un tel prestige qu'on ne doutait de rien de ce qu'il pouvait entreprendre.

Digitized by Google

En voici deux ou trois choisis dans le nombre :

Avant sa destruction dans le Parana, la flotte de Montévidéo se composait, on l'a vu, de trois cutters armés à eux tous de huit canons. La flotte ennemie en comptait cinquante. Une telle disproportion de forces réduisait la première à surveiller les mouvements de l'autre et, tout au plus, à donner la chasse à quelques caboteurs chargés d'alimenter la flotte ou l'armée de terre ennemie, un vrai service de garde-côte.

Garibaldi n'était pas homme à s'en contenter.

Aux premiers mois de l'année 1845, l'escadre ennemie bloquait le port de Montévidéo. Les trois pauvres petits cutters, mouillés au fond de la baie par ordre supérieur, les voiles serrées comme l'aigle malade qui a replié ses ailes, n'avaient pas même la satisfaction d'échanger de temps à autre quelques coups de canon avec l'ennemi.

L'équipage maugréait contre cette inaction ; Garibaldi s'en indignait.

A Montévidéo était une taverne renommée, où se rendaient de préférence les marins en disponibilité qui voulaient s'embaucher pour le commerce, la course ou la guerre ; c'était là aussi qu'ils aimaient à dépenser les produits de leurs voyages, leurs courses ou leurs campagnes. Le wiski, le vin, le rhum, y étaient de premier choix ; la table était bien servie, la tavernière accorte ; et le *San-José* — c'était le nom de la taverne — a laissé plus d'un bon souvenir parmi les marins du temps de la guerre de l'indépendance.

Digitized by Google

On y parlait de tout, et des affaires publiques plus que de tout.

L'inaction forcée de la flotte de Montévidéo était souvent le sujet des conversations, et chacun en causait librement, comme on cause d'une affaire de l'État dans une république.

Un soir, la réunion y était nombreuse et choisie, divisée, comme à l'ordinaire, en divers groupes attablés ou debout çà et là, mangeant, buvant, jouant, fumant, ou devisant, chacun suivant ses goûts et convenances, Comme tous se connaissaient de nom ou par relations, la conversation y était ou générale ou privée.

Un nouveau groupe de cinq à six personnes entre bruyamment dans la salle commune. C'était une partie de l'équipage d'un corsaire en renom, qui devait prendre la mer cette nuit même, et qu'un calme plat avait retenu au port.

— Bon ! dit tout haut l'un des buveurs, voilà les loups du *San-Gregorio* qui préfèrent le vin du *San-José* au vent qui souffle des Pampas.

— Au vent ! répondit un des nouveaux venus ; est-ce qu'il y a du vent dans le monde? Au diable la mer de ce jour avec sa *bonace!* La trinquette d'un lançione n'y trouverait même pas à mordre.

Et il ajouta, en parlant de la flotte qui bloquait le port :

— Ce calme est bon tout au plus à s'amariner à l'aviron pour aller jeter les grapins à bord des coquilles de Buénos-Ayres.

— Oui, reprit un autre, parlez-en de ces coquilles !

Digitized by Google

Elles nous bloquent ici comme des renards dans leur terrier. Autant vaudrait pour les cutters du gouvernement être encore sur les chantiers que de rester affourchés sur leurs ancres comme de grands fainéants! J'y ai mangé ma dernière piastre.

— Tu en parles à ton aise, l'ancien. Connais-tu le moyen, avec huit mauvais canons, d'aller en affronter cinquante?

— Bah! bah! des canons! Les canons, pour des bons b..gres, sont au bout de leurs grapins et de leurs haches d'abordage.

— Tu as raison, l'ami, dit en lui frappant sur l'épaule un nouveau-venu, qui, au milieu de l'animation causée par ce débat, était entré inaperçu; tu as dix fois raison, ajouta-t-il: les canons sont au bout des bras des braves qui n'ont pas peur du bruit; et si je pouvais joindre à mes équipages vingt bons b..gres comme je pourrais en choisir sans sortir d'ici, demain le port serait débloqué, et nous irions encore danser sur la lame et donner la chasse aux galions de l'empire.

Celui à qui le nouveau venu s'était adressé se retourna, et, se levant à sa vue, dit avec un étonnement mêlé de respect:

— Le commandant!

A ce mot de commandant, de tous les points de la salle les regards se fixèrent sur la personne ainsi désignée, et tous reconnurent Garibaldi, que l'on appelait assez généralement par ce titre.

C'était Garibaldi, en effet, qui, de temps à autre, venait au *San-José* pour y recruter ses équipages. Aussi,

Digitized by Google

dès qu'on l'eût reconnu, les jeux, les conversations privées cessèrent, et tous ceux qui étaient restés étrangers aux débats se demandèrent :

— Qu'est-ce qu'il dit le commandant?

— Je dis, reprit Garibaldi en répétant sa dernière phrase, que si je pouvais joindre à mes équipages vingt bons b..gres comme je pourrais en choisir sans sortir d'ici, demain le port serait débloqué, et nous irions donner la chasse aux galions de l'empire.

Un grand diable, taillé en Hercule, et dont la peau du visage, couleur de cuir tanné, était toute tailladée de cicatrices, se détachant d'un groupe de buveurs, vint à lui.

— Commandant, lui dit-il, j'ai vingt ans de flibuste. Je ne sais si dans vos idées je suis compris dans les vingt bons b..gres dont vous parlez; mais, si vous voulez me faire cet honneur, je suis des vôtres.

Trente voix parties de toutes les tables répétèrent :

— Et moi aussi! et moi aussi!

Garibaldi n'eut que l'embarras du choix.

Il fit apporter un gallon de rhum, cinq kilos de cassonnade, trente grammes de canelle, des citrons, du gingembre; et un vrai punch américain, flambant dans un grand chaudron de cuivre, se mit à darder jusqu'au plafond ses langues de feu aux sept couleurs et à jeter sur toutes ces figures exaltées par cette scène ses reflets tremblottants, tantôt rouges, tantôt bleus, toujours alternés de lumière et de pénombre.

On but jusqu'au matin au succès de l'expédition projetée.

Digitized by Google

Le lendemain, tout Montévidéo répétait avec un luxe inouï de détails brodés jusqu'au fantastique, cette scène si caractéristique. On y attendait avec la plus vive anxiété l'appareillage des cutters. Mais, pour aller à l'ennemi, il fallait attendre le reflux. Le vent était au calme plat, la brise entièrement nulle. On se laissa aller à la dérive, suivant le courant de la marée, portant droit le cap sur la flotte.

Tout était prêt pour une de ces actions hardies qui laissent une page dans les annales des peuples.

Au commandement de branle-bas! tous, à bord des trois cutters, s'étaient préparés pour l'abordage. Les bastingages avaient été matelassés; les gabiers, sur les vergues et les hunes, se tenaient prêts à descendre, par les haubans, sur le bord des vaisseaux ennemis. Dix hommes par bord étaient commandés pour les grapins; vingt pour les compagnies d'abordage. Toute la population de Montévidéo était montée sur les toits, sur les terrasses, pour suivre dans toutes ses péripéties cette action à la fois théâtrale et dramatique, où, sans canons, de hardis aventuriers allaient attaquer une flotte relativement formidable. Garibaldi, son pavillon de commandant arboré au mât d'artimon du cutter capitan, marchait à la droite des deux autres. Son plan d'attaque était celui-ci : chaque cutter devait jeter les grapins à tribord d'un des plus gros vaisseaux ennemis, à la droite, à la gauche, au centre, de manière à paralyser leur feu et ceux des autres vaisseaux intermédiaires; après leurs premières bordées, l'attaquer immédiatement, s'en emparer, et prendre les autres entre deux feux.

Digitized by Google

Il était impossible de concevoir un plan d'attaque plus hardi; mais, soit que l'ennemi eût pressenti ce projet d'abordage, soit qu'il fût intimidé par tant d'audace, profitant d'une brise de terre qui venait de se lever, il leva l'ancre et appareilla, refusant le combat.

Garibaldi rentra au port avec tous les honneurs d'une victoire qui n'avait pas coûté une seule goutte de sang, et la population l'accueillit avec transport.

Une autre fois, méditant une attaque contre l'escadre ennemie dans un ancrage de l'Uruguay, il profita d'un brouillard épais et, lui quinzième, s'aventura sur un lancione de quelques tonneaux jusque dans les eaux de l'escadre ennemie, pour se rendre compte de sa position et de ses forces.

Tout à coup se lève un vent soufflant des pampas, le ciel se dégage, le brouillard se dissipe, et le lancione, avec son audacieux éclaireur, se trouve cerné au milieu de la flotte ennemie, et forcé, pour sortir de là, de passer sous le feu roulant de ses canons.

Un cri de victoire, qui, dans sa laconique expression, rappelait la terreur qu'inspirait l'audacieux condottiere et le prix qu'on attachait à sa capture, retentit à bord de la flotte ennemie.

— Garibaldi est pris! Garibaldi est pris! s'écria-t-on de tous les bords.

Et dix embarcations, montées chacune de plus d'hommes que n'en contenait le lancione, sont mises à sa poursuite.

La situation était des plus critiques. Se précipitant au gouvernail, Garibaldi manœuvre avec tant d'habileté

Digitized by Google

que, tantôt le cap à la lame, tantôt se laissant pousser par elle, il déroute toutes les manœuvres des embarcations et parvient à se soustraire à leur poursuite.

Une goëlette de dix canons se détache alors, lui donne la chasse, parvient à le couper de son escadre et à ne lui laisser d'autre abri qu'une baie sans issue, où, vers le soir, le vent ayant fraîchi, Garibaldi fut forcé de chercher un refuge.

La nuit venue, dans la conviction de l'avoir acculé dans une baie d'où il ne pouvait sortir, la goëlette jeta l'ancre à l'entrée et remit sa capture au lendemain.

C'était compter sans l'esprit si fécond en ressources de son audacieux ennemi.

En effet, profitant de la marée, Garibaldi atterrit le plus avant qu'il peut sur les bas-fonds. La marée, en se retirant, laisse à sec le lancione, qui reste affalé sur son tribord. A la faveur de rouleaux disposés sous son flanc, on le traîne, à force de bras, à travers une langue de sable de trois ou quatre mille pas qui séparait la baie où il était bloqué d'une baie voisine. Arrivé là, il put remettre à flot le lancione après des peines infinies.

Une partie de la nuit s'était écoulée à ce travail surhumain. Mettant à profit le reste, Garibaldi fait armer tous les avirons du lancione, deux hommes par couple; on avance à la rame, le cap porté sur la goëlette. On ramait avec tant d'accord et d'entrain, que le lancione glissait plutôt sur la lame qu'il ne voguait. Tous les hommes se tenaient, autant que possible, courbés sur la rame. Garibaldi, seul, debout au gouvernail, le regard fixe, arrêté sur la goëlette, la dévorait du regard; le ser-

Digitized by Google

pent noir, qui, de son œil de feu, fascine sa proie, ne la regarde pas autrement quand il la convoite.

Enfin il atteint le bâbord de la goëlette, sans être signalé par les vigies, et s'y accroche. Dans la confiance d'une sécurité complète, l'équipage s'était endormi. Garibaldi monte à bord avec tout son monde, y engage une lutte désespérée, et, après vingt minutes de combat, finit par s'emparer de la goëlette.

Le jour commençait à poindre. Il lève l'ancre, porte le cap sur sa flottille, et la rejoint avec une goëlette qui se trouva prise au lieu d'avoir pris celui que, quelques heures auparavant, elle tenait bloquée dans un véritable impasse.

Par de si brillants faits d'armes, des traits d'une si téméraire audace, des exploits qui tenaient parfois du fabuleux, Garibaldi et ses légionnaires, la plupart Italiens, devinrent les héros populaires de Montévidéo, et, à leurs prodigieuses prouesses, la République orientale dut en grande partie la paix et l'indépendance dont elle ne tarda pas à jouir au dehors.

Le gouvernement ne se montra pas ingrat. Il avait conféré à Garibaldi le grade de général; il lui vota, ainsi qu'aux siens, à titre de récompense nationale, des terres, des troupeaux. Mais Garibaldi n'avait accepté qu'à la sollicitation publique le grade qui lui avait été confié, et il refusa nettement les concessions de terres et de troupeaux votées. Prières, conseils, instances, rien ne put ébranler sa résolution. A la lettre que lui écrivit, au nom du gouvernement, le général Pacheco y Obes, alors ministre de la guerre, il répondit :

Digitized by Google

« .....Des républicains ne doivent servir la cause de « la liberté que dans des vues purement désintéressées; « et, en prenant les armes pour l'indépendance de la « République orientale, mes braves compagnons et moi « n'avons obéi qu'à l'appel de la liberté, en dehors « de toutes vues d'intérêt de fortune ou d'ambition « d'honneurs..... »

Le ministre crut qu'insister après une déclaration si nette serait blesser la fierté de ce noble cœur; il n'insista pas; et Garibaldi resta pauvre avec sa seule paie de soldat, après avoir servi de son bras et de son sang une république qui voulait le combler de richesses et d'honneurs.

Ce désintéressement était d'autant plus méritoire de sa part qu'il se trouvait alors chef d'une double famille. Annita l'avait rendu père; c'était la famille de par le sang. Quelques proscrits italiens, ses compagnons d'armes en campagne, ses frères au temps du repos, s'étaient groupés autour de lui; c'était sa famille de par la patrie.

La petite colonie s'était groupée à quelque distance de Montévidéo, au fond d'un des beaux golfes de cette côte hospitalière. Le riant aspect du paysage qui les entourait semblait vouloir leur faire oublier la belle patrie qu'ils regrettaient. D'un côté, se déroulait une imposante solitude mi-partie de dunes de sable jaune étincelant de tous les feux du soleil d'Amérique, mi-partie de masses rocheuses et de massifs d'arbres gigantesques, comme toutes les productions de cette nature presque encore vierge. Au loin, à travers le voile vaporeux de l'air, se dessinait la ligne imposante de la haute chaîne des

Digitized by Google

Andes, avec son fond d'azur et ses reflets d'or et d'argent au sommet. Sur un plan incliné, étaient éparses les petites habitations de la colonie des proscrits, jolis pavillons aux toits aigus dont les flèches dorées, où flottaient des banderoles aux couleurs d'Italie, se détachaient sur le vert sombre des hautes futaies qui les ombrageaient. Les bords du golfe, revêtus de hautes herbes d'un vert plus tendre et tout brillanté de fleurs, formaient, dans les grandes eaux limpides où se mirait un ciel d'azur, un cadre de splendide verdure.

Dans ce lieu mêlé de tant de grandeur austère et de charme si gracieux, les proscrits vivaient de souvenirs et d'espérance. Les souvenirs étaient poignants, ils leur rappelaient dans le présent la patrie opprimée. Les espérances étaient consolantes, elles leur présentaient dans l'avenir la patrie délivrée. Le soir, on se rassemblait devant le pavillon de Garibaldi : on s'exaltait au souvenir de gloire, des victoires, des malheurs. Parfois, quelque rapsode improvisé entonnait un chant où il y avait à la fois de pieux regrets pour le toit domestique, de généreux élans pour la patrie opprimée. Les proscrits répétaient en chœur un chant de regret, comme les Hébreux captifs le *Super flumina Babylonis*. Puis, quand tous avaient pleuré sur la patrie absente, un autre chanteur entonnait le vieux chant de Mekeli, traduit d'une manière si heureuse par Clémence Robert, et dont la forme légendaire, mettant le génie de l'indépendance aux prises avec celui de l'oppression, répandait son baume d'espérance sur ces cœurs ulcérés.

Digitized by Google

Le vieux géant de la montagne,
Du plus fort proclamant la loi,
Disait, le pied sur la campagne :
« Fleurs et moissons, tout est à moi ! »
Il semait partout l'épouvante;
La mort autour de lui planait...
Mais, par la plaine verdoyante
Un beau paladin s'avançait.
Le géant avait pour défense
Cent dragons dressés au combat :
Le paladin avec sa lance
N'avait que son cœur et son bras...
Pourtant, un jour, profond mystère!
On vit dans le gouffre béant,
Les yeux fermés à la lumière,
S'abîmer le sombre géant.

On a vu le refus de Garibaldi de terres, de troupeaux, d'honneurs que lui offrait le gouvernement de la République orientale. En combattant cependant pour l'indépendance et la liberté dans ces lointains parages, Garibaldi avait des vues moins désintéressées qu'on ne pourrait le supposer. Seulement son intérêt était de la plus noble espèce : il était tout patriotique.

En effet, indépendamment de cet instinct inné qui le poussait aux aventureuses entreprises, pour peu que le motif les colorât de quelque teinte chevaleresque ou patriotique, il avait, à ce sujet, tout un système de raisonnement qui ne manquait pas de valeur.

« La cause de l'indépendance des peuples, disait-il, « n'est jamais un fait isolé : elle a sa commotion par- « tout. Les efforts tentés ou réalisés sur un point ne « sont jamais purement locaux ; ils sont toujours univer-

Digitized by Google

« sels. Le triomphe de l'un est toujours le jalon du « triomphe de l'autre. Le sang versé pour une si noble « cause ne cesse de germer, et, par une sollicitude toute « paternelle de la Providence, ce précieux germe ne « manque jamais à un temps donné de produire; à tra- « vers les espaces et les mondes, des adeptes et des « défenseurs au peuple qui se lève pour la conquête de « cet imprescriptible droit d'indépendance et de natio- « nalité. »

Conséquent avec ce système, Garibaldi ne s'était pas épargné dans cette guerre de l'indépendance, qu'il considérait comme un prélude à celle qu'aurait à soutenir plus tard l'Italie. Aussi, lui et les siens n'avaient-ils marché contre les soldats de la République argentine qu'aux cris de vive l'Italie! Après des combats meurtriers, quand, visitant le champ de bataille, Garibaldi s'était arrêté devant le cadavre de quelqu'un des siens, plus d'une fois il lui était échappé, devant ses compagnons, cette exclamation où se révélait tant de patriotisme et d'espérance :

— *Si c'était pour* ELLE *que nous nous sommes si bien battus!*

Ou bien encore :

— *Quand donc, bon Dieu! nous sera-t-il donné de nous battre si bien pour* ELLE?

Ses compagnons criaient alors : Vive l'Italie! et ce cri retentissant sous de si lointaines latitudes, avec ses circonstances de lieu et d'occasion, ravivait au fond de leurs cœurs cette lueur de régénération de patrie

Digitized by Google

qui avait toujours été le fond de leurs vœux et de leurs espérances.

Garibaldi surtout avait, par une sorte d'intuition, la confiance la plus complète dans la régénération plus ou moins prochaine de l'Italie. La situation présente de sa malheureuse patrie lui inspirait parfois, il est vrai, de terribles doutes ; mais il lui semblait impossible que la justice éternelle fît à tout jamais défaut à une si juste et si légitime cause. Aussi sa confiance était moins l'espoir qui attend le succès présent que la foi qui le voit dans l'avenir.

Il ne lui manquait dès lors qu'une occasion pour reporter au service de la cause italienne ces trésors de bravoure, d'intrépidité, de vertus civiques et militaires qu'il avait prodigués à une cause étrangère.

Il appelait cette occasion de tous ses vœux : elle se présenta.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Pie IX et l'Italie en 1846. — Garibaldi lève en Amérique une légion pour aller au secours de l'Italie soulevée : Son départ d'Amérique; il débarque à Nice avec sa légion. — Charles-Albert et la guerre de l'indépendance italienne : il refuse le concours de Garibaldi. — Départ de Garibaldi pour Milan. — Florence lui vote une épée d'honneur. — Le conseil de guerre de Milan l'autorise à lever un corps de volontaires. — Capitulation de Milan. — Garibaldi à Bergame, à Come, à Arona, sur le lac Majeur. — Charles-Albert lui offre un commandement qu'il refuse. — Départ de Garibaldi pour Rome.

Garibaldi avait quitté l'Italie depuis douze ans, lorsqu'après la mort de Grégoire XVI, d'assez triste mémoire, le cardinal Mastaï, archevêque d'Imola, avait été appelé à lui succéder. Il prit le nom de Pie IX. On était alors en juin 1846.

Le nouveau pape passait pour un homme d'une intelligence élevée et d'un esprit libéral. *Libéralisme* et *papauté* étaient deux mots qui jusqu'alors avaient semblé s'exclure. Sous l'impulsion de Pie IX qui, dès son avènement, entra résolument dans une voie toute différente de celle suivie par ses prédécesseurs, on crut que ces deux mots allaient pouvoir se concilier ; mais l'er-

Digitized by Google

reur dura peu, et ils allaient bientôt apparaître dans toute leur incompatibilité radicale. Que ce soit la faute des institutions ou celle des hommes, nous n'avons pas à le constater : c'est un fait ; les événements allaient le rendre incontestable, et nous nous bornons à le constater.

Quoi qu'il en soit, l'état général de l'Italie était alors une fermentation patente que décelaient sur tous les points mille symptômes plus ou moins apparents, une traînée de poudre à laquelle il ne manquait qu'une mèche, et dont une main intelligente semblait seule devoir diriger l'explosion. Dans un jour d'inspiration divine, Pie IX crut pouvoir être la main prédestinée à sauver l'Italie, l'instrument providentiel de sa régénération, l'homme à qui Dieu avait donné d'être le représentant de l'idée humanitaire dans le sens pratique le plus généralement admis, le pape libéral qui, par le seul ascendant de sa puissance spirituelle, pouvait, plus que tout, empêcher la chaîne des temps de se rompre, enfin le pape réformateur qui seul pouvait renouer les lambeaux du vieil âge caduc et gangrené aux formes jeunes et vivaces de l'âge moderne.

Quelques intelligentes mesures politiques, un décret d'amnistie, l'institution d'une consulte d'Etat et d'une municipalité, la constitution d'un ministère sur des bases nouvelles, l'introduction du principe de la responsabilité des fonctionnaires publics, inaugurèrent, dans le sens du progrès et des réformes, l'avènement de la papauté nouvelle.

Bien qu'insuffisantes et méticuleuses, ces mesures,

Digitized by Google

mises en regard de la politique jusqu'alors stationnaire de la cour de Rome, firent généralement croire à la réalité de l'avènement d'un pape libéral et réformateur. Les esprits les plus prévenus partagèrent cette illusion.

Garibaldi, alors encore à Montévidéo, y crut lui-même, et, en septembre 1846, il écrivait au nonce apostolique de Rio-Janeiro, Monseigneur Bedini :

« ..... A nous proscrits italiens résidant sur la terre étrangère, S. S. le pape Pie IX apparaît comme le pasteur prédestiné par la Providence pour être le régénérateur de l'Italie. Nos bras sont habitués à la guerre ; c'est le seul bien que nous pouvons offrir à celui qui sait si bien comment on peut servir à la fois l'Eglise et notre patrie. Nous les offrons volontiers à S. S. s'ils peuvent lui être utiles. Si nous devions sceller de notre sang l'œuvre du progrès et de rédemption commencée par S. S., nous considérerions l'acceptation de notre offre comme une faveur et notre sacrifice comme un devoir? »

Cette lettre resta sans réponse.

L'illusion sur le compte du nouveau pape durait toujours en Europe, un peu moins vive qu'au début, il est vrai, mais encore avec assez d'éclat pour que les reflets qui en arrivaient en Amérique, par les journaux et les lettres particulières, n'eussent encore pris sur eux d'en reproduire les teintes douteuses. On y représentait l'Italie comme prête à soulever la pierre du sépulcre où l'oppression la maintenait inerte depuis des siècles ; les prêtres et les moines comme prêchant une nouvelle croisade dont l'indépendance et l'unification de l'Italie devaient être le but.

Digitized by Google

Ainsi, entre autres, un journal italien commençait un jour un article par ces mots :

« .... En parlant de l'Italie et de son souverain éternel, Napoléon disait : *Cette Juliette ne peut encore supporter le jour.* S'il eût vu ce qui se passe aujourd'hui, il aurait dit : *Cette solfatare qui toujours fume va bientot jeter des flammes.* »

Les lettres particulières venues d'Europe étaient toutes sur ce même ton.

On comprend combien ce ton si belliqueux, ce langage si ardent devaient raviver d'espérances dans ces cœurs généreux que l'amour de l'indépendance avait jetés sur la terre d'exil. Ils croyaient venu ce temps, objet de tant de vœux, où leur sang, prodigué pour l'indépendance de pays étrangers, allait enfin l'être pour leur patrie. Ces grandes choses que faisaient leurs bras valeureux, ils allaient au moins les faire pour ELLE; pour ELLE aussi peut-être allaient-ils trouver sur les champs de bataille cette mort glorieuse et féconde du soldat qui meurt pour la liberté de son pays. Une indicible émotion s'empara de tous les Italiens proscrits ou résidant en Amérique. Une souscription fut ouverte pour l'équipement d'un corps de volontaires. On en donna le commandement à Garibaldi. L'or et l'argent ne manquèrent pas à la cause. D'Europe et d'Amérique arrivèrent les encouragements les plus flatteurs, les offres les plus généreuses.

« .... A vous, écrivait à Garibaldi un noble Génois, Stéphano Antonini, il appartient de faire pour l'indépendance de l'Italie ce que vous avez fait pour celle de l'Uruguay. Je vous envoie

Digitized by Google

soixante mille francs pour des armes, des munitions et des bras. .... »

D'autre part, un riche banquier de Montevideo, Hernando Nunez, lui écrivait :

« .... Dans la cause de l'indépendance tous les cœurs généreux sont solidaires; en scellant de leur sang la liberté de notre pays, vos braves compagnons d'Italie ont noblement payé leur dette de l'hospitalité qu'ils ont trouvée sur nôtre terre. C'est à eux maintenant à venir en aide à l'Italie. Je vous offre sur ma caisse un crédit de cent mille francs. »

Des souscriptions ouvertes, soit en Europe, soit en Amérique, vinrent ajouter à ces ressources, et, en peu de temps, Garibaldi put équiper une compagnie de cent hommes de cavalerie, choisis parmi les hommes les plus vaillants de ses hommes rouges, et frêter un navire pour les transporter en Europe.

Ainsi, à trois mille lieues de la terre d'Italie, avant même que la guerre de l'indépendance fût ouverte, s'était organisée, comme par enchantement, une valeureuse phalange, prédestinée à sceller de son sang généreux cette guerre qui n'était encore qu'un décret du Ciel.

Le départ de Garibaldi et de ses volontaires offrit plus de difficultés. Ils avaient rendu tant de services, ils pouvaient en rendre tant encore, que le commerce, l'industrie, le gouvernement, mille intérêts individuels ou généraux, hésitaient à se priver d'un secours qui avait été d'un si grand poids dans la balance des affaires militaires de la république. Incidents, délais, obstacles,

Digitized by Google

tout semblait se multiplier pour empêcher ce départ. Garibaldi, de son côté, semblait se multiplier aussi pour lever les obstacles et les délais. Enfin, en février 1848, eut lieu la révolution de France. Aux éclats de cette révolution, croyant venu le jour de son indépendance, l'Italie se souleva frémissante.

S'opposer plus longtemps au départ des valeureux patriotes qui réclamaient leur part de périls dans cette guerre de nationalité, eût été de la part du gouvernement de l'Uruguay un acte d'ingratitude, et Garibaldi put partir avec ses braves légionnaires.

L'expédition mit à la voile le 24 avril 1848. Elle comprenait 94 cavaliers; le navire qui la portait s'appelait l'*Esperanza*, nom de bon augure. En sortant du port, il arbora le drapeau aux trois couleurs de la nation italienne.

Deux mois après, le 26 juin, la petite troupe et son valeureux chef débarquaient à Nice.

Lorsqu'avec son corps de volontaires Garibaldi débarqua en Italie, des événements qui, en temps ordinaire, auraient semblé devoir remplir les annales de quelques siècles, s'étaient accomplis dans l'Europe occidentale pendant les seuls mois de sa traversée.

Le 26 février 1848, la France avait proclamé la république. Six jours après, le 4 mars, une révolution éclate à Vienne et dans le grand-duché de Bade; le 5 mars, à Munich; du 6 au 11, à Hesse-Darmstadt, à Hesse-Cassel, à Hambourg, à Brême, dans le Luxembourg; le 13, dans le Wurtemberg; le 18, à Berlin. Suivent les révolutions de Hongrie et de Bohême, et,

Digitized by Google

en Italie, de tous les points de la péninsule, depuis Naples jusqu'à Venise et au Tyrol, des milliers de volontaires partent pour la guerre sainte et vont se ranger sous les ordres de Charles-Albert, roi de Piémont. Le drapeau de l'indépendance est arboré partout. A Rome, des multitudes exaltées, la poitrine parée de croix tricolores, défilent devant le Quirinal et sont bénies par le pape, aux cris de : Dieu le veut ! Dieu le veut ! Tels les croisés d'un autre âge allaient jadis, à la voix d'un pontife, à la conquête de la Terre-Sainte : tels les croisés de 1848 vont, à la voix d'un autre pontife, à la conquête d'une patrie.

Par malheur, ces élans intelligents et généreux d'un pape à la tête de l'idée d'unification italienne ne durèrent qu'un jour.

Le 29 avril, à la suite d'une encyclique qui avait tout remis en question, le pape du lendemain n'avait plus été le pape de la veille. Placé entre l'influence du clergé qui lui montrait le sentier battu de la routine, et la voix impérieuse du peuple qui le poussait dans une voie nouvelle, Pie IX manquait à la fois de force de caractère et de résolution. Des circonstances, uniques dans l'histoire, lui avaient assigné un rôle qui seul pouvait relever la papauté, en faire le flambeau de l'avenir, comme elle se flattait de l'avoir été dans le passé.

Ce rôle, Pie IX l'accepta d'abord : il le résigna ensuite.

Lorsqu'après avoir donné le signal des réformes libérales, il vit l'Italie tout entière s'animer d'une vie nouvelle, la Lombardie se lever en masse pour chasser les Autrichiens, ses maîtres, au nom du principe de natio-

Digitized by Google

nalité, il y applaudit comme chef spirituel : ce fut raison ; il s'en effraya comme chef temporel : ce fut un tort. Il avait à se dégager de l'action matérielle de son pouvoir temporel pour ne prendre part qu'à l'action morale dont il devait être le représentant sur la terre, il n'osa pas. Il voulut être à la fois pape et monarque ; mais l'impitoyable logique des faits le poussait à n'être que l'un ou l'autre. Vainement essaya-t-il de se débattre sous cette étreinte. Ne pouvant se décider à sacrifier l'une de ces deux prérogatives de pape ou de roi, il passa du même coup l'acte de condamnation de la monarchie et du pontificat.

Il avait été le plus légitime espoir de l'Italie, il en devint le plus grand embarras.

Pendant ce temps, les événements s'étaient pressés dans les divers Etats de l'Italie. Le Piémont, la Toscane, Parme, Plaisance, Modène, Rome, Naples, Venise avaient eu leurs révolutions locales. Milan avait eu ses cinq jours, à la suite desquels les Autrichiens avaient été chassés, et, le 21 mars, tout en continuant la lutte, le conseil de guerre milanais avait publié la proclamation suivante :

« Le 21 mars.

« La ville de Milan, pour compléter sa victoire et éloigner pour toujours au-delà des Alpes l'ennemi commun de l'Italie, réclame le secours de tous les peuples et de tous les princes italiens, et spécialement celui du Piémont, son belliqueux voisin. »

A cet appel, le roi de Piémont, Charles-Albert, avait répondu par cette proclamation :

Digitized by Google

CHARLES-ALBERT.

« Peuples de la Lombardie et de la Vénétie,

« Les destinées de l'Italie se mûrissent : un sort plus heureux sourit aux défenseurs intrépides des droits violés.

» Par homogénéité et amour de race, par intelligence des temps, par communauté de vœux, nous nous associons les premiers à cette admiration unanime dont l'Italie entière nous paye le tribut.

» Peuples de la Lombardie et de la Vénétie, nos armées, qui se concentraient déjà sur vos frontières, quand vous commenciez la libération de Milan *la Glorieuse*, viennent maintenant vous porter dans les épreuves décisives ce secours que le frère attend du frère, l'ami de l'ami.

« Nous seconderons vos justes désirs, confiants dans le secours de ce Dieu qui est visiblement avec nous, de ce Dieu qui, par une si merveilleuse impulsion, plaça l'Italie dans un état à pouvoir se suffire à elle-même.

« Et pour vous montrer mieux avec ses signes extérieurs non équivoques le sentiment de l'union italienne, nous voulons que nos troupes sur le territoire de la Lombardie et de la Vénétie portent l'écu de Savoie sur le drapeau tricolore italien. »

« Turin, le 23 mars 1848

La guerre de l'indépendance italienne était proclamée.

Cette initiative généreuse du roi Charles-Albert l'avait fait honorer du titre de *roi-chevalier*. Deux victoires à Peschiera et à Goïto inaugurèrent dignement cette dénomination d'honneur. Mais, au lieu de poursuivre l'ennemi en retraite, de l'empêcher de se reformer, d'attendre derrière l'Adige les renforts que l'Autriche envoyait au maréchal Radetzki, Charles-Albert perdit des moments précieux à faire le blocus de Mantoue.

Digitized by Google

Ce fut là que Garibaldi eut à se présenter au quartier-général du roi de Piémont pour lui offrir son concours.

On était alors en juillet 1848.

En arrivant en Italie, Garibaldi n'y avait pas débarqué en héros inconnu. Son nom y était déjà populaire. Les exploits du valeureux champion de la guerre de l'Uruguay avaient rappelé ceux du hardi guerillero de la Montagne Noire, et cette sorte de prestige légendaire qui groupe l'attention et la sympathie autour d'un nom, avait commencé à se grouper autour du sien. Dès 1846, pendant qu'il combattait au loin pour une cause qui n'était pas celle de sa patrie, Florence, au nom et avec les dons de l'Italie, lui avait voté une épée d'honneur sur la lame de laquelle l'artiste avait écrit :

TREMPÉE DANS LES LARMES DES ESCLAVES !

Son débarquement en Italie, avec ses braves *hommes rouges*, avait tous les caractères de ces aventureuses expéditions d'un autre âge, mêlées à la fois de romanesque et d'héroïsme, où de hardis chevaliers volaient à quelque conquête sans autre titre que leur valeur, leur audace et leur bonne lame. Aussi avait-il ajouté au prestige de son nom, et sa popularité s'en était accrue d'autant.

Dans de telles conditions, ce secours qui arrivait à la cause italienne avec tout l'éclat prestigieux d'une véritable aventure, n'était pas à dédaigner, par cela seul qu'il frappait à la fois les esprits d'étonnement et d'admiration. Cependant il le fut, du moins dès le début.

A ce moment, les chances qui devaient assurer la

Digitized by Google

salut de la cause italienne s'étaient évanouies une à une.

A Rome, le pape, confirmant ou démentant chaque jour ses engagements de la veille, commençait à être plutôt un embarras qu'un soutien. Dans la Vénétie, l'Autriche avait reconquis toutes les provinces, et Venise seule résistait encore. Dans la Lombardie, l'armée autrichienne avait reçu du renfort : la liberté de communications avec l'empire était rétablie, et à l'enthousiasme qui avait accueilli Charles-Albert, commençait à succéder un désappointement marqué.

Après s'être rendu compte de cette situation, Garibaldi avait mis à la voile pour Gênes avec ses légionnaires d'Amérique. De là il s'était rendu à Turin et s'était mis, avec les siens, à la disposition du gouvernement. Il avait demandé un emploi actif et immédiat dans la guerre. Les ministres l'avaient envoyé au roi, alors devant Mantoue; le roi l'avait renvoyé aux ministres à Turin, et l'audacieux patriote, qui avait eu tant d'impatience à combattre les Autrichiens, voyait, au moment où la lutte était ouverte, son bras paralysé par un roi qui n'osait ou ne voulait pas accepter l'offre d'une épée qui n'était pas sans valeur.

Charles-Albert avait fait bien des fautes dans cette guerre. Ce refus fut une faute de plus. Au temps de revers, il lui valut cette rude apostrophe du général d'Aspre, l'un des premiers généraux de l'Autriche :

« *L'homme qui de tous aurait pu le mieux servir votre cause, vous n'avez pas su le reconnaître, et cet homme c'est Garibaldi.* »

Ce mot, dans la bouche du général d'Aspre, est

Digitized by Google

d'autant plus caractéristique, que, pendant toute cette guerre, il eut à lutter contre Garibaldi et put personnellement l'apprécier.

Le mobile qui, des plages de l'Amérique, avait jeté Garibaldi sur les côtes de l'Italie insurgée au nom de sa nationalité, était trop noble et trop généreux, le caractère de l'ardent patriote était trop indépendant et trop fier, pour ne pas se trouver cruellement froissé de se voir ballotté comme un objet sans prix.

Indigné de voir si peu appréciée l'offre d'une épée qui n'était pas sans valeur, il fut l'offrir à Milan, où la lutte contre l'Autriche était plus énergiquement engagée que dans les conseils du roi de Piémont.

Là on l'accueillit avec transport. Avant même qu'il eût formulé sa demande, le comité de la guerre, qui s'était formé pendant la bataille des Cinq-Jours, lui conféra l'autorisation de lever un corps de volontaires pour protéger Bergame menacée par les Autrichiens. L'instinct populaire, mieux inspiré que la politique royale, répondit avec enthousiasme à son appel: Attirés par l'influence de son nom, deux ou trois mille volontaires s'enrôlèrent sous sa bannière, et l'Italie septentrionale eut là le noyau d'ardents défenseurs, qui ne devaient déposer les armes que les derniers.

Mais à peine Garibaldi fut-il parti de Milan avec son petit corps de trois mille hommes, qu'il y fut rappelé.

Le motif était d'urgence.

En effet, pendant que Charles-Albert avait mollement préparé de nouveaux plans de campagne qu'il ne se pressait pas d'exécuter, le maréchal Radetzki avait

Digitized by Google

médité d'énergiques projets d'attaque qu'il avait immédiatement mis à exécution.

L'armée autrichienne avait repris sur tous les points l'offensive. L'armée piémontaise, après quelques succès à La Corona et à Sonna, battue à la bataille de Somma-Campagna (26 juillet), s'était mise en pleine retraite. Charles-Albert avait demandé un armistice au maréchal Radetzki, qui l'avait refusé; Milan était menacé. Garibaldi courut au secours de Milan.

Il n'en était qu'à quelques kilomètres, lorsque, dans la nuit du 4 au 5 août, Charles-Albert signa la capitulation de Milan.

Au jour de cette désastreuse capitulation, l'armée nationale italienne comptait quatorze mille volontaires et vingt-huit mille soldats de ligne, disséminés du Tyrol au Pô.

L'occupation de Milan par les Autrichiens eut lieu le lendemain. Malgré cela, cependant, l'Italie septentrionale résista quelque temps encore. A Côme, à Brescia, la population, soutenue par la garnison piémontaise, marche, l'évêque en tête, contre les troupes autrichiennes. A Bergame, Garibaldi engage la lutte contre le général d'Aspre, bat ses colonnes isolées, les harcèle, leur dispute tous les passages. Il n'a qu'une poignée d'hommes, mais il en recrute en marchant.

— Vous n'avez pas d'armes, dit-il aux paysans; prenez vos faux, vos coutres de charrue, vos haches, et suivez-moi.

Et tous s'arment comme ils peuvent, et tous le suivent.

Castelletto, Lucivo, Stabio, Laverno, Seppo, Meraz-

Digitized by Google

zone, le voient successivement, tenant tête à des forces supérieures. Sur le lac Majeur, il s'empare de deux pyroscaphes autrichiens, s'y embarque avec sa troupe, descend le Tessin et vient battre une colonne ennemie qui le croyait à vingt lieues de là. Sur les hauteurs et le territoire de Varèse, il tient tête pendant plus de vingt jours à toute la division d'Aspre. Acculé dans une petite bourgade aux murs délabrés, il s'y retranche, s'y laisse assiéger, et harcelant les assiégeants par des sorties de jour et de nuit, ne leur laisse ni paix ni trêve.

Dans ces jours de lutte ardente et passionnée se révélait en Garibaldi l'homme d'action et de pensée : l'homme d'action dont la vaillante et aventureuse existence rappelait ces brillants paladins d'un autre âge, avec leurs chevaleresques exploits ; l'homme de pensée qui, au fond de ces grandes luttes patriotiques et à travers l'épaisse fumée de la poudre, voyait, comme derrière un voile, l'indépendance et l'unification de sa patrie. Pour qui le voyait dans ce moment, chargeant l'ennemi au grand galop de son cheval, à la tête de ses cavaliers, au fameux manteau rouge flottant au vent, il apparaissait dans toute la réalité de cette forme légendaire et au pouvoir fatidique dont l'avait doté l'ardente imagination des populations de ces contrées. Derrière les murs délabrés dont l'ennemi cherchait à le déloger, c'était toujours le même homme, avec son allure fantastique, sa fiévreuse activité, sa prodigieuse bravoure, courant d'un combat à l'autre, le regard enflammé, la joue en feu ; se retranchant successivement de derrière un mur qui croulait sous le canon, à l'abri d'un retranchement im-

Digitized by Google

provisé, une barricade, une maison en ruine; voulant partout le combat, se faisant arme de tout, fer, plomb, bois, feu, pierre, sans que la pensée lui vînt jamais de céder.

Et son Annita donc ! Annita, la vaillante Brésilienne, que les soins de la maternité avaient quelque temps tenue éloignée du champ de bataille, mais qui, aux jours de crise, ne manquait jamais d'y apparaître pour avoir sa part de périls et de gloire. Après les longues heures de fatigue ou de lutte, si Garibaldi prenait quelques instants de repos, c'était elle qui le remplaçait. Les soldats écoutaient sa voix comme celle de leur chef; ils lui obéissaient comme à lui. Quand ils la voyaient au milieu des tourbillons de fumée, bravant les éclats de la mitraille, franchissant sans pâlir, soit à pied, soit sur son petit cheval noir, de larges brèches ouvertes, encombrées de cadavres, de tronçons mutilés, de blessés jetant des cris de douleur ou des râles d'agonie, ils croyaient voir une de ces apparitions mythologiques qui, dans les vers des poëtes du vieux monde, quittaient assez souvent l'Olympe pour venir se mêler aux combats et aux passions des hommes.

Tout, du reste, dans ce fameux corps de volontaires garibaldiens, avait une allure excentrique, un caractère de fanatisme patriotique qu'il eût été difficile de trouver ailleurs plus prononcé que là. Pour uniforme, ils avaient le costume du montagnard calabrais : vaste ceinture, guêtres et chapeau, le tout surmonté du manteau rouge qui leur avait valu le surnom de *diables rouges*. La manière dont Garibaldi les enrôlait avait quelque chose

Digitized by Google

de cette farouche énergie, de cette noblesse sauvage qui rappelle le langage des héros des *sagas* scandinaves.

« — J'ai à t'offrir, disait Garibaldi au volontaire qui « demandait à s'enrôler parmi les siens ; j'ai à t'offrir, « pendant le jour, la chaleur, la fatigue et la soif; pen- « dant la nuit, le froid, la faim et un repos interrompu ; « le jour et la nuit, des périls et des combats ; mais, au « bout de ces souffrances, l'indépendance de la patrie. « Notre code se borne à deux mots : tout voleur est fu- « sillé sans pitié ; les désobéissances, les actes de vio- « lence et de cruauté sans motifs sont sévèrement punis. « Par le seul fait de ton admission dans nos rangs, tu es « proscrit et condamné ; si tu te laisses prendre, ce « n'est pas la prison, c'est la mort qui t'attend. Il te « reste donc l'alternative d'être fusillé comme un chien « par un peloton de Croates ou de mourir le sabre au « poing sur les cadavres des ennemis de ta patrie, aux « cris de : *Vive l'Italie !* Cela te va-t-il ? Tu es des « nôtres. »

Et, lui donnant une forte poignée de main, il comptait dans ses rangs un bon soldat de plus.

Si, à ces quelques faits de détail, on ajoute l'ensemble de tous les incidents journaliers d'une guerre de partisans, combats, luttes, périls incessants, alertes, fatigues, marches et contre-marches forcées de jour et de nuit, embuscades au fond des ravins ou à l'embranchement des routes, retraites, fuites, retours, sommeil interrompu, repas irréguliers, on pourra se faire une idée de l'existence aventureuse, et totalement en dehors de la régularité de la vie militaire ordinaire, des compagnons

Digitized by Google

de Garibaldi. On comprend alors le prestige qui s'attachait à eux et à leur valeureux chef, le mystère de leurs opérations militaires jusqu'à leur exécution; les mille bruits plus ou moins romanesques répandus à ce sujet, l'attente publique, les rumeurs excitées, leur téméraire valeur, leurs exploits chevaleresques, tout contribuait à les grandir, à les présenter aux imaginations ardentes des populations d'Italie comme le type le plus complet du dévouement et de la bravoure patriotiques; tout motivait le surnom de *diables rouges* par lequel amis et ennemis avaient fini par les désigner.

Enfin, après vingt jours d'héroïque résistance dans cette bourgade où, avec quelques centaines d'hommes, Garibaldi avait tenu tête à toute une division, les vivres manquèrent ; il fallait se rendre ou se faire écraser dans une sortie. Tous les partis isolés qui, après la capitulation de Milan, avaient pu tenir la campagne, étaient détruits ou dispersés ; lui seul tenait encore. Mais le moment de céder était venu.

Il monte à cheval, assemble ses compagnons, au nombre de trois ou quatre cents, sur la place d'armes ; Annita était à côté de lui :

— Enfants, leur dit-il, nous n'avons plus ni pain ni vivres ! Nous ne pouvons pas nous manger. Il nous reste seulement deux moyens de sortir d'ici : nous rendre aux Autrichiens...

— Non ! non ! jamais ! jamais ! dirent trois cents voix.

— Bien, enfants. Jamais ! Alors il faut leur passer sur le ventre et leur prouver comment savent mourir

Digitized by Google

les derniers défenseurs de l'indépendance italienne. Vive l'Italie !

Et les mêmes voix répétèrent : « Vive l'Italie ! » au moment même où l'Italie, presque comprimée partout, ne vivait encore une fois déjà plus.

Cette scène se passait au milieu de la nuit ; la petite troupe s'ébranla sur l'heure.

Le hasard voulut que, cette nuit même, l'ennemi projetât pour le lendemain une attaque générale qui, avec les forces dont il disposait, devait être décisive. Il avait calculé que la seule voie de salut pour Garibaldi, s'il abandonnait la bourgade, était de franchir le pont de Nantoli, à une petite lieue de là, de le faire sauter, et, par les montagnes, de gagner la Suisse. Dans cette prévision, il avait dressé une batterie masquée de quatre pièces à l'une des têtes du pont, et posté à l'autre tête deux régiments de cavalerie croate.

Le général d'Aspre, qui commandait la division autrichienne, avait deviné juste : c'était en effet le plan de retraite de Garibaldi.

Ignorant les moyens de défense accumulés par l'ennemi au deux têtes de ce pont, à une heure de nuit, Garibaldi s'y dirigea. Sa petite troupe marchait en silence, les fantassins prêts à monter en croupe des cavaliers au moment de la charge, si ce moyen extrême devenait nécessaire. Une ligne de quelques tirailleurs éclairait la marche de la colonne.

A peine était-elle à une demi-portée du pont qu'une forte décharge de la batterie vint la couvrir de plomb et de mitraille.

Digitized by Google

— Aux pièces, enfants ! dit Garibaldi.

Et, avant que l'ennemi eût le temps de recharger, les pièces étaient prises et les canonniers tués.

La colonne s'engagea sur le pont ; mais, quelque courte qu'eût été cette première lutte, la détonation de l'artillerie avait jeté l'alarme parmi les cavaliers croates, qui, arrivés là peu auparavant, se trouvaient encore en ligne et prêts à faire tête à l'ennemi.

Au mouvement qui se fit dans leurs rangs, Garibaldi s'aperçut que le passage était gardé et qu'il serait chaudement disputé. Il y prépara les siens par cette chaleureuse allocution :

« — Enfants, leur dit-il, s'il nous faut mourir ici, « tuons le plus de Croates que nous pourrons : ce sera « autant d'ennemis de moins pour l'Italie. Que chacun « de nous combatte comme s'il avait quatre corps pour « défendre la patrie et quatre âmes pour l'aimer. En « avant ! »

Les fantassins montent en croupe des cavaliers ; chaque cheval porte ainsi deux combattants. Tous, le sabre au poing, au grand galop de leurs chevaux, se ruent comme une avalanche sur les Croates. Frappant de taille et d'estoc, à droite et à gauche, ils font, dès leur premier choc, une large trouée, et se fraient un passage à travers le régiment posté en première ligne. Restait le second. Là, un moment, Garibaldi et sa troupe sont cernés, enveloppés. Des coups de mousqueton partis des rangs ennemis les déciment. Partout, devant, derrière eux, s'élève un mur de sabres des Croates, la lame haute. On s'aborde, on se bat corps à corps. Au plus

Digitized by Google

fort de la mêlée, le cheval noir d'Annita, atteint d'un coup de feu, tombe et l'entraîne dans sa chute. La courageuse femme se relève, et, d'un bond, saute sur la croupe du cheval de Garibaldi. Cet effort épuise ses forces. Garibaldi la voit pâlir et chanceler. La soutenant d'un bras nerveux, il la met devant lui, en travers de son cheval, à demi-morte. Rendu plus furieux par cet incident, il se jette comme un forcené au milieu des rangs ennemis; son regard étincelle; son sabre flamboie autour de sa tête; les rangs tombent devant lui. On eût dit le preux Lancelot emportant sa belle Genièvre à travers l'armée de la Douloureuse Garde. Les siens le suivent. Après une lutte acharnée, mais courte, tant les coups qu'ils portèrent furent prompts et terribles, ils parvinrent à franchir ce mur de sabres et de mousquetons, et, libres de leurs mouvements, ils purent gagner au galop les montagnes.

Garibaldi n'avait pas abandonné son précieux fardeau. Annita n'était qu'évanouie; elle revint à elle, et la retraite continua sans autre incident à travers les Alpes.

Serré de près par les Autrichiens, enfermé dans un triangle où ils le serraient chaque jour davantage; ne pouvant, avec une poignée d'hommes, tenir plus longtemps tête à une armée, il chercha un refuge en Suisse, et, sur ce terrain neutre, il attendit de meilleurs jours.

Quelques mois après, il put rentrer en campagne. En mars 1849, le roi Charles-Albert, après avoir dénoncé l'armistice conclu, en août 1848, avec le maréchal Radetzky, avait repris les armes, et la guerre de l'indépendance italienne avait recommencé.

Digitized by Google

Comme une concession tardive au courage et à la prodigieuse popularité de Garibaldi, le roi de Piémont lui offrit le grade de général dans l'armée sarde. Le fier partisan, dont on avait d'abord, on l'a vu, refusé les services, déclina cet honneur et partit avec trois cents volontaires pour aller offrir son bras et son épée à Venise, qui continuait à résister vigoureusement à l'Autriche.

Il était déjà à Ravenne quand les nouvelles de Rome, où s'étaient pressés les événements les plus graves, l'appelèrent à la défense de la ville où il avait eu ses premières aspirations patriotiques.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE X

Événements de Rome, depuis le 15 novembre 1848 jusqu'au 30 juin 1849. — Garibaldi préside la cérémonie de bénédiction des barricades. — Hymnes de Mameli. — Portrait de Garibaldi et de ses gardes rouges. — Garibaldi bat les Napolitains à Palestrino et à Valletri. — Discours de Garibaldi au comité de défense de Rome. — Siége de Rome par les Français. — Traits de bravoure de Garibaldi. — Lettre héroïque d'Annita. — Prise de Rome par les Français.

Les événements, en effet, qui se pressaient à Rome, étaient alors d'une gravité telle que, par suite des grandes complications d'intérieur, l'indépendance italienne s'y trouvait mise en question, non pas seulement à l'égard des gouvernements princiers d'Italie, mais encore en ce qui concernait les puissances catholiques de l'Europe.

Le 24 mars 1848, poussé par la force irrésistible de l'opinion générale, le pape Pie IX avait tenu le langage suivant aux volontaires romains partant pour la guerre de l'indépendance :

« ...Comme vicaire de Jésus-Christ, je suis en paix avec l'univers ; mais comme prince italien j'ai le droit de défendre la patrie italienne. Je vous bénis : la cause que vous défendez est sainte, Dieu la fera triompher. Je vous

Digitized by Google

bénis encore une fois. Combattez et triomphez au nom du Seigneur. »

Un mois après, le 29 avril, ce même Pie IX, sous la pression du parti clérical romain, disait dans une encyclique :

« ... Comme chef de l'Église, je ne peux déclarer la guerre aux Autrichiens, car eux aussi sont mes enfants... Si les princes italiens ont pris part à la lutte, ils l'ont fait pour céder aux exigences de leurs peuples. Les troupes pontificales n'ont pas d'autre mission que de défendre les frontières de l'État, et si elles ont passé le Pô, ce n'a pu être qu'en méconnaissant mes ordres... »

Ces paroles du 29 avril, qui étaient une négation complète de celles du 24 mai, avaient excité dans les États-Romains une irritation aussi générale que profonde, et avaient annoncé une révolution dont la marche rapide avait eu pour résultat la chute du pouvoir temporel de la papauté et par suite l'intervention de l'Europe catholique.

Les faits qui se succédèrent coup sur coup peuvent se résumer ainsi :

15 *novembre* 1848. — Ouverture des chambres romaines. Assassinat, aux abords du palais de la chancellerie, du ministre dirigeant du pape, Rossi.

16 *novembre*. — Insurrection : le pape est assiégé par le peuple dans le Quirinal.

25 *novembre*. — Le pape quitte clandestinement Rome, et se réfugie à Gaëte, dans les États du roi de Naples.

10 *décembre*. — Après avoir épuisé sans résultat

Digitized by Google

tous les moyens de conciliation entre le prince et les citoyens, le parlement romain nomme une junte suprême d'État pour exercer le pouvoir exécutif jusqu'au retour du pontife.

20 *décembre*. — Décret de la junte pour la nomination par le suffrage universel d'une assemblée constituante.

1er *janvier* 1849. — Monitoire du pape fulminant l'excommunication majeure contre tous ceux qui coopéreraient à la nomination de cette assemblée.

21 *janvier*. — Élection par le suffrage universel de l'assemblée constituante.

9 *février*. — Convocation de l'assemblée. — Déchéance du pape comme pouvoir temporel. — Proclamation de la république. — Nomination d'un triumvirat, remplacé peu après par trois nouveaux triumvirs, Mazzini, Armellini et Saffi.

23 *mars*. — Bataille de Novare, qui, par la défaite de l'armée sarde, replace le Lombardie et l'Italie centrale sous la domination de l'Autriche.

17 *avril*. — Expédition de Rome par les Français pour rétablir le pape.

25 *avril*. — Les Français débarquent à Civita-Vecchia et marchent immédiatement sur Rome.

30 *avril*. — Siége de Rome par les Francais, et premier engagement des troupes de la république française contre celles de la république romaine.

Même jour. — Les triumvirs décrètent la défense de Rome, et chargent Garibaldi, nommé membre de

Digitized by Google

l'assemblée constituante, d'un commandement militaire.

Ici, pour donner une idée de l'enthousiasme fiévreux de ces premiers moments d'exaltation patriotique, nous ne saurions mieux faire que de copier les lignes éloquentes que, dans son *Garibaldi ou les Romains*, Clémence Robert a consacrées à cette si intéressante page d'histoire. Dans ce tableau saisissant, le lecteur reconnaîtra toutes les qualités de style, de pensée qui caractérisent le beau talent, si gracieux et si nerveux à la fois, d'une de nos illustrations contemporaines le plus justement populaires.

« ... C'était la première fois, en cette guerre de 1849, que la ville des dieux et des césars voyait s'élever des barricades, ces constructions populaires qui jouent un si grand rôle dans l'histoire moderne. Depuis que l'assemblée avait décrété que Rome se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, ces remparts intérieurs avaient été construits avec une rapidité merveilleuse par les mains de tous les citoyens, ouvriers ou seigneurs; et la ville antique recevait de leur ligue formidable un aspect aussi nouveau que saisissant....

« La commission des barricades, présidée par Cernuschi, était nuit et jour au milieu de ces pierres bouleversées.

« Sous les regards de ses chefs, la population travaillait comme par enchantement. Les barricades s'achevaient, de tous côtés on roulait les dernières pierres, les derniers monceaux de sable. Les hommes de tout rang, les femmes, les enfants étaient à l'ou-

Digitized by Google

vrage. Il n'y avait plus, en effet, de mains trop faibles et trop blanches pour briser les pierres d'assises et les sceller aux sommets des murailles.

« En même temps, les fabriques d'armes, qui travaillaient ardemment, faisaient retentir de quartier en quartier leur bruissement formidable. Plus loin, des ouvriers étaient occupés à miner le pont Mollé, premier passage ouvert devant les pas des Français.

« Dans de semblables journées, le bruit des voitures, la rumeur de la vie habituelle, qui cessent dans les capitales pour laisser l'espace libre à tous les tourbillons du soulèvement, changent d'une manière inexprimable le caractère de leur enceinte.

« Mais, à Rome, tout ce mouvement avait quelque chose d'heureux, d'épanoui.

« Le cœur à l'ouvrage, on oubliait tous les dangers; tandis que les travailleurs bâtissaient leurs remparts, la foule des rues montait, descendait, dans son courant, ces hauteurs escarpées, et sa ligne onduleuse prenait quelque chose de plus vif, de plus animé.... En voyant ces fortes constructions, on croyait en la défense de Rome, et les périls, les sacrifices ne comptaient plus pour rien.

« A force de courage, on avait trouvé l'espérance.

« Au fur et à mesure qu'une barricade était terminée, elle se dégageait des échafaudages et de la foule des ouvriers : le soleil l'embrasait et faisait ruisseler des miroirs ardents sur ses pierres.

« On venait y planter un bouquet, les habitants du quartier apportaient de toutes parts des rubans pour

Digitized by Google

l'orner, et, l'amphore à la main, versaient du vin aux travailleurs.

« Puis, à côté de cette allégresse, et comme une ombre au tableau, on voyait dans tous les coins des groupes de moines mendiants qui demeuraient oisifs sur le pavé, tournaient entre leurs doigts leurs besaces vides et boudaient sous leur capuchon....

« Des bords du Tibre aux monts Esquilin et Viminal, le sol était couvert de barricades. Partout, à côté des temples antiques, des obélisques, des arcs de triomphe, des mausolées, apparaissaient ces nouveaux édifices, ces remparts populaires.

« Près de ces monuments élevés à des dieux divers, à la beauté, à la gloire, au génie, au plaisir, on voyait mille monuments tous élevés à l'indépendance.

« Ces édifices, éclos le matin, allaient se sceller à la colonne Trajane, aux tombeaux d'Auguste et d'Adrien. Les nouveaux travaux de Rome semblaient s'attacher à ces débris pour en prendre la force éternelle. Et les majestueuses ruines, en laissant tomber leurs tiges de lierre, en semant leur brins de mousse sur les constructions de ce jour, leurs donnaient, dès leur naissance, un caractère consacré...

« La principale barricade était celle du Capitole, dressée au pied du grand escalier qui conduit à l'antique monument des grandeurs de la vieille Rome. On y arrivait par la voie qu'on nommait autrefois *Sacrée* ou *Triomphale*. Derrière le rempart, mais plus élevée, on voyait bouillonner l'antique fontaine qui coule entre les figures du Nil et du Tibre. De chaque côté

Digitized by Google

d'énormes massifs d'orangers balançaient, à la brise du soir, leurs cimes à la fois chargées de fleurs et de fruits. Alentour était une foule de statues antiques. Elles restaient là comme les fantômes matériels de grands hommes d'autrefois contemplant les destinées nouvelles.

« Des blocs de granit, des tronçons de marbre avaient servi à la construction de la barricade. C'était un fort et solide rempart qui, jadis sans doute, eût servi à défendre l'entrée du Capitole lorsque les Romains n'avaient à combattre que des barbares.

« Il avait été décidé qu'on la bénirait pour que la main de Dieu s'étendît sur elle et sur ses défenseurs.

« Toutes les autorités, tous les corps constitués qui devaient assister à la bénédiction, étaient réunis sur la hauteur du Capitole. Une foule immense les entourait.

« Garibaldi, chef militaire, présidait la cérémonie.

« Debout au pied de la barricade, il avait à sa droite le président de l'assemblée, Charles Bonaparte, les prêtres chargés de la bénédiction, les délégués des cercles nationaux; à sa gauche étaient les officiers de la garnison et de l'armée.

« Au sommet de la barricade s'élevaient le drapeau et les armes de la Rome nouvelle.

« Ce drapeau de la république était tricolore avec l'aigle au bout de la hampe; la première zone était verte, la seconde blanche, le rouge flottait à l'extrémité.

« Les armes de la république portaient dans le

Digitized by Google

milieu l'aigle entouré d'une couronne civique, ayant les faisceaux consulaires entre les serres. Le lien des faisceaux formait un cartouche sur lequel était la devise : *Loi et force.*

« Les insignes de la souveraineté nationale étaient répétés au fronton du Capitole, sur lequel flottait le drapeau de la république. Le drapeau républicain à Rome! au Capitole! C'était le diamant monté sur le cercle d'or qui en fait ressortir tous les feux.

« L'encens fumait devant l'oriflamme tricolore.

« Le prêtre chargé de la cérémonie appela sur elle la bénédiction de Dieu par ce vœu solennel et patriotique :

« Que le regard du ciel descende sur le drapeau de « la république; à ce drapeau sont attachés les destins de « Rome. Dieu le protége pour qu'il reste debout avec son « symbole.

« S'il est battu par la tempête, que cette tempête « nous emporte tous dans les flots, si telle est la nécessité « suprême ; mais que le drapeau survive ! Que de chaque « champ de bataille il se relève, baigné de sang, plus « puissant et plus fort !

« Nous, prêtres de l'ère démocratique, nous sommes « citoyens et soldats ; nous parlons donc au nom de tous. « Nous ne demandons pas au ciel victoire et bonheur « pour nous, peuple romain d'aujourd'hui!... Ceux qui « ouvrent le chemin trouvent à ses commencements « des abîmes où ils succombent.... Nous demandons « seulement l'avenir de la république pour Rome, et « que Dieu veuille bien mettre en ses desseins cette

Digitized by Google

« couronne universelle du peuple romain en quel jour « qu'il lui plaise de l'accorder ! »

« La foule laissa entendre une acclamation vibrante qui vint consacrer ces paroles du ministre.

« Puis, aux sons de la musique militaire, un chœur fit entendre l'hymne de Mameli, cette *Marseillaise* des Romains allant au combat, et dont voici la traduction :

Rome se lève reine encore,
Sous le casque de ses héros ;
De son glaive l'éclat sonore
Aura des mondes pour échos.
La victoire courbe la tête
Et prête serment en nos mains,
Car le destin l'a faite
Esclave des Romains.

Toutes les gloires d'un autre âge
Nous ont donné leur lustre entier ;
Mais c'était encore l'esclavage
Avec un sceptre de laurier.
Il ne faut au vieux Capitole
Que la liberté pour grandeur !
Et la sainte auréole
Est dans les trois couleurs !

Heureux ceux qui vont dans l'arène
Conquérir une telle mort !
La gloire immortelle et sereine
S'éveille quand le front s'endort.
Dans ces lieux, où rien ne s'oublie,
Leurs noms resteront aussi beaux !
Le soleil d'Italie
Réchauffe les tombeaux...

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

« Pendant que des voix profondes, inspirées, faisaient entendre ces paroles, les accords du chant patriotique allaient se répéter aux murs des monuments qui entourent le Capitole. On entendait là une vibration solennelle, comme si les augustes échos eussent enfin trouvé des accents dignes d'eux.

« Le prêtre donna la bénédiction. Puis on versa le vin, symbole de la vie, dans une coupe antique, pour qu'il servît à la communion fraternelle. Garibaldi but le premier. La coupe de l'union circula ensuite dans les rangs des officiers de l'armée, des gardes nationaux, des ministres du culte, qui la vidèrent tour à tour au son des symphonies militaires, aux hourras patriotiques partant de l'âme et retentissant dans les airs.

« Le soir les monuments de Rome furent illuminés.

« Le vaste et magnifique ceintre du Colisée, le Forum, l'arc de Titus, le temple de Vénus, les colonnes, les obélisques, étaient semés de mille arabesques de lumières.

« La forme encore si belle de ces ruines, leur ineffaçable majesté ressortaient mieux que jamais à cette clarté, où des murailles antiques, des marbres noircis, des masses de lianes pendantes, se détachaient dans une atmosphère dorée et semée d'étincelles.

« Cette lumière, qui venait circuler dans leurs veines, rendait la vie à ces monuments. Après des siècles, ces pierres solennelles où habite le génie des anciens

Digitized by Google

âges, soulevaient au vent leurs pampres de lierre, se ranimaient tout entières pour écrire sur leur fronton, en lettres de feu, les noms de *Patrie! Indépendance!*

« Sur tous les points se répandait la population, partout pressée, partout enthousiaste.

« C'est ainsi que par une fête on se préparait à Rome à se défendre. Cette fête était d'une pureté, d'une grandeur sublime. On s'y faisait une joie d'avoir à verser son sang pour sa patrie.

« Le moment vint de le donner, on le donna. »

Dans la brillante, mais malheureuse lutte où se trouve dès ce moment engagée la république romaine, nous n'avons à nous occuper ici que de la part qu'y eut Garibaldi.

Voici d'abord ce que disent de lui et de ses volontaires, dans trois ouvrages divers qui ne manquent ni de mérite ni de valeur historique, trois de ses compatriotes, témoins et acteurs dans cette lutte suprême de la république romaine :

« Stature moyenne, dit le député Cuneo, poitrine profonde et larges épaules, la structure jetée dans un moule de fer, trempée de force et d'agilité, tel est Garibaldi. Front large, traits réguliers, longs cheveux se confondant avec sa longue barbe, dorée comme eux, il y a dans l'ensemble quelque chose d'un bloc modelé pour la statuaire. L'expression profonde de ses yeux pensifs et néanmoins perçants complète le caractère d'une personnalité inspirant à la fois un mélange de confiance et de respect... »

Digitized by Google

(*Biographia di Giuseppe Garibaldi*, compilata da G. B. Cuneo, deputato. Torino, in-8°, p. 7.)

« Garibaldi, avec ses volontaires, dit Pisacane, chef de l'état-major général de l'armée de la république, était, pour les partisans du vieux système militaire, un véritable embarras. Par suite de son refus de se conformer aux règlements auxquels toute l'armée était soumise, on le jugeait plus nuisible qu'utile. Mais, doué de ce génie particulier donné à si peu d'hommes pour se diriger dans les circonstances difficiles, et qui savent utiliser un élément quelconque, Garibaldi était considéré comme un être unique et précieux, si on l'employait de telle sorte qu'il ne sortît pas de sa sphère. La commission de guerre, convaincue de cette vérité, en décrétant la formation de l'armée et en la divisant en deux camps, déclara le corps de Garibaldi corps de partisans indépendants de l'armée. Brave de sa personne et du caractère le plus agréable, toujours sur la scène du combat, ordonnant les dispositions avec le plus grand calme, ce chef était extrêmement cher à ses soldats. Son bel aspect, sa manière particulière de se vêtir, toutes ses habitudes, en un mot, l'avaient environné d'un prestige inouï. » (*Rapido ceno sugli ultimi avvenimenti di Roma, per Carlo Pisacane, capo dello stato maggiore generale dell' esercito della republica romana.* In-8°. Losana, 1849. — C. Paya, *Hist. de la guerre d'Italie.*)

Voici maintenant ce que dit un volontaire italien de cet homme extraordinaire et de ses compagnons d'armes:

Digitized by Google

« ...Représentez-vous un assemblage hétérogène d'individus de toutes sortes : des enfants de seize à dix-sept ans, de vieux soldats attirés par la renommée du célèbre capitaine de Montévidéo, quelques-uns stimulés par une noble ambition, d'autres désireux de trouver l'impunité et la licence dans la confusion de la guerre, retenus cependant par l'inflexible sévérité de leur chef, près duquel le courage et la hardiesse pouvaient seuls se donner carrière, tandis que les passions les plus effrénées étaient courbées sous sa volonté de fer. Le général et son état-major sont à cheval sur des selles américaines, vêtus de blouses écarlates, avec des chapeaux de toutes les formes possibles ; sans distinction d'aucun genre, sans prétention à un ornement militaire quelconque, ils semblent s'enorgueillir de leur dédain des règles prescrites aux troupes régulières. Suivis de leurs ordonnances, dont la plupart sont venus d'Amérique, ils se précipitent çà et là, tantôt se dispersant, tantôt se rassemblant, toujours actifs, toujours rapides, toujours infatigables. Toutes les fois que les hommes font halte pour camper, les officiers, le général lui-même, sautent à terre et s'occupent attentivement et en personne de tous les soins qu'exigent leurs chevaux. Lorsque ces opérations sont terminées, ils ouvrent leurs selles, faites de manière à pouvoir être déroulées pour former une espèce de tente, et ils complètent alors leurs arrangements personnels. S'ils n'ont pu se procurer des provisions dans les villages voisins, trois où quatre colonels et majors se jettent à poil sur

Digitized by Google

leurs chevaux et, armés de leurs longs *lazzos*, ils courent rapidement à travers la campagne à la recherche de moutons ou de bœufs.

« Garibaldi, pendant ce temps, si le campement est loin du lieu du danger, repose étendu sous sa tente; si, au contraire, l'ennemi est près de là, il reste constamment à cheval, donnant des ordres et visitant les avant-postes. Souvent, déguisé en paysan, il compromet sa sûreté en poussant des reconnaissances, mais plus fréquemment placé sur une éminence qui commande les environs, il passe des heures entières à examiner les lieux à l'aide d'un télescope.

« Lorsque le trompette du général donne le signal de se préparer au départ, les *lazzos* servent à saisir les chevaux qui ont été lâchés pour brouter l'herbe en liberté. L'ordre de marche est toujours arrangé sur le jour précédent, et le corps se met en mouvement sans jamais savoir où il arrivera le jour d'après.

« Grâce à cette simplicité patriarcale, peut-être poussée un peu trop loin, Garibaldi apparaît plutôt comme le chef d'une tribu d'Indiens que comme un général; mais, à l'approche du danger et à la tête des combattants, sa présence d'esprit et son courage sont vraiment admirables; et alors, par l'étonnante rapidité de ses mouvements, il remplace, dans une grande mesure, le défaut de ces qualités que l'on suppose en général être absolument nécessaires dans un bon général. » (*I Volontari italiani di Emile Dandolo.* — Trad. de C. Paya, *Hist. de la guerre d'Italie.* In-4°. Barba.)

Digitized by Google

Lorsque Garibaldi était arrivé à Rome, la république romaine était menacée de l'intervention armée de toutes les puissances catholiques : l'Autriche était en armes sur sa frontière septentrionale, Naples et l'Espagne sur sa frontière méridionale. Redoutant l'influence que, par leur intervention, ces puissances auraient pu acquérir à son détriment en Italie, la France s'était décidée à intervenir aussi et à devancer les autres. Elle s'était ainsi trouvée à Rome, pendant que les autres étaient en route pour s'y rendre.

Le gouvernement de France d'alors, né d'une révolution, avait pour base le même principe que celui de Rome : la souveraineté nationale. Son intervention était dès lors considérée dans des sentiments bien moins hostiles que celle des autres puissances. Aussi, pendant que les Français débarquaient aux portes de Rome, ne pouvant se faire à l'idée de voir en eux des ennemis, les triumvirs dégarnissaient, en quelque sorte, Rome de troupes, et conféraient à Garibaldi un commandement extérieur. On le chargeait de protéger la frontière de l'État, que menaçaient les armées de Naples, du côté de l'Italie méridionale, celles d'Espagne du côté de l'Ombrie, et celles d'Autriche par la Vénétie.

Avant l'arrivée des Français, Garibaldi avait établi son quartier général à Rieti, sur le Velino, où, en 1798, les Français avaient battu les Napolitains, et d'où, un demi-siècle plus tard, devait partir le hardi général pour les battre encore.

En effet, dès le débarquement en Italie du corps expéditionnaire français, l'affaire parut devoir se traiter

Digitized by Google

diplomatiquement entre les deux républiques. Il y eut une sorte de suspension d'armes. Le général Oudinot, commandant l'expédition française, renferma ses opérations dans la partie du territoire qui avait Civita-Vecchia pour base, et le triumvirat romain s'occupa des autres ennemis, contre lesquels la lutte ne pouvait se terminer que par les armes.

Après avoir protesté devant toute l'Europe, au nom de la nationalité violée, il publia, contre l'intervention napolitaine, la pièce suivante, remarquable par sa farouche énergie :

« Le roi de Naples arbore la bannière du despotisme et de la tyrannie illimitée; ses premiers pas laissent des traces de sang. Des listes de proscription sont écrites en lettres sanglantes. L'heure décisive a sonné. Esclavage tel que vous ne l'avez jamais eu, ou liberté digne des antiques gloires, longue sécurité, admiration de toute l'Europe ! Que ce soit ici une guerre universelle, inexorable. Puisqu'ils la veulent, elle sera courte.

« Pendant que l'ennemi attaquera Rome, inquiétez-le, harcelez-le sur les flancs; que des guerillas s'organisent : cinquante hommes formeront une bande, et que tout homme qui réunira cinquante hommes soit capitaine. La république se trouvera reconnaissante : argent, terres, honneurs, la république en dotera ses braves.

« Enlever à l'ennemi ses vivres, son sommeil, sa confiance, le démoraliser, l'étreindre d'une ceinture de fer, voilà notre devoir. Que l'insurrection devienne le cri normal, le pouls, l'haleine de chaque patriote. *Honte aux tièdes! Mort aux traîtres!*

« Donné à la résidence du triumvirat, le 3 mai. »

L'armée napolitaine, cependant, composée de vingt mille hommes commandés par le roi de Naples en per-

Digitized by Google

sonne, occupait Albano, Velletri, Palestrina, petite ville à quelques lieues de Rome.

« Le 15 mai, dit Ricciardi (1), pour attaquer les troupes que le roi de Naples avait amenées en personne jusqu'à Palestrina, le général en chef des troupes romaines, Pierre Roselli, avait été placé à la tête de l'expédition; mais, en réalité, c'était Garibaldi qui la commandait, Garibaldi, qui, secondé par son intrépide légion, fut le héros de l'épopée romaine en 1849. Les troupes napolitaines furent battues, par lui d'abord, à Palestrina, puis à Albano, enfin à Velletri. A cette dernière affaire, le roi de Naples n'échappa que par miracle aux mains des républicains. Garibaldi et sa légion en recueillirent tout l'honneur. Avec trois ou quatre mille hommes, sans canons, ils en battirent plus de dix mille, pourvus d'une artillerie nombreuse. La victoire fut généralement attribuée à la terreur que le nom de Garibaldi inspirait aux Napolitains. Tous les prisonniers s'accordèrent à dire qu'on le considérait plutôt comme un démon que comme un homme. Dans la superstition de ce peuple, tout contribuait à favoriser une aussi absurde croyance, et la tunique écarlate surtout portée par le commandant et ses légionnaires était considérée comme une livrée du diable et un emblème d'alliance avec les puissances infernales. »

Garibaldi se mit à la poursuite des Napolitains et franchit la frontière. Comptant sur un soulèvement po-

(1) *Historia d'Italia, per Giuseppe Ricciardi, deputato all' parlamento di Napoli.* 1848.

Digitized by Google

pulaire dans le royaume de Naples, son projet était de l'envahir, lorsqu'il fut rappelé en toute hâte à Rome, où, pour le malheur de la république romaine, un dissentiment entre l'ambassadeur français, M. de Lesseps, et le commandant de l'expédition française, le maréchal Oudinot, allait rendre inévitable une lutte armée entre les deux républiques française et romaine.

En effet, à son retour à Rome, Garibaldi trouva les troupes des deux républiques en présence.

L'armée romaine se composait de dix-huit mille hommes au plus, seize mille Romains, deux mille Italiens ou étrangers, et cent pièces d'artillerie de tout calibre, dont la moitié à peine était en état de service.

Avec ces faibles forces, elle avait à défendre Rome, dont les murs ont vingt milles de circuit, contre une armée française composée de 45 bataillons d'infanterie, 8 escadrons de cavalerie, 76 canons de campagne, 70 pièces de siége, une compagnie de mineurs et une de pontonniers.

Le dimanche 3 juin, à trois heures du matin, la lutte s'engagea.

Le ministre de la guerre Avezzana avait conféré à Garibaldi le grade de général, qui, on se le rappelle, lui avait été conféré déjà à Montévidéo.

C'est avec ce grade qu'il allait être le bras droit de la défense de Rome et, comme dit l'historien Ricciardi, *le héros de l'épopée romaine.*

Dans la nuit du 2 au 3 juin, avant que la lutte eût commencé, appelé, pour y donner son avis, devant le comité de défense convoqué extraordinairement, il pro-

Digitized by Google

nonça le discours suivant, dont l'éloquente et sauvage énergie porte, dans chacune de ses pensées, l'empreinte du dévouement patriotique porté à sa dernière puissance :

« Citoyens,

« Vous demandez mon avis sur le résultat de la lutte suprême qui va s'engager. Le voici :

« Rome se défendra autant que ville gardée par les hommes puisse se défendre. Nous avons dans les triumvirs un gouvernement loyal, ferme et pur. Nous avons de vaillantes épées au service de la république : le peuple a ouvert sa grande âme à l'œuvre de l'indépendance qui lui fera faire des prodiges. Tout semble s'unir pour le succès de nos armes..., et pourtant nous sommes perdus.

« Laissez l'aspect de la confiance régner dans la cité pour soutenir ce malheureux peuple ! Laissez nos proclamations, répandues sur toutes les murailles, recommander le courage et prédire le succès ; montrez les drapeaux, les canons des ennemis amenés sur la place Saint-Pierre ; soutenez partout l'apparence de l'espoir, de la sérénité qui n'attend que le moment du triomphe !

« Mais ne nous faisons pas d'illusions insensées.

« Nous serons vaincus. Rome ne peut pas tenir contre quatre nations ennemies. Quand, par impossible, nous aurions repoussé les Français, le roi de Naples, drapeau vivant du despotisme, serait derrière eux. Après lui viendraient les Espagnols, déjà débarqués sur la plage de Terracine, et accoutumés à verser partout le sang pour ce qu'ils nomment le principe religieux ; puis les soldats du Nord, qui commencent à Radetsky, qui ne finissent qu'aux dernières glaces de la Russie, et qui, dans toute l'Europe, sont toujours prêts à massacrer les peuples.

« C'est l'esprit armé du vieux monde qui marche contre nous. Nous ne pouvons espérer une victoire sur lui, ni même une de ces révoltes heureuses qui, en sacrifiant les hommes, laissent, au

Digitized by Google

prix du sang, quelque progrès libéral acquis à l'avenir. Non, Rome tombée sera plus opprimée, plus esclave que jamais.

« Chaque jour de défense est un jour de grâce avant la mort. En en comptant quelques-uns, nous faisons un suprême effort dont la postérité vous tiendra compte. Sur Dieu et sur notre épée, nous tomberons avec gloire... Mais notre chute est certaine, et tout doit être grand dans Rome, même sa chute.

« Maintenant que la lutte est venue, qu'elle soit inexorable. Que la guerre soit partout dans les murs ; qu'elle soit dans les campagnes, dans les vallées, sur les monts ; que l'insurrection devienne la vie, l'âme de la nation. Que tout homme soit jour et nuit sous les armes ; qu'il trouve dans son génie des moyens plus violents que ceux que nous ont faits le fer et la flamme... Dans d'autres soulèvements, tous les hommes sont soldats ; ici, que tout soldat soit capitaine, qu'à lui seul il vaille une compagnie de braves...

« Rome a toujours été le cœur de l'Italie, qu'elle en devienne le bras aujourd'hui, et que Dieu donne la force à ce bras pour qu'il fasse tomber autour de lui les ennemis de l'indépendance... »

Un sentiment profondément sympathique se manifesta parmi les membres du comité. Mais ce n'était pas l'élan de l'âme par l'espérance ; c'était, sur ces têtes de patriotes, l'expression imposante et grave d'une énergique résignation.

Il était alors environ trois heures du matin. Au milieu du recueillement religieux qui avait suivi le discours de Garibaldi, retentit un violent coup de canon, dont tous les échos des vieux monuments de la vieille Rome répétèrent le son.

C'était le signal de la seconde attaque des Français.

Tous les membres du conseil de défense volèrent de la salle du conseil aux remparts.

Digitized by Google

Les opérations du siége s'étendaient de Ponte-Molle à la villa Pamphili. Près la porte Saint-Pancrace, au Varcello, Garibaldi avait établi son quartier général. Il avait avec lui ses hardis et terribles volontaires, la légion lombarde, que commandait le brave Manara, vaillant jeune homme qui devait, des premiers, trouver la mort sur la brèche ; le vénérable et valeureux Ugo Bassi, qui devait, dans cette guerre, mourir aussi martyr de l'indépendance ; Angelo Brunetti ; ce même Cicero Vacchio, le tribun populaire que Garibaldi avait rencontré jadis au milieu des ruines du Colisée, qui, comme Manara et Ugo Bassi, devait mourir martyr de l'indépendance, et dont la mort et la tombe devaient rester inconnues.

Mille autres braves qui devaient inscrire leur nom dans le martyrologe de l'indépendance italienne, suivaient la bannière de Garibaldi.

Pendant vingt-cinq jours qu'allait durer le siége de Rome, on allait le voir exécuter avec eux les manœuvres les plus hardies.

Tantôt, voulant enclouer les canons qui menaçaient le Transtevère, à la tête des siens, intrépides comme lui, il sort par la porte Saint-Pancrace, marche sur la tranchée et parvient à forcer les avant-postes français.

« C'était par une nuit de tempête. Les immenses lueurs de l'orage l'enveloppaient. Garibaldi était monté sur son cheval de guerre, dont l'œil jetait des flammes, dont la selle portait au loin des têtes de mort ; le nègre Ralla, son serviteur fidèle, apparaissait derrière lui. Garibaldi, l'épée nue, la pancarte entourée d'étincelles, drapé dans ce manteau rouge, plus rouge encore sous les

Digitized by Google

feux de la foudre, protége ses soldats de sa présence, fait enclouer les canons ennemis et disparaît dans les ténèbres, ne laissant aux Français que la stupeur indicible de son apparition surnaturelle. » (Clémence Robert. *Garibaldi et les Romains*, feuilleton de la *République*, 16 octobre 1850.)

A cette sortie, regardée comme un des faits d'armes les plus audacieux de Garibaldi, succéda peu après un combat nocturne où l'audace du guerillero se révéla dans toute sa valeureuse témérité.

C'était le soir de la fête de Saint-Pierre. Les Français avaient commencé l'attaque de la porte Saint-Pancrace, où Garibaldi avait établi son quartier général. A la nuit, le combat cesse. En même temps, en l'honneur du patron de la vieille cité papale, la coupole de la basilique, brillamment illuminée, resplendit de mille feux. Mille autres monuments, les maisons princières, dont Rome est couverte, étincellent de gerbes de feu qui répandent sur la ville des flots de lumière. Ce n'est plus la nuit, c'est le jour, un jour féerique. Le combat recommence. A la lueur des feux de la fête se joint celle de la fusillade et des canons : on eût dit des milliers d'éclairs et de tonnerres sous un soleil resplendissant, pour donner à ses gardes rouges des proportions fantastiques.

Enfin, ils étaient partout, pendant ce combat nocturne, partout terribles, à la brèche et aux pièces.

Au bastion n° 7, une pièce prenait d'enfilade une colonne d'attaque et faisait un mal horrible aux Français. Un chasseur de Vincennes, posté en tirailleur, tue un à un tous les servants de cette pièce. Six gardes rouges de

Digitized by Google

Garibaldi y sont successivement tombés morts. Nul n'osait plus se dévouer pour y mettre le feu. Garibaldi, ne voyant personne s'avancer, s'approche de la pièce, la charge, la pointe, y met le feu, et coupe en deux par un boulet le chasseur de Vincennes qui en avait paralysé le service.

Ce fut pendant cette nuit qu'Annita, retenue au lit par une assez grave indisposition, lui écrivit ce billet :

Mon ami, à l'heure de la bataille, ne songe ni à moi ni à nos enfants; ne songe qu'à l'Italie.

ANNITA GARIBALDI.

Une Lacédémonienne n'eût pas dit mieux.

Tant d'héroïsme dans la défense pouvait bien retarder la chute de Rome, mais ne pouvait la conjurer.

Un jour vint où il fallut céder à la force. Ce jour fut le 30 juin.

Nous laissons ici parler Clémence Robert :

« La journée du 29 juin se leva à Rome, chargée encore des vapeurs de l'orage et des plus sinistres pressentiments. Elle apportait le dernier désastre à cette héroïque population soutenue, contre des forces accablantes, par les seuls élans du patriotisme et du courage; elle apportait la mort de ses plus généreux défenseurs.

« Dès la pointe du jour, la vaste demi-lune que formait l'armée française devant les murailles occidentales résonna des sons puissants des tambours, des clairons, du son sonore des armes. A l'intérieur de l'enceinte, les

Digitized by Google

murailles, à demi ruinées par le temps et le feu, étaient chargées de combattants qui comblaient leurs éboulements, réparaient leurs brèches. Les sommets de Testaccio, du mont Aventin, du Montorio, du Janicule, se hérissaient d'artillerie, qui, par l'éclat du bronze, dessinait, sur ces hauteurs, la ville aux sept collines.

« Toute l'immense étendue frémissait du souffle de la guerre.

« L'assaut général eut lieu. Il fut donné et soutenu avec la fureur qu'un mois de lutte terrible avait amassée dans l'âme des combattants. Pendant toute cette journée si longue, le feu ne cessa pas. Le seuil de ces portes de Rome qu'on se disputait, ces vieilles murailles construites par Bélisaire, celles qu'y ont ajoutées les papes Pie IV, Urbain VIII, Clément IX, étaient noires de poudre, brûlantes de projectiles enflammés, inondées de sang.

« Le ciel, pour les regards mêmes des hommes vieillis dans la guerre, avait un aspect étrange. La zone qui s'étendait au-dessus de la tête des combattants était teinte d'un rouge ardent, et tellement chargée de nuages de poudre brûlée qu'on eût dit un brouillard épais.

« Cette atmosphère, en se réflétant dans l'enceinte de Rome, y répandait une impression lugubre... Le tocsin, qui ne cessait de résonner, semblait devenir plus sinistre et rendre plus profondément les accents de l'agonie. Le tableau saisissant, animé, solennel, que la ville assiégée avait présenté au début du siége, s'assombrissait à mesure que le temps avançait et que chaque jour il y avait moins de combattants sur les

Digitized by Google

remparts et plus de morts dans les cimetières encombrés.

« Toute la ville s'ébranlait sous les boulets, les obus. Les monuments laissaient tomber leurs pierres consacrées. Plus de 150 bombes avaient été lancées dans ce seul jour. Le palais Madame, le palais de Venise, la Chancellerie, la coupole de Saint-Pierre, le Panthéon, le Capitole étaient atteints. Le vieux Transtevère était incendié par des fusées à la Congrève. La statue de l'Aurore, du Guide, la statue de Pompée tombaient sous des boulets. Le temple de la Fortune Virile était démoli, renversé. Partout, dans Rome, massacrés par les feux de l'artillerie, pleuvaient des débris de chefs-d'œuvre antiques.

« La population, cependant, restait grande et forte jusqu'au dernier moment : chefs et peuple vivaient de constance et d'énergie. Les triumvirs étaient immuables dans le courage, généreux dans le désastre, calmes devant l'abîme. Le peuple, dans la résignation aux souffrances, dans l'ardeur à une lutte désespérée, s'élevait à la hauteur du sacrifice. Les vivres manquaient, les munitions de guerre allaient manquer, et l'on n'entendait pas un murmure. Les blessés passaient en s'écriant : *Vive Rome! Vive l'Italie! Sauvez l'indépendance! Sauvez la république!*

« Vœux impuissants ! L'assaut définitif de la place eut lieu le lendemain 30 juin. Vers deux heures du matin, les Français pénètrent par trois colonnes compactes, à travers les brèches faites la veille, et se ruent au pas de charge vers le campement romain. On eût dit trois torrents se frayant un passage par des lits creusés par

Digitized by Google

les boulets et la mitraille. On n'entend partout que des hourras, des cris de détresse ou d'appel aux armes, des roulements de tambour, des sons de clairon, des bruits de fusillade, des cliquetis d'armes. Du premier élan, les Français s'étaient emparés d'une barricade élevée devant la villa Spada. C'était là que Garibaldi avait établi son quartier général, après que le feu de l'ennemi eût réduit à la seule carcasse la villa Savonarelli où il était d'abord. Au chant d'un hymne patriotique, l'épée nue à la main, il s'élance au-devant des assaillants à la tête des siens. Au milieu du tumulte et d'un horrible carnage, la barricade est alternativement prise et reprise. Au lever du soleil, le combat devient général sur tous les points. Pendant plusieurs heures, il est vigoureusement soutenu; mais enfin, attaqués par des forces supérieures, les Romains mollissent partout. Une dernière charge à la baïonnette, conduite par Garibaldi, rejette cependant les Français derrière leur seconde ligne; mais ce fut le dernier effort du désespoir : il épuisa ce qui restait de force aux Romains.

« Vaincus sur tous les points, il ne leur resta qu'à céder.

« Pendant ce terrible combat, Garibaldi avait déployé le courage le plus héroïque. On le vit partout : ici, à la tête d'un bataillon pour une charge à la baïonnette; là, ralliant des soldats qui mollissaient; toujours aux postes les plus périlleux, ne cessant de montrer l'exemple de cette bravoure dont il avait donné tant de preuves. Annita ne l'avait pas quitté : aux bastions, aux brèches, encourageant les combattants, donnant l'exemple de la plus vaillante intrépidité.

Digitized by Google

« Mais la dernière heure de la république romaine avait sonné, et le 3 juillet, la bannière de saint Pierre avait flotté de nouveau sur le château Saint-Ange.

« Garibaldi en était sorti la veille avec les débris de l'armée républicaine.

« Alors commença cette mémorable retraite, à travers quatre armées occupant l'Italie centrale, et qui forme l'un des plus étranges épisodes non-seulement de l'année 1849, mais de la guerre d'Italie. »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Retraite mémorable de Garibaldi à travers quatre armées française, autrichienne, espagnole et napolitaine. — Fatigues, privations, souffrances, luttes, découragement des milices garibaldiennes pendant cette retraite. — Mort d'Anita. — Garibaldi, parti de Rome avec quatre mille hommes et mille chevaux, arrive seul, proscrit et fugitif, dans les États sardes.

Le 2 juillet, à la nuit, Garibaldi avait convoqué les milices républicaines sur la place Saint-Pierre, et leur avait adressé l'allocution suivante où se peint admirablement l'homme de qui elle émanait et ceux à qui elle s'adressait :

« Amis, leur dit-il, l'Italie est vaincue ; mais elle n'est « pas morte : en elle ont survécu à la défaite tous les « élans d'insurrection populaire pour une guerre d'in- « dépendance nationale. Pour favoriser ces élans, ce « n'est pas du désespoir qu'il faut, c'est du courage. Il « nous sera facile d'exciter dans les provinces un nou- « veau soulèvement. Les peuples y sont déjà disposés « et préparés. Voulez-vous me suivre? Voici ce que « j'ai à vous offrir : la chaleur et la soif pendant le jour, « la faim et l'insomnie pendant la nuit; point de solde,

Digitized by Google

« point de rations, point de repos, point d'abri ; mais « en revanche, une misère, une fatigue extrêmes, des « alertes, des marches continuelles, des charges, des « combats, des privations et des périls à chaque pas. « Que ceux qui aiment la gloire et ne désespèrent pas « de l'Italie me suivent ! »

Cinq mille hommes répondirent à cet appel : 4,000 fantassins, 1,000 cavaliers. Il les divisa en deux légions par centuries, prit le commandement d'une légion, confia l'autre au lieutenant-colonel Sacchi. Un officier américain, le colonel Bueno, eut sous ses ordres la cavalerie. A l'avant-garde marcha le père Ugo Bassi, aumônier des légions, Cicero Vacchio et ses deux fils, et l'intrépide Annita, qui, bien que dans un état de grossesse avancée, avait voulu l'accompagner. Prières, instances, rien ne put la dissuader. Elle savait toutes les fatigues, tous les périls auxquels cette retraite allait exposer ces glorieux débris de l'indépendance italienne. Ce fut un motif de plus pour la décider à les suivre. Garibaldi la mit à la tête d'une centurie.

En quittant Rome, la première pensée de Garibaldi avait été de se rendre à Venise où flottait encore le drapeau de l'Italie ; mais des lettres de Toscane lui ayant représenté le duché comme tout disposé à se lever pour une guerre d'insurrection nationale, il changea de plan et s'y dirigea.

Dès ce moment, commença cette mémorable retraite, dont Ruggeri nous a transmis les péripéties émouvantes, et à qui nous empruntons les principaux faits (1).

(1) *Della ritirata di Garibaldi* narrazione di E. Ruggeri. Genova, Moretti. 1850.

Digitized by Google

Favorisée par l'obscurité de la nuit, cette petite troupe, à qui s'étaient joints les drapeaux des divers corps de l'armée, suivis de chars, de bagages et de munitions, franchit la porte de San Giovanni et, suivant les circuits des circonvallations, se mit en marche par la voie Tiburtine. Les Français étaient sous les murs de Rome ; les Autrichiens, les Espagnols, les Napolitains tenaient la campagne.

Cette marche imprévue de Garibaldi à travers l'Italie centrale mit en émoi les quatre corps d'armée qui occupaient le territoire romain. Ne connaissant pas son vrai but, des colonnes françaises, autrichiennes, espagnoles, napolitaines se mirent à sa poursuite, les unes pour lui barrer le passage, les autres pour l'observer.

Le général français Oudinot, lui supposant l'intention de se jeter dans les montagnes d'Albano et de Frascati, pour de là organiser une guerre de partisans, envoya une division du corps expéditionnaire occuper ces deux villes, pendant que le général Morris, avec un nombreux corps de cavalerie, était lancé à sa poursuite dans la direction de Civitta Castellana, Zorbi, Viterbe et Orvieto.

Le général napolitain, lui attribuant la pensée d'envahir l'État de Naples, concentra un corps de troupes dans les Abruzzes pour lui disputer les rives du Tronto.

Les généraux autrichiens occupèrent l'Ombrie et les Marches, et envoyèrent des colonnes mobiles aux frontières toscanes, dans le voisinage d'Aquapendente.

Mais, tacticien aussi habile qu'actif général, Garibaldi

Digitized by Google

échappa à toute attaque, à toute surveillance. Il atteignit successivement Tivoli, Monticelli, Monte-Rotondo, Poggio-Mirtilo, franchit les petites chaînes qui se détachent des Apennins et arriva le 9 juillet à Terni.

Là, sa troupe s'accrut d'un millier d'hommes sortis de Rome, sous les ordres du colonel Forbes, officier anglais qui avait vaillamment combattu pour l'Italie, et à qui Garibaldi confia le commandement d'une de ses deux légions.

Mais alors déjà les longues marches, les besoins, les privations, les obstacles, les embarras, les dangers de toute sorte avaient affaibli la colonne, et les milices républicaines désertaient par bandes et se répandaient dans les campagnes, vivant, non plus de distributions régulières, mais d'exactions et de pillages.

Le 13 juillet, quand la colonne arriva à Lodi, elle était réduite à trois mille hommes et le bagage à 100 mulets portant chacun mille cartouches.

Ici commencent les funestes épisodes qui devaient marquer cette malheureuse retraite dont chaque jour allait avoir son désastre.

Les désertions continuaient. Vainement, pour exciter l'émulation des soldats, les chefs dissimulaient-ils la faim, la soif, la fatigue, la chaleur! Vainement, pour leur faire prendre patience, leur distribuaient-ils jusqu'à leurs rations. Exténués par les fatigues et les privations, incertains du but qu'ils poursuivaient, mais très-certains des souffrances et des périls qui les attendaient, rien ne pouvait relever leurs esprits abattus. Excepté parmi les chefs, le découragement était partout.

Digitized by Google

Le plan de retraite de Garibaldi était de franchir la frontière toscane, de la traverser de nouveau du côté des légations pour dérouter les colonnes à sa poursuite, les laisser indécises s'il porterait l'insurrection en Toscane ou dans les Romagnes, et se jeter ensuite du côté qui serait le plus dégarni de troupes. La grande chaîne de l'Apennin avec ses nombreux contreforts, formant mille saillies secondaires avec leurs innombrables ondulations d'une mer à l'autre, lui offrait, par le fait même des grandes inégalités du sol, des moyens faciles, soit pour se défendre, soit pour se dérober à l'ennemi.

La marche de Garibaldi sur Lodi avait laissé pressentir ce plan. Les généraux autrichiens d'Aspre à Florence, Gorcowski à Bologne, se disposèrent alors, avec des forces nombreuses, l'un à s'opposer en Toscane aux progrès des Garibaldiens, l'autre à leur fermer l'entrée des Romagnes, pendant qu'une colonne française, occupant Viterbe, avait campé en observation près de Collereco.

Par suite de ces dispositions, Garibaldi semblait enfermé dans un immense cercle d'hommes et d'obstacles qui, à chacun de ses pas en avant, pouvait se resserrer sur lui et d'où il paraissait impossible qu'il pût sortir sans être anéanti.

Son expérience consommée, ses savantes manœuvres, ses hardies évolutions, son infatigable activité, lui firent déjouer tous les calculs de l'ennemi.

Il divisa sa troupe en six colonnes. Quatre durent se montrer sur les montagnes voisines de Pérouse, occupées par les Autrichiens, deux sur celles de Viterbe,

Digitized by Google

occupé par les Français, les unes et les autres passer le Tibre, les premières près de Bagnarea, les autres près d'Oviéto, et, par une brusque conversion à droite et à gauche, gagner la frontière toscane et se rendre à Cetona, point fixé de ralliement pour toutes les colonnes.

Ce mouvement fut exécuté avec tant de précision et d'habileté, que le 20 juillet toute la petite troupe fut réunie à Cetona; mais là de nouveaux obstacles l'attendaient.

Comme chef de flotte et comme général, Garibaldi avait servi de son bras et de son sang l'Amérique, lorsqu'une partie du nouveau monde avait voulu conquérir son indépendance; l'Amérique reconnaissante lui offrit ses bons offices et son or lorsque l'Italie voulut conquérir la sienne. On lui avait fait des propositions à Rome. On les renouvela pendant la retraite. M. Cass, représentant des États-Unis à Rome, lui offrit de mettre à sa disposition des bâtiments de guerre américains qui louvoyaient dans les eaux de San-Stefano. Mais la diplomatie d'Europe, alors liguée tout entière contre cette poignée d'hommes qui tenait en émoi quatre puissantes armées, éventa les dispositions de l'ambassadeur américain et les communiqua confidentiellement aux généraux autrichiens. Ceux-ci se concertèrent alors pour couper à la colonne républicaine toute communication avec la Méditerranée. Les uns concentrèrent un gros corps de troupes à Sienne; d'autres campèrent dans les environs de Monte Pulciano.

Ce n'était pas tout : par un machiavélisme peu commun, les Autrichiens avaient eu l'idée d'opposer dans

Digitized by Google

cette retraite des Italiens aux Italiens. Cette tactique avait un double avantage : d'abord de faire croire qu'en prolongeant la lutte, Garibaldi portait la guerre civile dans sa patrie ; ensuite, de prouver que c'était moins contre l'étranger que contre les Italiens mêmes qu'il se battait. C'était amoindrir d'autant toute la sympathie qui pouvait s'attacher à la cause à laquelle le vaillant partisan avait voué sa vie.

Dans ce but, d'une part, on souleva contre lui le rebut des populations des campagnes. Des prêtres, des moines se mirent à la tête des bandes armées, servant tantôt d'espion et de guide à l'étranger, tantôt assaillant jusque sur les sommets de l'Apennin les traînards et les égarés de la colonne républicaine.

D'autre part, les Autrichiens manœuvraient de manière à n'engager le combat qu'avec des troupes toscanes, ce qui mettait Garibaldi dans la nécessité de tourner ses armes contre les Italiens, ses compagnons de la veille, ou de refuser de se battre.

Garibaldi sentit le piège et parvint à l'éviter, par une suite de marches, de contre-marches, de ruses, d'embuscades, d'évolutions, de stratagèmes inouïs, de divisions de corps lancés dans des directions diverses et concentrées comme par miracle sur un point donné, enfin de chefs-d'œuvre de stratégie qui ont excité l'admiration de tous les hommes de guerre qui en ont étudié les combinaisons.

Mais, sans compter les fatigues et les privations, que de tortures physiques et morales ! Près de Sienne, un commandant d'un de ses escadrons, envoyé en recon-

Digitized by Google

naissance, vend aux Autrichiens les chevaux et se sauve par mer en Amérique. A Chiusi, un de ses détachements tombe en embuscade, et ses soldats ont à subir les plus vils traitements. De Montepulciano, par une proclamation remplie de sentiments énergiques et généreux, il appelle le peuple aux armes, et les libéraux toscans qui, en le secondant, auraient rendu la position des Autrichiens très-critique, se bornent à sympathiser ouvertement avec lui, sans répondre à son appel par une prise d'armes. A Arezzo, il marche vers la ville, au milieu de telles marques d'enthousiasme de la part des populations, que les Autrichiens qui le suivaient à la piste n'osèrent l'attaquer, et, arrivé devant la ville, le parti grand-ducal lui en ferma les portes. Partout, au fur et à mesure que le péril avait augmenté, la désertion avait diminué l'effectif des colonnes. Des officiers supérieurs des légions, le colonel de la cavalerie, des majors de cohortes, des chefs de centuries avaient déserté. Depuis Rome, la désertion parmi les soldats n'avait fait que s'accroître, et, après l'amère déception d'Arezzo, des six mille hommes, infanterie et cavalerie, composant les deux légions après la jonction du colonel Forbes, il n'en restait guère plus de 1,500.

Un moment, cependant, après sa proclamation de Montepulciano, il put se bercer d'une bien flatteuse illusion. La sympathie la plus éclatante accueillait partout le corps expéditionnaire. Les populations des bourgades, bannières et magistrats en tête, allaient au-devant de lui, aux cris de *Vive Garibaldi! Vive l'Italie!* Chacun semblait lutter d'émulation pour lui fournir des

Digitized by Google

vivres et des fourrages, du linge et des souliers. Rafraîchissements de toutes sortes, paroles d'encouragement, offres de repos, lueurs d'espérance, on leur prodiguait tout. Sa présence seule avait suffi pour développer partout le germe d'une incroyable exaltation patriotique ; mais tout se borna là. On lui offrit tout, or et soins, on lui donna tout, sauf ce dont il avait le plus besoin : des hommes et des bras.

Dans de telles conditions, la désertion diminuant chaque jour le nombre de ses soldats, et aucun renfort ne venant l'augmenter, la position de Garibaldi devenait de plus en plus critique. Mais, par des chefs-d'œuvre de tactique, échappant subitement aux Autrichiens chaque fois qu'ils s'apprêtaient à l'attaquer, l'habile général était parvenu à gagner, sans être entamé, les crêtes de l'Apennin et de là à descendre en Romagne.

On était alors au 28 juillet ; la retraite durait depuis vingt-six jours : vingt-six jours de fatigues, de privations, d'alertes, d'alarmes, de luttes.

Les Autrichiens étaient descendus en Romagne moins de quarante heures après les garibaldiens.

Parmi ceux-ci, tant de ténacité dans la poursuite de la part de l'ennemi décourageait les plus braves, tant de désertions de compagnons d'armes démoralisaient les plus intrépides. Ils ne se dissimulaient plus l'affaiblissement manifeste de cette confiance qui les avait soutenus jusqu'alors. S'ils se serraient encore autour du drapeau, ce n'était plus par l'espoir des hautes destinées dont ils s'étaient bercés pour l'Italie. Attachés à

Digitized by Google

la fortune de Garibaldi, ils voulaient le suivre jusqu'au bout, par générosité, pour ne pas abandonner dans le malheur le valeureux capitaine qui les avait guidés dans le succès.

Ces sentiments généreux dominaient parmi les chefs et quelques soldats. Chez le plus grand nombre, éclataient les plaintes et le mécontentement. Par les journaux réactionnaires qui tombaient entre leurs mains, ils se voyaient noircis de mille infâmes calomnies, accusés d'atrocités que pouvait seul inventer le vil esprit de parti. On les traitait de *brigands*, de *pillards*. Garibaldi était appelé *chef de horde*. Pour les flétrir, on avait ajouté de nouveaux mots au vocabulaire admis. Tout cela n'était pas fait pour les encourager. Aussi n'écoutaient-ils plus les conseils, les exhortations de leurs chefs : ils ne se contentaient plus de promesses, ils demandaient des actes. Aigris par le désespoir, ils poussaient aux résolutions les plus extrêmes ; ils demandaient une bataille pour y trouver une mort glorieuse qui pût mettre fin à leurs misères.

Vaine ardeur du désespoir ! la bataille ne vint pas et la mort vint pour le plus grand nombre. Tant de désastres les affaiblirent à la fois, que la bataille la plus meurtrière n'eût pas fait plus de ravages parmi eux.

A ces divers symptômes, Garibaldi vit sans peine que tout dénotait une dissolution prochaine du corps expéditionnaire. Deux questions surgissaient pour lui : l'une d'ambition, l'autre d'humanité. Par la première

Digitized by Google

mettant à profit cet élan de désespoir qui poussait ses soldats aux résolutions les plus extrêmes, il pouvait, risquant leur vie à chaque pas, tenter de les conduire à Venise où tendaient alors tous ses vœux ; par l'autre, il pouvait les abriter sur un territoire neutre, où la désertion et la reddition fussent moins désastreuses pour ceux de ces soldats mécontents qui méditaient l'une ou qui pouvaient se voir forcés de subir l'autre.

La question d'humanité l'emporta : il choisit ce dernier parti.

Après mille péripéties et divers engagements avec l'ennemi, il atteignit le territoire de la petite république de Saint-Marin.

Cette marche de trois jours se fit à travers les montagnes les plus escarpées, les sentiers les plus abruptes, qui tantôt finissaient dans les bois, qui tantôt se perdaient en torrents ; les fugitifs n'avaient jamais sur l'ennemi plus de deux ou trois heures d'avance. Ils parvinrent à lui échapper, mais tant d'efforts achevèrent d'épuiser les forces de la colonne. Harrassés de fatigues, mourant de faim, les soldats jetaient leurs armes, s'endormaient sur place sans penser qu'une halte d'une heure pouvait les faire tomber aux mains de l'ennemi. C'était un véritable désespoir.

Enfin, le 31 juillet, parvenu au sommet du mont Titan avec les débris de ses légions, Garibaldi, par l'ordre du jour suivant, délia ses soldats du devoir d'obéissance envers lui :

Digitized by Google

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

Ordre du jour du 31 juillet 1849. — 2 heures après-midi.

Soldats,

« Nous voici arrivés sur la terre de refuge. Nous devons la conduite la plus irréprochable à des hommes généreux : c'est le moyen de mériter la considération due au malheur persécuté.

« Dès ce moment je délie de tous engagements mes compagnons d'armes, les laissant libres de retourner à la vie privée. Je leur rappelle seulement que ce licenciement n'est pas une dissolution : c'est une halte. L'Italie ne doit pas rester dans l'opprobre : nous devons à son indépendance jusqu'à la dernière goutte de notre sang, jusqu'au dernier battement de nos cœurs. Mieux vaut mille fois mourir que de vivre sous le joug exécré de l'étranger! Vive l'Italie!

Tous répétèrent ce cri de : Vive l'Italie! Les échos du Mont-Titan le répétèrent à leur tour; alors que l'Italie, retombée presqu'entière sous le joug de l'Autriche, n'était déjà plus, comme par le passé, qu'une *expression géographique*.

La république de Saint-Marin se compose, on le sait, d'un bourg et d'un territoire de six milles environ : c'est une de ces mille petites républiques du moyen âge qui ont survécu aux décompositions sociales et politiques des trois derniers siècles. Les Autrichiens n'étaient pas hommes à respecter la neutralité d'un État si faible. Aussi, dès qu'ils surent que Garibaldi y avait cherché un refuge, ils accumulèrent en quelques heures autour de ce point plus de dix mille hommes pour en occuper toutes les issues

Digitized by Google

et forcer Garibaldi et sa légion de se rendre à discrétion.

Il paraissait bien difficile et en quelque sorte impossible d'éviter cette si fatale solution.

En effet, le gouvernement de Saint-Marin s'était montré fort peu disposé à soutenir, par la force, contre les Autrichiens, le droit d'asile et de neutralité de la république. Aussi, dès qu'il eut connaissance de la proclamation de Garibaldi qui licenciait sa légion, il proposa son intervention pour lui faire obtenir une capitulation honorable. Garibaldi accepta cette proposition, sous réserve cependant que ses soldats auraient le droit de la refuser. La demande fut adressée au général en chef autrichien Gorzkoffski, qui imposa les conditions suivantes:

1° Les légionnaires déposeront les armes entre les mains du régent de Saint-Marin.

2° Ils seront libres de retourner chacun chez eux.

3° Garibaldi recevra un passe-port régulier et sera embarqué pour l'Amérique dans un port de la Méditerranée.

En se rendant à Saint-Marin et en acceptant l'intervention des magistrats de la république, Garibaldi n'avait eu d'autre but que de faciliter la retraite de ceux de ses soldats qui voudraient profiter de son ordre du jour. Quant à lui, dès qu'il eut connaissance des conditions du général autrichien, il assembla ses plus dévoués et leur proposa de s'ouvrir, de vive force, s'il le fallait, un passage à travers les lignes autri-

Digitized by Google

chiennes et d'aller à Venise où flottait encore le drapeau de l'indépendance italienne.

Deux cents voix répondirent à cet appel.

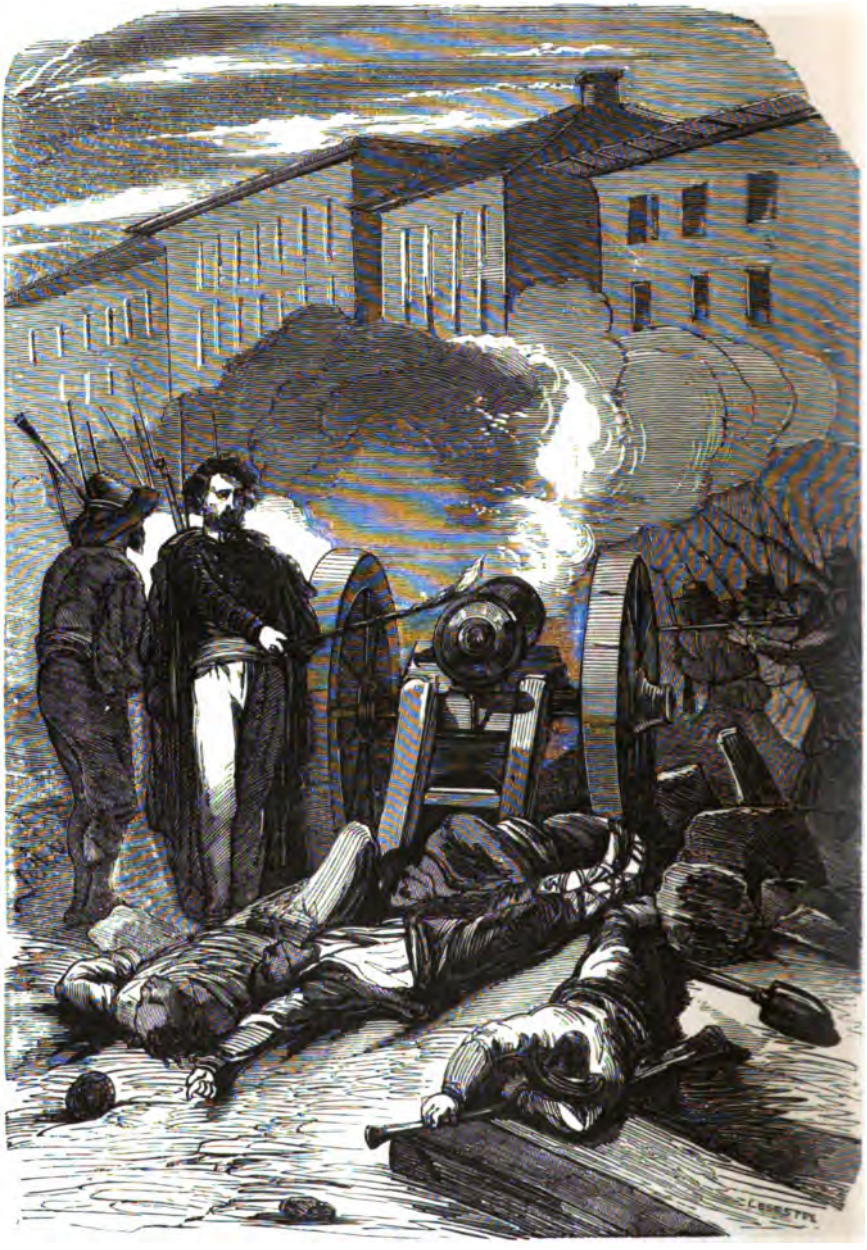
« Je n'ai, dit-il, à offrir de nouveau à ceux qui « voudront me suivre que des combats, des souffrances, « des privations et l'exil; mais un pacte avec l'é- « tranger, jamais. Ouvrons-nous par la force un passage « jusqu'à Venise, et, s'il le faut, donnons au monde « l'exemple d'hommes que préfèrent la mort à l'hu- « miliation des vaincus. »

En quelques instants tout fut prêt pour le départ, et le jour même de son arrivée sur le territoire de la république, le 31 juillet à minuit, pendant que ceux de ses légionnaires qui avaient reculé devant une tentative aussi désespérée, exténués de veilles et de fatigues, s'étaient endormis dans les rues déjà encombrées de bagages et de chevaux, Garibaldi se mit en route. Il était suivi de sa fidèle Annita et de deux cents seulement de ses légionnaires. Après avoir marché toute la nuit et tout le jour suivant, dans la nuit du 1er au 2 août, ils arrivèrent tout d'une traite au petit port de Cesenatico après avoir gagné une étape sur les Autrichiens.

Ceux-ci, en effet, avaient été prévenus du départ de Garibaldi après sa sortie du territoire de Saint-Marin. Furieux de voir sa proie lui échapper, le général Gorzkoffski adressa aux habitants une proclamation dont la brutalité dépasse tout ce qu'on saurait imaginer. Garibaldi, avec les braves qui couraient à la mort pour défendre la patrie dans son dernier refuge, y était

Digitized by Google

Digitized by Google



GARIBALDI A LA HUITIÈME BATTERIE.

Digitized by Google

appelé *chef de horde, de bandits et de malfaiteurs échappés à la corde.* Il menaçait de faire fusiller quiconque fournirait *du pain, de l'eau, du feu à ces brigands,* et, ce qui dépasse toute croyance, aux indications minutieuses qu'il donnait sur leur compte, il allait jusqu'à faire mention d'Annita et de sa *grossesse de six mois.*

Ce si féroce général autrichien était sous les ordres d'un archiduc d'Autriche, l'archiduc Ernest, qui commandait en personne les forces du blocus du territoire de Saint-Marin.

Garibaldi était arrivé à Cesenatico, le 1er août, à onze heures du soir. Le 2 août, dans la matinée, embarqué avec les 200 légionnaires qui lui restaient, pourvu de vivres et de munitions, sur treize *bragozzi*, barques de pêcheurs, il cinglait vers Venise. Un vent frais de siroco les poussait vent arrière vers la ville des lagunes, la seule ville d'Italie où flottait encore le drapeau de l'indépendance.

Pendant toute cette journée du 2 août, les légionnaires embarqués sur la flottille furent plus heureux que leurs compagnons qu'ils avaient laissés à Saint-Marin. Pleins d'espérance, ils se berçaient des plus généreuses illusions; ils se flattaient d'atteindre Venise et d'y sacrifier à l'indépendance de la patrie cette vie que, depuis un mois, l'Autrichien leur disputait à outrance. Leurs compagnons, au contraire, à Saint-Marin, expiaient cruellement l'imprudence de s'être fiés à la parole de l'Autriche. Ils étaient 900 environ. Sur l'assurance formelle d'un officier de Gorzkoffsky que les conditions offertes à Garibaldi seraient scrupu-

Digitized by Google

leusement observées à leur égard, ils déposèrent les armes aux mains du régent de Saint-Marin. Mais à peine furent-ils sortis du territoire de la république, que, violant la foi donnée, les Autrichiens les cernèrent, les firent tous prisonniers, les traînèrent à Rimini et de là, de prison en prison, jusqu'à Mantoue, d'où la plupart ne furent délivrés qu'après avoir été fustigés jusqu'au sang!

Vint ensuite le tour de Garibaldi et des siens

Vers le soir du 2 août, la flottille poussée vent arrière était en vue de Venise et allait remonter l'extrémité méridionale du golfe, lorsqu'on signala vers les bouches du Pô la division autrichienne qui bloquait les lagunes du côté de Brondolo. Cette division se composait d'un brick, deux péniches et un pyroscaphe. Elle était aux ordres d'un Dalmate nommé Kopinowich, dont la brutalité pour tout ce qui était italien était proverbiale parmi les marins du golfe. Il avait découvert la flottille de Garibaldi et s'était mis à lui donner la chasse.

Pour surcroît de malheur pour la flottille, le vent, jusqu'alors favorable, tourna vent de bout, soufflant, menaçant et fort.

Avec ses treize *bragozzi* sans canon, servies et gouvernées par des marins-pêcheurs qui n'avaient subi qu'à regret ce fret si dangereux, Garibaldi ne pouvait songer à engager la lutte. Garibaldi vit le danger, et avec son admirable coup d'œil, jugeant de la gravité de sa position, il prit immédiatement son parti.

Il n'avait qu'une bordée à courir pour atteindre le cap du Maître (*punta di Maestro*) où, sous la protection

Digitized by Google

de la croisière vénitienne qui y stationnait, il lui était aisé d'échapper à la division autrichienne; mais pour cela il lui fallait diviser l'attention et les forces de l'ennemi, de manière à pouvoir passer rapidement au milieu de son feu et gagner le cap.

Bien secondé, il eût pu mener à bonne fin ce plan si hardi; mais, désobéi par les patrons des *bragozzi*, qui voulaient sauver leurs barques à tout prix, il ne put atteindre que la plage de *Mesola*, avec cinq barques seulement. Les huit autres, coupées de la flottille par une péniche et les chaloupes armées du brick, canonnées à outrance, tombèrent au pouvoir des Autrichiens.

Outragés, chargés de chaînes, les malheureux qui les montaient, répartis sur les divers navires de la division autrichienne, furent ensuite conduits à la station navale de Pola, où ils finirent tous ou presque tous misérablement.

Garibaldi et ceux de ses braves compagnons des cinq barques, parvenus à débarquer à la plage de la *Merola*, ne furent guère plus heureux. Parmi eux était l'élite des deux légions, la courageuse Annita, qui, brisée par tant de fatigues et d'émotions, éprouvait de fréquentes défaillances; le père Ugo Bassi, aussi éloquent apôtre de l'Évangile que zélé défenseur de l'indépendance; Cicerovacchio, le célèbre Popolano, naguère la vraie personnification du peuple romain, le drapeau des idées libérales à Rome, et alors le guide si fidèle et si dévoué de Garibaldi pendant cette désastreuse retraite; ces volontaires d'Amérique, partis du nouveau monde au nombre de cent, et réduits alors à trois ou quatre;

Digitized by Google

d'autres officiers ou soldats qui avaient accompagné Garibaldi jusqu'au dernier moment, et qui alors, en trop petit nombre pour tenir tête à l'ennemi et forcés de se séparer, allaient errer à travers des bois et des marais, traqués comme des bêtes fauves, périr dans les supplices, ou laisser dans ces terres désertes leurs cadavres mutilés sans sépulture et devenus la pâture des loups.

En effet, débarqué à Merola, sur cette plage de Bagnacavallo, trop faible pour penser à opposer une résistance quelconque aux colonnes autrichiennes, la petite troupe s'était décidée à se séparer.

Cette séparation, qui devait être une séparation suprême, fut douloureuse, et, après des adieux déchirants, chacun, pour se soustraire à l'ennemi, s'enfuit séparément et par des routes diverses.

Garibaldi resta seul avec Annita et un officier de confiance.

Ici, pour conserver son cachet émouvant à cet épisode, le plus douloureux de la retraite, nous emprunterons à l'*Histoire de la guerre d'Italie* de C. Paya cette si intéressante relation :

« Garibadi, dit-il, Annita et un officier de confiance, après un court repos dans une maison de campagnards, changèrent de vêtements, entrèrent dans un bois voisin et se dirigèrent vers Ravenne. Mais la malheureuse Annita avait trop souffert dans les rudes épreuves sur terre et sur mer pour que les principes de la vie n'eussent pas été atteints. Le rare amour qu'elle avait pour son mari, son dévouement pour la cause de l'indépendance des

Digitized by Google

peuples, encore plus rare dans une femme, l'avaient soutenue jusque-là et rendue presque insensible aux douleurs et aux souffrances inhérentes à son état. Mais le sort incertain de tant de compagnons dont elle avait partagé les périls et la gloire, la perspective d'un avenir malheureux pour son mari, pour ses enfants, avaient abattu sa vigueur, éteint ses forces, et elle se trouvait réduite à l'extrémité.

« Les trois fugitifs errèrent pendant deux jours de bois en bois dans l'intention de chercher un refuge à Ravenne. Les paysans les aidaient à se cacher, et parfois même, ce qui semble incroyable, les gardes de finances et de police des environs leur offraient courtoisement assistance, si même ils ne leur faisaient escorte. Tous ces secours n'étaient pas de trop, car les Autrichiens, ayant appris la déroute et le débarquement des garibaldiens, parcouraient la campagne dans toutes les directions pour leur donner la chasse; comme ils auraient fait à des bêtes fauves.

« Pendant trois mortels jours, toujours traqués, toujours suivis, Garibaldi et son compagnon eurent à porter à bras Annita mourante, de cabane en cabane, tantôt dans les bois, tantôt au soleil du mois d'août, sans pouvoir lui donner le moindre soulagement, et avec la prévision à peu près certaine de tomber tôt ou tard aux mains d'un impitoyable ennemi.

« Enfin, vers la fin du troisième jour, les trois fugitifs, toujours préoccupés d'échapper aux poursuites des Autrichiens, avaient à peine repris leur douloureux voyage, qu'Annita fit signe d'arrêter ; ses forces étaient

Digitized by Google

à bout, elle ne pouvait plus même être transportée.

« Garibaldi et son compagnon se hâtèrent de la porter dans une ferme voisine où ils espéraient trouver quelques aliments et des moyens de la mettre en lieu de sûreté. Mais, arrivés là, ils apprirent que les Autrichiens étaient à leur recherche dans le voisinage. Il fallut s'éloigner au plus vite. Heureusement un noble cœur leur prêta une voiture, et ils purent mettre quelques lieues entre eux et leurs ennemis.

« Au milieu de la nuit, ils reprirent leur fuite à pied. Ils étaient arrivés près d'une fromagerie peu distante de Ravenac, appartenant au marquis de Guiccioli, ex-membre de la commission des finances du gouvernement de la république romaine, et où ils étaient sûrs de trouver un asile, quand la malheureuse Annita s'évanouit. On s'arrêta sur-le-champ et on alla demander asile et secours au plus voisin.

« Garibaldi prit dans ses bras le précieux fardeau, porta la malade sur un petit lit pieusement offert par de bons campagnards, à qui les nobles sentiments d'humanité firent oublier les féroces menaces du proconsul autrichien. Mais la malheureuse Annita touchait à sa fin. De minute en minute son état empira, et enfin, après avoir, comme le Christ sur le Calvaire, demandé une boisson pour rafraîchir ses lèvres brûlantes, elle expira victime du dévouement conjugal et d'un zèle inouï pour la cause de l'indépendance italienne !...

« Cette perte inattendue frappa Garibaldi de stupeur et, s'il ne versa pas une larme sur la dépouille de l'épouse, ce fut parce que, endurci par le malheur, il avait,

Digitized by Google

par un long exil, par les maux qui accablaient sa chère patrie, vu tarir la source de ses pleurs. Cependant la pâleur qui a couvert son visage depuis cette catastrophe est restée comme un témoin ineffaçable de la douleur qu'il souffrit en ce moment.

« Avec l'aide de son compagnon, au milieu de la nuit, il creusa une fosse dans un champ voisin. Ce fut l'humble sépulture de la morte ! Puis, pour ne pas compromettre les bons campagnards qui auraient payé cher leur généreuse hospitalité si les Autrichiens l'avaient surpris chez eux, il les remercia et partit la nuit même. »

Sans cesse traqués par les Autrichiens, auxquels leur présence dans les environs était signalée, Garidaldi et son compagnon passaient le jour blottis sous les haies ou dans des crevasses de rochers, se nourrissant de fruits sauvages ou de racines, et ne marchant que la nuit.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Ravenne, épuisés, anéantis. Le *guerillero* avait dans cette ville un ami sûr qui les recueillit et les abrita quelques jours.

A Ravenne, il se sépara de son compagnon, qui, plus que lui, avait chance de rester inaperçu, et, à l'aide d'un déguisement, se remit en route, marchant toujours de nuit. C'est ainsi qu'il parvint à gagner la Toscane.

Trop peu riche pour récompenser les quelques paysans auxquels il demandait de temps en temps ou un morceau de pain ou un verre d'eau, il leur délivrait d'ordinaire des certificats, dont probablement ils ne faisaient aucun cas, et qu'ils détruisaient, n'espérant pas alors que le fugitif déguisé pût les récompenser un jour de leur dévouement.

Digitized by Google

Il partit de Toscane sur une barque de pêcheur, seul, affrontant une mer houleuse. A bout de forces, il lutta vaillamment contre les éléments déchaînés, et, après mille dangers, aborda à Porto-Venere, au fond du golfe de Gênes.

Il avait enfin touché le territoire sarde.

Trente-cinq jours auparavant, il était sorti de Rome avec 4,000 fantassins et 1,000 chevaux environ.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

La chute de Venise. — Ordre du jour de la Société nationale italienne. — Réponse de Garibaldi. — Il part pour l'Amérique. — Il devient fabricant de chandelles à New-York. — Son arrivée à Lima. — Ses voyages. — Son retour. — L'île de Caprera. — Le nouveau Cincinnatus. — Appel aux armes. — La guerre.

Après l'anéantissement et la dispersion des légionnaires de Garibaldi, après la chute de Venise, qui les suivit de près (24 août 1849), l'Italie poussa un long cri de douleur.

Elle avait fait les efforts les plus énergiques, les plus désespérés pour s'affranchir de la domination autrichienne.

Écrasée par le nombre, elle crut à son impuissance.

Un immense découragement s'empara d'elle.

Elle se rappela vingt siècles de gloire et pleura la perte de ses espérances de liberté.

Les quelques hommes de cœur assez forts pour ne pas se laisser aller à ce morne désespoir comprirent que tôt ou tard l'heure de la délivrance sonnerait.

Mais ils pensèrent qu'il fallait dissimuler, sous les de-

Digitized by Google

hors de l'indifférence, les élans généreux d'un patriotisme qui résistait aux coups du sort.

Ces âmes d'élite, sûres d'une régénération prochaine, attendirent l'heure du réveil avec résignation et confiance.

A leur tête se signalait Garibaldi.

Depuis, le 30 mars 1849, le héros de Novare, le jeune et brillant soldat que Radetzky avait salué roi sur le champ de bataille, Victor-Emmanuel, avait prêté serment à la constitution.

Tous les abus du règne précédent tombaient un à un devant les réformes, dont il était le plus ardent instigateur.

Les idées libérales trouvaient enfin dans le pouvoir actuel une tolérance dont le régime qui n'était plus avait assez rarement donné l'exemple.

Aussi une association patriotique s'établissait-elle à Turin pour seconder, et pour activer au besoin, les vues généreuses du prince.

Elle était connue sous le nom de *Société nationale italienne*.

A peine Garibaldi eut-il touché le sol du Piémont que le comité de cette réunion libérale vota à l'unanimité l'ordre du jour suivant :

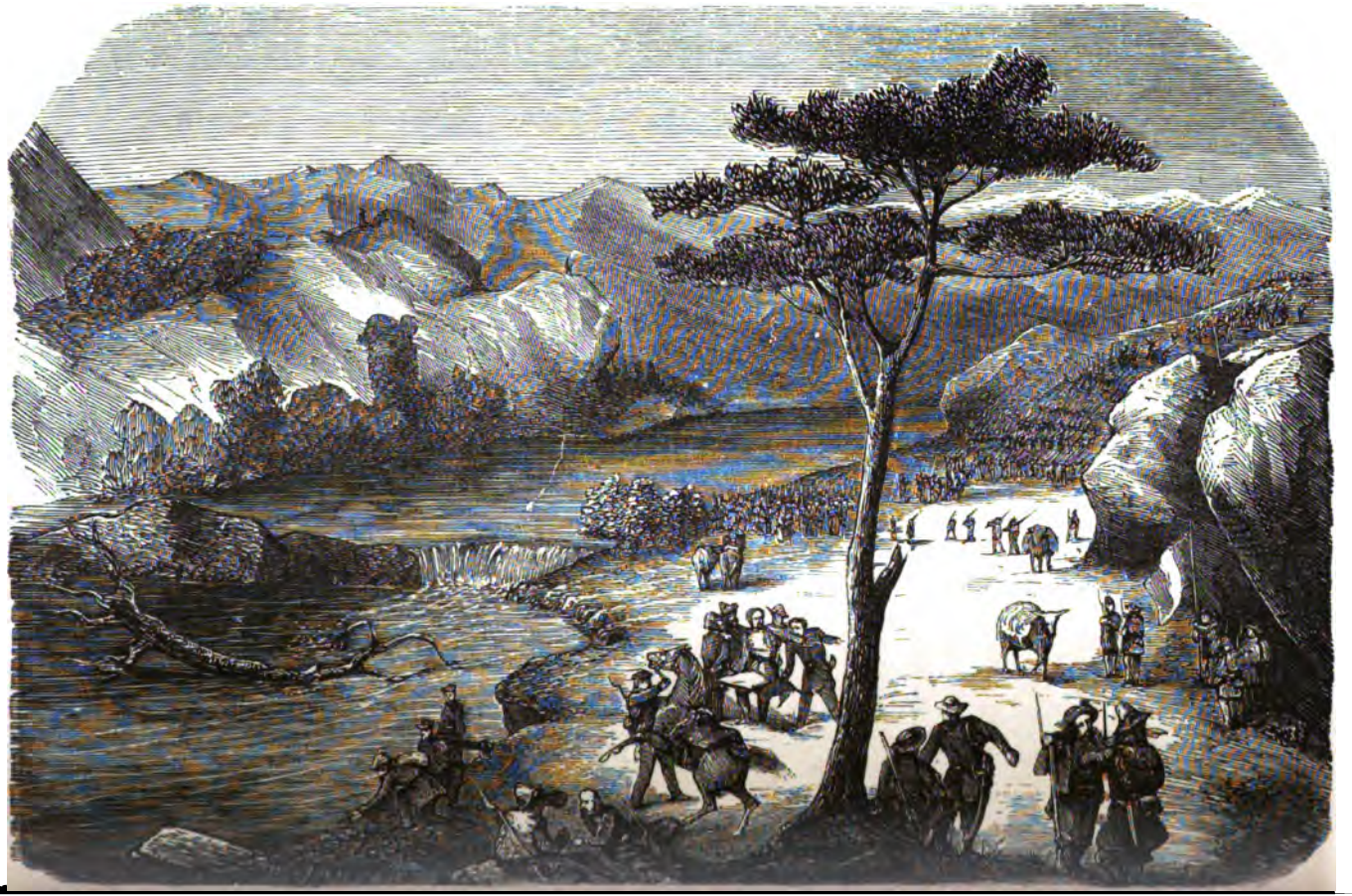
« Le général Garibaldi a bien mérité de la patrie.

« Sa tenacité dans les revers, jusqu'à ce qu'il se soit trouvé seul en face de l'ennemi, sans un homme, est offerte en exemple à toutes les générations italiennes présentes et à venir.

« Cette déclaration spontanée, témoignage unanime de la *Société nationale*, est destinée à prouver à tous ceux qui croient

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

que toute grande pensée a un lendemain, que, dans les guerres où l'indépendance d'un pays est en jeu, les plus terribles échecs peuvent fort bien n'être que des haltes réglées d'avance dans les décrets éternels de la Providence. »

Cette marque éclatante de sympathie fut, pour l'illustre *guerillero*, une bien douce compensation aux souffrances sans nombre qui déchiraient son âme.

Après tant d'amertumes profondes, il se sentit comme ressuscité à cette pensée consolante qu'entre ses plus illustres concitoyens et lui il existait désormais pour toujours une indestructible communauté de sympathie et de patriotisme.

Aussi, imposant silence à son désespoir, faisant taire dans son cœur les déchirants souvenirs de sa chère Anita, crut-il de son devoir de répondre, toute affaire cessant, à l'ordre du jour de la *Société nationale* :

« Oui, citoyens, disait-il dans sa lettre, quelque malheureuse qu'ait été dans son issue cette première lutte de l'Italie, de son sein doivent jaillir de sublimes espérances.

« A la nation italienne, énervée en grande partie par des siècles d'oppression, il fallait un grand cliquetis d'armes, un immense bruit de batailles, quelque chose de terrible qui secouât sa torpeur, comme ces furieux ouragans qui viennent de temps à autre réveiller la nature endormie.

« La voix formidable du canon, l'écho puissant de la tribune et de la presse, les refrains guerriers de nos chants nationaux, la marche accélérée de notre ardente jeunesse, se groupant, des Alpes à l'Etna, sous les drapeaux aux couleurs italiennes, pendant les quelques mois d'indépendance nationale de 1848 à 1849, ont semé, d'un bout à l'autre de la Péninsule, des germes précieux qui ne manqueront pas d'éclore quand la Providence aura dit au soleil qui doit les féconder : « Lève-toi ! »

Digitized by Google

« L'indépendance nationale ne se peut conquérir en un jour.

« Il faut, pour l'atteindre, de longs efforts, de grands sacrifices, de dures épreuves; mais, quand se sont déroulées ces heures de crise, qui ne figurent que comme des points imperceptibles dans la vie des peuples, le drapeau de leur émancipation se déroule de lui-même, flotte au gré des vents favorables et abrite leur glorieux avenir.

« Relisez sans cesse l'histoire ! L'origine, la durée, l'issue des plus célèbres guerres de délivrance dont le globe ait été témoin doivent être pour l'Italie un grand enseignement.

« De 1308 à 1388, la Suisse lutte contre la maison d'Autriche; elle lutte contre la maison de Bourgogne jusqu'en 1576, et la bannière de l'indépendance arborée sur l'ossuaire de Morat n'a jamais été renversée depuis.

« De 1520 à 1528, la Suède, guidée par Gustave Wasa, combat le Danemark et devient une nation.

« Tout le XVI[e] siècle suffit à peine aux Hollandais pour triompher de Philippe II et assurer l'indépendance des Provinces-Unies.

« Le Portugal proclame son indépendance en 1640, mais il lui faut vingt-huit ans de guerres et la victoire de Villaviciosa, en 1668, pour forcer Philippe IV à la reconnaître.

« De 1775 à 1783, de 1815 à 1815, les États-Unis tiennent tête à la toute-puissante Angleterre, et ce n'est qu'après quarante ans de combats qu'ils réussissent à fonder, dans l'Amérique du Nord, cette immortelle fédération de républiques dont le pavillon flotte aujourd'hui sur toutes les mers.

« N'a-t-il pas fallu plus d'un quart de siècle d'efforts contre l'Espagne pour rendre l'Amérique du Sud indépendante de la métropole ?

« La Grèce, enfin, secoue ses fers, verse pendant de longues années le plus pur de son sang, et, quand on croit ce sang tari, la voilà qui fait un suprême effort et devient une nation libre.

« Pourquoi l'Italie ne suivrait-elle pas ces nobles exemples ?

Digitized by Google

Pourquoi ne joindrait-elle pas son nom illustre à tous ces illustres noms ?

« Pourquoi, lorsque dans ces divers pays la justice et le droit ont triomphé de la force brutale, n'en triompheraient-ils pas aussi sur le sol italien ?

« Comme partout ailleurs, les déceptions et les amertumes ont fait leur temps en Italie. L'heure du réveil va sonner pour notre nation : qu'elle s'apprête à profiter de tous ces beaux exemples ! que d'une voix unanime elle crie : « En avant ! » et qu'elle ne se décourage pas !.....

« GARIBALDI. »

Le comité de la *Société nationale* s'empressa de publier cette lettre, et il fit bien. L'effet qu'elle produisit fut immense.

Le désastre de Novare avait momentanément étouffé le premier germe de l'unification italienne. Le nom de Garibaldi surgit de ses ruines et devint le mot de ralliement de tous les patriotes.

Ce nom avait, dès 1849, la signification qu'il devait avoir en 1860 : il était synonyme de persistance et de tenacité dans la lutte.

Le gouvernement piémontais, que l'Europe tenait encore presque en tutelle, en fut sérieusement effrayé. Peut-être pensa-t-il que, pour ce nom, l'heure fixée par les destins n'avait pas encore sonné.

Il fallut sacrifier à cette panique transitoire l'homme dont l'ombre seule remuait la nation jusque dans la profondeur de ses entrailles.

Un avis ministériel enjoignit à Garibaldi d'avoir à quitter le royaume.

Digitized by Google

Le parlement s'en émut. Les députés crièrent à l'oppression, à la violation du Statut fondamental.

Le cabinet passa outre.

Garibaldi aurait peut-être pu, en ce moment, faire un appel à ses amis politiques, et la lutte eût certainement recommencé, cette fois plus terrible que par le passé, car elle aurait éclaté au cœur même de la nation.

D'un autre côté, l'Europe murmurait; le gouvernement piémontais n'agissait pas assez vite au gré de la vieille politique.

Garibaldi n'hésita pas.

Ce fut pour lui un instant affreux. Toutes ses douleurs s'étaient réveillées. Il pleurait Annita morte et la patrie enchaînée.

Son parti était néanmoins pris : il s'éloigna.

Le comité voulut ouvrir une souscription en sa faveur. Il refusa.

De nombreux patriotes lui offrirent des dons et des secours. Il refusa encore.

« Dieu, écrivit-il à ce sujet, m'a donné deux bras « pour aider mon pays et pour travailler. Quand je les « emploie au service de ma patrie, c'est à elle de me « nourrir; quand j'aurai à demander ma subsistance au « travail, il ne me fera pas plus défaut qu'à tout « autre. »

Ce fut donc à l'œuvre de ses mains que le héros de Montévidéo et de la république romaine eut recours pour vivre.

Garibaldi n'était resté que quelques semaines dans

Digitized by Google

les États sardes. Il s'était rendu à Nice auprès de sa mère et de ses enfants.

Quand cet homme énergique, si souvent éprouvé par de longs revers, a besoin de retremper sa grande âme, c'est toujours dans les joies de la famille qu'il va chercher le calme dont il a besoin.

Garibaldi prit du service dans la marine marchande. On le vit bientôt apparaître successivement dans tous les ports de la Méditerranée, s'acquittant avec ardeur, avec assiduité de sa tâche, comme s'il n'avait eu jamais d'autres intérêts à défendre que ceux de ses armateurs.

Mais ce laborieux gagne-pain vint tout à coup à lui manquer.

Était-ce le malheur qui s'acharnait à ses pas ? D'invisibles ennemis avaient-ils juré sa perte? Nul ne le sait.

Le marin de la Méditerranée naviguait toutefois encore sous le ciel bleu de son pays ; sur le pont de son navire, il pouvait de temps à autre se laisser absorber dans la contemplation du sol natal.

Cette dernière consolation lui fut refusée.

Il partit pour l'Amérique du Nord.

En 1850, il était à New-York fabricant de chandelles, et son petit établissement avait pour voisin le débit de tabac de Joseph Avezzana.

De toutes ses pratiques, Garibaldi passait à juste titre pour la plus fidèle.

Dans ce séjour rien ne troublait le calme de l'industriel improvisé ; il attendait patiemment l'heure de sa délivrance.

Digitized by Google

Un marin de ses compatriotes, touchant aux États-Unis, vint visiter l'ex-général.

« Il le trouva, dit Léopold Spini, occupé à plonger et à replonger, dans une cuve de suif bouillant, de longues files de mèches étagées sur de courtes cannes de roseau. « Je suis heureux de te revoir, lui dit l'ancien « *guerrero,* et je ne demanderais pas mieux que de te « serrer la main, mais gare le suif ! Tu arrives néan- « moins dans un bon moment : je viens de résoudre « un grand problème de marine qui depuis longtemps « me trottait par la tête..... » Et, après lui en avoir donné la formule et la solution : « N'est-il pas étrange, « ajouta-t-il, que je l'aie trouvé précisément au fond « de cette cuve de suif? N'importe, je m'ennuie à ce « métier; je veux goûter encore de la mer; nous nous « reverrons. »

En 1852, Garibaldi se rembarque et il arrive à Lima.

Là, il est accueilli par une ovation sur laquelle il comptait peu. Une centaine de proscrits italiens qui avaient combattu pour la patrie en 1848 et 1849, et qui étaient exilés sur cette terre lointaine, attendaient à Lima le réveil de leurs espérances. Ayant appris l'arrivée de leur célèbre compatriote, ils coururent en foule à sa rencontre et l'escortèrent triomphalement au milieu de cris de joie, d'énergiques vivats, des manifestations de l'enthousiasme le plus sympathique.

Un de ses compatriotes, M. Denegri, riche armateur de la capitale du Pérou, lui proposa le commandement d'un navire en partance pour la Chine : il accepta.

Son retour dans l'Amérique méridionale ne se fit pas

Digitized by Google

sans dangers; mille incidents fâcheux le signalèrent. Il lui fallut tout son courage, toute sa présence d'esprit pour en triompher.

En 1854, Garibaldi était de retour à Gênes sur un petit brick dont il avait le commandement.

Le gouvernement du Piémont, en paix avec l'Autriche, son incommode voisine, venait de secouer l'écrasante tutelle de la vieille Europe.

Victor-Emmanuel, prince libéral et progressif, se faisait remarquer, entre tous les souverains de cette époque, par ses vues généreuses et ses idées avancées.

De tous les héros de l'indépendance, Garibaldi fut le premier peut-être qui comprit que c'était en ce monarque à part que l'Italie devait mettre toutes ses espérances.

Et, de son côté, la jeune cour de Turin cessa bientôt de craindre comme les autres l'influence de l'illustre *guerillero*.

Dès qu'il eut mis le pied sur le sol natal, l'intrépide aventurier ne se borna pas à donner publiquement son entière adhésion au gouvernement modèle qu'il avait sous les yeux; il fit plus: il déclara voir en lui l'exemple et l'avenir de l'Italie.

Quant à la *Société nationale*, elle n'eut de cesse qu'elle ne se fût complétement ralliée aux idées de salut de son général bien aimé, et qu'elle n'eût exhorté les peuples de la Péninsule à l'imiter.

Les radicaux seuls, sous l'impulsion récalcitrante de Mazzini, l'ex-triumvir de Rome, restaient en arrière du

Digitized by Google

mouvement qui poussait tous les esprits à se grouper autour de Victor-Emmanuel.

De 1854 à 1856, Garibaldi s'occupa peu de politique, et surtout de politique militante. Sa popularité continua néanmoins à grandir à vue d'œil.

En vain de trop ardents patriotes entreprirent-ils, sur divers points, d'exploiter, dans l'intérêt commun, son ascendant irrésistible sans son aveu. Lui qui persistait à croire que l'heure de se mettre en avant n'avait pas encore sonné pour lui, adressa aux journaux, le 4 août 1854, une franche et loyale protestation contre tout ce qui, à son insu, se faisait ou se disait en son nom.

On lui confia le commandement d'un petit *steamer* qui naviguait entre Nice et Marseille, et, pendant deux années, il ne s'occupa que de ce service et des intérêts de sa petite famille.

Les bénéfices que, dans cette courte période, il put réaliser par son travail, joints à ceux qu'il avait dus à ses quatre années de grandes pérégrinations, lui créèrent une humble aisance, et il consacra la plus grande partie des fonds qu'il avait si laborieusement gagnés à l'achat, dans l'île de Caprera, sur la côte de Sardaigne, d'une propriété modeste qu'il se mit à cultiver de ses mains.

Qui eût alors reconnu, dans ce campagnard obscur, un jour laboureur, le lendemain jardinier, penché du matin au soir sur son sillon ou appuyé sur sa bêche, le héros de l'indépendance italienne? La barbe et les cheveux longs, coiffé d'un chapeau de paille à larges bords, très-simplement vêtu, il s'était transformé comme par enchantement, et de la vie des champs, d'ordinaire si

Digitized by Google

tranquille, si monotone, il s'était fait une existence si douce et qui semblait lui convenir si bien, que nul, en le voyant, n'eût pu soupçonner qu'il y aurait jamais eu en lui autre chose qu'un brave et honnête cultivateur, sans orgueil et sans ambition.

Dans les moments de répit que lui laissait son ardeur patriotique, ce labeur rustique de tous les jours lui apparaissait comme la véritable destination de l'homme. Tout le reste n'était à ses yeux qu'une fièvre irrésistible, dans le tourbillon de laquelle chacun de nous est entraîné à son tour, trop heureux quand il arrive à trouver au bout de grandes et nobles choses.

« Non, se disait-il dans les moments où son cœur était calme, il n'est pas de sort plus digne d'envie que celui d'un homme qui jouit d'une modeste aisance, qui vit sans ambition et sans envie, qui se contente d'un honnête revenu et ne désire pas le voir s'accroître !

« Si le bonheur est possible ici-bas, on le chercherait vainement ailleurs que dans la vie des champs. Mais ce que j'aime le plus dans cette existence modèle, c'est la liberté, ce bien inappréciable que toute âme généreuse doit le plus tenir à cœur de posséder dans ce monde ! »

Ainsi, dans ses éclairs même de douce philosophie, où, soit réflexion, soit résignation, il semblait transiger avec les mouvements impétueux de son âme qui le poussaient aux aventures et aux périls, les mots de liberté et d'indépendance venaient errer d'eux-mêmes sur ses lèvres, comme pour lui rappeler le but sacré de toute honorable existence d'homme et de citoyen.

Quoique heureux dans sa retraite, le nouveau Cin-

Digitized by Google

cinnatus se rendait fiévreusement à Nice, à Gênes ou à Turin. Il restait membre actif de la *Société nationale*, débattant avec lui-même, au fond de sa solitude, la question réglementaire de réforme, voulant, à quelque prix que ce fût, l'Italie délivrée de la domination étrangère, mais s'attachant avant tout à l'idée fondamentale d'unification, sans aucun parti pris de système gouvernemental.

C'est alors que l'Autriche, non contente de traiter en vaincus les peuples qui lui étaient soumis, prit une attitude menaçante vis-à-vis du Piémont.

En vain ses hommes d'État prétextèrent-ils la nécessité de mesures défensives en présence de l'agitation des esprits dans l'Italie du nord : aucun doute ne put s'élever à ce sujet. La menace était évidente.

Mais, en dix ans, le Piémont avait changé d'aspect aux yeux de l'Europe.

Ce n'était plus l'état vaincu, n'obtenant son indépendance que grâce presque à la magnanimité de Radetzky.

C'était, au contraire, un pays qui, dans la dernière crise de l'Orient, avait pesé dans la balance des intérêts européens de tout le poids d'une armée disciplinée et vaillante.

Aussi, la guerre probable entre le Piémont et l'Autriche ne s'offrait-elle pas aux regards comme le résultat d'une complication diplomatique. L'empire allemand commençait à comprendre que, grâce à cette force naissante, les idées de nationalité italienne auraient enfin un palladium, et que, pour couper court aux espé-

Digitized by Google

rances nouvelles, il était urgent d'abattre la tête de l'Italie.

La tête de l'Italie, c'était, c'est encore le royaume de Victor-Emmanuel.

Puis, le cabinet de Turin présentait un de ces rares exemples de constitution libérale qui n'avait pas été violée une seule fois en dix ans.

La Péninsule entière avait les yeux fixés sur lui.

Garibaldi sentit que le moment était venu de se montrer.

Tandis que le comte de Cavour éclairait l'Europe sur les turpitudes de la politique autrichienne, l'Italie se réveillait en sursaut de sa léthargie de huit années.

Malgré la surveillance de la police, malgré la menace des tyrans de la patrie, des hommes sûrs, dévoués à la cause de l'indépendance, faisaient imprimer et circuler dans toute la péninsule le document suivant :

SOCIÉTÉ NATIONALE ITALIENNE.

INDÉPENDANCE. — UNION.

(*Communication secrète.*)

La présidence croit de son devoir, dans l'état actuel des choses, de répandre les instructions suivantes :

1° Dès qu'éclateront les hostilités entre le Piémont et l'Autriche, vous vous insurgerez aux cris de *Vivent l'Italie et Victor-Emmanuel ! sus aux Autrichiens !*

Si l'insurrection est impossible dans votre ville, les jeunes gens capables de porter les armes en sortiront et se dirigeront sur la localité la plus voisine, où l'insurrection aura déjà réussi ou aura des chances de réussir. Entre les cités environ-

Digitized by Google

nantes, vous choisirez la plus rapprochée du Piémont, et là devront se concentrer toutes vos forces disponibles.

3° Vous n'épargnerez rien pour désorganiser et vaincre l'armée autrichienne, en interceptant les communications, en rompant les ponts, en abattant les télégraphes, en brûlant les dépôts d'habillements, de vivres, de fourrages, en gardant en otage les grands personnages au service de l'ennemi et leurs familles.

4° Ne tirez jamais les premiers sur les soldats italiens et hongrois ! Mettez tout en œuvre, au contraire, pour les déterminer à suivre notre bannière, et recevez comme des frères ceux que vous verrez prêts à céder à vos exhortations !

5° Les troupes régulières qui embrasseront la cause nationale seront immédiatement dirigées sur le Piémont.

6° Là où l'insurrection aura triomphé, le citoyen le plus haut placé dans l'estime et la confiance publiques prendra le commandement militaire et civil, avec le titre de *commissaire provisoire pour le roi Victor-Emmanuel*. Ce titre il le conservera jusqu'à l'arrivée du commissaire envoyé par le gouvernement piémontais.

7° Le *commissaire provisoire* abolira les impôts qui pourraient exister sur le pain, sur le blé, etc., et en général toutes les taxes inconnues dans les États sardes.

8° Il fera par voie de recrutement une levée d'hommes de dix-huit à vingt ans, en raison de 10 par 1,000, âmes de population, et accueillera comme volontaires ceux de vingt à trente-cinq ans qui seraient disposés à prendre les armes en faveur de l'indépendance nationale; conscrits et volontaires, il les fera partir immédiatement pour le Piémont.

9° Il formera un conseil de guerre chargé de juger et de punir, dans les vingt-quatre heures, tous les attentats qui pourraient être commis contre la cause nationale ainsi que contre la propriété ou la vie des citoyens pacifiques. Il ne devra avoir aucun égard ni à la classe ni au rang auquel appartiendront les accusés. Personne, toutefois, ne pourra être condamné par un conseil de guerre pour des faits antérieurs à l'insurrection.

10° Il ne permettra point qu'il soit fondé ni cercles ni jour-

Digitized by Google

naux politiques. Il publiera, en revanche, un bulletin officiel des faits qu'il importera de porter à la connaissance du public.

11° Il destituera de leurs fonctions tous employés et magistrats opposés au nouvel ordre de choses, mais il procédera à leur égard avec infiniment de mystère et de prudence, n'agissant jamais que par voie provisoire.

12° Il maintiendra la plus sévère, la plus inexorable discipline dans les rangs de la milice, appliquant à chaque homme sous ses ordres, quel qu'il soit, les lois militaires en vigueur, se montrant inexorable pour la désertion, et donnant à ce sujet des ordres sévères à tout chef de corps.

13° Il adressera au roi Victor-Emmanuel un état exact des armes, munitions, espèces qu'il trouvera dans les villes ou dans les provinces, et attendra les ordres de Sa Majesté à cet égard.

14° Il sera autorisé à faire au besoin des réquisitions d'argent, de chevaux, de charrettes, de barques, etc., laissant aux propriétaires des reçus de tout objet dont il aurait disposé, mais infligeant les peines les plus sévères à quiconque se hasarderait à commettre de pareils actes sans nécessité pressante et sans livrer en échange un récépissé en règle.

15° Jusqu'à ce que se produise le cas prévu par le premier article de cette instruction, il devra user de tous les moyens en son pouvoir, afin de témoigner l'aversion qu'éprouve l'Italie pour la domination autrichienne, et les gouvernements inféodés au cabinet de Vienne, ainsi que de son amour pour l'indépendance, ainsi que de sa confiance dans la maison de Savoie et le gouvernement piémontais ; mais il n'épargnera rien en même temps pour éviter les conflits et les mouvements intempestifs ou isolés.

Turin, le 1er mars 1851.

pour le président :
Le vice-président,
GARIBALDI.

Le secrétaire,
LA FARINA.

Digitized by Google

Ce document historique est remarquable par son éloquente simplicité. La signature de Garibaldi constate, aux yeux des amis de l'indépendance, que pour le héros italien l'heure avait sonné de courir au secours de la patrie.

Déjà devançant l'ouverture des hostilités, de tous les coins de la péninsule, des volontaires accouraient en Piémont pour offrir leur bras à leur pays.

On en trouva d'assassinés dans les rues de Milan. La police autrichienne avait eu l'éveil.

Le gouvernement sarde, de son côté, pour régulariser la position de ses nouveaux défenseurs, autorisa la création d'un corps de volontaires.

On savait déjà à Turin, à Nice, à Gênes, que l'instigateur de cette levée de boucliers, que Garibaldi devait être officiellement placé à la tête de cette nouvelle troupe. Mais le comte de Cavour attendait au dernier moment pour publier le décret royal qui devait investir notre héros des fonctions de major général.

Enfin il est connu le 4 avril. Mais il n'y est question que de Garibaldi. Le cabinet de Turin ne veut pas effrayer de sitôt la vieille Europe, en paraissant rechercher les services des hommes de 1848 et 1849. Il craint que la question d'indépendance, la seule qui soit en cause, ne revête aux yeux des esprits timides les proportions exagérées d'un problème révolutionnaire.

Cependant, avant même que cette nomination fût rendue officielle, les volontaires journellement inscrits étaient dirigés sur Cossi et Saviglione, où on les soumettait au joug de la discipline et où on les dressait au ma-

Digitized by Google

niement des armes et à la manœuvre, où, sous le commandement de Garibaldi, on les enrégimentait enfin dans le corps des *chasseurs des Alpes*. Chaque jour ils étaient exercés et passés en revue.

Le petit corps d'armée de notre célèbre *condottiere* eut pris bientôt des proportions considérables. La jeunesse intelligente de Florence, de Parme, de Modène, de Milan émigrait en masse pour accourir à son camp.

L'affluence devint même si grande qu'il fallut accroître les cadres de la légion des *chasseurs des Alpes* et en créer, sous la dénomination de *chasseurs des Apennins*, une seconde qui obéit aux ordres du célèbre défenseur de Venise, le général Ulloa.

La mission de cette nouvelle phalange était de protéger les États de l'Italie centrale, dont le soulèvement avait commencé.

La situation se dessina chaque jour plus nettement des deux côtés à la fois : les cadres du corps de Garibaldi se formaient officiellement; M. Nino Bixio, fils d'un ancien ambassadeur, était nommé major, et le major Carrano, chef d'état-major des *chasseurs des Alpes*.

De sa part, l'Autriche commençait à moins garder de ménagement. Sans se déterminer à prendre encore l'offensive, elle armait à la hâte toute sa frontière, et emplissait Pavie et Milan de troupes fraîches. Enfin l'archiduc Maximilien, qui venait de prendre le commandement de l'armée, s'occupait sérieusement déjà de la formation de son état-major.

Le 22 avril, un décret du roi de Sardaigne complète

Digitized by Google

l'état-major de Garibaldi. Outre M. Carrano, il se compose du capitaine Cenni, sous-chef d'état-major, et de M. Curti, capitaine; Montanari, lieutenant; Bovi, sous-lieutenant, tous ayant combattu avec Garibaldi en 1848 et 1849.

Quelques jours après paraît un manifeste de François-Joseph, adressé à ses peuples. Dans ce curieux document, le jeune empereur leur explique catégoriquement que, le Piémont n'ayant pas voulu désarmer, il s'était vu forcé de donner à ses troupes l'ordre de passer la frontière.

Ce motif spécieux avait suffi à l'Autriche pour prendre l'offensive.

Le 29 avril, à trois heures, ses troupes entrèrent sur le territoire piémontais.

La guerre avait commencé.

Quant à la *Société nationale italienne*, elle crut devoir cesser toute raison d'être, dès que le gouvernement piémontais eut officiellement reconnu la composition des cadres de la légion de Garibaldi, et que les chambres eurent confié la dictature au roi Victor-Emmanuel, pendant toute la durée de la guerre, tant sur ses États de Piémont et Sardaigne que sur les territoires de l'Italie centrale alors en révolution, et sur ceux qui n'aspiraient qu'au moment d'échapper aux serres de l'Autriche.

Voici quelle avait été la conclusion de son secrétaire, M. La Farina, dans la séance de clôture du 27 août :

« Nous avons voulu grouper toutes les forces vives de l'Italie en mariant l'insurrection italienne à l'armée du Piémont. Cet hymen est consommé maintenant, et la

Digitized by Google

dictature que nous avons proposée a été décrétée par les représentants de la nation. Notre œuvre est donc terminée.

« Au nom du comité central, je confie les destinées de l'Italie au gouvernement du roi-chevalier.

« Le moment est décisif. Silence et action ! mais action sage, forte et constante ! Unissons-nous tous, roi et peuple ! Unis, nous serons forts ; forts, nous serons libres ; libres et forts, nous serons enfin Italiens. *Vive Victor-Emmanuel ! Vive l'Italie!* »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

La guerre de l'Indépendance. — Passage du Tessin. — Combat de Varèse. — Combat de San-Fermo. — Garibaldi à Côme. — Hommages rendus au libérateur. — Combat de Laveno. — Vengeances d'Urban. — Prise de Laveno. — Récompenses aux chasseurs des Alpes. — Entrevue de Milan. — Bergame. — Brescia. — Combat de Castelnedolo. — Paix de Villafranca.

A l'ouverture de la campagne de 1859, on eût pu croire que l'oubli allait envelopper un instant l'illustre *condottiere*. Qu'était-ce, en effet, mise dans la balance avec l'imposante armée à combattre, que cette poignée de braves qui se préparait à agir isolément sous ses ordres?

Ces prévisions heureusement ne se réalisèrent pas.

Chez nous, le nom de Garibaldi était devenu tout à coup populaire.

A la fois léger et impressionnable de sa nature, le Français peut à la rigueur ne pas s'enthousiasmer tout d'abord au récit d'une vie consacrée à l'affranchissement de son pays; mais parlez-lui d'un homme qui, l'épée à la main, groupe autour de lui une légion d'autres hommes intrépides et qui les mène toujours en avant,

Digitized by Google

et vous verrez comme il se passionnera, comme alors tous les détails sur votre héros, tous les faits, vrais ou apocryphes, ayant trait à son histoire seront avidement lus ou écoutés par lui.

Voilà précisément ce qui arriva au sujet de Garibaldi.

Une dépêche annonce de lui une victoire, et immédiatement on s'intéresse à cet aventurier isolé et aux braves qui partagent son sort.

Le but militaire de son expédition est le soulèvement de la Valteline, riche province située au nord de la Lombardie.

Il part de Turin avec 3,700 camarades, tous anciens volontaires de l'Indépendance, ou jeunes gens de bonne famille, que son renom et le prestige de ses exploits, le caractère libéral de tous ses actes, son intrépidité personnelle à toute épreuve ont séduits et enthousiasmés.

Partout il est devancé par sa proclamation aux peuples de la Lombardie. Cette proclamation, la voici :

Lombards!

Vous êtes appelés à une nouvelle vie et vous devez répondre à cet appel comme jadis vos pères à Ponsida et Legnano. L'ennemi est encore le même : assassin, pillard, impitoyable, atroce. Vos frères de toutes les provinces ont juré de vaincre ou de mourir avec vous!

C'est à nous de venger les insultes, les outrages, la servitude de vingt générations passées; c'est à nous de laisser à nos fils un patrimoine pur de toute souillure et de domination étrangère. Victor-Emmanuel, que la volonté nationale a choisi pour notre chef suprême, m'envoie au milieu de vous, vous organiser pour de patriotiques batailles. Je suis ému de la sainte mission qui m'est confiée; je suis fier de marcher à votre tête.

Digitized by Google

Aux armes donc ! l'esclavage doit cesser ! Qui peut saisir une arme et ne la saisit pas est un traître. L'Italie, avec ses enfants unis et affranchis de la domination étrangère, saura reconquérir le rang que la Providence lui a assignée parmi les nations.

G. GARIBALDI.

La petite armée garibaldienne arrive le 20 mai au soir à Gattinara. Une pluie battante a détrempé les chemins, mais les volontaires extenués de fatigue et mourant de faim ne perdent pas pour si peu leur entrain et leur gaîté.

Les habitants de la petite ville font aux *chasseurs des Alpes* une ovation populaire. C'est un concert unanime de félicitations, d'encou ragements et de vœux pour la délivrance des victimes de l'oppression autrichienne.

Le 22, Garibaldi arrive à Borgomanero. Le 23, il entre à Castelletto, sur le lac Majeur. Pour les Autrichiens, comme pour tout le monde, il se dirige sur Arona. Mais comme notre héros est aussi économe de la vie de ses compagnons d'armes qu'il l'est peu de la sienne, et comme beaucoup d'entre eux sont Lombards, il juge prudent de déjouer l'attention de l'ennemi et de les introduire par surprise dans leur terre natale.

Il envoie donc à Arona des émissaires chargés de lui préparer des logements pour ses hommes et pour ses chevaux, et, tandis qu'à une heure et demie ils se dirigent vers ce point, lui, avec sa petite troupe, s'élance à marches forcées du côté de Varèse, passe le Tessin sur un bac, près de Sesto-Calende, et entre le soir même en Lombardie.

Digitized by Google

Des habitants du pays avaient devancé la colonne expéditionnaire et annoncé à Varèse l'arrivée des *chasseurs des Alpes.*

La municipalité fit afficher immédiatement la proclamation suivante :

Ce soir, vers minuit, doit arriver parmi nous une colonne de l'armée italienne sous les ordres de Giuseppe Garibaldi, général du magnanime roi Victor-Emmanuel. La municipalité, en donnant cette nouvelle à ses concitoyens, s'en réjouit, partageant avec eux l'émotion et la joie de la patrie reconnaissante.

Les emblèmes de l'oppression étrangère étant tombés, au milieu de nous reparaîtra le saint drapeau tricolore, drapeau d'ordre, de concorde, de liberté et d'avenir. Bénis soient les braves qui nous le rendent ! Accueillons-les avec joie ! Suivons les inspirations de notre cœur, et que notre parole de bienvenue soit : *Vive l'Italie !*

A l'hôtel de ville, le 23 mai 1859, six heures du soir.

Le maire, Carcano ; *les adjoints*, Picinelli, Morandi, del Bosco, Pazelli ; *secrétaire*, Zanzi.

Quand les Autrichiens apprirent par quel subterfuge leur adversaire avait évité une rencontre qui semblait imminente, ils voulurent lui rendre la pareille en le punissant de les avoir si bien joués.

A cet effet, ils se massèrent aux abords de Collarato, de façon à se trouver placés entre l'intrépide général et le Tessin, et à pouvoir lui couper la retraite dans le cas où, comme ils en avaient l'espérance, ils le mettraient en fuite après l'avoir battu à Varèse.

Mais Garibaldi était trop habitué aux escarmouches

Digitized by Google

de cette guerre de partisans pour se laisser prendre à un piége aussi grossier.

Il fit barricader Varèse et confia la garde de ces fortifications improvisées aux habitants, auxquels il adjoignit deux cents de ses braves; puis, déguisant sa marche, il fit, avec le gros de sa petite armée, un détour rapide et revint attaquer les Autrichiens de flanc et en queue, au moment où ils en étaient au plus fort de la lutte avec la population varésienne.

Surpris de tous côtés, les impériaux se débandèrent; mais chaque issue était gardée avec soin, et la retraite, devenant impossible, une déroute affreuse s'ensuivit.

Cette journée de Varèse fut une de celles où notre illustre *condottiere* montra le plus de courage personnel, mais ce fut aussi, et principalement, une de celles où il fit preuve de la plus rare habileté stratégique.

Elle eut, en outre, l'avantage de stupéfier les Autrichiens, auxquels on avait annoncé une horde de brigands, et qui furent tout surpris de se trouver en face d'une armée, peu nombreuse, il est vrai, mais aussi compacte, aussi bien disciplinée et maneuvrant avec autant d'habileté que la meilleure armée régulière.

Ce n'est qu'à Camerlata que les vaincus purent réussir à reformer leurs rangs, dispersés dans toutes les directions.

Avant de poursuivre sa marche victorieuse, Garibaldi tient à assurer sa conquête, et, faisant une première application des instructions publiées, aux approches de la guerre, par la *Société nationale italienne*, il légalise l'insurrection naissante en nommant le maire de Varèse,

Digitized by Google

M. Carcano, commissaire provisoire au nom de Victor-Emmanuel.

Ce digne magistrat, qui comprenait sa mission, fit immédiatement paraître l'arrêté suivant :

Le commissaire provisoire de S. M. le roi de Sardaigne à Varèse et aux environs.

En vertu des pouvoirs à lui conférés par l'arrêté d'aujourd'hui du général Giuseppe Garibaldi, commandant les *Chasseurs des Alpes*, le soussigné fait savoir ce qui suit :

1° Le gouvernement autrichien est déclaré déchu ; il est remplacé par celui du magnanime roi Victor-Emmanuel de Sardaigne, au nom duquel les autorités gouverneront désormais, conformément aux instructions qui leur seront données.

2° Les mesures d'ordre public et celles qui ont trait à la défense du pays sont concentrées dans le soussigné, et confiées, pour l'exécution, au patriotisme du peuple et de la garde nationale qui va être organisée.

Que les habitants aient pleine confiance et qu'ils comptent sur le soussigné : il tâchera de répondre dignement aux bonnes intentions du magnanime roi qu'il représente et du général qui lui a conféré ces pouvoirs extraordinaires pour le bien du pays et de l'Italie dans les graves circonstances actuelles.

Le maire, commissaire royal sarde extraordinaire,

CARCANO.

Un autre arrêté, rédigé d'après les mêmes instructions, régla l'enrôlement de deux bataillons de volontaires et ordonna l'organisation de la garde nationale.

Les Autrichiens se reformèrent en masse compacte à Camerlata, position avantageuse d'où l'on peut défendre Côme sans avoir à essuyer de trop grandes pertes. Ils

Digitized by Google

étaient huit mille avec de l'artillerie, sous le commandement du feld-maréchal Urban.

Garibaldi, partant le 26 mai de Varèse pour Côme, feignit de prendre la route postale en sortant de Binago.

Trompé par ce stratagème, l'ennemi, espérant lui rendre sa surprise, traverse Côme pour écraser les *chasseurs des Alpes* du côté de Varèse. Il était alors onze heures du soir.

Le lendemain matin, les Autrichiens occupaient les hauteurs qui se trouvent entre les deux villes. Notre héros les prend en face et de flanc, les culbute et les met en fuite.

Tandis que la plus grande partie de nos braves chasse devant eux les impériaux jusque dans Côme, Garibaldi se détourne de sa route, attaque, à San-Fermo, une colonne qui, mal dirigée, croit rejoindre la brigade déjà battue, pour la renforcer, et, la poussant l'épée dans les reins, la fait traverser Borgho-Vico, puis arrive à Côme, où, dans sa fuite, elle rencontre la colonne principale, déjà en déroute du côté de Camerlata.

A Côme, les deux détachements de *chasseurs des Alpes* opèrent leur jonction et se précipitent ensemble sur les traces des fuyards, en plein chemin de Milan, tandis que la municipalité s'apprête à célébrer la délivrance de la ville.

Le général italien poursuit encore l'ennemi pendant deux heures ; mais la fatigue ayant également atteint vainqueurs et vaincus, il revient à Côme, où il opère son entrée solennelle à six heures du soir.

Digitized by Google

Immédiatement après, il fait publier et afficher la proclamation suivante :

CITOYENS,

Tous les jeunes gens en état de manier un fusil sont appelés sous la bannière tricolore.

Aucun de vous ne voudra assister à la guerre sainte sans y prendre une part active.

Le moment est venu de prouver que vous ne mentiez pas quand vous parliez de votre haine pour l'Autriche.

Aux armes donc !

Aucun sacrifice ne doit nous sembler au-dessus de nos forces, dès que nous savons qu'en nous l'imposant, nous contribuons de tout notre pouvoir à la conquête de l'indépendance italienne.

GARIBALDI.

Le résultat de cette affaire de Côme fut la retraite d'Urban sur Monza et la délivrance de la Valteline, qui s'insurgea et proclama Victor-Emmanuel.

Jamais libérateur ne fut accueilli par les populations comme Garibaldi par les habitants de Côme. On voulut le porter en triomphe. On lui improvisa une demeure royale. On pavoisa, on illumina la ville.

Mais, aussi modeste que brave, il refusa de se prêter à cette ovation, et alla descendre à une simple auberge de Côme, à l'hôtel Sainte-Anne, où il occupa un très-petit appartement.

C'est là qu'il reçut un grand nombre de visites, la plupart intéressées. C'étaient, en général, des rédacteurs de journaux de Paris ou de Londres, qui brûlaient de connaître le héros de l'Indépendance.

Là aussi, il fut bientôt entouré d'incessants témoi-

Digitized by Google

Digitized by Google

VICTOR-EMMANUEL

Digitized by Google

gnages de sympathies de ses amis politiques d'Italie et de France.

M. Planat de la Faye, ancien officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon Ier, lui envoya une paire de pistolets, comme gage de sa profonde estime et de sa sincère admiration. Voici la lettre que lui écrivit Garibaldi à ce sujet :

« Côme, 29 mai 1859.

« Mon cher Monsieur,

« Les beaux pistolets que vous avez eu l'obligeance de m'offrir, à moi, qui ai si peu de titres à votre attention, ont vivement excité ma reconnaissance. Vous êtes de ceux qui ont mérité le nom de brave dans le monde entier, et les vrais braves ont toujours un excellent cœur. Vos magnifiques armes m'arrivent dans une excellente occasion : c'est pour moi un cadeau de bon augure.

« Oh! mon bien cher ami! le jour si impatiemment attendu depuis tant d'années a lui enfin pour nous! Nous avons combattu et nous combattrons à outrance les ennemis, les assassins de ma malheureuse patrie; et le sang que nous verserons, en sabrant ces hordes cannibales, scellera la fraternité de deux nations qui furent et seront des sœurs inséparables : la France et l'Italie!

« Je vous réitère mes biens sincères remercîments, et suis, avec affection, votre ami dévoué,

« GARIBALDI. »

Cependant, après la prise de Varèse et de Côme, le nord du lac Majeur et ce lac lui-même étaient encore au pouvoir des Autrichiens.

Deux vapeurs, au pavillon impérial, le *Benedeck* et le *Radetzki*, armés chacun de quatre canons, menaçaient

Digitized by Google

ses rives, et transportaient des troupes sur tout le littoral. Au repos, ils s'abritaient dans une anse que protégeait le fort de Laveno.

Le général de l'Indépendance eut bientôt compris que la possession de ce retranchement lui donnerait celle des vapeurs et obligerait les Autrichiens à abandonner cette mer intérieure.

Un soir donc, il arrive inopinément à sa base à la tête d'une colonne de *chasseurs des Alpes*, et monte intrépidement avec elle à l'assaut, tandis qu'une autre colonne doit attaquer la place du côté opposé et, forçant l'ennemi à se diviser, décider d'un succès qu'il ambitionne par-dessus tout.

Il avait réussi dans sa tentative, et attendait, en se battant comme un lion, que le désordre des assiégés lui annonçât l'apparition de la seconde colonne. Celle-ci, malheureusement, s'était égarée en chemin. Elle n'arriva au but qu'avec le jour, c'est-à-dire au moment où les Autrichiens pouvaient profiter de l'avantage de leur position.

Après une journée d'héroïques efforts, il fallut donc se retirer, d'autant plus vite, qu'on entendait le canon gronder d'un autre côté.

A son tour, Urban avait tenté une diversion, et, profitant du départ de la garnison de Varèse pour Laveno, il était venu assaillir cette ville sans défense à la tête d'une colonne de seize mille hommes.

C'était dans la matinée du 31 mai.

Urban envoya l'ordre qui suit à la population :

« Varèse, en punition de l'accueil qu'elle a fait aux

Digitized by Google

ennemis du gouvernement impérial, est frappée d'une amende de trois millions de livres à payer de la sorte :

« Le premier million, dans le délai d'une heure; le deuxième, une heure après; le troisième, une heure à la suite du deuxième. »

A cette nouvelle, tous les habitants valides prirent immédiatement la fuite. Il ne resta dans les murs que les vieillards, les infirmes, les malades et les blessés du combat du 24 mai.

Urban fit sur-le-champ bombarder et canonner la place. Des malheureux qui n'avaient pu s'éloigner, une partie fut écrasée sous les décombres, l'autre périt dans l'incendie.

Quand vint le soir, le lieutenant-maréchal lâcha ses soldats dans les rues, et tout ce qu'il y avait encore d'argent, d'or et d'objets précieux fut détruit ou pillé par les Autrichiens.

Ils se retirèrent avant le jour, au moment où Garibaldi accourait.

Le général italien ne put même les rejoindre. Les soldats d'Urban avaient compris que, si on les atteignait les représailles qu'on exercerait sur eux seraient terribles, et ils ne s'arrêtèrent qu'à Milan.

Trois jours après, le 4 juin, l'armée alliée remportait la victoire de Magenta.

Dans l'intervalle, Garibaldi avait rétabli l'ordre à Varèse, assuré ses quartiers à Côme, conquis par surprise les deux vapeurs autrichiens mouillés sur la rive du lac, et contraint ensuite la garnison de Laveno, isolée de tout secours, à se retirer précipitamment.

Digitized by Google

Aussi, lors de l'entrée de Napoléon III et de Victor-Emmanuel à Milan, l'ordre du jour suivant fut-il publié :

COMMANDEMENT GÉNÉRAL DE L'ARMÉE SARDE.

ORDRE DU JOUR.

Pendant que l'armée alliée se tenait encore sur la défensive, le général Garibaldi, à la tête des ***chasseurs des Alpes***, s'élançait hardiment, avec une rapidité de mouvement extraordinaire, des rives de la Dora sur le flanc droit des Autrichiens. En peu de jours, il arrivait à Sesto-Calende, d'où il chassait l'ennemi, pénétrait sur le territoire lombard et venait s'établir à Varèse. Là, attaqué par le feld-maréchal Urban, il soutenait, avec 3,000 hommes d'infanterie, 200 chevaux et 4 canons, une lutte acharnée dont il sortait vainqueur. Par d'autres combats successifs, il s'ouvrait le chemin de Côme, d'où il repoussait encore les Autrichiens, s'emparant de leurs magasins et de leurs bagages.

Ces beaux faits d'armes sont le plus bel éloge de ces jeunes volontaires qui viennent de combattre comme de vieux soldats. Ils ont bien mérité de la patrie. Sa Majesté, se plaisant à leur témoigner sa plus haute satisfaction, a ordonné de faire connaître à toute l'armée les noms des braves chasseurs qui se sont le plus distingués, ainsi que les récompenses qu'il leur accorde par le présent ordre du jour.

Médaille d'or à la valeur militaire, GIUSEPPE GARIBALDI, général des ***chasseurs des Alpes ;*** croix d'officier de l'ordre militaire de Savoie, Medici, lieutenant-colonel ; croix de chevalier du même ordre, Succhi, major ; médaille d'argent à la bravoure militaire, Cenni, Puggi, de Christoforis, capitaines ; Prébustini, lieutenant ; Pedotti, Guerzoni, sous-lieutenants ; Vigevano, chasseur ; mention honorable, Cosenz, lieutenant-colonel des ***chasseurs des Alpes ;*** plus vingt-deux capitaines, lieutenants, sous-lieutenants, sergents et soldats.

Digitized by Google

Digitized by Google

CAVOUR.

Digitized by Google

Au quartier général principal, Milan, le 8 juin 1859.
D'ordre de Sa Majesté.

Le lieutenant-général, chef d'état-major de l'armée,

DELLA-ROCCA.

Ce jour même, Garibaldi arrivait devant Bergame à la tête de son corps d'armée.

Au moment où il allait pénétrer dans la ville, que les Autrichiens s'empressaient d'évacuer pour se réfugier à Brescia, des courriers lui apportèrent de Milan des pièces officielles.

C'était la nouvelle de la victoire de Magenta.

Le général lut les dépêches d'une voix vibrante. L'enthousiame était à son comble, et les volontaires entrèrent dans la ville au cri de *Vive la France! vive l'Italie! vive Napoléon III! vive Victor-Emmanuel!*

La précipitation de l'ennemi fut telle, qu'il abandonna dans le fort de la Rocca, qui domine la ville, toutes ses munitions et quatorze pièces d'artillerie non enclouées, dont Garibaldi se servit immédiatement pour mitrailler les fuyards.

Les Autrichiens avaient fait tous leurs efforts pour ne rien laisser aux volontaires; ils avaient défoncé les futailles de vin, produit de leurs réquisitions brutales; éventré les sacs de farine, jeté dans les puits des barils de poudre et de cartouches, brisé les machines et ustensiles de guerre, mis le feu aux accessoires de campement pour alléger leur marche. Les habitants et les garibaldiens eurent beaucoup de peine à sauver quelques débris.

Digitized by Google

L'accueil fait à ces derniers fut enthousiaste. Des réunions nombreuses de jeunes gens, des députations de toutes les localités de la Valteline accouraient en foule à Bergame pour les féliciter, ou pour s'enrôler sous le drapeau de l'indépendance.

Le lendemain de son arrivée, le général ayant assuré la garde de toutes les positions conquises, et établi une ligne de séparation marquée entre les passages du Tyrol et les campagnes de la Valteline, se rend *incognito* à Milan.

Là, il accourt au palais de Bursa, résidence du roi Victor-Emmannel.

Les deux héros de l'indépendance s'entretiennent longuement des moyens à mettre en œuvre pour combiner leurs futures opérations militaires. Plus Garibaldi pénètre dans le territoire lombard, plus il éprouve le besoin d'appuyer sa droite sur les troupes alliées.

La division Cialdini, l'une des plus braves et des plus éprouvées de l'armée piémontaise, est désignée pour aller renforcer les gardes nationales de Côme, Varèse et Bergame.

La mission dont le général des volontaires est le plus spécialement chargé est d'éviter à tout prix la diversion agressive que l'Autriche semble méditer dans la direction du Tyrol.

Pour Garibaldi, la tâche consiste à s'asseoir fortement en face des débouchés de cette province, c'est-à-dire du côté de Bergame et de Brescia.

La moitié de la besogne était déjà faite.

Cette entrevue, dont les paroles sont restées secrètes,

Digitized by Google

fut celle qui eût peut-être les résultats les plus décisifs sur l'avenir des opérations de l'illustre *condottiere*. Il est probable que ces deux personnages éminents, partis de deux points opposés et que la bonne étoile de l'Italie lançait dans la même arène, ne s'en tinrent pas, cette fois, aux simples considérations pratiques de la guerre active du moment, mais qu'ils jetèrent dès lors ensemble les bases d'une union étroite qui devait exercer une si grande influence sur l'avenir de la Péninsule.

Jamais hommes ne furent mieux faits pour s'entendre; jamais situation ne dut se dessiner plus clairement, plus sympathiquement à leurs esprits pour les inspirer.

Il est vraisemblable qu'ils se dirent : Que la nouvelle guerre de 1859 soit la troisième phase victorieuse d'une campagne libérale, dont la première a échoué à Novarre en 1848, et la seconde à Rome en 1849 !

Garibaldi revint de Milan avec plus de confiance en Victor-Emmanuel, plus de dévouement peut-être à son auguste personne. Victor-Emmanuel, de son côté, comprit, au sortir de cette entrevue, qu'il n'avait pas, dans la noble cause à laquelle il était résolu à sacrifier sa couronne et sa vie, de plus franc, de plus loyal et de plus intrépide auxiliaire que Garibaldi.

De retour à Bergame, le général des volontaires se mit en marche vers Brescia.

Là encore, les Autrichiens ne l'attendaient pas.

Le 12 juin, cependant, une compagnie de *chasseurs des Alpes* rencontrait à Sériate une colonne de douze cents Autrichiens, fortement retranchés. Malgré l'infériorité du nombre, les Italiens attaquent l'ennemi à la

Digitized by Google

baïonnette, et le délogent de ses positions. Accouru en toute hâte, Garibaldi n'a qu'à féliciter ses hommes et à se joindre à eux pour poursuivre les vaincus.

Les Brescians s'étaient déjà organisés. Dans la nuit du 12 au 13, l'illustre *condottiere* traverse leur ville à la poursuite des fuyards. Il trouve la garde nationale sur pied, et elle lui prête un utile concours.

De retour, il la remercie par la proclamation suivante :

« Citoyens de Brescia !

« L'accueil que vous avez fait aux ***chasseurs des Alpes*** est une nouvelle preuve de votre enthousiasme patriotique.

« Le sublime spectacle que présente votre ville est digne de votre ancienne renommée.

« En accourant aujourd'hui au premier cri d'alarme vous joindre à mes volontaires, vous avez montré que, gardiens jaloux de l'indépendance nationale, vous étiez décidés à la sceller, au besoin, de votre sang. Gloire aux citoyens de Brescia !

« Les ennemis qui rôdent encore dans vos environs ne sont pas des soldats qui menacent votre ville, mais des ennemis en fuite qui, pour s'ouvrir une route, laissent partout où ils passent des traces de leur domination exécrable.

« Brescians, et vous aussi, habitants des campagnes !

« Le moment est venu de combattre au nom de vos frères morts sur le champ de bataille, et de continuer vos brillantes traditions de gloire !

« A la rage de l'ennemi, qui se voit forcé d'abandonner pour toujours ces belles contrées, opposez le courage du sacrifice ! courez grossir les rangs des volontaires ! que rien ne vous coûte pour reconquérir votre liberté !

« Le drapeau tricolore, ancienne idole de nos cœurs, flotte sur vos têtes ; il vous commande l'amour de la patrie et le dé-

Digitized by Google

vouement. Que les victorieuses armées franco-italiennes, en vous délivrant de vos ennemis, vous trouvent dignes de leur glorieux concours !

« GARIBALDI. »

Les Autrichiens avaient laissé dix-sept canons dans Brescia.

Mais les voilà qui se rallient ! Rejoints par des renforts considérables, ils reprennent la route de la ville.

Le général des volontaires l'apprend ; il s'élance avec deux régiments dans la direction qui lui a été signalée, et n'aperçoit rien. Il hésite... Mais, ayant rencontré des paysans, il les interroge et ils lui déclarent n'avoir rien vu.

Il renvoie alors un de ses régiments, et continue de marcher à la découverte. C'est ainsi qu'il arrive sur les hauteurs de Rezzato, où tout à coup il se trouve presque entièrement cerné par l'artillerie ennemie.

Tout autre eût reculé. Lui, n'écoutant que son héroïque courage, envoie une ordonnance demander des renforts au général Cialdini. En les attendant, il soutient pendant trois heures le choc combiné de forces dix fois plus considérables que les siennes.

Son cheval s'abat sous lui percé de trois balles.

Les volontaires s'arrêtent indécis ! Ils commencent à lâcher pied.

— Courage, enfants ! — leur crie Garibaldi en se relevant !

Et saisissant un fusil, il s'élance sur les rangs ennemis, dans lesquels il fait une trouée.

Cependant Cialdini arrive ; mais les Autrichiens, déjà

Digitized by Google

démoralisés par ce qu'ils regardent comme l'invulnérabilité de Garibaldi, se débandent et ne se rallient que plus loin, à Castelnedolo.

Quant à lui, il établit son quartier général à Rezzato.

Les impériaux avaient conçu le projet d'arrêter la marche des alliés sur la Chiese et sur le Mincio. Du côté du célèbre *condottiere*, ils ont choisi décidément pour position Castelnedolo, qui est un gros bourg voisin de la Chiese.

Garibaldi résout de s'avancer, le 15, vers Lonato, de l'autre côté de ce cours d'eau. Son but est toujours de couper à l'ennemi ses communications avec le Tyrol.

Afin de traverser la Chiese, il envoie une avant-garde s'assurer du pont de San-Marco.

Elle est rencontrée par une troupe peu nombreuse, qui vient de Castelnedolo dans la même intention.

Les chasseurs battent les Autrichiens et les poursuivent l'épée dans les reins jusqu'au milieu du bourg.

Mais, emportés par leur courage, ils ne s'aperçoivent pas que, dans lour fougue, ils se sont aventurés entre les rangs ennemis, et qu'au moment même de leur triomphe, ils vont être enveloppés.

Ils se retirent alors au plus vite et presque en désordre.

Mais Garibaldi est accouru. Par sa présence, il ranime ses braves et soutient le choc des Autrichiens.

De son côté, Cialdini attaque Castelnedolo du côté opposé.

La position est enlevée, et les impériaux sont contraints à passer la Chiese.

Digitized by Google

Le combat de Castelnedolo clôt la liste brillante des victoires de notre célèbre *condottiere*.

L'armée alliée passe la Chiese, enveloppe Peschiera, et s'étend en ligne de ce point à Guidizzolo, en passant par Castiglione, formant ainsi un quart de cercle, dont le centre est occupé par toutes les forces autrichiennes rappelées par Hess des grandes places du quadrilatère, et qui composent une masse imposante, dont les positions avancées sont Cavriana et Solferino.

Là, devait avoir lieu une des plus terribles rencontres dont fasse mention l'histoire des temps modernes.

Mais, par suite de l'entrevue de Milan, Garibaldi abandonne ses positions de Brescia et de la Chiese; il va occuper la haute Italie pour surveiller les débouchés du Tyrol.

Son quartier général est à Lovère, au nord du lac d'Iseo.

Il s'établit en ligne, de ce point à Salo, sur les bords du lac de Garde, afin de protéger le flanc de l'armée alliée, d'une part.

De l'autre, il envoie ses volontaires camper de Lovère à Breno, pour protéger la Valteline.

C'est dans cette position solide qu'il attend le résultat du conflit inévitable de Solferino.

C'est là qu'il reçoit la nouvelle de la paix de Villafranca.

Il refuse d'abord d'y croire, mais elle lui arrive officiellement. Pas moyen de la révoquer en doute! Il se rend donc à l'évidence, et part immédiatement pour le quartier général de Victor-Emmanuel.

Digitized by Google

Son but était d'offrir au roi sa démission et celle de ses officiers.

Le prince chevaleresque parvient non sans peine à lui faire comprendre que la Péninsule a encore besoin de ses services. Il cède à ses bonnes raisons, et, de retour à Lovère, fait de nouveau prêter à ses volontaires serment de fidélité à celui qui, pour lui, est la personnification de l'Italie libre et régénérée.

Aussi continue-t-il à recevoir des renforts qui lui arrivent de tous les points.

Dans un ordre du jour, daté de Lovère le 19 juillet, il dit à ses compatriotes :

« Quelle que soit la marche des événements politi-
« ques, vous ne devez ni déposer les armes, ni vous
« décourager.

« Grossissez, au contraire, vos rangs, et montrez à
« l'Europe que, guidés par Victor-Emmanuel, vous êtes
« prêts à affronter encore les vicissitudes de la guerre,
« de quelque nature qu'elles soient ! »

La conférence de Zurich ne devait pas tarder à couper court à ses dernières espérances belliqueuses.

Il offrit alors de nouveau sa démission, et si, cette fois, elle ne fut point acceptée, il lui fut au moins permis de cesser de faire partie de l'armée active.

Le 11 août 1860, il annonça sa retraite à ses volontaires par l'ordre du jour suivant :

« Chers compagnons d'armes !

« Je me vois obligé maintenant à me retirer du service. Le général Pomaretto est appelé, par Sa Majesté, à vous commander.

Digitized by Google

J'espère que, de même qu'on vous a connus braves en rase campagne, on vous retrouvera disciplinés dans vos garnisons, et que vous n'épargnerez rien pour acquérir dans les armes l'habileté qui doit vous placer à votre rang en face des ennemis de l'Italie.

« GARIBALDI. »

Ainsi se termina cette brillante épopée que nous avons regretté maintes fois d'être forcé de suivre aussi rapidement.

Il nous reste à développer maintenant et les résultats qui la couronnèrent et les flatteuses sympathies dont le général que nous célébrons fut salué dans sa marche victorieuse.

Ce sera une réponse écrasante à toutes les attaques, à toutes les calomnies même qui, trop facilement peut-être, en cette occasion comme en beaucoup d'autres, ont trouvé de l'écho en France.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Les conquêtes de Garibaldi. — Son opinion sur Victor-Emmanuel. — Les *chasseurs des Alpes*. — Bronzetti. — Telecki et Turr. — Portrait de Garibaldi. — Détails intimes. — Correspondances.

Si l'on veut bien connaître les résultats obtenus par Garibaldi, on n'a qu'à promener les yeux sur une carte nouvelle du royaume de Victor-Emmanuel et à suivre la marche de l'illustre *condottiere*.

D'un côté, les duchés de Parme et de Modène, ainsi que les légations, forment une contrée annexée à la jeune Italie par la seule volonté des populations, aidée du concours moral du 5e corps de l'armée française, et de l'appui apontané des *chasseurs des Appennins*, commandés par le général Ulloa.

La région plus au nord, qui a pour bornes à l'est le Mincio, au sud le Pô, à l'ouest l'ancienne frontière du Piémont, est la conquête de nos braves alliés, conquête limitée au septentrion par celles de Garibaldi.

La troisième région enfin, acquise par l'intrépide gé-

Digitized by Google

néral, est beaucoup plus considérable que la précédente. Elle comprend trois grandes villes : Côme, Bergame, Brescia, avec leurs territoires ; la contrée qui s'étend du lac Majeur au lac de Garde, et la Valteline, province qui court au nord entre le Tyrol et la Suisse.

Ce résultat, comment Garibaldi l'a-t-il obtenu? Cette conquête, comment l'a-t-il faite? Avec une armée de trois mille sept cents hommes.

Il a été, il est vrai, renforcé en route ; mais ces renforts, pouvait-il les espérer sans délivrer d'abord les populations au sein desquelles il devait recruter ses volontaires?

Et en présence d'un succès aussi complet, est-il possible de ne pas voir dans l'admirable chef de partisans, l'homme le plus extraordinaire des temps modernes?

A chaque pas qu'il fait, le prestige agit devant lui en même temps que la force et le courage. Son nom est pour l'Italie un signal de réveil, une promesse de délivrance. De ses concitoyens, dont beaucoup n'ont jamais vu le feu et n'ont peut-être pas même manié une arme, sa seule présence fait des héros.

C'est que Garibaldi n'est pas précisément un général d'armée dans la stricte acception du mot. D'abord il ne connaît d'autre tactique qu'une discipline sévère, qu'une moralité exemplaire applicable à tous ceux qui font partie de sa troupe. Puis, quand sonne l'heure du combat, il n'a besoin, lui, ni de cartes, ni de plans ; il devine l'ennemi à son approche ; il s'élance le premier à sa rencontre, et ses soldats, ses enfants plutôt, le sui-

Digitized by Google

vent d'instinct pour le combattre. S'il tombait à leur tête, tous se feraient tuer autour de lui, ou, si quelqu'un lui survivait, ce ne serait, croyez-le bien, qu'après l'avoir vengé.

Aux yeux des Autrichiens, le chef illustre des volontaires a la réputation d'être invulnérable. C'est ce qui cause leur terreur quand ils savent qu'il marche sur eux et qu'ils ont à lui résister; c'est ce qui explique, sans les justifier, leurs atrocités hideuses quand ils croient pouvoir être sûrs qu'il est encore loin.

Dans le récit de cette campagne d'Italie, nous avons été trop juste, trop impartial, trop explicite, pour qu'il n'ait pas été facile de reconnaître, en nous lisant, que parfois il a commis plus d'une faute de stratégie. Parfois aussi ses troupes se sont laissé surprendre; reproche auquel le courage ne peut être certain d'échapper entièrement que quand il s'appuie sur l'expérience.

Mais c'est au milieu de ses erreurs elles-mêmes que le héros de l'indépendance italienne éclate dans toute sa grandeur. Il en eût fallu beaucoup moins peut-être pour compromettre le renom de l'armée piémontaise ou celui de l'armée française, si riche en trésors de vaillance. Eh bien! aucune ne lui a été préjudiciable à lui. Il l'a toujours palliée à force de courage personnel, luttant seul contre des centaines d'hommes, excitant à la fois ses compagnons du geste, de la voix, de l'exemple, et à force d'héroïsme, se dressant aux yeux de ses ennemis, si semblable au génie du mal, que démoralisés par un adversaire qu'il leur eût été facile d'écraser, ils

Digitized by Google

avaient hâte de prendre la fuite, en lui abandonnant la victoire.

C'est que Garibaldi ne combat pas seulement pour une idée. Il a encore dans le cœur une passion toujours vivace, un amour violent et indompté, l'amour de la patrie.

La *causa italiana* est pour lui plus qu'une question de liberté, c'est une question d'indépendance.

Notre *condottiere* n'est pas uniquement un républicain des anciens jours. Dans son esprit, tous les partis se confondent, tous les hommes deviennent égaux ; il professe une sympathie pareille pour les divers habitants de la Péninsule, qu'ils soient monarchistes ou libéraux, pourvu qu'au fond de l'âme batte un sentiment semblable, la haine de la domination étrangère.

Il a compris, ce cœur sublime d'abnégation politique, les vraies inspirations de l'Europe moderne. Puisque, s'est-il dit, les droits des nationalités sont les seuls que reconnaissent aujourd'hui tous les peuples, tous les rois même que la passion n'aveugle pas ; eh bien ! ce seront les seuls aussi que je défendrai, tant qu'il me restera un souffle de vie.

Sûr du triomphe de sa cause, il ne veut le devoir qu'à lui, et c'est dans ce pieux élan, dans cette noble ambition, qu'il puise toute sa force.

Il a compris enfin qu'il serait toujours temps de s'occuper du droit des peuples, quand serait vidée à fond la question de nationalité.

C'est ce principe qui lui a inspiré son dévouement à la couronne de Victor-Emmanuel. Pour lui ce roi

Digitized by Google

n'est pas un roi, c'est l'Italie entière, l'Italie qui, après s'être battue à la Tchernaïa, n'est certainement pas indigne de parler à l'Europe.

C'est sur cette haute individualité chevaleresque qu'il compte pour l'avenir. C'est en elle qu'il a confiance pour assurer la liberté des peuples dont elle garantit l'indépendance.

On l'a souvent entendu dire :

« Victor-Emmanuel est le premier des patriotes ita-
« liens. C'est le plus noble cœur qui soit au monde.
« Sous ce roi, la Péninsule est certaine de sa déli-
« vrance ! »

En cela, du reste, Garibaldi n'a que le mérite d'être complétement unanime avec ceux de ses concitoyens qui ont marché ou qui marchent en tête de l'opinion publique.

Daniele Manin, le plus grand ami de la liberté et de l'indépendance italiennes, l'illustre président de la république de Venise; Manin, mort pauvre et obscur sur la terre étrangère avant que les Autrichiens vaincus eussent été chassés des plaines de la Lombardie, Manin disait en 1855 :

« Si l'Italie doit avoir un roi, ce roi ne peut être que
« Victor-Emmanuel. »

Un autre patriote, Ricciardi, écrivait en 1856 :

« Dans le cas où le roi du Piémont triompherait de
« l'Autriche, je ne pousserais pas le cri de *Vive Victor-*
« *Emmanuel!* car ce serait renier ma foi politique et les
« actes de ma vie tout entière; mais assurément, en le
« voyant ceindre la couronne italienne, il me serait im-

Digitized by Google

« possible de ne pas avouer qu'il l'a bien méritée. »

Un écrivain français, qui mérite toutes les sympathies, et sur l'opinion duquel il n'est pas permis d'élever un soupçon, Georges Sand, a dit de Garibaldi :

« Chargé de soulever les populations contre l'Au-
« triche, et d'annoncer la bonne nouvelle tout en har-
« celant l'ennemi, il remplit un rôle complétement
« neuf dans l'histoire. Il fait de la révolution au profit
« de la royauté, et il la fait sciemment, résolûment, loya-
« lement, sans être dupe, ni trompeur ! »

Inutile d'appuyer ici par d'autres citations, par d'autres exemples, l'opinion que Garibaldi a pu, lui aussi, embrasser sincèrement la cause de Victor-Emmanuel, sans abjurer le moins du monde ses antécédents politiques.

Voilà peut-être ce qui a rendu l'illustre condottiere si sympathique aux populations françaises !

Des détracteurs acharnés ont vainement tenté de lui ravir ce beau fleuron de sa gloire immortelle.

A ceux qui essayeraient encore de l'en dépouiller, qu'on nous permette d'opposer cette proclamation lancée après la paix de Villafranca :

ITALIENS DU CENTRE :

Il y a quelques mois, vous disiez aux Lombards : Vos frères de toutes les provinces ont fait serment de vaincre ou de mourir avec vous.

Les Autrichiens savent que vous avez tenu parole.

Demain, vous répéterez à l'Italie entière ce que vous disiez alors aux peuples de la Lombardie, et la noble cause de votre patrie vous retrouvera serrés les uns contre les autres sur le

Digitized by Google

même champ de bataille, animés des mêmes sentiments auxquels vous étiez fiers d'obéir dans la période écoulée, conservant l'impassible attitude d'hommes qui ont fait et qui feront toujours leur devoir.

De retour dans vos foyers, au milieu des caresses de la famille, *n'oubliez pas la reconnaissance que vous devez à Napoléon III et à l'héroïque armée française*, dont tant de courageux enfants gémissent encore, blessés ou mutilés, sur des lits de douleur, pour la sainte cause de l'Italie.

N'oubliez pas surtout, quelles que soient les vues futures de la diplomatie européenne sur vos destinées, que vous ne devez jamais oublier la devise sacrée : *Italie et Victor-Emmanuel!*

Lovère, 23 juillet.

GARIBALDI.

La calomnie, qui s'est acharnée sur l'héroïque général des *chasseurs des Alpes*, n'a pas épargné ses intrépides volontaires.

On en a fait des voleurs de grand chemin, des bandits, des hommes de sac et de corde. On n'a pas rougi de publier des masses de lettres apocryphes émanées soi-disant des localités qu'ils avaient parcourues et dont les habitants, victimes de tous leurs excès, de toutes leurs turpitudes levaient les mains au ciel pour appeler ses vengeances sur les dévastations, les actes de pillage, les vols, les assassinats, les crimes de toute espèce de cette horde de misérables.

A toutes ces accusations sans fondement, rien de plus facile que de répondre par des faits que nul ne contestera.

Tandis qu'à Savigliano, il organise son petit corps d'armée, on a beaucoup de peine à l'empêcher de faire fu-

Digitized by Google

siller un pauvre diable convaincu d'avoir volé une bague de trois francs.

C'est le *Journal des Débats*, que certes on n'accusera pas d'*italianisme*, qui a raconté cette anecdote.

Dans ses rangs, le moindre acte de déloyauté était immédiatement puni de mort, sans qu'il fût besoin, pour appliquer ce châtiment si terrible, de l'arrêt d'un conseil de guerre. Jamais M. de Cavour n'a pu réussir à lui faire comprendre que, nulle part, de tels coupables ne sont exécutés qu'en vertu d'un jugement.

Voilà quelle était sa discipline quant à la moralité de ses troupes.

On a prétendu encore que ses compagnons d'armes se composaient du ramassis de la société, que c'étaient des hommes de sac et de corde, de malheureux soudards, sans tenue, sans honneur, sans patrie, sans foi ni loi.

Un fait puisé à la même source suffira pour répondre à cette nouvelle accusation.

Un général français rencontre un soldat de Garibaldi qui lui présente les armes :

— Vous êtes volontaire? lui demanda notre compatriote.

— Oui, général, lui répond l'Italien, volontaire et Toscan.

— Et l'on vous donne?...

— Un fusil et cinq sous!

Le chef sourit en examinant de près le visage et les mains du factionnaire.

— Cette humble position sociale, ajouta-t-il, doit

Digitized by Google

paraître étrange à un jeune homme qui a mis les pieds, sans doute, dans plus de villas que de casernes?

— Bah! répond le fantassin improvisé, on finit par s'y faire, et puis, si je ne touche que cinq sous de solde du gouvernement, j'ai par jour, de chez moi, trois cent-trente-trois francs trente-trois centimes.

Quand il fut décidé qu'on formerait deux divisions de *chasseurs des Alpes*, on donna à Garibaldi une escorte de cent cavaliers.

Ces guides proposèrent tous de s'équiper et de se monter à leurs frais.

Leur offre fut acceptée.

Lorsque l'illustre chef enrôle un nouveau volontaire, il a pour habitude de lui adresser quelques paroles qui rappellent son allocution du 2 juillet à Rome :

« Je ne puis t'offrir que la soif et la chaleur durant le « jour, le froid et la faim pendant la nuit, le danger tou- « jours; mais au bout de toutes ces souffrances, nous « aurons la liberté de l'Italie.

« Je punis sévèrement la moindre désobéissance, et « je fais fusiller sans pitié le plus petit voleur. Maintenant « que tu sais de quoi il s'agit, comporte-toi comme les « autres, et ne te laisse pas prendre surtout, car les Au- « trichiens ne te feraient pas quartier. Libre à toi ensuite « de te laisser fusiller comme un chien par un peloton « de croates, ou de mourir bravement le sabre au poing, « sur des tas de cadavres revêtus de tuniques blanches, « en criant : *Vive l'Italie!* »

Cela dit, il lui donnait une poignée de main, et le volontaire était engagé.

Digitized by Google

En arrivant en présence de l'ennemi, voici à peu près la harangue qu'il leur adressait :

« Mes enfants, vous êtes à peu près un contre cinq, « vous avez devant vous la mort, et, derrière, les fusils « de vos camarades prêts à abattre sans pitié le premier « à qui viendrait l'idée absurde de songer à battre en « retraite.

« Nous ne possédons pas de canons, il est urgent que « nous nous en procurions à tout prix. Que pour atteindre « ce but, nous nous fassions tuer ou non, peu importe ! « Il faut que l'Italie soit libre, telle est notre œuvre, « telle doit être notre unique récompense ! »

Malgré ces énergiques paroles et les résolutions plus énergiques encore dont il les accompagne, l'illustre chef aime son corps de volontaires comme sa propre famille.

Voici, entre mille, un fait qui, au besoin, nous en fournirait la preuve.

Il y avait, dans les *chasseurs des Alpes*, un brave officier du nom de Bronzetti. Il avait fait la guerre de l'indépendance sous Charles-Albert, était accouru ensuite à Rome servir avec Garibaldi et avait enfin cherché un asile à Gênes.

Quand notre héros, quittant sa retraite de Caprera, fit un appel à ses anciens compagnons d'armes, celui-ci fut un des premiers à accourir sous ses drapeaux. Il combattait à Varèse, à Côme, à Laveno. Avec 105 hommes, il en repoussait 1,400, à la Seriate. Après cette affaire, il recevait le commandement du premier bataillon du premier régiment des *chasseurs des Alpes*.

Digitized by Google

Blessé bientôt légèrement au bras gauche, il n'eut garde de cesser de se battre pour ce qu'il appelait une égratignure. Une balle lui ayant fracassé le bras droit, il saisit son épée de la main gauche et cria à ses soldats :

En avant et vive l'Italie!

Tout à coup une batterie ennemie est démasquée ; la fusillade s'engage plus vive, et une balle le blesse au ventre : il tombe sans cesser de crier : *En avant!* Ses soldats se disputent à qui ira le relever : trois d'entre eux y laissent la vie. Amené à Côme, il y devient l'objet des plus vives sympathies.

Sur ces entrefaites, il reçoit de la part du roi la médaille d'argent en récompense de sa belle conduite à la Seriate. Il la regarde avec une joie naïve, et en y lisant les mots : *Guerre à l'empire d'Autriche,* deux larmes de satisfaction coulent sur ses joues. Quelques minutes après il était mort.

En ce moment on apportait une lettre de Garibaldi : c'était un nouvel et éclatant hommage rendu à la bravoure de cet officier par son général qui l'aimait comme un frère ; la voici :

Paitonne, 17 juin 1859.

« Mon très-cher Bronzetti,

« Vous êtes, certes, au-dessus de tout éloge, et vous avez « justement mérité le nom de brave des braves de votre co- « lonne.

« Votre courage l'emportera sur la gravité de vos blessures, « et vous serez rendu à vos compagnons d'armes.

« Recevez un baiser fraternel de votre ami.

« G. GARIBALDI. »

Digitized by Google

Parmi les volontaires de l'illustre condottiere, on remarquait deux comtes hongrois, Telecki et Türr, qui ont toujours eu pour habitude de ne laisser échapper aucune occasion de prouver à l'Autriche les sentiments dont leur patrie est animée à son égard.

Ces deux gentilshommes, amis fervents de la liberté des peuples, ayant rempli des rôles importants dans la révolution de Hongrie, étaient simples soldats dans les *chasseurs des Alpes*.

Le second fut un jour si grièvement blessé, qu'on craignit un instant que l'amputation ne devînt nécessaire.

Voici la lettre que lui adressa le général en apprenant cette nouvelle, le même jour qu'il écrivait à Bronzetti.

Paitonne, 17 juin 1859.

« Mon très-cher ami,

« Le sang hongrois a coulé pour la cause de l'Italie, et la « fraternité qui doit unir nos deux peuples dans l'avenir vient « d'être cimentée.

« Pour quelque temps je serai privé d'un compagnon d'armes « et d'un ami; mais j'espère vous revoir bientôt à mes côtés « pour conduire encore nos jeunes soldats à la victoire.

« A bientôt.

« G. GARIBALDI. »

Un autre volontaire du corps d'armée de notre héros mérite de fixer l'attention. C'est un noble Anglais, âgé de cinquante ans environ, immensément riche, et qui a parié avec un de ses compatriotes que l'illustre *condottiere* ne serait pas tué. Pour être en mesure de pou-

Digitized by Google

voir s'en assurer à chaque instant *de visu*, il ne le quitte pas plus que son ombre, et quand il repose, il se met en faction sous ses fenêtres ou devant sa tente.

Il espère beaucoup gagner sa gageure, dans laquelle toute sa fortune est en jeu, et pour mettre autant que possible la chance dans son parti, armé d'une excellente carabine de précision, et d'une non moins bonne lorgnette, le voilà qui, tant qu'il y voit, tue sans pitié tous les ennemis qu'il vise. Il n'en a pas, dit-on, manqué un seul pendant toute la durée de la campagne.

S'il a pris, du reste, beaucoup de goût à ces hécatombes autrichiennes, il faut bien se garder de croire que son dévouement à la cause de l'Italie en soit le seul mobile, et que l'amour de la chasse, si répandu parmi ses compatriotes, n'y entre absolument pour rien. Quoi qu'il en soit, quelque temps qu'il fasse et quelque danger qu'il y ait à courir, vous le trouverez toujours prêt, toujours au premier rang, et Garibaldi, qui avait éprouvé d'abord une hilarité qui ne lui est pas très-naturelle à la répétition des exploits de notre insulaire, avait insensiblement fini par s'y habituer, et le tenait même, assure-t-on, en très-grande estime.

Au reste, le commandant des *chasseurs des Alpes*, comme tous les grands généraux dont l'histoire garde le souvenir, a un cachet particulier qui caractérise chacune de ses campagnes.

Nous allons tracer rapidement son portrait pendant la guerre que nous venons de raconter.

En France et partout, on n'a cessé de faire circuler des gravures plus ou moins fidèles, plus ou moins exac-

Digitized by Google

tes, représentant l'enfant perdu de l'indépendance italienne sous des traits et avec des costumes dans lesquels le ridicule le dispute à l'absurde. A qui voudra nous croire, nous pouvons certifier que la vérité n'a rien à démêler avec ces images fantastiques.

Au risque, après tout, de donner à cet homme à part une physionomie moins poétique, nous dirons qu'il a porté, tant qu'ont duré les hostilités, l'uniforme de général du Piémont, avec le chapeau ou le képi réglementaire. Le seul point par lequel il se soit écarté de l'habit en usage dans la plupart des troupes, est le manteau. Le célèbre *condottiere* a troqué le burnous blanc du *gaucho* contre la cape rouge, tolérée parmi les chefs qui obéissent aux ordres de Victor-Emmanuel.

Sa tenue a toujours été celle que prescrit la plus sévère ordonnance. On aurait pu croire, en le voyant, qu'il n'en a jamais connu d'autre.

Son képi ou sa casquette, bien que réglementaire, n'en avait pas moins attiré l'attention de ses soldats, comme, avant lui, le couvre-chef peu belliqueux de l'illustre maréchal Bugeaud.

Il semblait à ses volontaires que le seul moyen, pour lui, de leur témoigner sa satisfaction, était de le renverser sur l'occiput, comme la seule expression de sa mauvaise humeur consistait à le rabattre sur les yeux.

Dans les combats, dans les batailles de son admirable expédition, fréquemment il a fait main basse sur les canons autrichiens, et presque jamais, cependant, il ne s'en est servi. Ainsi que l'enfant de la France, il avait appris d'instinct que la baïonnette est le plus puissant

Digitized by Google

auxiliaire de ces attaques à outrance auxquelles on ne résiste pas.

Il a constamment refusé les demeures officielles qui lui ont été offertes par les municipalités, préférant de modestes chambres d'hôtels meublés, dont la position lui paraissait moins incommode, et où il se trouvait plus à l'aise. La vie d'apparat, qui charme tant d'autres chefs, a toujours été pour lui une futilité. Il a fui sans cesse l'éclat des ovations, dont l'hommage, au fond, inondait son âme de bonheur ; car elles lui prouvaient l'enthousiasme patriotique des populations; mais elles lui imposaient forcément aussi des allures de triomphateur auxquelles il répugnait.

Il n'aime que le bruit du canon et les éclairs de la fusillade; mais, après le tumulte et le feu, ce qu'il recherche de préférence, c'est le calme, c'est la tranquillité, et il ne se trouve heureux que dans la méditation.

Tout son cœur se partage entre le désespoir et l'espérance. L'espérance seule le préoccupe avant et après le combat. Le désespoir se charge de remplir les intervalles.

Dans son œil calme et fier, il y a encore plus de tristesse que de douceur. Le souvenir de sa chère Annita ne l'a jamais abandonné et ne l'abandonnera jamais. Si, plus d'une fois, un sourire a effleuré ses lèvres pendant cette guerre que nous racontons, souvent la tristesse reprend le dessus à l'heure où nous écrivons ce livre.

N'allez pas croire néanmoins que ce soit un de ces esprits vulgaires que le désespoir seul transforme en

Digitized by Google

héros! Non. Il y a deux hommes en lui : l'Italien enthousiaste et l'époux au cœur brisé!

Nous avons recueilli avec soin, pour en parsemer ce récit, tous les discours, toutes les proclamations, toutes les lettres qui l'honorent.

L'homme se peint tout entier dans ses écrits. Sous la plume de l'illustre général, on sent la mâle énergie, le bouillant courage du héros, l'enthousiasme, la sincérité, la franchise du patriote.

Continuons!

Les démocrates de la patrie du Cid avaient souvent, eux aussi, pendant la guerre, témoigné de leur vive sympathie et des vœux ardents qu'ils faisaient pour le triomphe de la cause italienne.

M. Edouard Campo, rédacteur en chef de la *Discucion*, ancien ami du vaillant *condottiere*, s'était chargé de lui faire parvenir les félicitations de l'Espagne libérale.

Il en reçut la réponse suivante :

Lovère, 30 juillet 1859.

Mon très-cher ami,

Votre lettre de félicitation m'a fait le plus grand plaisir.

Ce n'est pas en vain que j'ai toujours compté sur la sympathie de la cause libérale par delà les Pyrénées.

Vos courageux et vaillants compatriotes ont raison d'avoir confiance en moi.

Quand nos justes aspirations seront enfin satisfaites, quand l'Italie n'aura plus à craindre pour son indépendance, je tâcherai d'aller visiter votre riche Péninsule, et j'éprouverai un véritable plaisir à connaître et à serrer dans mes bras tous mes frères et coreligionnaires qui l'habitent et que je ne connais point encore.

Digitized by Google

Digitized by Google

GARIBALDI A VALÉE

Le sort des armes m'a été propice dans cette dernière guerre; rien n'est dû à ma valeur; je n'ai fait que remplir mes devoirs comme soldat de la liberté.

Adieu, frères très-chers, saluez en mon nom cette honorable démocratie espagnole, si bien représentée par la *Discucion*, et comptez sur la promesse formelle de votre affectueux ami.

Salut et en avant!

G. Garibaldi.

Une souscription pour les *volontaires italiens* avait été ouverte à Paris. Quand elle eut dépassé le chiffre qu'elle s'était proposée d'atteindre, ceux qui y avaient pris part demandèrent qu'on employât le surplus à offrir une coupe à M. de Cavour et des armes d'honneur aux généraux Garibaldi et Ulloa.

Le rédacteur en chef du *Siècle* fut chargé de les transmettre. Dans sa lettre au chef des partisans, M. Havin lui annonça l'envoi qui lui était destiné, comme un hommage de la France à tous les soldats de l'indépendance, en la personne de leur illustre commandant.

Quant à lui, il répondit à ce souvenir par une lettre en français, que nous reproduisons dans son texte, dont l'authenticité nous est garantie par M. C. Paya :

« Trescorre, ce 10 août 1859.

« Mon cher Monsieur,

« J'ai reçu par M. E. d'Huller la belle arme d'honneur que vous avez eu l'obligeance de m'adresser.

« Un don aussi distingué pour action de guerre est déjà une récompense vraiment précieuse! Mais la tenir

Digitized by Google

de l'offre sympathique d'hommes appartenant à la chevaleresque et vaillante nation que vous représentez, en augmente extraordinairement le prix, et l'élève de beaucoup au-dessus du peu que j'ai fait pour l'indépendance de mon pays.

« Je ne suis certes pas capable de vous en exprimer toute la gratitude que j'en éprouve et que je sentirai toute ma vie.

« Votre dévoué,

« G. GARIBALDI. »

Enfin, les concitoyens de l'illustre *condottiere*, les habitants de Nice, voulurent lui offrir un témoignage de leur haute sympathie, et le syndic de cette ville lui écrivit la lettre suivante :

12 juillet 1859.

Général,

Vous avez accompli dans la guerre de l'indépendance de l'Italie des actes admirables de bravoure et d'intrépidité militaire.

Vous vous êtes avancé courageusement sur le sol lombard, et vous y avez mis le pied le premier.

Repoussant l'ennemi dans toutes les rencontres, vous avez prouvé que chaque combat était pour vous une nouvelle victoire.

Ces traits éclatants ont excité l'admiration de toute l'Italie et vous ont mérité à bon droit le bel éloge que Sa Majesté vous décernait, en mettant à l'ordre du jour de l'armée que vous, général, et vos braves volontaires, aviez bien mérité de la patrie.

La ville de Nice ne pouvait ne pas accueillir avec la plus grande satisfaction et le plus vif enthousiasme la nouvelle des hauts faits d'un de ses enfants, et le conseil communal, interprète du vœu de tous, dans sa séance du 15 juin dernier, a délibéré

Digitized by Google

par acclamation de vous offrir, au nom de la municipalité, un sabre d'honneur en témoignage de sa reconnaissance pour les actes généreux que vous avez accomplis en faveur de la patrie, dans la guerre actuelle de l'indépendance italienne; il est convaincu que cette arme ne pouvait être confiée en de meilleures mains.

Pendant qu'on s'occupe à la fabriquer, je m'estime heureux, conformément au mandat que j'ai reçu du conseil, de vous faire part de cette délibération, et de vous présenter en son nom les plus vives félicitations pour votre admirable conduite, qui honore tant votre ville natale.

Agréez, général, l'expression des sentiments de ma haute considération.

Le syndic, MALAUSSENA.

Voici la réponse de Garibaldi :

Lovère, 20 juillet.

Monsieur le Syndic,

Je suis profondément touché et reconnaissant de l'acte généreux de ma très-belle et très-chère ville natale.

Je considère le peu que j'ai fait pour la sainte cause nationale comme le devoir d'un citoyen, et la satisfaction de ma conscience semblerait devoir me suffire; mais l'honorable et précieux don qui m'est fait si courtoisement par la municipalité de Nice est une récompense bien supérieure à mon mérite.

Mon bras peut s'affaiblir et devenir inhabile à manier le sabre d'honneur que Nice me donne; mais mon cœur, jusqu'à mon dernier soupir, ne perdra rien de son amour et de son dévouement illimité pour ma terre natale.

Veuillez, Monsieur le Syndic, agréer et présenter à l'excellente municipalité de votre ville l'expression de mon affectueuse reconnaissance.

G. GARIBALDI.

Digitized by Google

Ces quelques citations doivent suffire à établir nettement le caractère du général dont nous écrivons les mémoires.

Comme tous les hommes qui s'imposent une mission, il a cru de son devoir de se vouer tout entier au service de la cause qu'il se proposait de défendre. Les nombreux hommages qu'on lui a rendus de toutes parts, il ne les a acceptés que comme des témoignages de sympathie pour sa chère Italie. Comblé d'honneurs, de distinctions, il est constamment resté le même, constamment simple, modeste, humble dans ses goûts. Cette vie tout en dehors, qui nous plaît tant, à nous autres Français, et qui plaît peut-être davantage encore aux Italiens, ne lui a jamais inspiré qu'aversion et dégoût.

Son idée bien arrêtée, son idée fixe est de se retirer quand il aura parcouru sa nouvelle carrière, dans son île de Caprera, sorte de rocher perdu, inculte, que par le travail il a converti en une oasis délicieuse.

Avant tout, il est convaincu de ce principe dont il ne veut point se départir, c'est que la seconde mission du patriote est de nourrir son pays après l'avoir sauvé.

Digitized by Google

Digitized by Google

GARIBALDI A CASTELNEDOLO.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

Garibaldi au service de la ligue. — Enrôlement de vpluntaires. — Visites aux tombes d'Annita et d'Ugo Bassi. — Le million de fusils. — La *société nationale* réorganisée. — Appel aux Napolitains. — La démission de Garibaldi.

Voilà donc Garibaldi démissionnaire ou tout au moins en congé illimité. Le 13 août, il se rendait *incognito* à Gènes.

Mais dans cette ville, toute pleine du bruit de son nom et de sa gloire, il est immédiatement reconnu. Une foule immense lui fait cortége et l'accompagne de ses acclamations jusqu'à sa demeure.

Le soir même, il s'embarque pour Livourne, en compagnie du lieutenant-colonel Médici et des majors Nino Bixio et Vincent Malenchini.

De nombreuses barques pleines de Génois suivent jusqu'en pleine mer le navire qui l'emporte.

Le lendemain, Livourne, prévenue de son arrivée, assistait tout entière à son débarquement.

Digitized by Google

Là, il prend le chemin de fer de Florence, et, à toutes les stations, les populations l'acclament.

Il arrive le matin dans l'ancienne capitale des Médicis. Les mêmes ovations l'y attendaient, et, au moment où il se rend chez M. Ricasoli, président du conseil des ministres, le major Malenchini est obligé, sur la demande du général, de prier la foule de lui laisser le passage libre.

L'entretien roule entre Garibaldi et Ricasoli sur l'indépendance acquise par les peuples de l'Italie centrale, et sur les mesures à prendre pour garantir cette indépendance et pour la défendre au besoin.

Le résultat de cet entretien fut connu du peuple le lendemain (15 août).

Trois décrets du gouvernement toscan transformèrent l'armée toscane en 11e division de l'armée italienne, acceptèrent la démission du général Ulloa, et confièrent à Garibaldi le commandement de cette division.

Une nouvelle carrière s'ouvre devant notre illustre aventurier, et le voilà transformé tout d'un coup en organisateur régulier de la défense d'un pays.

Ce qu'il fallait faire, avant tout, c'était rassurer les populations, les raffermir dans les idées d'indépendance, pousser à l'armement de tous les citoyens, pour qu'ils fussent en état de répondre efficacement à toute attaque, de quelque côté qu'elle vînt.

Dans ce but, le lendemain même du jour où un décret lui confère le commandement, il entreprend une tournée.

Puis, d'autres causes, saintes comme toutes celles

Digitized by Google

qu'il embrasse, l'engagent à ce voyage. C'est dans ces régions que nous l'avons suivi, errant et désolé, après la retraite de Rome. Il se souvient qu'il a là quelques dettes de reconnaissance à payer, quelques souvenirs pieux à évoquer. C'est donc à la fois le général et l'homme de cœur que nous allons suivre dans son excursion à travers l'Italie centrale.

Le 17 août, il arrive à Modène, où il est reçu avec le même enthousiasme par les populations. En saluant le héros de Côme et de Varèse, les Modenais saluent aussi le général en chef de l'armée de Toscane, à laquelle un décret du gouvernement de Modène confie encore le commandement des troupes modenaises.

De cette ville, il se rend à Bologne. Là, sa première visite est à la tombe du père Ugo Bassi, le sublime apôtre de la foi chrétienne et de la foi italienne, lâchement fusillé en 1849. Du cimetière il se rend à la Montagnola, où en 1848 les Bolonais ont battu les Autrichiens.

La population entière de la noble cité l'accompagne dans son pieux pèlerinage et dans sa patriotique visite. Elle se montre recueillie et silencieuse au champ du repos, enthousiaste et bruyante sur le champ du triomphe.

De Bologne il se rend à Parme, en compagnie de MM. Frapoli et Brofferio.

A son arrivée dans cette ville, l'enthousiasme est plus grand peut-être que partout ailleurs. La garde nationale dételle les chevaux de sa voiture et le traîne, ivre de joie, jusqu'au palais du gouvernement.

Là, il adresse à la foule quelques paroles brèves et

Digitized by Google

bien senties, lui répétant que, pour assurer la liberté du pays, il faut que tous les citoyens s'arment et aient une foi entière en Victor-Emmanuel.

L'assistance répond unanimement à cette proposition par des cris d'enthousiasme, protestant qu'au besoin elle saura défendre seule son indépendance si l'on ose la menacer.

Le 26 août, le gouvernement de la Toscane publie un décret par lequel il fait un appel à ceux de ses volontaires qui sont de retour dans leurs foyers, après avoir servi sous les ordres du général dans la haute Italie. Ce décret leur rappelle que, dans leur serment de fidélité à Victor-Emmanuel, ils se sont engagés à ne déposer les armes que lorsque la liberté de l'Italie serait assurée.

Il en résulta l'enrôlement à nouveau des anciens soldats de Garibaldi sous les drapeaux de la ligue des quatre États de l'Italie centrale.

Le jour où il fut promulgué, la municipalité de Florence donnait à une de ses rues le nom de l'immortel général.

Le brave Ulloa, qui commandait avant lui l'armée toscane, fut, depuis sa démission, l'objet des calomnies des partis rétrogrades. Des journaux même l'attaquèrent sans pitié, poussés par un zèle trop ardent pour notre héros, prétendant qu'il n'avait trouvé qu'une armée mal organisée, sans discipline, sans entrain, sans courage, et qu'il aurait bien de la peine à racheter les fautes de son prédécesseur.

La situation devint intolérable pour l'illustre défenseur de Venise. Connaissant trop le cœur de Garibaldi,

Digitized by Google

la noblesse de ses sentiments et son amour de la vérité, pour le supposer capable d'aussi lâches calomnies, il prit le parti de s'adresser à lui pour faire cesser toutes ces odieuses insinuations.

Il s'en ouvrit à Malenchini, que l'illustre *condottiere* honorait de sa confiance. Malenchini en parla à Garibaldi, qui lui adressa sur-le-champ la lettre suivante, pour être publiée en réponse aux attaques qu'on ne cessait de diriger contre Ulloa :

« Mon cher Malenchini,

« Plusieurs journaux ont prétendu que les forces « toscanes, commandées par le général Ulloa, avaient « été démoralisées, découragées et désorganisées par ce « général. Appelée à les commander, je dois déclarer « sur mon honneur et ma conscience, pour rendre hom- « mage à la vérité, que de pareilles assertions sont « complétement fausses, et que j'ai trouvé ces troupes « en très-bon état. Les plaintes qui ont été formulées par « les officiers et les soldats sont unanimes. Ces braves ne « regrettent qu'une chose, c'est de n'avoir pu combattre « contre les ennemis de l'Italie, parce qu'on les avait « appelés à faire partie du cinquième corps de l'armée « française, qui n'a point eu l'honneur, à son grand re- « gret, de partager la gloire acquise sur les champs de « bataille.

« Je dois ajouter qu'en raison de l'esprit de corps, « de la discipline et de l'aspect martial de ces troupes, « je n'hésite pas à déclarer qu'elles étaient dignes de

Digitized by Google

« combattre côte à côte avec les héros de San-Martino, « de Solferino et de Magenta. »

De Parme, Garibaldi se rendit à Modène, où il avait établi le siége de son commandement. C'est dans cette ville que la municipalité de Côme lui adressa un message, lui annonçant qu'elle était dans l'intention d'ériger un monument commémoratif des exploits des *chasseurs des Alpes* dans le nord de l'Italie.

En réponse à cette ouverture, Garibaldi lui adressa la lettre suivante :

Modène, 13 septembre 1859.

A LA NOBLE ET TRÈS-CHÈRE POPULATION DE CÔME.

Les faits qui se sont passés en votre ville et dans ses environs, au mois de mai dernier, ne sont pas de nature à être oubliés.

Les *chasseurs des Alpes*, la plupart enfants de vos contrées, ont tous été braves. La pensée d'élever un monument à ceux d'entre eux qui ont été victimes de leur dévouement à la patrie, est digne d'un peuple appelé, comme le vôtre, à de grandes destinées.

Lorsqu'il y a dix ans, j'ai été appelé à combattre sur le sol de la Lombardie, j'ai couvert d'un crêpe funèbre le drapeau national, forcé de plier sous la domination criminelle de vos oppresseurs. Mais j'ai fait le vœu de le déployer dans vos campagnes, et Dieu, qui a exaucé ce vœu, bénira le peuple qui a gardé le souvenir des martyrs de la liberté.

G. GARIBALDI.

En même temps qu'il remerciait en des termes si modestes, si pleins d'abnégation, les habitants de Côme, Garibaldi songeait à tirer de l'oubli ceux qui avaient pris une part active à la guerre, et dont on semblait

Digitized by Google

ÉPISODE DU COMBAT DE COMO.

Digitized by Google

Digitized by Google

méconnaître les services. Il adressa dans ce but aux habitants du Tyrol italien, cette généreuse proclamation :

AU TYROL ITALIEN.

Personne ne s'occupe de vous, qui, écrasés par l'occupation de deux cent mille baïonnettes étrangères, avez témoigné hautement de vos sympathies pour la cause italienne.

On semble oublier, tant est grande votre modestie, que vous partagez toutes nos espérances, et que, dans la dernière campagne, vous avez fourni à la cause commune un si grand nombre d'officiers et de soldats intrépides qui ont honoré leur patrie autant que les plus illustres. On semble oublier enfin que beaucoup des vôtres sont morts aux champs glorieux de la haute Italie.

Et cependant Bronzetti, que j'ai tant pleuré, était Tyrolien. Son nom vivra dans la postérité, aussi longtemps que les fastes de notre histoire. Il servira de cri de guerre aux *braves chasseurs des Alpes*, dans les luttes qu'ils auront encore à soutenir contre les oppresseurs de la Péninsule italienne.

Des centaines de compatriotes de Bronzetti se sont distingués dans la guerre sainte, et pas une voix ne s'est élevée pour les signaler à la reconnaissance nationale!

Puisse mon faible hommage réparer cet oubli injuste, mais involontaire, et appeler l'attention de l'histoire sur une branche des plus nobles et des plus généreuses de la grande famille italienne!

G. GARIBALDI.

A Modène, trois jours après la publication de ce message, le célèbre *condottiere* recevait une députation de la ville de Trente. Il l'accueillait avec sa bienveillance habituelle, l'engageant à exhorter ses concitoyens à continuer de donner à la patrie des preuves de leur dévouement.

Digitized by Google

Le gouvernement toscan publia le 15 septembre un décret qui élevait Garibaldi à la dignité de lieutenant-général. Malgré les services qu'il avait rendus, malgré l'importance de son commandement en Piémont, l'illustre aventurier n'avait eu jusqu'alors que le grade de major-général, qui correspond à celui de général de brigade dans l'armée française.

Le lendemain, il arrivait à Rimini, à huit heures du soir. Le général Mezzacapo et son état-major étaient accourus à sa rencontre. La ville entière s'illumina comme par enchantement, et les flots de population assaillirent de toutes parts l'hôtel dans lequel il était descendu.

Il fallut qu'il se montrât au balcon et que de là il saluât la foule. Il prononça même une rapide et chaleureuse improvisation dans laquelle il remerciait les habitants de leur accueil, accueil qu'il méritait peu, disait-il, mais dont était si digne la grande et sainte cause qu'il représentait.

Le 20 septembre, il arrivait à Ravenne, où il était reçu avec le même enthousiasme. Là encore, il fut obligé de se montrer à la foule du haut du balcon du palais du gouvernement. Là encore, il dut prononcer une chaleureuse allocution, que nous publions tout entière, parce qu'elle met en relief toutes les qualités de l'homme privé dont nous célébrons la gloire :

« Ici, mes bons amis, je crois être au milieu de ma « famille, car vous êtes pour moi plus que des amis, « vous êtes des sauveurs. Il y a dix ans que j'ai contracté « envers vous une dette de reconnaissance que je n'ou-

Digitized by Google

« blierai de ma vie. Je suis heureux de pouvoir aujour-
« d'hui vous remercier librement de ce que je vous dois,
« et de vous annoncer en même temps que l'indépen-
« dance de l'Italie est assurée.

« Ma gratitude est immense. Je suis tout prêt à
« donner ma vie pour vous, et nul n'en doutera, j'en
« suis sûr.

« Dans les rangs, j'aperçois un grand nombre de mes
« anciens compagnons d'armes. Cette vue me réjouit;
« elle me prouve que vous m'aimez comme je vous
« aime, et que nous avons tous embrassé la même cause
« sainte.

« Unissons-nous de plus en plus, mes amis. Notre
« alliance fera reculer davantage l'ennemi plus que les
« forteresses les plus inexpugnables. S'il nous voyait,
« au contraire, désunis, il ne manquerait pas de nous
« attaquer, et le sang généreux des amis de l'indépen-
« dance coulerait de nouveau sur les champs de ba-
« taille.

« Ravenne fut toujours l'initiatrice de la liberté des
« Romagnes. Les persécutions de l'ennemi ont de plus
« en plus augmenté dans son sein la soif d'indépendance
« qui la dévore.

« Persévérez, mes amis, dans l'ordre et la concorde.
« Ce sont les seuls moyens de fonder la liberté et l'indé-
« pendance. Gardons-nous de tout levain de discorde !
« La discorde profiterait trop à nos ennemis.

« L'indépendance est moins difficile à conquérir
« qu'à conserver. Restons unis et armés pour défendre
« à outrance notre chère conquête !

Digitized by Google

« Demain, à six heures, s'ouvrira une liste d'engage-
« ments volontaires. Faites-vous y inscrire, et vous se-
« rez les bienvenus, vous serez les bien-aimés de la
« patrie. »

« Je me mettrai à la tête de ce cher détachement.
« Ravenne est ma seconde patrie. Son nom sera gravé
« dans mon cœur tant qu'il me restera un souffle de
« vie. »

De tous les États de l'Italie centrale, c'étaient surtout les Romagnes, frontières de la Vénétie, que l'étranger menaçait de préférence. Le général Kalbermatten et les deux ducs dépossédés prenaient chaque jour à leur égard des allures de plus en plus belliqueuses.

La proclamation de Garibaldi, sa promesse formelle de défendre le pays et les enrôlements nombreux qui se faisaient à Ravenne, eurent bientôt l'avantage de calmer un peu l'élan martial de tous ces foudres de guerre.

C'était, au reste, le but du général. Sûr de l'effet que produirait sa présence au milieu des populations de l'Italie centrale, il avait calculé également le contre-coup de cet enthousiasme sur les ennemis de la patrie.

Il se sentait heureux de prévenir toute effusion de sang, par ces tournées qui ne présentaient de dangers que pour lui, l'homme signalé aux fureurs des partis rétrogrades et fanatiques.

Aussi, son voyage nous paraît-il aussi glorieux qu'une campagne, où, du moins, les périls sont partagés.

La salutaire influence de l'enthousiasme qu'il inspirait fit considérer l'annexion de l'Italie centrale au Pié-

Digitized by Google

mont comme définitive, et les tentatives des souverains dépossédés auprès des cours d'Europe n'excitèrent plus que l'hilarité et le dédain.

Ici vient se placer naturellement un fait qui rattache cette phase si honorable de la vie de notre héros à des époques malheureuses dont nous avons raconté ailleurs la triste Odyssée.

On se rappelle que Garibaldi, en butte aux poursuites les plus acharnées, avait laissé dans les environs de Ravenne les derniers sourires de son heureux passé.

Là, sa chère Annita était morte entre ses bras, sans un soupir, sans une plainte.

Nous l'avons vu pleurer sur la tombe d'Ugo Bassi.

Nous le voyons maintenant accomplir un religieux pèlerinage au tombeau d'Annita, à la Mandriola de San-Alberto.

Il est accompagné de ses deux fils. L'un a fait sous ses ordres la campagne de Lombardie comme cavalier-guide; l'autre n'est encore qu'un enfant.

L'un et l'autre s'agenouillent devant la fosse sur laquelle leur père égrène des fleurs.

Les plus dévoués de ses officiers l'entourent, silencieux et recueillis.

Les braves habitants du pays qui, en 1849, ont sauvé l'époux et sa digne compagne, accourent pour prier sur la dernière demeure de celle-ci.

Une multitude immense respecte et partage cette grande douleur.

Alors on procède à une cérémonie pendant laquelle Garibaldi et ses fils ne peuvent retenir leurs sanglots.

Digitized by Google

On exhume la morte, et le convoi funèbre se met en marche pour Ravenne.

A Ravenne, on confie le précieux fardeau à de jeunes soldats de l'illustre *condottiere* qui avaient sollicité la faveur de remplir cette pieuse mission, et il est transporté à Bologne, d'où on le dirige sur Nice.

Cette sainte tâche accomplie, le général, après avoir récompensé dignement tous ceux qui s'étaient signalés autour de lui à la mémorable retraite de Rome, quitte Ravenne en laissant aux habitants la proclamation suivante :

ITALIENS !

C'est dans votre ville que s'assemblent les braves Italiens qui ont vengé dans les plaines lombardes les insultes faites à la patrie et mis en fuite les bandes de l'Autriche.

Qu'autour d'eux se groupent les jeunes gens qui désirent marcher sur leurs traces, et qu'ils jurent de ne déposer les armes qu'après avoir assuré l'indépendance nationale !

Que tous les hommes de cœur, chez nous si nombreux, coopèrent à ce mouvement, qui doit décider du sort de notre pays.

A Bologne, à Ferrare, à Forli, des officiers que j'ai délégués à cet effet, rassembleront les volontaires des communes voisines, et les dirigeront sur votre ville où ils recevront une organisation définitive.

Ravenne, le 22 septembre 1859.

G. GARIBALDI.

L'idée dominante du général a toujours été que l'Italie devait se défendre elle-même, que les populations avaient moins à compter sur l'appui des forces actives du gouvernement, que sur leurs propres moyens de re-

Digitized by Google

TURR.

Digitized by Google

Digitized by Google

pousser l'ennemi, et que, pour que la résistance devînt efficace, il fallait que tous les citoyens fussent armés.

De là cette motion du *million de fusils* qui a fait tant de bruit.

A ses yeux, ce chiffre d'armes considérable doit donner au pays entier une physionomie belliqueuse. C'est la plus sérieuse garantie qu'il puisse s'offrir à lui-même contre toute tentative d'invasion ou d'intervention étrangère.

L'histoire est là pour constater les désastres qu'ont toujours éprouvés les armées envahissantes quand elles se sont aventurées au milieu de nations chez lesquelles la *guerilla* était organisée.

Jamais l'étranger n'a pu prendre racine dans une contrée ainsi défendue.

Ce projet, dont l'initiative appartient tout entière à Garibaldi, ne devait donc pas manquer d'avoir, en cas de réussite, les plus immenses et les plus salutaires résultats.

L'Italie en masse le comprit, et dans les listes de souscriptions qu'ouvrit immédiatement une somme de cinq mille francs versée par le général, brillèrent, à côté des municipalités de la Péninsule, les noms des hommes les plus illustres dont elle s'honore.

L'étranger accueillit avec transport cette mesure non moins libérale que patriotique.

Le mouvement fut même, en Angleterre (la vérité nous commande de le dire), plus prompt mais beaucoup moins persévérant que sur le sol natal.

Entre les municipalités italiennes, celle de Milan

Digitized by Google

souscrivit la première pour mille francs. Le conseil communal d'un humble bourg du Mantouan, de Marcarial, en apporta six mille pour sa quote part.

A Turin, affluèrent les dons personnels, qui, en peu de jours, s'élevèrent à un chiffre considérable.

Le général songea dès lors à organiser le bureau central des recettes dont il voulut que, chaque jour et à toute heure, les opérations pussent être portées à la connaissance du premier citoyen venu, souscripteur ou non.

Une proclamation eut pour objet d'en régler l'administration.

« J'ai eu, disait Garibaldi, le bonheur de prononcer une parole qui a trouvé de l'écho dans tous les cœurs italiens, parce qu'elle répondait à un besoin impérieux de la nation.

« La noble et sainte émulation qui en est résultée ne m'a point surpris. Depuis longtemps, dans notre patrie comme partout, le nombre des amis de la liberté dépasse de beaucoup celui des séides de l'oppression et de la tyrannie.

« Les fruits que produit notre moisson sont tels, qu'il me devient de plus en plus impossible d'en surveiller seul la rentrée, et de tenir l'Italie au courant de ce que, de tous côtés, à chaque instant, pour elle on recueille.

« Qu'on me permette donc de proposer aux suffrages de tous, pour diriger l'affaire sous ma surveillance personnelle, bien entendu, les docteurs Enrico Besana, de Milan, et Giuseppe Finzi, de Mantoue, tous deux connus

Digitized by Google

pour leur intégrité et leur dévouement à la cause italienne.

« Le siége de la direction sera à Bologne. Une succursale s'ouvrira à Milan pour la commodité des habitants de la haute Italie. »

De Ravenne, notre héros, accompagnant les restes mortels de sa chère Annita, se rend à Bologne, où il se fixe auprès du général Fanti, avec l'état-major des armées de la ligue de l'Italie centrale.

Là, il s'occupe de l'organisation des gardes nationales des Romagnes, puis il fait venir le colonel Cosenz, avec mission de remettre sur pied le corps des *chasseurs des Alpes*, dissous dans la haute Italie depuis la paix de Villafranca.

L'entente la plus parfaite ne cessa pas un instant de régner entre les deux chefs. Le poste du général Fanti était, de droit et de fait, supérieur à celui de Garibaldi. Mais si ce dernier, par une louable modestie, n'avait accepté que le second rang, s'il laissait à son collègue et l'administration supérieure et ses innombrables détails, il ne s'en réservait pas moins la plus rude besogne, en se chargeant d'enflammer les populations d'un saint zèle pour la cause nationale et de rattacher par des liens indissolubles les volontaires à l'armée confédérée.

Le gouvernement de l'Italie centrale, plein de reconnaissance pour cette abnégation sans exemple, tout en n'attaquant en rien la suprématie légitimement acquise au général Fanti, ne s'en empressa pas moins d'élever Garibaldi au-dessus des autres chefs de la

Digitized by Google

ligue, en lui conférant le grade de commandant en second.

Notification ne lui fut pas plutôt donnée de cette position nouvelle, qu'il publia l'ordre du jour suivant :

ARMÉE D'ITALIE.

11e *division.*

Soldats!

L'heure d'une prochaine lutte va sonner. L'ennemi vous menace! Avant peu, sans doute, il osera vous attaquer.

Compagnons d'armes de la Lombardie! vous devez être prêts. Nous allons combattre les oppresseurs de l'Italie; il s'agit de vous montrer dignes de votre glorieux passé! Je vous attends à l'œuvre! Tenez-vous fermes dans les rangs!

Quartier général de Bologne, 5 octobre 1859.

GARIBALDI.

Aussitôt il se porte sur Modène, où l'on s'attend à une attaque imminente.

Cependant elle n'a pas lieu. Il profite alors de l'état des esprits et de l'enthousiasme que ses dernières proclamations ont excité, pour remettre en question la *Société nationale italienne*, cette réunion patriotique qui, naguère, avait préparé la Péninsule à la guerre, mais qui s'était ensuite dissoute d'elle-même quand elle avait pu croire que son existence allait devenir un embarras pour le Piémont.

M. La Farina, que nous avons vu à l'œuvre à l'heure suprême du conflit, en jeta les bases nouvelles. Les premiers membres groupés offrirent la présidence à Garibaldi, qui l'accepta, et adressa cette lettre au secrétaire :

Digitized by Google

Mon cher La Farina,

J'ai accueilli votre résolution avec la sympathie la plus vive et la plus cordiale. Les services que la *Société nationale* a rendus avant la guerre, ont ému de reconnaissance tous les cœurs italiens. Je vous remercie, en leur nom et au mien, de tout ce que vous venez de faire pour la reconstituer.

Ce qui, seulement, me contrarie, c'est de ne pas voir à la tête de cette patriotique réunion, notre cher Pallavicino, cet homme si vénérable que nous chérissons tous. Mais si, par des motifs qui, j'en suis certain, ne peuvent être que très-respectables, il a cru ne pas devoir assumer cette responsabilité, j'accepte avec gratitude ce poste d'honneur.

Je le disais à la *Société nationale* quand, en 1849, elle accueillait en moi un pauvre proscrit : il a fallu dix ans à la Grèce pour conquérir son indépendance, et l'Amérique a dû combattre plus longtemps encore. Avant d'atteindre ce but, ces deux nations ont obtenu cependant le prix de leur constance, grâce à l'appui de tous les peuples civilisés.

Notre lutte compte à peine quelques mois, et nous avons conquis déjà l'estime et les sympathies de l'Europe !

Courage donc ! et ne déposons pas les armes tant qu'il restera un pouce de terre italienne à délivrer !

Adieu ! votre dévoué,

GARIBALDI.

Déjà les vues de l'illustre *condottiere* ne se bornaient pas à la défense de l'Italie centrale. Naples jetait aussi des cris de détresse.

Dans un banquet qui lui avait été offert à Modène pour la reconstitution de la *Société nationale*, un toast chaleureux était porté au vainqueur de Varèse. Au milieu des acclamations des convives, il sollicita un instant de silence, et d'une voix émue remercia de leur sympa-

Digitized by Google

thie l'orateur et l'assistance : « Vous venez, leur dit-il, de raconter mon histoire. Permettez-moi de vous témoigner à mon tour combien je suis heureux et fier de me voir entouré de tant de braves qui m'ont donné tant de fois de si évidentes preuves de leur affection fraternelle !

« Pendant de longues années, j'ai servi sans solde sur la terre étrangère la cause de la liberté ! Que ne ferai-je pas aujourd'hui pour l'affranchissement du malheureux pays qui m'a vu naître ?

« L'Italie sera libre un jour, et ce jour n'est pas éloigné. Il ne s'agit plus de l'émancipation d'une province ou même d'un état; il s'agit de l'indépendance et de l'unification de toute la Péninsule, depuis *les Alpes* jusqu'*à la Sicile*.

« Victor-Emmanuel est pour nous l'homme de la Providence. C'est autour de lui que nous devons nous grouper, c'est en son nom qu'il nous faut planter le drapeau de la liberté sur les murs de toutes les cités italiennes.

« Si les éternels ennemis de notre chère Italie comprennent leurs véritables intérêts, qu'ils se hâtent de s'abriter derrière leurs frontières naturelles. Là, ils n'auront plus rien à craindre de nous. Devenue une nation, notre grande famille ne verra qu'une sœur dans toute autre nation voisine.

« Unissons-nous ! Notre union, c'est notre force. Quand nous serons unis, nul n'osera nous attaquer.

« Soyons aussi tous soldats ! Que la nation, groupée en faisceau, ne forme qu'une armée ! Que ceux qui ne

Digitized by Google

peuvent quitter le toit qui couvre leur famille gardent et nourrissent ces êtres chers à leur cœur! En agissant de la sorte, ils feront aussi leur devoir. Vive l'Italie! Vive Victor-Emmanuel! »

Ces mots, prononcés dans un banquet : « *Depuis les Alpes jusqu'à la Sicile,* » avaient une signification aussi immense qu'imprévue.

L'orateur profita habilement de l'effet électrique qu'ils avaient produit, et, le 18 octobre, il datait de Rimini cette proclamation qui fut aussitôt secrètement répandue dans le royaume de Naples :

ARMÉE ITALIENNE.

11e *division.*

A NOS FRÈRES DES DEUX-SICILES.

« Frères,

« Nous avons combattu les Autrichiens, ces oppresseurs acharnés de l'Italie, et nous les avons vaincus! Ils ont fui devant nous en nous demandant grâce, en se jetant aux genoux de ceux dont ils avaient assassiné le père ou la mère, le frère ou la sœur, ou les enfants! Et les Italiens n'ont pas tué un seul de ceux qui s'étaient rendus!

« Frères, nous avons été vainqueurs!... Et vous n'étiez pas avec nous! Dans nos rangs, il y avait des Italiens de toutes les provinces, mais peu des vôtres!...

« Et pourtant, nous savons que vos cœurs battaient pour la sainte cause de la Patrie, qu'ils partageaient nos périls, nos fatigues, et qu'ils se réjouissaient de nos victoires, en dépit de l'abominable tyrannie qui pèse sur vous, qui vous dégrade, et voit pour elle une défaite dans chaque nouveau succès de l'Italie.

Digitized by Google

« Frères ! si votre bras nous manquait, votre volonté ne nous faisait pas défaut, nous en sommes certains ! *Cette fois*, bras et volonté, rien de ce que nous sommes en droit d'attendre de vous ne nous manquera.

« La Providence a décidé l'union des membres épars de notre pauvre famille, qui va devenir la grande famille italienne ! En vain vos oppresseurs cherchent-ils à jeter la défiance, la zizanie dans vos âmes, à corrompre un malheureux peuple qu'ils ont tant de fois vendu à l'étranger. Tous leurs efforts se briseront contre votre inébranlable volonté ! Les fils des Procida, des Masaniello, des Pepe, auront bientôt serré la main aux vainqueurs de Palestro et de San-Martino !

« Rimini, 18 octobre 1859.

« GARIBALDI. »

Cette étincelle, qui s'échappait tout à coup du foyer du patriotisme italien, ne tarda pas à ébranler la Péninsule jusqu'au fond de ses entrailles. La diplomatie en eut peur. Elle crut devoir faire comprendre au gouvernement piémontais que de pareils manifestes, émanant d'un homme occupant une position officielle, d'un général en service actif, étaient de nature à entraîner forcément la responsabilité du pouvoir.

Alors commencèrent pour Garibaldi de rudes épreuves.

Le soldat des *pampas* d'Amérique, le *guerillero* du nord de l'Italie, avait peine à s'expliquer ces précautions sans nombre qu'un pouvoir constitué est sans cesse obligé de prendre. Sûr de sa conscience et de son patriotisme, il rejetait sans pitié tout ce qui n'avait pas, à ses yeux, l'apparence d'une opposition nationale, et marchait toujours droit à son but.

Digitized by Google

Tandis qu'il adressait cette proclamation aux Napolitains, il formait sa division ; il lui confiait la garde des frontières ; il observait à sa tête les mouvements des ducs dépossédés ; il ne semblait préoccupé enfin que des nécessités de la défense nationale. Un autre but le faisait agir cependant. Il nourrissait depuis longtemps l'idée d'attaquer le royaume de Naples du côté de la terre ferme, et de n'achever l'unification de l'Italie qu'après l'insurrection, et pour ainsi dire la conquête des provinces méridionales.

Le Piémont ne pouvait le suivre dans cette voie, qui lui eût été fatale. Garibaldi ne le comprit pas tout d'abord, et c'est ce qui motiva la muette opposition dont il devint l'objet de la part de Fanti, son supérieur immédiat.

Ce général est très-dévoué à la cause italienne ; il l'a prouvé à chaque nouveau péril, il le prouvera encore toutes les fois qu'il en sera besoin. Bon organisateur, militaire consommé, c'est, de plus, qualité précieuse, un homme calme et froid. Plus que notre *condottiere*, il a la conscience du danger, mais moins que lui il est accoutumé à lui faire face et à le combattre personnellement. Il a l'habitude des formes administratives, lentes et sûres. Il est doué d'une patience à toute épreuve et d'une prudence qui ne se dément jamais. Garibaldi est tout feu, tout entrain ; et quand sonne l'heure de la retraite, il est le dernier à s'éloigner du champ de bataille, comme il est le premier à y accourir quand le clairon fait entendre la charge.

D'après ces motifs et les réflexions qu'ils suggèrent, il

Digitized by Google

est facile de comprendre de quelles déceptions amères dut être abreuvé notre héros à cette époque de sa vie, et d'excuser en même temps jusqu'à un certain point ceux qui semblèrent alors oublier un instant ce qu'il avait fait pour l'indépendance de sa patrie.

Tandis que cet orage d'inertie grondait sourdement sur sa tête, il continuait, lui, à être l'objet des manifestations les plus sympathiques des peuples et des autorités de l'Italie centrale.

Et il les méritait, on peut bien le dire, autant par ses actes présents que par ceux qui avaient jusqu'alors honoré sa vie. Tandis que l'enrôlement des volontaires se poursuivait dans de larges proportions, il adressait, le 19 octobre, aux municipalités des Romagnes, une proclamation dont le but était d'appeler l'attention et la sollicitude des magistrats sur les familles indigentes de ces intrépides jeunes gens, l'espoir de la patrie.

« Chez les peuples courageux de l'antiquité, leur disait-il, la femme et les enfants du soldat qui allait défendre son pays, étaient considérés par tous, sans exception, comme un dépôt sacré confié à la foi et à la reconnaissance des citoyens. C'est un bel exemple à suivre et auquel nous ne faillirons pas. Quand nous appelons nos jeunes gens aux armes, nous ne devons pas perdre de vue le devoir que nous contractons envers les familles auxquelles nous enlevons trop souvent leur gagne-pain, leur consolation et leur avenir.

« Ne serait-ce pas nous rendre coupables d'une ingratitude sans excuse, que de souffrir que le soldat qui veille à la défense commune, eût encore à craindre pour

Digitized by Google

sa famille indigente, abandonnée, et que chez lui les tourments les plus cruels de l'absence vinssent accroître les rigueurs des fatigues militaires? L'amour unanime des citoyens ne doit-il pas adoucir, au cœur des délaissés, l'éloignement, la privation, la perte même de ceux qui leur sont chers?

« Il est temps que nous répondions du fond de l'âme à un sentiment de justice que nous ne saurions méconnaître. Il est temps que toutes les municipalités, suivant l'exemple que viennent de leur offrir celles de la Toscane, s'occupent sérieusement de secourir les familles indigentes de nos braves volontaires. Dieu nous préserve de vouloir nous donner et donner au monde le triste spectacle de parents languissant dans la misère, par cela seul que leurs fils se dévouent au salut de la patrie!

« J'implore donc, en faveur des familles pauvres des volontaires italiens, la générosité et le patriotisme des municipalités et des citoyens riches et puissants. »

Immédiatement, l'état-major de Garibaldi ouvrit, sur la position des familles des volontaires, une enquête dont le résultat fut transmis aux municipalités, qui s'empressèrent de secourir les plus nécessiteuses.

L'armée de la ligue, bien que confiante dans ses chefs, semblait impatiente d'en venir aux mains; elle paraissait désireuse surtout de savoir avec quel ennemi elle allait devoir se mesurer.

Le mystère, bien que mal servi par les quelques mots de la proclamation aux Napolitains, n'en existait pas moins, pour la plupart des volontaires, et l'inertie à

Digitized by Google

laquelle ils se voyaient condamnés commençait à leur peser beaucoup trop.

Garibaldi résolut de faire cesser cet état de choses, et, dans ce but, il se rendit à Bologne, où l'inquiétude était plus vive que partout ailleurs. Les troupes qui occupaient la ville et les environs furent immédiatement convoquées, et, dans une allocution chaleureuse, le général se hâta d'expliquer aux volontaires que les difficultés de la situation ne pouvaient manquer de s'aplanir bientôt; que bientôt en effet il allait être appelé à combattre à leur tête pour l'Italie et pour Victor-Emmanuel.

A ces accents bien connus, les murmures encore comprimés cessèrent comme par enchantement, et l'on procéda à la bénédiction et à la distribution des drapeaux.

Enthousiasmés par la présence et les explications si franches, si loyales de leur illustre chef, les soldats s'empressèrent, sans injonction aucune, de renouveler leur serment de fidélité au roi et à l'Italie.

C'est qu'il faut le dire aussi, le contingent bolonais se composait presque entièrement d'anciennes troupes pontificales, et que, dans ses rangs, des menées souterraines étaient journellement pratiquées par des amis du Saint-Siége et des anciens ducs, pour lui faire croire que jamais l'Europe ne consentirait à l'indépendance de l'Italie.

Mais toutes ces tentatives réactionnaires eurent bientôt échoué devant l'enthousiasme qu'excitaient, dans tous les esprits, la présence de Garibaldi, ses paroles magi-

Digitized by Google

ques, le souvenir de son glorieux passé et la conscience de son courage, de sa force, de son énergie.

Cette fois encore la partie était perdue pour les rétrogrades.

Mais, loin de se décourager, les voilà qui se lancent dans une nouvelle tentative. Ils organisent une société secrète pour la défense du Saint-Siége, des ducs dépossédés et de l'ensemble de leurs droits. Le mystère le plus absolu enveloppe les actes de cette réunion occulte à laquelle il ne manqua, sans doute, que des bras pour agir.

Ni notre héros, ni Fanti, ni les quatre gouvernements de la ligue n'en eurent aucun souci. Il est à croire, d'ailleurs, que ce conciliabule, dont les statuts furent dévoilés aussitôt sa création, ne rencontra pas dans sa marche tortueuse assez de membres dévoués pour lui permettre d'aspirer à quelque résultat sérieux, puisque, à partir de là, on n'en trouve plus vestige dans la guerre de l'indépendance.

Chaque fois, du reste, que les réactionnaires s'agitaient, chaque fois surtout que Garibaldi ou ses volontaires donnaient signe de vie, l'Italie entière en ressentait le contre-coup, et les offrandes affluaient de toutes parts dans la souscription ouverte pour le million de fusils.

La municipalité de Rimini, fière à juste titre de la présence du général dans ses murs, et de la sympathie qu'il avait toujours témoignée à ses habitants, lui décerna le patriciat, et il crut devoir l'en remercier par la proclamation suivante :

Digitized by Google

A LA MUNICIPALITÉ DE RIMINI.

« Messieurs,

« Ce n'est pas à mon mérite personnel, mais à l'idée sublime de la délivrance de la patrie, pour laquelle j'ai combattu et je combattrai toute ma vie, que je suis redevable de la sympathie que me témoigne la noble population de Rimini, et de l'honorable dignité que vous daignez aujourd'hui m'accorder en son nom.

« A elle et à vous, Messieurs, toute ma reconnaissance! Si la fortune me seconde, si la cause nationale triomphe, comme nous en avons tous l'espoir, le peu d'honneur qui pourra m'en revenir rejaillira naturellement sur la ville qui vient de m'admettre si généreusement au nombre de ses citoyens.

« Votre affectueux et dévoué ami,

« GARIBALDI. »

Tandis que ce qui précède se passait dans l'Italie centrale, la plus grande agitation régnait à Turin. La sympathie qu'on y éprouvait pour le héros de Varèse semblait encore s'accroître à chaque nouvelle promesse pour l'avenir, faite aux populations de l'Italie méridionale.

L'Europe commençait à s'émouvoir de rechef des manifestations continuelles de l'armée de la ligue et de son commandant en second.

Pour conjurer l'orage et pour mieux s'entendre, sans doute, sur la ligne de conduite à suivre, Victor-Emmanuel manda Garibaldi à Turin.

L'intention du général était de garder l'*incognito* en s'y rendant; mais ce fut en vain qu'il l'essaya. A chaque station, la foule ne cessa de se grouper autour de lui,

Digitized by Google

et force lui fut de répondre à tous les compliments qui lui furent faits, à toutes les félicitations qu'on lui adressa.

A Voghera, l'accueil devint plus enthousiaste que partout ailleurs. Il fut obligé de descendre de wagon pour répondre à la foule. Son discours se borna à ces quelques paroles : « Mes chers amis, avec un roi comme « Victor-Emmanuel, avec des armées comme les nôtres, « avec un peuple comme vous, l'Italie est sûre de sa « complète délivrance. »

Il arriva à Turin le 29 octobre dans la soirée. Une multitude immense assaillit l'hôtel dans lequel il était descendu, et l'acclama avec tant d'enthousiasme, qu'il dut se présenter au balcon à plusieurs reprises.

A neuf heures et demie du soir, un aide de camp du roi vint le prendre dans une voiture de la cour et le conduisit au château, où Victor-Emmanuel l'attendait.

L'entretien se prolongea jusqu'à minuit.

Le lendemain matin le général repartit pour Modène.

La situation se déroula plus nette après cette conférence. On comprit que le but du roi était de détourner notre héros de toute agression, avant que les provinces de la ligue fussent officiellement réunies à la Sardaigne.

D'un autre côté, en appréciant à leur juste valeur les faits accomplis, les marches exécutées, les proclamations lancées de part et d'autre, on put être aisément convaincu que les opérations de Garibaldi étaient plus offensives que défensives, et que le contraire se passait sur le territoire napolitain.

Digitized by Google

La sagesse conseillait peut-être d'attendre; notre intrépide *condottiere* s'était déjà fort avancé; le gouvernement piémontais inclinait de plus en plus du côté de la prudence, tandis que son courageux représentant n'avait écouté jusque-là que son violent amour pour la patrie.

Les événements ne tardèrent pas à prouver en effet que Victor-Emmanuel avait recommandé la modération au général, et qu'en retour celui-ci recevait sous son commandement immédiat les troupes précédemment placées sous les ordres de Mezzacapo et de Roselli.

Ainsi, dans cette circonstance comme dans les précédentes, Garibaldi consentait à s'effacer, à reculer même en quelque sorte, pour ne point gêner, par des mouvements trop hardis ou trop rapides, la marche lente vers la solution pacifique de l'unification.

Cette fois encore, le progrès de la souscription au million de fusils vint apporter une encourageante consolation au général.

L'hommage venait de l'Angleterre. Le comte d'Ellenborough avait adressé à lord Brougham une lettre pour l'engager à contribuer de ses deniers au succès du patriotique projet de Garibaldi. Dans cette lettre, on remarquait le passage suivant :

« Les armes, l'organisation et la discipline, voilà les trois éléments qui constituent la force principale d'un peuple qui travaille a son émancipation. A cette force se mesure le respect qu'il obtient. Sur cette base repose la véritable indépendance des nations.

« L'Italie possède un homme doué tout à la fois

Digitized by Google

d'une tête puissante pour diriger, d'une main vigoureuse pour exécuter, d'un cœur qu'embrase l'amour de la patrie, d'un esprit supérieur qui excelle à discerner le juste et l'injuste. Cet homme, c'est Garibaldi. Que les Italiens le suivent partout où il les conduira, et ils seront sûrs d'acquérir une gloire que nul peuple au monde n'osera leur disputer.

« Le succès dépend de la volonté de la Providence; mais, avec de bonnes armes, les Italiens peuvent au moins périr noblement et en véritables soldats sur le champ de bataille; ils peuvent acquérir ce renom impérissable que tous les siècles décernent unanimement aux peuples qui succombent en essayant d'affranchir leur pays. »

Un autre hommage, qui résumait en quelque sorte l'esprit de la nation anglaise tout entière, était rendu en même temps au libérateur de l'Italie :

« Garibaldi, disait le *Times*, est l'homme le plus avancé dans la lutte de ses compatriotes pour l'indépendance. La puissante simplicité de son caractère, la constance qu'il met à suivre son dessein, sa fermeté et son courage exercent une si grande influence sur tout ce qui l'entoure, qu'il agit comme un charme irrésistible sur l'esprit des Italiens. Il est l'incarnation visible de leurs désirs et de leurs espérances. Ils comprennent parfaitement qu'il n'entend pas les conduire hors du droit chemin; qu'il ne se propose aucun but personnel; qu'il a surabondamment prouvé que la sainte cause de l'indépendance de la Péninsule lui est plus chère que la vie; qu'on trouve enfin chez lui les grandes qualités

Digitized by Google

de l'intelligence, la prudence et les connaissances pratiques sans lesquelles les sentiments les plus nobles sont de peu d'utilité dans les affaires publiques.

« Si les populations de l'Italie centrale peuvent mettre sur pied une force suffisante pour justifier leurs prétentions, nous avons la certitude qu'aucun congrès européen n'osera fouler aux pieds une cause si énergiquement soutenue, et revendiquer des conquêtes acquises par une si éclatante bravoure sur tant de champs de bataille. »

Malgré tous ces témoignages d'adhésion et de sympathie, les insinuations malveillantes allaient leur train. Garibaldi s'était engagé à se maintenir sur la défensive. On fit courir le bruit qu'il avait été contraint à accepter cette condition, humiliante pour son passé, et qu'il n'agissait ainsi que dans des vues d'ambition personnelle. On osa prétendre, enfin, qu'il se mettait sur les rangs pour obtenir la régence de l'Italie centrale, dans le cas prévu où le prince de Savoie-Carignan la refuserait.

A cette insinuation perfide, qui révoquait insolemment en doute tout ce qu'il y avait en lui de chevaleresque loyauté, il crut devoir répondre sur-le-champ par la proclamation suivante, datée de Nice :

AUX ITALIENS!

« Des menées souterraines entravent sans cesse la liberté d'action inhérente au grade que j'occupe dans l'armée de l'Italie centrale, et dont je ne me suis servi que pour tâcher d'arriver au but que je me propose comme tout bon patriote.

« J'y réponds en renonçant au service militaire.

« Mais le jour où Victor-Emmanuel appellera de nouveau ses

Digitized by Google

Digitized by Google

GARIBALDI AU TOMBEAU D'ANGELA.

Digitized by Google

soldats à combattre pour délivrer notre pays, j'aurai bientôt retrouvé une arme quelconque, et une place à côté de mes vaillants compagnons.

« Cette misérable politique astucieuse, qui cherche en ce moment à troubler la marche majestueuse de nos affaires, doit nous persuader qu'il est urgent que nous nous serrions plus que jamais autour du valeureux et loyal soldat de l'indépendance, incapable de reculer dans la généreuse et sublime voie qu'il suit, et que nous devons préparer de l'or et du fer pour recevoir, comme ils le méritent, ceux qui tenteraient de nous replonger dans les misères du passé.

« Nice, 18 novembre 1859.

« JOSEPH GARIBALDI. »

Le gouvernement de la Toscane accepta dans les termes les plus flatteurs la démission qui lui était offerte et promulgua, à cette occasion, le décret suivant :

RÉGNANT SA MAJESTÉ VICTOR-EMMANUEL :

Le gouvernement de la Toscane cède avec un vif regret aux instances du lieutenant-général Joseph Garibaldi, qui lui a exprimé le désir d'être relevé du commandement de la 11e division de l'armée italienne.

Et il décrète :

Article unique. — Est acceptée la démission qu'offre, des fonctions actives qu'il remplit dans les troupes toscanes, le lieutenant-général Joseph Garibaldi, lequel a si bien mérité de la patrie par les services dignes d'éloges et de reconnaissance qu'il n'a cessé de lui rendre. Lui est toutefois maintenu, à titre honorifique, le grade dont il est revêtu, avec faculté d'en porter l'uniforme et les insignes.

Le ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

Florence, 19 novembre 1859.

RICASOLI, CADORNA.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

Réception de Garibaldi à Nice. — Effets de sa démission. — Réponse à certaines calomnies. — Garibaldi cesse de faire partie de la *Société nationale*. — La *Nation armée*. — Nice annexée à la France. — Garibaldi citoyen de Brescia. — Il se retire à Caprera, d'où il part pour l'expédition de Sicile.

Cet acte de la vie de notre héros eut tout le retentissement d'un des plus grands événements politiques de notre époque. L'Angleterre s'en émut la première, et nous aimons à enregistrer la manière dont il fut accueilli par un des principaux organes de la presse de Londres, que nul certes n'accusera de partialité.

On lisait dans le *Times* :

« Le nouveau trait dont s'honore le général Garibaldi n'étonnera personne : sa vie n'a été qu'un sacrifice continuel de tous ses intérêts à la cause italienne. Se regardant comme un embarras, comme un obstacle au plan organisateur du général Fanti, il a cru devoir se retirer. »

Le journalisme français tenait le même langage, et le 20 novembre on lisait dans le *Siècle* :

Digitized by Google

« Le brillant chef de *guerillas*, que certains amis de l'Italie, bien intentionnés, mais peu sages, auraient voulu mettre en opposition avec le roi Victor-Emmanuel, comme chef d'un mouvement rival, a fait tout à la fois preuve de patriotisme et de prudence en repoussant nettement et avec énergie cette instigation fort peu judicieuse.

« Quelles que soient les difficultés qui s'accumulent sur les pas du roi de Sardaigne, ce ne sera pas, nous en sommes certains, l'imprudence ou l'ambition de Joseph Garibaldi qui les augmentera. »

Mais c'est à Turin surtout que la nouvelle de la démission de Garibaldi produisit un immense effet. On crut que la ligue de l'Italie centrale allait se dissoudre et les armées de l'indépendance se désunir. Mais on fut bientôt rassuré quand on apprit que l'illustre général avait usé de toute son autorité morale auprès de ses lieutenants Cosenz, Medici, Bixio, Sacchi, Quintini, etc., pour les empêcher de suivre son exemple et les décider à rester sous les ordres de Fanti.

Les troupes elles-mêmes, on devait s'y attendre, n'avaient pu réprimer leur mécontentement; mais les mesures de leur illustre chef étaient si bien prises, que ces manifestations n'eurent pas de suite.

Il fut reçu à Nice avec un enthousiasme inouï. Au moment de son arrivée, venait d'avoir lieu une revue de la garde nationale. En apprenant la funeste nouvelle, un cri unanime de *Vive Garibaldi!* retentit dans tous les rangs, et, entourée de la population entière, elle s'élança vers la demeure du général.

Digitized by Google

On l'acclama pendant plus d'une demi-heure avec des hourras frénétiques. Il se présenta plusieurs fois à la foule. Obligé enfin de prendre la parole, il adressa à ses concitoyens la rapide allocution ci-après :

« CHERS AMIS !

« Je ne mérite pas les remercîments ni les acclamations que vous me prodiguez. En offrant mon bras à la patrie, je n'ai fait que mon devoir. Vienne le jour où l'Italie sera de nouveau appelée à la bataille, et je ressaisirai mon épée !

« Armons-nous sans cesse ! Que les troupes, que les gardes nationales augmentent encore, si c'est possible, la force qu'elles ont jusqu'ici déployée ! Quand nous aurons une armée de deux cent mille hommes bien disciplinés et bien résolus, nous n'aurons besoin de personne pour nous aider à conquérir notre indépendance. Vive l'Italie ! Vive le roi ! »

Bientôt la société typographique vint offrir à son immortel concitoyen une couronne de laurier ornée de rubans tricolores. Il répondit à ses membres que leur hommage lui était d'autant plus cher, qu'il lui venait du peuple dans le sein duquel il avait pris naissance ; que, s'il avait donné sa démission, des motifs diplomatiques seuls l'y avaient obligé ; mais que dans peu, sans doute, il aurait à reprendre les armes à l'appel du roi, et qu'il serait heureux de consacrer, derechef, sa vie à l'émancipation de la patrie commune !

De Nice, il se rendit à Gênes. Déjà il avait conçu le projet de se retirer immédiatement dans sa propriété de Caprera, mais des nouvelles de l'Italie centrale le forcèrent à renoncer provisoirement à ce projet. Le mécontentement grossissait à vue d'œil parmi ses braves

Digitized by Google

compagnons d'armes. Il jugea à propos de leur adresser cette proclamation :

« CAMARADES !

« Il ne faut pas que mon éloignement momentané du milieu de vous refroidisse l'ardeur qui vous enflamme pour notre sainte cause. En vous quittant, vous qui représentez si bien l'idée sublime de la délivrance de l'Italie, je suis parti, vous le savez, triste et ému. Ce qui me consolait cependant alors et ce qui me console encore de cette séparation forcée, c'est la certitude que j'ai de me retrouver bientôt parmi vous, afin de vous aider à achever l'œuvre que vous avez commencé avec tant d'éclat.

« Pour vous comme pour moi, le plus grand des malheurs serait de ne pas vous trouver là où il s'agirait de combattre en faveur de l'Italie. Jeunes gens, n'oubliez jamais votre serment de fidélité au chef de notre nation ! Perfectionnez-vous dans les exercices du soldat et persévérez dans la discipline !

« Cette trêve, au reste, ne saurait être de longue durée. On ne sait pas qu'il y a en vous les éléments d'un grand peuple, et que, dans vos cœurs libres et indépendants, germe une idée puissante que l'Europe entière serait impuissante à combattre et à étouffer. On ne sait pas davantage qu'avant de nous soumettre, il faudrait écraser par la force une nation entière résolue à mourir pour sa liberté.

« Mais, alors que nous tomberions tous, nous léguerions aux générations à venir les vivaces instincts de haine et de vengeance auxquels nous a poussés la domination étrangère ; nous léguerions à nos fils un fusil et la conscience de leurs droits !... Je le répète, Italiens, je ne saurais trop vous le répéter, ne déposez pas les armes ! Groupez-vous plus que jamais autour de vos chefs, et observez strictement la discipline la plus sévère !

« Que pas un de vous ne se dispense de fourbir son mousquet, car demain peut-être le canon vous annoncera que l'heure de vous en servir a sonné.

« Gênes, le 23 novembre 1859.

« GARIBALDI. »

Digitized by Google

De ce côté, la consolidation de l'œuvre laborieuse de notre héros était assurée.

Les ennemis du célèbre *condottiere* et de l'Italie avaient en vain espéré que les troubles et les défections suivraient sa retraite. Déçus dans leur attente, on les vit se rejeter sur la souscription belliqueuse dont Garibaldi avait si généreusement pris l'initiative. « A quoi bon, disaient-ils, cet armement de tout un peuple, quand, défendu comme il l'est maintenant par des troupes nombreuses et aguerries, il n'a plus rien à craindre de l'étranger. »

C'est ainsi qu'ils s'évertuaient à faire tourner, contre la souscription créée par notre héros, le bon ordre qu'il avait su rétablir dans l'Italie centrale.

Mais les amis de l'indépendance se gardèrent bien de prendre le change. Le maire de Florence profita même de cet incident pour imprimer un nouvel essor à la souscription, en en chargeant officiellement les officiers de la garde nationale de cette ville, et officieusement ceux de toute la Toscane.

De son côté, Garibaldi l'activait de tout son pouvoir à Gênes et dans les provinces liguriennes.

Mais, à Milan, les rétrogrades allaient avoir le dessus, quand l'illustre *condottiere* se hâta d'écrire au comte de Belgiojoso, maire de la ville :

« TRÈS-CHER AMI,

« Veuillez avoir la bonté de dire aux membres de la commission que vous dirigez avec tant de dévouement et de patriotisme, que la souscription pour le million de fusils ne doit pas être sus-

Digitized by Google

pendue un instant, mais qu'il faut, au contraire, lui imprimer un mouvement plus actif que jamais.

« Si je me suis éloigné d'un poste que je ne pouvais plus garder honorablement, je n'abandonne pas pour cela la cause à laquelle j'ai juré de sacrifier ma vie entière.

« Comme je n'ai plus aujourd'hui d'occupations militaires, je désire consacrer tout mon temps à la propagation incessante d'une œuvre qui a excité d'universelles sympathies et que je suis heureux et fier d'avoir entreprise.

« Croyez-moi, etc.

GARIBALDI.

A peine cette lettre fut-elle connue à Milan, que la *Société unitaire*, qui siégeait dans cette ville, écrivit au général pour le prier de se rendre dans son sein. Elle espérait pouvoir le faire revenir sur sa résolution, mais elle échoua dans cette noble tentative. La détermination de notre héros était inébranlable; il ne voulait plus que des situations bien tranchées, et les motifs qui l'avaient éloigné de son commandement subsistaient toujours.

Cependant si des témoignages de sympathie lui arrivaient de toutes parts, les calomnies allaient aussi leur train. Certaines feuilles publiques inséraient ou analysaient des correspondances apocryphes de Garibaldi. Un journal français, auquel nous ne ferons pas l'honneur de le nommer, poussa même l'audace jusqu'à reproduire une prétendue lettre, dans laquelle le libérateur aurait écrit à un de ses amis que s'il avait quitté l'armée de l'Italie centrale, c'était uniquement pour ne point participer aux massacres de prêtres qui allaient avoir lieu.

Mais, de toutes ces calomnies, la plus étrange peut-

Digitized by Google

être et la plus accréditée, fut celle dont l'insolent auteur osa répandre le bruit d'une certaine rencontre, qui n'avait jamais eu lieu, on le pense bien, à Nice, entre Garibaldi et l'impératrice-mère de Russie, rencontre dans laquelle il aurait accepté, ajoutait-on, la mission, si peu en rapport avec son caractère, de patronner un frère de l'empereur Alexandre, comme prétendant au trône de l'Italie centrale. La lettre suivante, adressée à la feuille qui n'avait pas rougi d'ouvrir ses colonnes à une pareille imposture, fait ressortir à la fois et le cynisme du calomniateur, et les intentions du brave général. Elle ne fut point insérée par le journal qui avait donné asile au faussaire, mais une gazette de Milan se chargea de la porter, telle que la voici, à la connaissance du public :

« Monsieur,

« Dans une de vos correspondances particulières de Paris, on lit : « Ce qui a fait encore plus croire aux projets de la Russie, « c'est la réception faite à Garibaldi dans le but de concilier à la « future reine les sympathies italiennes; *le général s'est laissé « prendre à la glu*, etc. »

« Cette lettre fait allusion à une erreur propagée par quelques journaux.

« A les en croire, j'aurais été reçu par l'auguste mère de l'empereur, *ce qui n'est pas.*

« Je vous prie d'assurer ces mêmes correspondants que, si les Italiens suivent mes conseils, ils n'accepteront pas même un prince de la famille du souverain qui a donné au monde le sublime spectacle de l'affranchissement des serfs; mais qu'ils persisteront, comme ils l'ont fait jusqu'ici, à ne vouloir d'autre souverain dans la Péninsule que Victor-Emmanuel.

Digitized by Google

« C'est la seule combinaison politique qui puisse fonder son avenir sur des bases durables, et assurer la tranquillité de l'Europe.

« S'il entre dans la pensée de quelqu'un de vouloir empêcher mes compatriotes de suivre ce conseil, ils feront bien dans ce cas de recourir au *million de fusils*.

« C'est l'unique antidote contre ces velléités anti-nationales. C'est le moyen infaillible d'arriver à l'accomplissement de leurs vœux et de ne pas être pris à la glu.

« Je suis votre dévoué,

« GARIBALDI. »

Durant ce temps de repos, l'illustre *condottiere* continua d'activer, par ses chaleureuses lettres, le mouvement en faveur de la souscription. C'était pour lui le point capital, comme le démontre sa correspondance que nous reproduisons à dessein.

L'ardent patriotisme qui embrase le cœur de l'immortel patriote se fait jour dans ses écrits.

Toujours prêt à la lutte, il excelle dans l'art de préparer ses futurs compagnons d'armes, et le héros nous prouve encore une fois qu'il est un grand citoyen.

La mobilisation de la garde nationale, l'organisation de volontaires, les souscriptions, l'armement de tous les hommes en état de tenir un fusil, sont ses plus chères occupations dans cet intervalle de paix ou plutôt de trève, car déjà commence à fermenter dans les esprits cette grande agitation qui doit être le prélude des événements de Sicile et de Naples.

Dans une lettre à la garde nationale de Côme, il lui dit : « Pour vous préparer à l'œuvre capitale de l'indépendance définitive de l'Italie, il vous faut augmenter

Digitized by Google

vos cadres le plus possible et former trois catégories de soldats : la première, de *sédentaires*, composée de cette inébranlable réserve à laquelle doit échoir la garde du foyer; la seconde, d'*actifs*, qui pourront défendre au besoin la province; la troisième, de *mobiles*, prêts à marcher sur tous les points de l'Italie où les appelleront les nécessités de notre sainte cause, sans que, pour cela, ils fassent partie intégrante de l'armée.

« Je considère cette triple mesure comme indispensable au salut de la patrie, et je vous demande en son nom d'y penser sérieusement. Il n'est pas de fatigues, de sacrifices, de dangers qui ne soient de beaucoup préférables à l'oppression étrangère. »

La *Société nationale italienne*, dont nous avons annoncé la réorganisation, avait paru, vers le commencement de décembre, accueillir favorablement les idées pacifiques. Elle semblait admettre que, l'Italie centrale une fois régulièrement annexée au Piémont, il ne restait plus à la Péninsule qu'à attendre du temps la réalisation de ses vœux. Cette politique trop passive ne pouvait être du goût de notre héros, qu'en sa qualité de président de l'association elle rendait solidaire de ses principes.

Après quelques pourparlers qui n'aboutirent pas, il se décida à écrire à M. La Farina, secrétaire de cette société patriotique :

« Mon cher La Farina,

« Je vous prie d'annoncer, dans le plus prochain numéro du *Petit Courrier*, qu'à partir de ce jour je ne suis plus président de la *Société nationale italienne*.

« Turin, 29 décembre 1859.

« Garibaldi. »

Digitized by Google

Et, sans perdre une minute, il créait à Milan une autre association sous le titre de *la Nation armée.*

La capitale du Piémont en tressaillait de joie.

L'avocat Brofferio, de Turin, offrait, au nom de ses amis politiques, un banquet au fondateur de la nouvelle société. Il eut lieu le 1er janvier à l'hôtel *Trombella*, à Turin. Une multitude immense, accourue de toutes parts, faisait retentir l'air de ses acclamations enthousiastes. Il fallut que Garibaldi se montrât au balcon, d'où il adressa à la foule ces quelques paroles :

« Peuple de Turin, vous avez conservé dans votre âme, comme un feu sacré, tout votre amour de l'indépendance ! L'œuvre ébauchée par vous, toutes les provinces de la Péninsule sont prêtes à l'achever !

« On ne saurait douter un instant des destinées d'un pays qui possède à sa tête un homme comme Victor-Emmanuel. Roi et peuple ne s'arrêteront que lorsque l'Italie entière sera libre. »

La multitude répondit à cette allocution spontanée par les cris de *Vive le roi! Vive l'Italie! Vive Garibaldi! Vive Cavour!*

Cependant, malgré ce brillant début, la *Nation armée* n'exista que quelques jours. Elle dut se dissoudre en présence du mauvais vouloir de ces mêmes hommes politiques qui avaient détourné la *Société nationale* de sa voie.

Ils s'obstinaient à voir une agression menaçante dans le nom seul de *Nation armée.* Notre héros prit encore une fois résolûment son parti ; il adressa à ses compatriotes cette nouvelle proclamation :

Digitized by Google

AUX ITALIENS!

« Appelé par quelques-uns de mes amis à concilier les fractions du parti libéral, j'avais fondé dans ce but une société patriotique, la *Nation armée*, et j'en avais accepté la présidence.

« Mais ce titre seul de *Nation armée*, épouvantant tout ce qui est déloyal, corrupteur et tyrannique, nos modernes tartuffes, sortant de leur léthargie, ont crié sur nous : Anathème!

« Le gouvernement du roi-chevalier a été importuné des clameurs de ces alarmistes, et, pour ne pas le compromettre, je me suis décidé à abandonner la charge dont on m'avait honoré.

« Avec le consentement unanime des sociétaires, je déclare dissoute la *Nation armée*, et j'invite tout Italien qui aime sa patrie à concourir, par sa souscription, à l'achat du million de fusils.

« Si, avec un million de fusils, l'Italie, en présence de l'étranger, n'était pas capable d'armer un million de soldats, il faudrait désespérer de l'humanité.

« Que l'Italie s'arme, et elle sera libre!

« Turin, 4 janvier 1860, cinq heures du soir.

« G. GARIBALDI. »

A partir de ce moment jusqu'à l'expédition de Sicile, un seul fait important est signalé dans la vie publique de l'illustre général. Nous voulons parler de l'annexion de la Savoie et plus particulièrement de celle de Nice à la France.

Quelles que fussent, pour l'indépendance de la Péninsule et pour sa future liberté d'action, les conséquences de cet événement, il n'en est pas moins vrai que le vainqueur de Côme et de Varèse ne put voir sans une amère douleur sa ville natale détachée du faisceau commun. Italien par dessus tout, il considérait Nice

Digitized by Google

comme le berceau de l'émancipation nationale dont il était l'ardent promoteur. Du fond de l'âme, il reportait avec enthousiasme sur cette cité chérie la plus grande part de sa propre gloire. N'était-ce pas là, en effet, qu'il avait appris pour la première fois à aimer l'Italie de cet immense et saint amour qui faisait sa propre force ; là aussi qu'il avait appris à bégayer cette douce langue italienne, à se réjouir des joies de sa patrie et à souffrir de ses douleurs?

C'est l'unique circonstance dans laquelle on ait pu l'accuser, non peut-être sans quelque raison, d'avoir cessé un instant d'aimer la France comme on aime une sœur aînée qui a concouru si vaillamment à l'œuvre de notre émancipation. Il y a sans doute, dans les discours qu'il prononça alors, certaines paroles qui allaient au delà de sa pensée, dans ses écrits certaines phrases un peu vives qu'il ne répéterait pas bien certainement aujourd'hui. Mais qu'importe, après tout? Qui de nous peut répondre que, dans sa position, il aurait eu la force d'agir autrement?

S'il est de notre devoir de Français de considérer, non comme des fautes, mais comme des erreurs jusqu'à un certain point pardonnables, ces protestations spontanées de l'illustre enfant de Nice, la moindre idée de blâme ne doit-elle pas s'effacer de notre esprit, à la pensée de ce que cet homme a dû souffrir alors, et de ce qu'il souffre probablement encore, en voyant, grâce à lui principalement, toutes les villes italiennes s'asseoir au banquet de l'unité, à la seule exception de celle qui fut son berceau? Car la Savoie, qui ne parle que fran-

Digitized by Google

çais, n'avait pas cessé d'être française avant le jour de l'annexion.

Plaignons donc sincèrement le grand citoyen de ce que le hasard l'a fait naître à Nice, ville italienne néo-française, quand toutes les cités d'Italie auraient été si heureuses et si fières de l'avoir pour enfant.

Aussi, qu'on se le rappelle, quel empressement n'y eut-il pas entre elles toutes, pour offrir dans leur sein, à l'illustre patriote, le droit de naturalisation ! La première qui apparaît dans la lice est celle de Brescia.

Le général accepte avec transport la qualité de citoyen dont elle l'honore et adresse cette lettre à sa municipalité :

« MESSIEURS,

« S'il y a une ville italienne dont on puisse s'enorgueillir d'être citoyen, c'est assurément celle de Brescia.

« Pendant que la Péninsule entière se battait à Novare, Brescia ne s'occupait ni du nombre ni de la force de l'ennemi ; elle n'achetait pas, par un lâche silence et par une coupable indifférence, une servile tranquillité.

« Les habitants de la fière cité de Spieri ne pouvaient pas plier raisonnablement le genou devant les usurpateurs, tandis que leurs frères arrosaient à flots de leur sang tant de champs d'honneur pour le salut de l'Italie.

« Malheureusement le cri de la courageuse ville se perdit dans les vastes plaines qui l'entourent ! La classe modératrice étouffa l'élan généreux de sa population. Une seule voix répondit à l'appel généreux des patriotes brescians ; Camozzi fit retentir les vallées de sa voix tonnante, et accourut avec une poignée de montagnards au secours de l'héroïque cité.

. . . . . .

« Oui, j'accepte avec gratitude le titre de citoyen que m'offre

Digitized by Google

cette chère ville! Italien et Niçois, qu'elle me permette seulement de ne renier jamais mon berceau et la tombe de ma mère!...

« Croyez à l'affection de votre dévoué,

« GARIBALDI. »

Cette lettre était datée de l'île de Caprera, où l'illustre patriote s'était retiré après bien des contrariétés successives. Il avait vu tourner contre lui toutes les mesures qu'il avait prises en dernier lieu pour provoquer et assurer l'indépendance des provinces italiennes qui gémissaient encore sous le joug. En proie à d'indignes calomnies, assailli de tous côtés par des hordes de lâches et de traîtres, il était resté le même et n'avait point faibli.

Mais un nouveau coup, un coup terrible lui était réservé.

Dans sa rapide campagne de 1859, il avait fait une de ces rencontres pleines d'imprévu, une de ces rencontres féeriques, dont l'influence pèse sur toute une destinée. Une femme lui était apparue, noble et belle. Elle lui avait donné de précieux renseignements. Il avait cru voir revivre en elle l'*héroïne de la Montagne noire*, et s'était senti embrasé, une fois encore, de cet amour sacré, mêlé de patriotisme, auquel il avait déjà cédé.

Des détails, que nous supposons peu authentiques, et qui sont dus certainement moins à des amis qu'à des ennemis de notre héros, ont été publiés dans le temps sur les cruelles désillusions qui suivirent cette rencontre. Nous croirions manquer à notre devoir d'historien consciencieux en consignant ici les diverses versions

Digitized by Google

auxquelles elle donna naissance et qui se contredisent toutes. C'est une triste besogne que nous préférons laisser aux amateurs de scandale.

Depuis ces rudes épreuves, Garibaldi sembla avoir chassé de son esprit toute idée étrangère à sa tâche patriotique. Il avait besoin de repos, il se retira à Caprera, cette île à jamais célèbre qu'il a fertilisée de ses mains.

Les sympathies ardentes de la Péninsule entière et des hommes de cœur de toutes les nations ne lui firent pas défaut dans cette retraite.

Nous croyons ne pouvoir mieux clore ce chapitre que par quelques lignes, dues à une femme d'esprit et de cœur, qui se trouvait à Nice au moment où il songeait à prendre sa retraite, après avoir donné sa démission de commandant en second de l'armée de l'Italie centrale :

« Nice s'éveille et s'émeut, s'écrie-t-elle... Qu'y a-t-il d'inusité ! Quel mobile presse et agite cette foule? où va-t-on? qui veut-on voir? et quel nom, courant de bouche en bouche, forme ce bruissement sympathique? C'est le héros légendaire de l'indépendance italienne, le *condottiere* de la liberté, c'est la peur du soldat sans peur de l'Autriche, c'est l'espoir, c'est l'amitié du peuple, c'est Garibaldi ! Que signifie sa présence inattendue, que signifie son brusque départ? Que dit-il?... Il dépose sa glorieuse épée ! il retourne aux travaux rustiques ! il quitte même la terre piémontaise !... Lion dédaigneux, il abandonne aux renards le salut de la patrie !

« Tous s'en affligent ; quelques-uns même le blâment. Il se décourage, dit-on ; il donne un exemple funeste ;

Digitized by Google

il manque à la vertu de patience, plus nécessaire encore, hélas! que le courage à la pauvre Italie.

« Je ne sais ce que vous allez penser de ces reproches et comment, à Paris, l'on interprétera la retraite de Garibaldi. Quant à moi, malgré les apparences, j'avoue que je l'estime politique, et si même elle n'était, comme le veulent plusieurs, qu'un acte soudain, irréfléchi, du patriote indigné, je tiens que la réflexion la plus mûre ne l'aurait pu conseiller mieux dans l'intérêt du pays, et dans l'intérêt de sa gloire, qui est le bien du peuple.

« Quand s'ouvrent les congrès, quand les encriers s'emplissent, quand les plus fins renards de la diplomatie s'assemblent autour d'un tapis vert pour écrire d'une plume d'aigle, d'oie, de vautour ou de corbeau, les sentences qui décident du sort des nations, faudra-t-il que l'homme de guerre et d'épée, l'héroïque aventurier reste immobile et muet, l'arme au bras et comme en faction à la porte des conseils? Faudra-t-il, lui qui ne sait rien des cours, qu'il étudie le langage diplomatique, et qu'il transmette à ses volontaires les considérants des protocoles? En vérité, ce n'est pas là son affaire ; c'est à une autre besogne qu'il a été convié. On lui a dit : « Viens nous aider à déchirer les traités injustes ! » On ne lui a pas dit : « Viens apprendre comment on fait des traités impossibles! »

« Imposibles, c'est la persuasion de Garibaldi et de tous ceux qui connaissent, comme lui, la prodigieuse unanimité de l'opinion publique dans ce pays. »

Éloignant de notre récit tous les faits apocryphes, inventés ou arrangés pour les besoins d'une cause per-

Digitized by Google

due, que ne pouvons-nous rayer d'un trait de plume, de la vie de notre héros, les désillusions et les malheurs auxquels il fut en butte, et appliquer exclusivement à sa retraite, qui ne fut pas heureusement définitive, ces lignes brillantes du remarquable écrivain qui signe *Daniel Stern?*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GARIBALDI A CAPRERA.

Digitized by Google

Nous voici arrivé à la fin de la première partie de notre tâche.

Garibaldi s'est retiré dans son île de Caprera, où il a repris la charrue, et où il s'occupe de l'éducation de ses enfants.

Il est là, avec son fils aîné, jeune homme ardent, courageux, qui l'a suivi dans la campagne de 1859.

Il est là, avec son jeune fils, auquel il donne l'instruction élémentaire préparatoire à la marine.

Il est là, avec sa fille, belle et robuste enfant, dont il fait une ménagère, et qu'à chaque instant il entretient de sa chère mère défunte.

Du jour au lendemain il s'est transformé ; mais il est prêt à se transformer encore.

A Caprera, Garibaldi est un agriculteur aisé, s'occupant de perfectionnements, de découvertes, s'ingéniant à trouver des améliorations à la condition précaire des populations agricoles.

C'est de ces nobles occupations qu'il est détourné par un événement qui doit changer la face de l'Italie. Lasse de plusieurs siècles d'opression, et toute saignante encore de ses plaies nouvelles, la Sicile a défié ses tyrans.

Ceux-ci ont noyé dans le sang la révolution naissante.

Digitized by Google

Mais, écrasée au sein des villes, elle a rallié ses débris dans les montagnes, où, si elle est inattaquable par les armes, elle sera réduite par la famine.

Réduite au désespoir, elle pousse un cri de détresse dont retentit l'Italie entière.

Les échos de Caprera ont répété ce cri.

La résolution de Garibaldi est bientôt prise. Il s'embarque pour Gênes où nous allons le retrouver, organisant une petite armée et préparant sa descente en Sicile.

Cette seconde partie de l'existence de notre héros, cette période brillante, inouie, qui n'a pas encore dit son dernier mot, est certainement la plus merveilleuse épopée dont l'histoire gardera le souvenir.

Nous en suivrons consciencieusement, scrupuleusement les admirables péripéties.

Comme pour la justifier, nous raconterons au prix de quelles souffrances, de quels efforts, de quels malheurs le peuple du royaume de Naples a mérité et conquis son indépendance actuelle, et cela dans notre siècle, après qu'un prince chevaleresque, un guerrier français élevé à l'école du grand Napoléon, lui eut appris à jouir des droits de nations libres.

Peut-être qu'après ce récit notre tâche ne sera pas encore accomplie.

Garibaldi ne l'a-t-il pas dit dans une foule de circonstances :

« Je ne déposerai pas définitivement les armes tant qu'il restera un pouce de terre italienne à délivrer! »

Digitized by Google

Avant de commencer notre second livre, terminons le premier par quelques réflexions que nous inspire la situation de la Péninsule au moment où nous laissons notre héros.

Il a été longtemps de mode, à notre époque, de calomnier cette terre malheureuse. Nos compatriotes ont fait leur partie dans ce concert unanime, si injuste, si peu généreux.

Qu'on ne l'oublie pas, l'Italie, durant longues années, a été un théâtre de luttes incessantes pour les souverains de l'Europe. Étrangères à ces rivalités gigantesques, elle a fini par être considérée par les parties belligérantes comme un pays conquis, sans que jamais les peuples aient pris part à leurs conflits.

Toujours déchirée de la sorte par des puissances infiniment plus fortes qu'elle, alors que depuis dix siècles la donation de Charlemagne l'avait dépouillée de son homogénéité, il lui était impossible d'imposer silence aux combatants étrangers, et de leur demander à être enfin quelque chose chez elle.

La France, nous objectera-t-on sans doute, a bien eu sa Jeanne d'Arc aux jours de l'invasion! Qui. Mais auparavant elle était une, et l'Italie se débattait morcelée.

Digitized by Google

1815 vint replonger la Péninsule dans cette situation fausse. Sa nouvelle division fut même, peut-être, plus antipathique aux sentiments nationaux que toutes les anciennes.

Les alliances que les princes étrangers régnant dans son sein avaient contractées avec la maison d'Autriche étaient un obstacle qui semblait invincible à la manifestation de ses vœux. Et cependant, jamais époque ne fut aussi féconde en tentatives insurrectionnelles; jamais pays ne fut le théâtre d'autant d'efforts pour conquérir une indépendance que beaucoup croyaient perdue sans retour.

Sans cesse noyée dans des fleuves de sang, la révolution italienne surnageait sans cesse. Semblable à l'hydre de Lerne, chaque tête abattue renaissait plus terrible et plus menaçante.

La lutte dura jusqu'en 1848; l'insurrection, toujours vaincue, toujours invincible, se fit alors légion. Charles-Albert, un prince, un fils de princes, lui dit : Je serai ton premier soldat! Mais, vaincu à Custozza et à Novarre, il l'entraîna dans sa défaite, et Venise tomba.

Cependant, l'Italie n'était pas morte, elle recommença sourdement sa lutte héroïque. La persécution, de son côté, poursuivait l'œuvre de vengeance des trônes un instant ébranlés.

La Péninsule aurait eu, peut-être, le même sort en 1859 qu'en 1848, si un fait unique dans l'histoire n'était venu tout à coup frapper de stupéfaction les oppresseurs et glacer le bras de leurs bourreaux.

Digitized by Google

Ce fait, sans précédents, c'était l'alliance ouverte, l'alliance intime d'un peuple et d'un roi.

Le peuple, c'était Garibaldi et les hommes que son renom groupait autour de son épée.

Le roi, c'était Victor-Emmanuel, à qui sa loyauté chevaleresque et l'habileté de sa politique avaient valu le concours de la France.

On n'oubliera jamais quels ont été les immenses résultats de cette triple alliance.

Mais, de plus grands encore ont été obtenus par ce sublime aventurier qui, résumant en sa personne l'Italie entière, à Côme et à Varèse, a conquis le droit de dire à chacun : Lève-toi et sois un homme!

Comment la Péninsule en masse n'aurait-elle pas répondu avec enthousiasme à ce cri de son admirable enfant? Comment un tel héros, frappant du pied la terre natale, n'en eût-il pas fait surgir des milliers de héros?

Garibaldi, fort de cette immense sympathie populaire, a marché en avant sans s'inquiéter de ce que pouvait penser et dire l'Europe.

Avec un pareil défenseur l'Italie est grande, parce-qu'elle est sage. Elle est grande, parce que dans son sein la révolution n'est pas l'anarchie; parce que la guerre n'est pas le carnage; parce que la conquête est l'émancipation.

Lui aussi est grand comme sa patrie régénérée, grand comme l'idée qu'il représente, grand de toute la grandeur de ces hommes intrépides qu'enfante sa voix, qui l'entourent chaque fois qu'il faut combattre, et qui

Digitized by Google

meurent sans regret, avec bonheur même, en l'admirant à leur tête.

Aux yeux de la postérité, sa gloire sera incontestable, inouie, comme celle de son roi, comme celle du ministre de ce roi, parce que l'histoire, fauchant autour de ces trois admirables figures toutes les vaines rumeurs contemporaines qui ne vivent qu'un instant, les présentera à l'admiration des peuples à venir dans tout leur éclat, dans toute leur majestueuse simplicité.

Et quand elle dira au monde stupéfait quel fut le rôle de Garibaldi dans cette immense lutte; tous ceux qui en liront les détails pourront s'écrier :

Il avait raison, notre héros, de répéter sans cesse : « NON! NON! L'ITALIE N'EST PAS LA TERRE DES MORTS! »

La mort a enlevé l'illustre historien auquel avait été confiée la tâche glorieuse de raconter la vie et les exploits de Joseph Garibaldi, au moment même où il faisait le récit de la fin tragique d'Annita, la compagne du célèbre condottière.

Appelé à continuer l'œuvre de Camille Leynadier, nous nous sommes efforcés de ne pas démériter de l'accueil que le public avait fait à notre devancier, en nous livrant aux recherches les plus consciencieuses sur les exploits et les actes du héros de l'Italie moderne.

Nous avons été guidé dans ce travail, moins par notre expérience que par notre vive sympathie pour la sainte cause de l'indépendance italienne.

Paris, octobre 1860.

ALFRED D'AUNAY.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AUX AMIS DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE..... 1

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE EN 1859.

I. Nationalités incorporées à l'Autriche..... 3
II. Les traités de 1815 et l'Italie..... 6
III. Code autrichien en Lombardie. — Pater des Lombards..... 10
IV. Armements et négociations. — Ultimatum de l'Autriche au Piémont. — La guerre de l'Indépendance est déclarée..... 12
V. Passage du Tessin par les Autrichiens. — Leurs exactions, leurs pillages..... 17
VI. Sympathies de l'Europe et de l'Italie pour le Piémont. Insurrection de la Toscane, de Parme, de Massa-Carrara contre l'Autriche..... 19
VII. Arrivée des troupes françaises en Piémont. — Ovations dont elles sont l'objet. — Entrée de Napoléon III à Gênes..... 20
VIII. Organisation de l'armée franco-sarde dans la Ligurie. — Ordre du jour de Napoléon III à l'armée..... 25
IX. Troupes en marche..... 27
X. Position des Franco-Sardes et des Autrichiens..... 30
XI. Commencement des hostilités..... 31
XII. Garibaldi et ses corps francs sur le Haut-Tessin. — Combat de Montebello..... 33
XIII. Premières opérations offensives des alliés. — Marche hardie de l'armée franco-sarde sur la gauche des Autrichiens. — Passage de la Sesia et du Tessin..... 37
XIV. Combat de Palestro. — Les zouaves..... 39
XV. Combat de Turbigo. — Les turcos..... 41
XVI. Bataille de Magenta. — Évacuation de Milan par les Autrichiens. 43
XVII. Adresse de la municipalité de Milan à l'empereur Napoléon... 47
XVIII. Entrée de Napoléon III et de Victor-Emmanuel à Milan. — Champ de bataille de Magenta..... 48
XIX. Proclamation de Napoléon III aux Italiens..... 50

Digitized by Google

Pages.

XX. Combat de Mariguan. — Évacuation de Pavie, Plaisance, Pizzighetone par les Autrichiens. — Retraite des Autrichiens sur le Mincio..... 52
XXI. Modène, Bologne, la Romagne se prononcent pour l'indépendance. 54
XXII. Évènement de Pérouse..... 55
XXIII. Cours des opérations militaires. — Bulletin autrichien..... 57
XXIV. Le fameux quadrilatère. — Bataille de Solferino. — Passage du Mincio par l'armée franco-sarde..... 58
XXV. Armistice de Valeggio. — Paix de Villafranca..... 65
XXVI. Résultat de l'armistice et de la paix. — Effet de cette paix sur l'Italie..... 67
XXVII. Retour de Napoléon III en France. — Ses discours aux grands corps de l'État et au corps diplomatique sur la portée de la guerre d'Italie..... 68
XXVIII. Mouvement italien. — Pétitionnement. — Armement de l'Italie. Évacuation de l'Italie par l'armée française. — Conférence de Zurich. — Vote de la Toscane, des duchés et des Romagnes pour l'annexion au Piémont. — Armement de Rome. — Armement de Naples. — Insurrection de Sicile. — Intervention de Garibaldi dans l'insurrection de Sicile..... 75

MÉMOIRES AUTHENTIQUES SUR GARIBALDI.

CHAPITRE I. Naissance de Garibaldi; sa famille; son éducation. — Il se fait marin. — La *santa Maria degl'Angeli*. — La pêche à la traîne. — Beppa la Maiorquaise. — Premières impressions. — Le proscrit espagnol. — Préludes d'initiation. — Un drame..... 79

CHAPITRE II. — Voyage de Garibaldi dans la mer Noire; les échelles du Levant et divers ports de l'Italie. — Son voyage à Rome. — Illusion et doutes. — Le Colisée. — La Rome des Césars et la Rome des papes. — L'apparition. — Le chant d'angoisse et d'espérance. — La tombe de Menotti et de Borelli. — Angelo Brunetti..... 93

CHAPITRE III. — La *Carbonara* et la *Jeune Italie*. — Origine, organisation et but de ces sociétés secrètes. — Garibaldi s'y fait initier. — Premier complot où il se trouve mêlé. — Son voyage à Taganrock. — Il entre comme matelot de première classe dans la marine sarde..... 105

CHAPITRE IV. — La révolution de France de 1830. — Mazzini. — L'échauffourée de Saint-Julien. — Conspiration de Gênes. — La *Montagne Noire*. — Garibaldi proscrit et guerillero. — L'incendie. — L'espion mystérieux. — Un martyr de l'Unité italienne. — Garibaldi passe le Var et se réfugie en France..... 119

CHAPITRE V. — Garibaldi, à Marseille, sauve la vie à une jeune fille. — Tunis. — Son départ pour l'Amérique. — Son arrivée au Brésil. — Il obtient des lettres de marque et se fait corsaire. — Sa première prise. — Les pampas de San-Gregorio. — Une chasse dans les pampas. — Une halte

Digitized by Google

Pages.

avec les Indiens. — La course furieuse. — L'Indien scalpé. — Périls et aventures. — Tortures, misères et salut..... 161

Chapitre VI. — Combat contre deux balandres de Montevideo. — Garibaldi blessé. — Son arrivée à Gualeguay. — Il est jeté en prison et pendu par les poignets. — Son départ pour Piratinin, siége du gouvernement républicain de Rio-Grande. — Voyage à l'*estatèro*. — Rencontre d'une panthère et d'un jaguar. — Garibaldi arrive à Piratinin. — Bon accueil qu'il y reçoit. — Il est nommé *capitano tenente*. — Il organise une flottille de flibuste. — Le *lagoa de los Pathos*. — Garibaldi se rend redoutable aux impériaux. La *estancia* et les Armides du Camacua. — Combat du *Campestre*, d'un contre cinq. — Le gros John. — Le chant de guerre des flibustiers..... 187

Chapitre VII. — La *estancia*. — Fête et combat. — Annita, l'amazone brésilienne. — Expédition de Sainte-Catherine. — Tempête et naufrage. — Nouveau combat. — Intrépidité d'Annita. — Garibaldi, chef de guerilla et chef de flotte. — Revers et retraite. — Passage de la lagune. — Terrible combat sur terre et sur mer. — Garibaldi se fait sauter avec sa flottille.— Annita prisonnière ; son évasion ; sa visite sur un champ de bataille ; sa réunion avec Garibaldi, après l'avoir cherché parmi les morts. — Départ de Garibaldi pour Montevideo..... 213

Chapitre VIII. — Arrivée de Garibaldi à Montevideo. — Il se fait professeur de géométrie. — Situation politique de l'Uruguay. — Nouveau rôle de Garibaldi dans cette guerre de l'indépendance. — On lui donne le commandement de trois cutters. — Combat naval sur le *Parana*. — Gloire et revers. — Retraite remarquable. Garibaldi organise sa légion italienne. — Les hommes rouges. — Prise du camp de Bagada à la suite d'une ronde au flambeau. — Combat de *Campo-Quemado*, de *Monte-Terra*, du *Las-tres-Cruces*, des *Campi-di-san-Antonio*. — Expédition de Salta. — La *estancia del latron*. — La garde du Gaucho. — Bizarre incident de retraite. — Garibaldi est nommé général et félicité par le gouvernement. — Ses exploits sur mer. — Sa gloire. — Son désintéressement. — Le gouvernement lui offre des terres qu'il refuse. — La colonies des proscrits italiens à Montevideo. — Le chant de Mekeli. — Regrets patriotiques de Garibaldi. — Sa confiance dans l'avenir de l'Italie..... 247

Chapitre IX. — Pie IX et l'Italie en 1846. — Garibaldi lève en Amérique une légion pour aller au secours de l'Italie soulevée. — Son départ d'Amérique. — Il débarque à Nice avec sa légion. — Charles-Albert et la guerre de l'indépendance italienne. — Il refuse le concours de Garibaldi. — Départ de Garibaldi pour Milan. — Florence lui vote une épée d'honneur. — Le conseil de guerre de Milan l'autorise à lever un corps de volontaires. — Capitulation de Milan. — Garibaldi à Bergame, à Côme, à Arona, sur le lac Majeur. — Charles-Albert lui offre un commandement qu'il refuse. — Départ de Garibaldi pour Rome..... 281

Chapitre X. — Événements de Rome depuis le 15 novembre 1848 jusqu'au 30 juin 1849. — Garibaldi préside la cérémonie de bénédiction des

Digitized by Google

Pages.

barricades. — Hymnes de Mameli. — Portrait de Garibaldi et de ses gardes rouges. — Garibaldi bat les Napolitains à Palestrino et à Valletri. — Discours de Garibaldi au comité de défense de Rome. — Siége de Rome par les Français. — Traits de bravoure de Garibaldi. — Lettre héroïque d'Annita. — Prise de Rome par les Français..... 303

CHAPITRE XI. — Retraite mémorable de Garibaldi à travers quatre armées française, autrichienne, espagnole et napolitaine. — Fatigues, privations, souffrances, luttes, découragement des milices garibaldiennes pendant cette retraite. — Mort d'Annita. — Garibaldi, parti de Rome avec quatre mille hommes et mille chevaux, arrive seul, proscrit et fugitif, dans les États sardes..... 351

CHAPITRE XII. — La chute de Venise. — Ordre du jour de la Société nationale italienne. — Réponse de Garibaldi. — Il part pour l'Amérique. — Il devient fabricant de chandelles à New-York. — Son arrivée à Lima. — Ses voyages. — Son retour. — L'île de Caprera. — Le nouveau Cincinnatus. — Appel aux armes. — La guerre..... 373

CHAPITRE XIII. — La guerre de l'Indépendance. — Passage du Tessin. — Combat de Varèse. — Combat de San-Fermo. — Garibaldi à Côme. — Hommages rendus au libérateur. — Combat de Laveno. — Vengeances d'Urban. — Prise de Laveno. — Récompenses aux chasseurs des Alpes. — Entrevue de Milan. — Bergame. — Brescia. — Combat de Castelnedolo. — Paix de Villafranca..... 393

CHAPITRE XIV. — Les conquêtes de Garibaldi. — Son opinion sur Victor-Emmanuel. — Les *chasseurs des Alpes*. — Bronzetti. — Telecki et Turr. — Portrait de Garibaldi. — Détails intimes. — Correspondances. 415

CHAPITRE XV. — Garibaldi au service de la ligue. — Enrôlement de volontaires. — Visites aux tombes d'Annita et d'Ugo Bassi. — Le million de fusils. — La *société nationale* réorganisée. — Appel aux Napolitains. — La démission de Garibaldi..... 435

CHAPITRE XVI. — Réception de Garibaldi à Nice. — Effets de sa démission. — Réponse à certaines calomnies. — Garibaldi cesse de faire partie de la *Société nationale*. — La *Nation armée*. — Nice annexée à la France. — Garibaldi citoyen de Brescia. — Il se retire à Caprera, d'où il part pour l'expédition de Sicile..... 467

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
Garibaldi	1
Passage de la Sésia	38
Titi le parisien, type de zouave	41
Entrée de Napoléon III et de Victor-Emmanuel à Milan	48
Giulay	59
Les souterrains de la Montagne-Noire	146
Garibaldi à l'abordage	189
Garibaldi pendu par les mains	195
Annita	215
Garibaldi à la 9e batterie	344
Halte de Garibaldi	354
Victor-Emmanuel	381
Cavour	385
Nino Bixio	389
Garibaldi à Varèse	397
Garibaldi à Castelnedolo	410
Épisode du combat de Côme	415
Turr	426
Garibaldi au tombeau d'Annita	445
L'île de Caprera	485

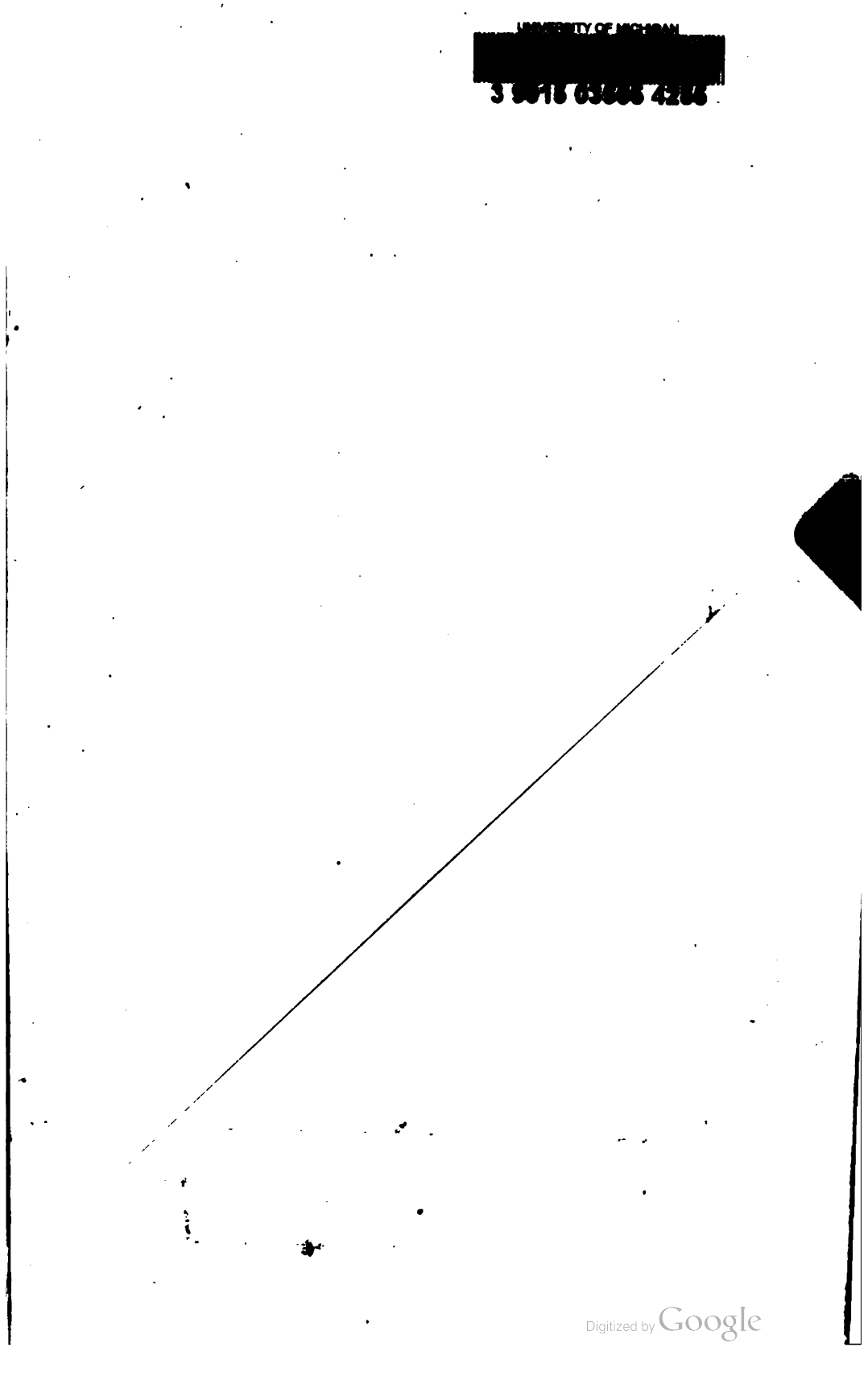
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03005 4205



Digitized by Google

Digitized by Google